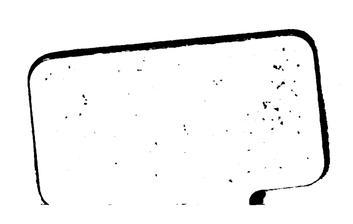

TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LE MAITRE D'ÉCOLE

DIANE ET LOUISE

Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.—A. Delcambre, 15, rue Breda.

FREDERIC SOULIÉ

(ŒUVRES COMPLÈTES)

LE

MAITRE D'ÉCOLE

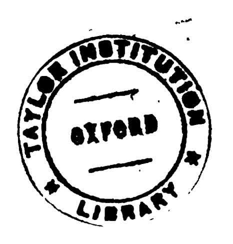
DIANE ET LOUISE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857



TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY



INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

LE MAITRE D'ÉCOLE

I

Sur la route de Lyon à Grenoble, on trouve un village assez considérable appelé Bourgoing ; il est situé dans cette partie du Dauphiné où l'on sent déjà se mouvoir cet immense flot de terrain qui s'élève graduellement, et qui, d'ondulation en ondulation, arrive jusqu'aux Alpes les plus hautes.

C'est un pays qui n'est plus la plaine et qui n'est pas encore la montagne ; déjà rude à l'œil et rebelle à la culture, il n'a pas encore ces sublimes beautés sauvages qui plus loin vous font oublier les bienfaits de la civilisation ; c'est le milieu entre cette nature qui appartient tout entière à l'homme et qu'il revêt à son gré des moissons les plus diverses, et cette nature qu'il n'a pu vaincre et qui garde l'indépendance et l'éternité de ses sites incultes.

A une demi-lieue de Bourgoing, et toujours en allant du côté de Grenoble, on voyait, en 1814, à gauche de la route, une chétive maison posée de travers au milieu d'un misérable verger.

Quelque puérile que puisse être la prétention de certains observateurs à juger toutes choses sur les moindres apparences, il faut cependant reconnaître que l'extérieur de cette maison, ce qu'on en pourrait appeler sa physionomie, avait un caractère assez particulier pour être remarqué. Sa façade montrait au rez-de-chaussée deux croisées séparées par une porte. Au dessus de ce rez-de-chaussée régnait un

grenier mansardé, éclairé par une seule croisée et auquel on arrivait par un escalier extérieur dressé comme une échelle sur le flanc du bâtiment.

Lorsque la porte du rez-de-chaussée restait entre-bâillée, on voyait qu'elle donnait entrée sur un corridor qui traversait la maison dans toute sa profondeur, et qui, par conséquent, séparait complétement les chambres éclairées chacune par une des croisées. Sans pénétrer dans ces chambres, on pouvait facilement deviner combien le caractère des personnes qui les habitaient devait être dissemblable.

L'une de ces croisées était ornée de pots de fleurs soigneusement tenus; point de fleurs mortes pendant à la tige, point d'herbes parasites montant au pied; on voyait qu'ils étaient arrosés, taillés, épluchés avec l'exactitude la plus minutieuse. Les vitres de cette croisée étaient nettes et brillantes, et laissaient voir des rideaux d'une blancheur irréprochable, tombant en plis d'une régularité parfaite.

L'autre croisée du rez-de-chaussée, au contraire de celle-ci, étalait un désordre et une malpropreté repoussante. Des bouteilles aux goulots ébréchés en garnissaient l'appui, et la plupart des carreaux à moitié brisés et réparés avec du papier cachaient mal les lambeaux d'un vieux rideau de damas jaune tout taché d'huile.

Quant à la croisée de la mansarde, elle était nue de cette parure et de ce désordre; on n'y voyait ni fleurs ni rideaux sales ou propres; on apercevait seulement, posée devant cette fenêtre, une table chargée de livres, avec quelques cahiers de papier, et au fond du grenier un grabat et une chaise.

Tous ces petits indices extérieurs ne disent pas sans doute ce qu'étaient les habitants de cette maison, mais lorsqu'on savait qu'elle était occupée par une vieille femme, sa fille et son fils, on s'étonnait que l'ordre et la propreté qui régnaient dans la chambre de la fille n'eussent pas pénétré dans celle de la mère, et que l'espèce de confortable que

possédait la sœur fût refusée à la pauvre mansarde du frère.

Il est donc nécessaire de dire quelles étaient ces trois personnes.

En 1793, et tout près de Grenoble, des paysans ramassèrent dans un fossé une pauvre femme évanouie portant dans ses bras une petite fille d'un an tout au plus. Cette femme pouvait avoir vingt-cinq ans et était d'une beauté remarquable ; ses habits misérables eussent pu faire croire qu'elle appartenait à la classe la plus pauvre du peuple, si la blancheur de ses mains et la délicatesse de ses pieds n'eussent montré qu'elle n'était point faite aux rudes travaux qu'impose la misère.

Du reste, on ne put savoir quelle était cette femme ni d'où elle venait, car lorsque ces paysans l'eurent rappelée à la vie, ils s'aperçurent qu'elle était complétement folle. On fut obligé de lui arracher son enfant qu'elle voulait tuer : bientôt la petite fille fut placée dans un hospice où elle reçut le nom de Rosalie, et cette femme fut enfermée dans la maison des fous et inscrite sous un numéro qui devint son nom : on l'appelait le numéro 101.

Cependant, au bout de quelque temps, on s'aperçut que cette femme était grosse, et en effet, au bout de neuf mois elle accoucha d'un garçon, qui fut placé comme sa sœur dans la maison des orphelins, sous le nom de Brutus (on était en 1794). On réintégra cette femme dans l'hospice des aliénés, et il ne fut plus question de ces trois individus pendant une dizaine d'années.

Cependant, au commencement de l'Empire, lorsqu'on organisa les lycées en régiments, l'hospice des orphelins proposa au proviseur de lui céder le petit Brutus pour en faire le tambour de sa troupe d'écoliers. L'arrangement fut accepté, et Brutus fut admis en cette qualité au lycée de Grenoble.

L'existence du pauvre Brutus fut dès cette époque une longue et rude épreuve. Il semblait que ce ne fût pas un enfant comme les autres, un être humain qui devait vivre selon la loi commune; c'était, pour ainsi dire, une chose, un meuble appartenant au lycée. Chacun s'en servait, maîtres et écoliers, selon ses besoins ou son caprice, battu et raillé par les enfants, puni et menacé par les supérieurs.

Dès l'abord il avait essayé de résister à cette tyrannie brutale des uns et des autres; et dans les combats à coups de poing qu'il avait soutenus contre les grands, et les représentations justes qu'il avait portées jusqu'au proviseur, on avait pu reconnaître dans cet enfant une nature courageuse et une raison qui n'admettait pas sans discussion un traitement non mérité.

Mais peu à peu tout cela avait cédé devant l'implacable méchanceté des écoliers et le froid abandon de ceux qui ne se faisaient ses juges que pour le condamner.

Brutus en était donc arrivé, à l'âge de quinze ans, à se considérer lui-même comme on le considérait, et le pauvre souffre-douleur regardait comme des jours heureux ceux qu'il passait sans être battu ou sans être mis au pain sec et à l'eau. Il ne se défendait plus, il ne raisonnait plus.

La seule chose qu'il eût gagnée au lycée, c'était une sorte d'instruction bâtarde, mêlée de français et de latin, une assez bonne écriture et un véritable talent sur le fifre et le tambour.

Parmi les grossièretés dont Brutus était poursuivi, celle qu'on lui épargnait le moins était de lui reprocher l'état de sa mère, toujours enfermée dans la maison des fous. L'enfant, à qui toute affection manquait au monde, en avait cherché une près de cette femme et ne l'avait pas trouvée là plus qu'ailleurs.

Ce n'est pas que cette mère fût assez privée de tout souvenir pour méconnaître son fils, elle se rappelait les circonstances de son évanouissement sur la route; celles de

son accouchement; elle ne niait pas que Brutus fût son fils, mais elle le détestait, et lorsqu'il venait lui parler, elle le traitait avec un mépris cruel ou s'obstinait à ne lui point répondre.

Cette haine pour son enfant ne pouvait non plus être considérée comme un résultat de sa folie, car elle avait pour sa fille Rosalie l'affection la plus passionnée, et toutes les fois que celle-ci venait voir sa mère, c'étaient des transports de joie si bien sentis, de sages conseils si bien donnés, des questions si tendres sur son état, qu'on eût vraiment douté que cette femme pût tomber bientôt après dans les divagations les plus étranges et faire les actes de la plus absurde folie. Du reste, elle n'avait gardé aucun souvenir de ce qui avait précédé son évanouissement sur la route de Grenoble, et quand on la questionnait à ce sujet, elle prenait un air étonné, comme si elle n'eût pas vécu avant cette époque.

Quant à Rosalie, elle avait appris ce qu'on enseignait alors dans les hospices. Elle savait lire et écrire, et était la meilleure ouvrière de Grenoble. C'est ce qui l'avait fait demeurer à l'hospice, où elle avait été attachée à la lingerie, tandis que son frère, qui avait atteint dix-huit ans, avait passé de l'état de tambour à celui de *chien de cour* ou de *pion*, comme disent les écoliers.

Un hasard heureux l'avait sauvé de la conscription, et la Restauration le trouva surveillant la classe des élèves de septième, toujours malheureux, toujours bafoué, toujours triste et morose.

Ce fut à cette époque qu'il se fit un notable changement dans l'existence de Brutus.

L'aumônier du lycée, vieillard de soixante-dix ans, préféra avoir des ouailles plus attentives qu'une troupe turbulente d'enfants; il demanda et obtint la cure de Bourgoing. Monsieur Dulong, c'était son nom, avait pris depuis long-

temps Brutus en pitié, et il montra cette bienveillance pour lui, en arrachant le pauvre diable à la vie de supplices qu'il menait.

Le vieux curé avait résolu de doter sa commune d'une école primaire; et comme son grand âge ne lui permettait pas de remplir les fonctions d'instituteur avec la régularité nécessaire, il avait appelé Brutus près de lui comme suppléant. C'était une bien pauvre existence que celle qu'il lui offrait, mais toujours valait-elle mieux que sa position précaire au collége.

Le recteur de l'académie avait alloué à Brutus cent cinquante francs et un diplôme de capacité; la commune avait fourni sa quote-part au salaire de l'instituteur en le logeant gratis dans la maison dont nous avons parlé plus haut, à la charge par lui de la tenir en bon état, ce qui représentait par an un loyer de soixante francs et quatre-vingts francs de réparation. Enfin, le revenu de Brutus se complétait avec la rétribution payée par les garçons et les petites filles, et qui était de vingt sous par mois, dont dix sous étaient affectés aux frais de l'école attenante au presbytère, et dix sous aux appointements de Brutus. En somme, tout cela pouvait constituer une place de trois cent cinquante francs.

Ce fut avec ces faibles ressources que ce jeune homme se décida à retirer sa mère de l'hospice où elle vivait depuis vingt ans, et à appeler sa sœur près de lui.

Il lui semblait que l'accomplissement de ce devoir sacré obtiendrait sa récompense dans le bonheur qu'il trouverait au sein de sa famille; mais il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour se désabuser.

Sa mère lui témoignait une aversion qui ne faisait que croître tous les jours, quoique les transports de sa folie se fussent changés en une sorte d'idiotisme morne.

Quant à Rosalie, c'était une belle jeune fille d'une nature hautaine et décidée, qui avait pris de prime-abord le com-

mandement de la maison, et qui disposait sans contrôle, non-seulement de tout ce qu'elle gagnait, mais encore de tout ce que gagnait Brutus, qui n'en détournait pas un sou à son usage.

Ainsi Rosalie avait fait meubler et arranger sa chambre de la manière la plus coquette qu'elle pût imaginer dans sa pauvre position; puis elle avait logé sa mère, en lui procurant quelques vieux meubles en étoffes jadis brillantes, ce qui ravissait la vieille folle.

Quant à Brutus, on l'avait relégué au grenier, avec une couchette, une table et une chaise. Peut-être, si on lui eût fait bonne mine, ne lui en eût-il pas fallu davantage; mais à l'heure des repas on l'excluait de la table sous prétexte que sa présence empêchait sa mère de manger. On lui mettait sa part, viande, soupe, légumes pêle-mêle dans une assiette avec un chiffon de pain, et le pauvre garçon allait dévorer sa pitance dans le verger quand il faisait beau, ou le plus souvent dans son grenier ou dans le corridor.

Nous n'avons pas besoin de dire que les bons morceaux n'étaient pas pour lui, et ces morceaux n'étaient pas toujours assez largement coupés pour l'appétit d'un jeune homme de vingt ans, d'une taille de cinq pieds six pouces et d'une carrure herculéenne. Ils étaient d'autant moins suffisants que Brutus avait un commensal particulier auquel lui seul accordait quelque pitié.

Ce commensal était un chien.

Ce chien, Brutus l'avait trouvé errant sur la route, maigre, pelé, hagard; des enfants le poursuivaient à coups de pierres. Brutus l'avait sauvé de leur fureur et avait emmené le chien dans sa maison, et depuis deux mois il était son seul ami et le seul compagnon de ses longues promenades solitaires.

On s'étonne quelquefois de l'affection des hommes pour les chiens; mais elle nous semble bien naturelle. Quand

temps Brutus en pitié, et il montra cette bienveillance pour lui, en arrachant le pauvre diable à la vie de supplices qu'il menait.

Le vieux curé avait résolu de doter sa commune d'une école primaire ; et comme son grand âge ne lui permettait pas de remplir les fonctions d'instituteur avec la régularité nécessaire, il avait appelé Brutus près de lui comme suppléant. C'était une bien pauvre existence que celle qu'il lui offrait, mais toujours valait-elle mieux que sa position précaire au collége.

Le recteur de l'académie avait alloué à Brutus cent cinquante francs et un diplôme de capacité; la commune avait fourni sa quote-part au salaire de l'instituteur en le logeant gratis dans la maison dont nous avons parlé plus haut, à la charge par lui de la tenir en bon état, ce qui représentait par an un loyer de soixante francs et quatre-vingts francs de réparation. Enfin, le revenu de Brutus se complétait avec la rétribution payée par les garçons et les petites filles, et qui était de vingt sous par mois, [illegible] dix sous étaient affectés aux frais de l'école [illegible] presbytère, et dix sous aux appointements de Brutus. [illegible] somme, tout cela pouvait constituer une place de [illegible] cinquante francs.

Ce fut avec ces faibles ressources que ce jeune [illegible] se décida à retirer sa mère de l'hospice où elle vivait [illegible] vingt ans, et à appeler sa sœur près de lui.

Il lui semblait que l'accomplissement [illegible] obtiendrait sa récompense dans le bon[illegible] au sein de sa famille; mais il ne [illegible] coup de temps pour se dé[illegible]

Sa mère lui témoign[illegible] croître tous les jou[illegible] eussent changés [illegible] Quant à Ro[illegible] taine [illegible]

mandement de la maison, et qui [illegible]
non-seulement de tout ce qu'elle [illegible]
tout ce que gagnait Brutus, qui [illegible]
son usage.

Ainsi Rosalie avait fait [illegible]
de la manière la plus complète [illegible]
pauvre position ; puis elle avait [illegible]
curant quelques vieux [illegible]
ce qui ravissait la vieille folle.

Quant à Brutus, on l'avait [illegible]
couchette, une table et [illegible]
fait bonne m[illegible]
l'heure de [illegible]
sorte que sa pr[illegible]
lui mettait sa pa[illegible]
une assiette avec [illegible]
allait dévorer sa p[illegible]
eau, ou le plus [illegible]
dor.

Nous n'avons pas [illegible] n
n'étaient pas pour lui, [illegible]
jours assez largement [illegible] à la
homme de vingt ans, d'une [illegible] d'autant
et d'une carrure herculéenne [illegible] oublier un
suffisants que Brutus avait [illegible] n'avait pres-
lui seul accordait quelque [illegible] durant tout

Ce commensal était [illegible] de s'éloigner

Ce chien, *Brutus* l'[illegible] fait exclure de
gre, *pelé, hagard* [illegible] talents admi-
pierres. Brutus [illegible] établi à la Sapi-
le chien [illegible] ector de Lugano,
[illegible] ne de fort bonne
[illegible] périale cette fatuité
[illegible] qui ne lui avaient

nous avons du chagrin ou de la joie dans le cœur, notre meilleur ami discute notre chagrin ou raisonne notre joie. La consolation la plus commune qu'on donne aux infortunés, c'est d'essayer de leur prouver qu'ils ont tort de souffrir et qu'ils manquent de courage ou de résignation; la félicitation la plus sincère a toujours une restriction où l'on vous avertit de ne pas croire trop facilement à ce qui vous rend heureux. Le chien, au contraire, est un écho fidèle qui vous répond juste selon l'état de votre cœur. Si vous êtes triste, il est triste; si vous êtes joyeux, il est joyeux; il n'accuse ni ne conseille, il sent comme vous sentez, et vous aime comme vous êtes et non comme vous devriez être.

Or le chien de Brutus était cela pour son maître, celui qui le suivait partout et qui venait toujours à sa voix, empressé et soumis.

Comme on doit aisément l'imaginer, celui qui était le favori de Brutus devait être détesté de la mère et de la sœur du jeune homme, et le pauvre animal l'avait si bien compris, qu'il ne rentrait jamais à la maison avec son maitre; il attendait à une certaine distance, puis il tournait autour du verger fermé d'une haie; puis, quand il croyait pouvoir passer sans être vu, il courait en toute hâte vers la maison, gravissait en deux bonds l'escalier de la mansarde, et allait se coucher sous le lit.

Du reste, le nom du chien avait quelque chose de particulier comme celui du maître. L'animal était borgne, et Brutus avait employé le peu qu'il savait de son histoire romaine à donner à son chien le nom d'un des plus fameux héros de l'antiquité, à qui une infirmité pareille avait valu le surnom de Coclès. Donc le caniche de Brutus s'appelait Coclès, comme l'Horatius qui défendit seul le pont du Tibre contre les soldats de Porsenna.

Quant aux deux femmes, dont l'une n'avait point de nom et dont l'autre ne s'appelait que Rosalie, on s'accoutuma

peu à peu à leur donner le nom de celui qui semblait le chef de la famille, et la vieille folle était connue dans le pays sous le nom de la mère Brutus, et sa fille sous celui de mademoiselle Rosalie Brutus.

Maintenant que nous avons suffisamment dit quels étaient les personnages qui demeuraient dans la maison qu'on voyait à gauche de la route, il faut nous occuper de l'autre côté.

Précisément en face de la chaumière de Brutus se terminait le mur d'un parc qui s'étendait à plus d'un quart de lieue le long de la route, et qui remontait de même dans les terres jusqu'au sommet d'une petite colline sur laquelle était situé un château de la plus belle apparence.

Ce château appartenait au comte de Lugano, sénateur de l'Empire, ex-conventionnel, et jouissant, disait-on, d'une fortune très-considérable, surtout en sa qualité de tuteur de mademoiselle Van Owen, sa nièce, fille de sa sœur, morte depuis dix ans, et de monsieur Van Owen, fournisseur du bon temps, qui avait laissé à sa fille Paméla un héritage colossal.

Monsieur le comte de Lugano, qui devait ce titre à la munificence impériale et qui l'avait accepté avec d'autant plus de reconnaissance qu'il lui servait à faire oublier un nom odieusement célèbre dans la Révolution, n'avait presque jamais habité son château de la Sapinière durant tout l'Empire; mais, en 1814, il avait cru prudent de s'éloigner de Paris, où sa qualité de régicide l'avait fait exclure de la nouvelle Chambre des pairs, malgré ses talents administratifs. Depuis le mois de mai, il s'était établi à la Sapinière, avec sa nièce Paméla et son fils Hector de Lugano, ex-auditeur au conseil d'État, jeune homme de fort bonne mine, et qui avait acquis à la cour impériale cette fatuité que donnent les succès faciles, succès qui ne lui avaient

pas manqué, grâce à la pénurie de beaux hommes et d'hommes aimables causée par les guerres de Napoléon, qui les emmenait presque tous à ses armées.

Il ne semblait pas que les moindres relations pussent s'établir entre cette famille si opulente et celle de Brutus; mais le hasard en décida autrement.

La propriété de la Sapinière était régie, en l'absence du comte de Lugano, par un intendant dont la maison était située dans le parc et assez près de la route.

Ce régisseur avait deux fils, bambins de huit à dix ans, fort laids, très-méchants, louches et bossus. Leur père ne voulait pas les envoyer à l'école du village où on les poursuivait des plus cruelles railleries, lorsqu'ils n'étaient pas exposés à quelques mauvais traitements de la part des petits paysans, qui vengeaient quelquefois sur les enfants les rancunes de leurs pères contre la rigidité de monsieur Langefay, l'intendant. Celui-ci avait donc prié Brutus de venir donner des leçons particulières de lecture et d'écriture à ces deux charmants marmots, et le maître d'école avait trouvé que c'était pour lui une bonne fortune incommensurable, car monsieur Langefay ne lui avait pas offert moins de six francs par mois pour ses bons soins; et encore arrivait-il à Brutus d'attraper, par-ci par-là, une place à la table de l'intendant, lorsque celui-ci était en humeur de faire une partie de dames ou de dominos.

Mais peut-être tout cela n'eût-il point suffi pour rapprocher le richard du misérable sans une circonstance bien méritoire.

En partant de la maison de Brutus, il fallait, pour arriver au château, longer tout le mur du parc en entier pour aller retrouver la grande avenue, puis traverser le parc en entier pour revenir à la maison de l'intendant. Celui-ci avait abrégé ce long trajet en donnant au précepteur de ses fils, comme il l'appelait, la clef d'une petite porte qui ouvrait du parc sur la route, en face de la demeure de Bru-

tus, qui ne pouvait donner ses leçons que le soir, quand il en avait fini avec ses écoliers publics.

Or, un soir de juin 1814, le comte de Lugano se promenait seul dans la partie la plus reculée de son parc, il passait devant cette porte qui ouvrait sur la route, lorsqu'il entendit introduire une clef dans la serrure; il vit ouvrir la porte, et immédiatement il se trouva en face de Brutus.

Quoique le comte de Lugano fût déjà un homme assez âgé et usé par les plaisirs du monde, et surtout par les travaux, il n'éprouva aucune crainte en se voyant, lui faible et chétif, en face d'un homme dont l'apparence eût paru redoutable à des hommes jeunes et vigoureux. Mais il n'en fut pas de même de Brutus : à l'aspect de cet éminent personnage, il se sentit pris d'une frayeur et d'un embarras si comiques, qu'ils appelèrent un sourire sur le visage sec et sur les lèvres minces et arides du vieux sénateur.

— Qui êtes-vous, lui dit le comte d'un ton sévère.

— Je suis Brutus.

Le comte fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Brutus ?...

— C'est moi, monseigneur.

Monsieur de Lugano se reprit à rire et lui dit d'un ton plus bienveillant :

— Mais que faites-vous, et pourquoi entrez-vous dans mon parc par cette porte ?

Ici Brutus commença un récit fort embrouillé pour expliquer ce que nous avons dit plus haut. Il parlait toujours; mais le comte ne l'écoutait déjà plus, il semblait réfléchir et arranger un projet dans sa tête.

Tout à coup il interrompit Brutus et lui dit :

— Donc vous avez une bonne écriture ?

— Oui, monseigneur.

— Vous savez l'orthographe ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, venez me voir demain à sept heures du matin, je vous proposerai peut-être quelque chose qui vous conviendra.

Le comte s'éloigna, Brutus resta immobile, et se hâta d'aller chez l'intendant pour lui faire part de sa bonne fortune.

II

Le lendemain de ce jour, dans un salon du château de la Sapinière, mademoiselle Van Owen et monsieur Hector de Lugano, assis chacun de son côté, se livraient à une rêverie inspirée par un sentiment commun ; ils semblaient tous deux s'ennuyer à périr.

Paméla prenait et quittait en bâillant un travail de broderie, tandis que son cousin parcourait quelques journaux qu'il rejetait avec impatience sur la table. Du reste, il ne s'occupait pas plus de Paméla qu'elle ne s'occupait de lui; bien que jeunes et beaux tous deux, ils n'avaient rien à se dire.

En effet, ils étaient tellement sûrs de s'appartenir l'un à l'autre, qu'ils ne prenaient pas le soin de se plaire et de se mériter; leur union, arrêtée depuis dix ans, devait s'accomplir dans deux mois, dès que la future aurait seize ans accomplis, et si elle soupirait quelquefois tout bas en trouvant ce délai bien long, c'était en pensant à son mariage et non pas à son mari. Quant elle avait quitté le pensionnat pour suivre le comte à la Sapinière, elle avait d'abord accepté ce changement avec joie, espérant tous les plaisirs qui dans le monde font cortége à la jeunesse et à la beauté; mais ceux qu'on trouvait à la Sapinière étaient si tristes, qu'à peine avait-elle cessé d'être un enfant, qu'elle désirait devenir femme, et cela pour un seul motif,

pour ne pas s'ennuyer comme elle s'ennuyait entre son oncle et son cousin.

Cette disposition d'une fille de seize ans n'a rien de bien extraordinaire, tandis que l'indifférente fatuité de monsieur Hector de Lugano était véritablement très-remarquable ; non pas en ce sens qu'elle eût un caractère particulier et original, car il n'avait qu'une fatuité commune, mais elle était si énorme qu'elle le faisait distinguer.

Il en était de sa fatuité comme de ces hommes d'un visage vulgaire et d'une tournure sans grâce, mais que les âmes rêveuses appellent de beaux hommes parce qu'ils ont cinq pieds onze pouces ou six pieds. Ainsi, ce monsieur était si sûr de plaire et de triompher, qu'il s'était trouvé de pauvres femmes qui s'étaient rendues tout de suite sur parole, comme s'il eût été inutile de se débattre contre cet invincible Lovelace.

Nous sommes bien fâché de le dire à ces dames ; mais, près d'elles, il y a mille à parier pour un fat en rivalité avec un galant homme. Ce n'est pas que les hommes soient plus exempts qu'elles de cette niaise crédulité, et entre le talent modeste et la sottise arrogante, la chance a toujours été et sera toujours pour la sottise qui se loue, de quelque sexe qu'elle soit et à quelque sexe qu'elle s'adresse.

Cependant la prodigieuse fatuité d'Hector n'avait fait aucune impression sur Paméla ; d'abord, il ne s'était pas donné la peine de lui apprendre ce qu'il valait ; et ensuite, l'eût-il accablée du récit de ses bonnes fortunes, qu'elle n'y eût rien vu d'étonnant et qu'elle se fût imaginée qu'il en était ainsi de tous les hommes. Monsieur Hector de Lugano, qui allait s'emparer maritalement de cette belle enfant de seize ans et de ses quatre millions de dot, était habitué, depuis dix ans, à considérer cela comme une créance bien hypothéquée dont l'échéance approchait.

Ils étaient donc tous deux s'ennuyant dans le salon de la

Sapinière depuis une demi-heure, lorsque Hector se leva et sonna ; un domestique parut.

— N'a-t-on pas averti mon père que le déjeuner l'attendait ?

— On a sonné le déjeuner comme à l'ordinaire.

— Il fallait sonner de nouveau ; peut-être est-il au fond du parc et n'a-t-il pas entendu.

— Monsieur le comte a dû entendre, car il est dans son cabinet.

— Alors, il fallait entrer chez lui.

— Monsieur le comte est enfermé, et il a défendu qu'on allât l'interrompre.

— Je vous en avais averti, Hector, dit Paméla ; ce matin, j'ai vu entrer chez lui une espèce de paysan, et depuis ce temps ils sont ensemble.

— Quoi ! repartit Hector, ce grand ours en bas bleus, en souliers à rosettes de cuir et en redingote marron, ce malotru que j'ai rencontré ce matin dans le parc, c'est lui qui est encore avec mon père ?

— Oui, monsieur, répondit le domestique, monsieur Brutus est avec monsieur le comte depuis sept heures du matin.

— Monsieur Brutus ? fit Hector en donnant à son exclamation interrogative un ton de mépris si superbe, qu'il s'imagina que tant de dédain valait de l'esprit.

— Oui, monsieur, le maître d'école du village.

— Le maître d'école du village ? répéta Hector.

Il faut avouer notre impuissance à faire nos lecteurs juges du mérite de monsieur Hector de Lugano ; ce mérite consistait dans une impertinence de prononciation, une supériorité de grimace que la lettre écrite ne peut rendre ; mais il semble cependant que ce devait être fort drôle, car Paméla se mit à rire tout haut, et le domestique l'imita tout bas, Il en est des sots comme des grandes co-

quettes : tous les hommages leur sont bons. Une de nos hautes célébrités d'amour disait qu'elle était aussi fière d'être admirée par un Auvergnat que par un homme élégant. Le rire de son valet de chambre ravit Hector ; il se sentit en verve et continua.

— Est-ce que mon père veut apprendre à lire ?

Le domestique continua à rire ; mais Paméla haussa les épaules ; monsieur Hector fut piqué, et l'invita à passer dans la salle à manger sans attendre son père.

A l'instant même parut monsieur de Lugano, précédant Brutus et lui disant :

— Restez, monsieur, vous déjeunerez avec nous ; je vais faire avertir chez vous que vous ne rentrerez pas de la journée.

— Louis, ajouta le comte en s'adressant au domestique, allez chez monsieur.

Le domestique sortait quand Brutus l'arrêta en lui disant :

— Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est inutile, on ne m'attend jamais.

— Comme il vous plaira, dit le comte de Lugano ; allons nous mettre à table.

Et sans faire attention à Brutus, il alla embrasser Paméla, en s'excusant de l'avoir fait attendre, et lui offrit la main.

Pendant ce temps, Brutus restait immobile à sa place, et Hector le lorgnait comme une victime dont il se réservait la jouissance.

Le comte et Paméla quittèrent le salon, et Hector pria Brutus de vouloir bien passer, avec cette affectation de politesse qui devient une insolence quand on peut la comprendre ; mais Brutus n'y vit qu'une si affable prévenance, qu'il se sentit plus à l'aise en face du jeune homme si empressé, et qu'il poussa la hardiesse jusqu'à lui dire :

— C'est que, voyez-vous, monsieur, j'aimerais autant ne pas déjeuner au château.

En parlant ainsi, le pauvre jeune homme avait presque les larmes aux yeux, et son air désolé eût attendri tout autre qu'un monsieur de la nature d'Hector, qui reprit d'un air de confusion affectée :

— Quoi ! monsieur Brutus nous refuse l'honneur de sa compagnie ?

— Oh ! ce n'est pas pour ça, repartit naïvement le maître d'école, mais c'est pour quelque chose que je puis bien vous dire, car vous avez l'air d'un bon enfant.

Le bon enfant fit bondir le superbe Hector; mais il voulait savoir le secret de Brutus, et il lui demanda quel obstacle l'arrêtait ; celui-ci répondit :

— C'est mon chien ; si je ne rentre pas, la pauvre bête n'aura pas à manger de la journée, ma mère et ma sœur le détestent.

Hector trouva cela si admirablement plaisant, qu'il se mit à éclater de rire en disant à Brutus :

— Allez donc déjeuner avec votre chien, mon cher monsieur, je comprends que vous préfériez sa compagnie à la nôtre.

Et il laissa Brutus, qui se mit à traverser le parc à toutes jambes, pour revoir son cher Coclès ; en même temps Hector entrait dans la salle à manger en poussant des éclats de rire si immodérés, que son père lui demanda ce qu'il avait.

— C'est ce monsieur, répondit-il, qui voulait me prier d'inviter son chien à déjeuner.

Monsieur de Lugano s'occupait fort peu de la sottise de son fils, mais il le connaissait parfaitement, et lui dit assez sèchement :

— Que signifie cette grossière plaisanterie, Hector, et qu'avez-vous dit à ce jeune homme ?

Monsieur Hector, à qui son père permettait tout excepté

de lui manquer de respect, voulut bien raconter la chose comme elle s'était passée.

— Et vous avez trouvé cela sans doute fort ridicule? lui dit le comte.

— Mais il me semble qu'il ne fallait pas grand effort pour cela.

— Eh bien, dit le comte, si vous aviez fait ce grand effort, vous auriez trouvé que le plus ridicule des deux, c'était vous.

— Ridicule pour m'être moqué de monsieur Brutus! fit Hector avec humeur.

— Vous avez raison; ridicule n'est pas le mot, mais brutal.

— Mon père, dit amèrement Hector à qui la leçon paraissait trop vive, je vous demande pardon de n'avoir pas apprécié la politesse de ce rustre comme elle le méritait.

— C'est vrai, monsieur, dit le comte; ce jeune homme n'a pas suivi les lois de la politesse en refusant mon invitation, et vous n'eussiez certes pas manqué à ce point de savoir-vivre; mais si son excuse est d'un rustre, comme il vous plaît de l'appeler, elle est d'un bon cœur.

Hector laissa échapper une exclamation d'impatience.

— Elle est d'un honnête homme, ajouta monsieur de Lugano avec une sévérité tout à fait étrange.

Paméla regarda son cousin en dessous, comme ravie de la leçon qu'il venait de recevoir, et celui-ci garda un silence furieux, bien décidé à punir Brutus de la mortification qu'il avait subie à son sujet, mais sans oser répliquer à son père qui semblait d'une humeur à ne pas le ménager, et que la présence de ses gens n'arrêtait point, quoi qu'il eût à dire.

Le déjeuner s'acheva sans qu'un mot fût ajouté de part ni d'autre; seulement le comte, en se levant, dit à un domestique :

— Quand monsieur Brutus sera de retour, vous le conduirez chez moi.

Dès qu'il fut parti, Hector chercha quelqu'un à quereller; et comme Paméla était demeurée seule avec lui, il lui dit d'un ton aigre :

— Il paraît que monsieur Brutus a séduit tout le monde ici, et probablement vous êtes aussi de son parti ?

— Moi, répondit Paméla en se levant pour gagner le salon, je n'ai pas dit un mot.

— Sans doute, mais vous aviez l'air charmée du sermon que me faisait mon père.

Paméla était en général d'une nature fort douce, et elle répondit sans s'émouvoir :

— Je vous jure que je n'y ai pas fait attention.

— Et je vous en remercie, reprit le fat avec dédain, vous n'avez pas à vous occuper de ce qui me blesse ; vous pensiez sans doute à monsieur Brutus.

L'outrecuidance dépassait les bornes, et Paméla se retourna vivement en disant :

— Je pensais... oui, je pensais que ce que mon oncle vous disait était fort juste.

— Fort juste ! s'écria monsieur Hector furieux.

Et de cette réplique commença une querelle très-animée et très-longue dans laquelle Paméla, comme le doit toute femme, défendit l'homme qu'attaquait celui qu'elle regardait déjà comme son mari.

Or que faisait Brutus pendant ce temps ? Il avait à soutenir de son côté une lutte contre sa sœur Rosalie. En effet, le maître d'école avait oublié sa classe, et le curé avait envoyé successivement chez lui une demi-douzaine de ses écoliers les plus turbulents pour savoir ce qu'il était devenu.

Brutus n'avait rien dit à sa sœur de l'espérance magnifique qui se présentait à lui ; il voulait savoir le résultat

de sa conférence avec le comte, pour arriver tout triomphant avec cette grande nouvelle. Ainsi fit-il; car monsieur de Lugano lui avait offert une somme de douze cents francs par an. Certes, c'était un grand argument en sa faveur, et qui eût apaisé bien des clameurs s'il avait pu le produire; mais le malheureux n'en eut pas le temps; il fut accueilli par une tempête d'injures et de reproches accumulés depuis plusieurs heures dans le sein de Rosalie. « C'était un paresseux, il perdait son état, il voulait rester à la charge de sa sœur et de sa mère infirme... »

Le pauvre diable les nourrissait toutes deux; et lorsqu'il voulut dire, pour s'excuser, qu'il avait été retenu par le comte de Lugano et qu'il était venu pour déjeuner, on lui ferma la porte au nez en lui disant :

— Eh bien, va manger d'où tu viens!

Brutus se retourna vers Coclès qu'il avait trouvé à la petite porte du parc, et qui avait vu à son maître un air si triomphant, qu'il s'était hasardé à le suivre; le regard que le maître jeta sur le chien avait une expression si cruelle de désespoir sur lui-même et de pitié pour le pauvre animal qu'il avait associé à sa misère, que Coclès se mit à pousser un long hurlement plaintif.

Aussitôt la fenêtre de la vieille folle s'ouvrit, elle saisit au hasard une des bouteilles posées sur l'appui de la croisée, et la lança avec force. Brutus voulut garantir son chien, et la bouteille ébréchée le blessa assez profondément à la main droite. La douleur qu'il éprouva dut être vive; mais il sembla ne pas l'avoir ressentie, il regarda tristement sa main ensanglantée, et dit :

— Bien ! voilà douze cents francs de perdus.

Rosalie, qui était derrière sa mère, mit la tête à la fenêtre en entendant cette parole, et lui cria aigrement :

— Qu'est-ce que tu veux dire avec tes douze cents francs? Ça ne te coûtera pas si cher : une toile d'araignée et un chiffon feront les frais du pansement.

— C'est possible, dit Brutus ; mais comme d'ici à huit jours je ne pourrai pas écrire, le comte de Lugano cherchera un autre secrétaire, et les douze cents francs qu'il m'avait promis seront pour un autre.

A peine Brutus avait-il fini sa phrase, que la porte de la maison s'était rouverte et que Rosalie lui demandait d'un ton plein d'intérêt ce qu'était cette place de secrétaire, ces douze cents francs ; et lorsque enfin Brutus eut pu s'expliquer, ce furent les soins les plus attentifs et les plus empressés pour sa blessure.

On le pansa, on lui donna à déjeuner, on brossa son chapeau, on lui fit même un conte à débiter pour expliquer sa blessure à monsieur le comte. La transition était si brusque, qu'il semble que Brutus n'eût pas dû s'y laisser prendre ; mais, pour certains hommes, il en est de ce qui flatte leur cœur, comme pour d'autres de ce qui flatte leur vanité : ils sont aveugles et crédules. Brutus se livra donc à toute la joie que lui inspirait cette tendresse toute nouvelle, et il retourna chez le comte de Lugano.

En traversant le parc, il rencontra Hector qu'il salua humblement, et qui se contenta de lui tourner le dos. Paméla, qui était à la croisée du salon, vit cette impolitesse, et, sans autre sentiment que celui de faire juste le contraire de son cousin, elle sortit de manière à être rencon trée par Brutus, et elle lui rendit son salut avec une grâce, un sourire, un regard qu'un autre que Brutus eût pu traduire en ces mots : « Si vous avez un ennemi dans cette maison, vous y avez aussi une amie. »

Le maître d'école ne se connaissait point assez en pantomime féminine pour comprendre si juste ce que voulait dire celle de mademoiselle Van Owen. Il ne vit qu'une seule chose qui, jusque-là, lui était restée inconnue : c'est qu'il y avait dans le monde des êtres appelés femmes qui souriaient et regardaient gracieusement ; il se dit qu'une femme qui souriait et regardait ainsi était si charmante, que

sa sœur Rosalie avait grand tort de ne pas faire de même. Puis il entra chez monsieur de Lugano, qui s'arrangea à ce qu'il paraît de l'explication que lui donna Brutus, car ils restèrent enfermés ainsi jusqu'au soir.

Pendant un mois ce fut ainsi tous les jours.

Brutus venait tous les matins et restait toute la journée au château; le soir seulement, vers six heures, il le quittait pour aller donner leur leçon aux enfants de l'intendant, leçon que celui-ci ne payait plus. Cet homme était dans les grands principes de l'intendance, il avait compris tout de suite que du moment que son maître payait quelqu'un, ce quelqu'un devait servir l'intendant pour rien.

Un seul petit événement patent troubla le repos monotone de ce mois ; et nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais ce fut encore à l'occasion de ce misérable Coclès.

Deux jours après l'introduction de Brutus au château, la bête, qui crut comprendre que son maître y était bien reçu, pensa pouvoir l'y accompagner. Coclès se glissa donc dans le parc à la suite du secrétaire, et rôda longtemps autour des communs.

Tant qu'il se tint à distance respectueuse, personne ne se douta de la présence de l'imprudent animal; mais ayant eu le malheur de s'approcher du chenil où l'on tenait deux ou trois chiens que monsieur Hector s'était donnés sous prétexte de chasse, et quoiqu'il fût incapable de tuer un moineau posé sur un mur, ces deux ou trois chiens, dis-je, se mirent à hurler d'une si rude façon, que leur maître, qui faisait une partie de billard avec mademoiselle Paméla, voulut aller voir par lui-même ce qui arrivait à sa meute.

A l'aspect du caniche misérable qui fourrait son nez sous la porte, il devina le chien de Brutus, et la charmante idée de le faire étrangler par ses chiens arriva en même temps au beau jeune homme. Il ouvrit la porte du chenil, et aussitôt les chiens s'élancèrent à la poursuite du caniche

qui, en fuyant, se réfugia dans la cour d'honneur du château.

Le pauvre animal y fut bientôt cerné, et d'horribles morsures commençaient déjà à le déchirer pendant qu'Hector excitait les chiens à ce carnage, lorsque la fenêtre du cabinet de monsieur de Lugano, placée au rez-de-chaussée, s'ouvrit, et Brutus y parut; il la franchit, et de deux ou trois coups de pied rudement appliqués il envoya rouler loin de lui les antagonistes de Coclès.

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle qui ose toucher à mes chiens! s'écria Hector en s'avançant contre Brutus.

Ce ne fut pas la grossièreté du mot drôle qui irrita Brutus, il ne savait pas encore la valeur insultante de ce mot; mais Hector, qui avait gardé à la main la queue de billard avec laquelle il jouait, la leva pour l'en frapper.

Brutus la lui arracha et la brisa avec une violence qui fit reculer Hector.

— Insolent! dit-il en le menaçant d'un soufflet.

— Ne me touchez pas, s'écria Brutus, ou je traite le maître comme les chiens!

Les aboiements des animaux, les hurlements de Coclès, avaient attiré Paméla sur la porte du billard; quelques domestiques s'étaient montrés aussi, et tous avaient pu voir l'expression exaspérée du visage de Brutus; quelque chose d'une nature presque féroce était monté du cœur de cet homme à son visage, c'était l'instinct de la bête fauve qu'ont soumise la captivité et les mauvais traitements, et en qui l'odeur du sang réveille tout d'un coup des instincts endormis. Hector en pâlit, et Paméla demeura les yeux fixés sur ce jeune homme, dont elle eut peur aussi.

Mais tout cela ne fut que l'affaire d'un moment, et presque aussitôt Brutus se courba sous cette chaîne de soumission qui avait pesé sur toute sa vie. Il laissa tomber de ses mains les débris qu'il tenait encore, et dit humblement à Hector :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est que je n'ai que mon chien, moi, et...

— J'exige des excuses ! s'écria Hector en se posant en matamore.

— Je vous en fais, monsieur, dit naïvement Brutus, je vous en fais pour mon chien et pour moi : je vais l'emmener, et je vous promets qu'il ne reviendra plus.

— Faites-y bien attention, dit Hector, ou je vous coupe le visage à coups de cravache.

La menace était inutile, car Brutus, appelant Coclès, s'éloignait déjà à grands pas ; peut-être l'entendait-il et peut-être ne lui sembla-t-elle pas une injure.

Cet éclair d'homme qui avait jailli de son cœur s'était éteint dans cette habitude de misère, de servitude et d'insulte qui l'avait depuis longtemps dégradé. Cependant ce transport n'avait échappé ni à monsieur de Lugano, ni à Paméla.

Le comte, qui était resté immobile à la croisée de son cabinet, la ferma froidement, et lorsque Hector alla proposer à Paméla de continuer sa partie, elle lui répondit qu'elle en était incapable, et que cette querelle lui avait fait tellement peur, qu'elle en tremblait encore. Cette réponse donna l'occasion à Hector de commencer une suite d'impertinences sur le manant, le drôle, le rustre, le goujat, qu'il regrettait de n'avoir pas corrigé de sa main, attendu la distance énorme qui les séparait.

Sur ces entrefaites, monsieur de Lugano entra, et avec une douceur qui n'était pas dans ses habitudes, il dit à son fils :

— Hector, pour des raisons que vous saurez plus tard, j'ai besoin pendant quelque temps de ce jeune homme, il est nécessaire qu'il vienne au château. Je conçois qu'il vous déplaise ; mais vous déplaire c'est supposer qu'il vous occupe ; et, en vérité, il n'en vaut pas la peine ; laissez-le

donc en paix, je vous en prie; je vous le recommande aussi, Paméla.

— Moi! dit-elle, le reproche est injuste, et je ne lui ai jamais rien dit qui puisse le blesser.

— Et je vous en remercie... Songez, Hector, que penser une minute de plus à ce qui vient de se passer, ce serait descendre au-dessous de ce que vous vous devez à vous-même.

Hector assura à son père qu'il se tenait pour satisfait, et Paméla ne comprit pas mieux que lui le sentiment secret qui avait dicté la conduite de monsieur de Lugano.

Le comte ne se dissimulait aucun des défauts de son fils, et dans cet esclandre il avait reconnu que le manant avait eu le beau rôle sur le fat. Cette impression, il ne voulut pas la laisser à Paméla, non qu'il pensât que Brutus fût pour rien dans l'opinion de son fils; il eût agi de même si Hector avait montré la même pusillanimité en face d'un accident, et il lui apporta, en présence de la femme qu'il lui destinait, le témoignage de ce qu'il faisait semblant de lui croire dans le cœur.

Monsieur de Lugano avait eu raison; car dès qu'il fut sorti, Paméla supplia son cousin d'oublier sa rancune, et Hector eut tous les honneurs d'une condescendance contre laquelle son courage semblait se révolter.

Cependant cette paix n'eût pas été de longue durée sans d'autres petits événements cachés qu'il nous faut aussi raconter.

Monsieur Hector ne vivait pas dans un profond ennui à la Sapinière sans avoir essayé d'y échapper. Pour cela, il était sorti de la réserve hautaine de son caractère pour questionner de temps en temps son valet de chambre sur ce qu'étaient les environs.

Parmi toutes ces questions, il y en eut quelques-unes qui concernaient monsieur Brutus, et qui, de l'individu passant à la famille, rencontrèrent pour réponse un éloge emphatique de mademoiselle Rosalie Brutus, qui était assurément la plus jolie fille du pays.

La suite d'une pareille confidence se devine aisément.

— Pardieu ! se dit Hector, je verrai ce que c'est que mademoiselle Brutus ; ce sera fort amusant.

Ce qui se passa entre monsieur Hector et mademoiselle Rosalie se découvrira plus tard; mais voici quelle était, après ce long mois dont nous avons parlé plus haut, la vie apparente du château et de la chaumière : Brutus arrivait tous les matins chez le comte et restait enfermé avec lui quelques heures; il assistait au déjeuner qui se passait très-régulièrement et sans discussions fâcheuses. Monsieur de Lugano lui-même y apportait une sorte de bonhomie et même de gaieté, il laissait Hector raconter et mentir, sans le persécuter comme autrefois d'un cruel persiflage, acceptant comme vraies toutes ses forfanteries. Paméla seule devenait triste.

Par une raison cachée ou un caprice de femme, elle s'occupait beaucoup de son cousin, qui s'occupait encore moins d'elle qu'autrefois. Il s'en était aperçu et se laissait adorer, tant il trouvait cela juste et naturel, et il daignait s'expliquer à lui-même que cela ne fût pas arrivé plus tôt en se disant que sa cousine était une enfant.

Après le déjeuner, monsieur de Lugano donnait presque toujours une heure ou deux à la promenade ou à ses affaires de fortune, et Paméla et Brutus restaient seuls; car tous les jours, à cette heure, Hector quittait le château et ne reparaissait qu'à l'heure du dîner, au moment où Brutus retournait chez lui.

Ce qui se passait entre Brutus et Paméla mérite aussi d'être raconté en détail, comme ce qui s'était passé entre Hector et Rosalie.

D'un autre côté, la vie de Brutus était tout à fait changée... Ce n'étaient plus ni querelles ni cris qui l'accueillaient chez lui; c'étaient les caresses les plus empressées de la part de Rosalie; et comme elle s'était faite la protectrice de Brutus près de sa mère, la haine de la vieille folle pour son fils semblait avoir diminué d'intensité: aussi Brutus était-il si heureux, qu'il en parlait seul tout haut lorsqu'il n'avait personne à qui le confier.

Il s'était aperçu aussi que plus d'aisance et de bien-être s'était introduit dans sa pauvre maison, et il savait bon gré à sa sœur d'avoir compté sur sa fidélité à lui apporter ses appointements pour solder toutes les petites dépenses extraordinaires. Aussi fut-il très-surpris le jour où il arriva avec ses cent francs, de voir sa sœur les refuser en lui disant :

— J'avais fait quelques petites économies que j'ai cru pouvoir dépenser, et maintenant que nous sommes plus riches, garde ton argent; car il faut te faire mieux habiller.

Brutus n'en revenait pas; il regardait ses cent francs sans savoir ce qu'il en pourrait faire; et tel était l'enfantillage de ce grand jeune homme, qu'il courut au bourg, ravi de l'idée qui venait de lui venir: il voulut acheter une paire de bottes.

L'histoire de cette paire de bottes est un des événements les plus graves de ce récit, il est donc nécessaire de dire avant toute autre chose pourquoi il en fut ainsi.

III

On se souvient des questions que monsieur Hector de Lugano avait adressées à son valet de chambre, et de la résolution qu'elles lui avaient inspirée.

Ce qui distingue les grands capitaines et les grands sé-

ducteurs, c'est la rapidité dans l'exécution d'un plan, une fois qu'il est arrêté.

Deux heures après que monsieur Hector eut décidé qu'il serait fort amusant de savoir ce qu'était mademoiselle Rosalie Brutus, il était en quête de l'apprendre. Une chose l'embarrassait : ce n'était pas de séduire cette fille si elle en valait la peine, mais de lui parler une première fois ; cependant il se rendit du côté de la chaumière de Brutus, après avoir apporté à sa toilette un soin tout particulier. Par une précaution bien digne de lui, monsieur Hector avait revêtu un habit de chasse de la plus grande simplicité et d'une élégance arriérée ; ce beau Phébus avait voilé autant que possible l'éclat rayonnant de sa personne, de façon que l'on pût le regarder sans être ébloui.

— Il faut que cette Rosalie ose penser à moi, se disait-il. Je ne veux pas lui paraître un amant impossible.

Ainsi Jupiter prenait les traits d'un simple mortel pour que Sémélé ne tombât pas en cendres sous son regard olympien. Hector n'était pas moins avisé que le maître des dieux, et il devait réussir comme lui.

Il prit un fusil, un chien d'arrêt, et s'en alla battre les bruyères qui entouraient la maison de Brutus.

Cette maison était close, et rien n'avertit Hector que sa présence y eût été remarquée ; il tira quelques coups de fusil assez près du verger pour que la curiosité la plus endormie regardât qui se donnait le plaisir de la chasse dans un endroit si peu convenable ; mais les coups de fusil n'y firent rien, et la maison demeura muette et aveugle.

Hector pensa tout de suite qu'il n'y avait personne ; ne pas se mettre à une croisée par où on pouvait le voir, du moment qu'il daignait être visible, ne lui paraissait pas possible. Qu'eût-il dit s'il avait deviné qu'il avait été vu, qu'il avait été reconnu pour monsieur Hector de Lugano, et qu'on ne se montrait pas ; et cependant on l'attendait.

On l'attendait : ce mot exige un très-long commentaire.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'on attendît monsieur de Lugano? Il avait donc fait part de ses projets à quelqu'un qui les avait redits à Rosalie? Point du tout. Mais Rosalie avait interrogé Brutus sur la famille de monsieur de Lugano, et s'était fait expliquer le père et le fils, autant que Brutus avait pu les comprendre.

Les confidences de Brutus avaient longtemps fait réfléchir mademoiselle Rosalie; un vieillard usé, ennuyé et fort riche; un jeune cavalier très-avantageux, et qui avait fait des femmes sa seule occupation: un de ces deux hommes devait nécessairement appartenir à Rosalie, et elle s'étonnait déjà que l'un ou l'autre ne se fût pas présenté pour la séduire. Elle s'était même imaginé, dès le premier jour de l'introduction de Brutus chez monsieur de Lugano, que la place donnée à son frère n'était qu'un prétexte pour arriver jusqu'à elle.

Mais bientôt, en apprenant que c'était un emploi sérieux, elle n'espéra plus en monsieur de Lugano, et tourna toutes ses espérances du côté d'Hector. Ce ne fut pas sans regret qu'elle abandonna le vieillard.

Entre un grand seigneur et une pauvre fille, quand la jeunesse et la beauté manquent au premier, ce qui serait libéralité chez un jeune amant devient obligation chez le vieillard amoureux; on n'attend plus, on exige; et Rosalie avait une haute idée du taux possible à ses exigences.

Si l'on nous demande où cette fille, qui devait être si ignorante du monde, avait appris ces abominables choses, nous répondrons par d'autres questions.

Où et comment tous ces sabotiers qui encombrent le commerce ont-ils appris, sans savoir lire, les calculs les plus compliqués des intérêts de l'argent, de façon que les banquiers les plus experts ne sont que des prêteurs désintéressés à côté d'eux? Comment se fait-il que mieux que les économistes les plus habiles, mieux que les politiques les plus prévoyants, ils sentent les besoins de la société, pré-

viennent les événements et discernent, sans se tromper, la spéculation qui doit réussir de celle qui doit être onéreuse ?

Comment se fait-il que la chose du monde la plus capricieuse, la plus aristocratique, la plus insaisissable, la mode, appartienne à l'appréciation la plus vulgaire et la plus ignorante ? et que ce soient douze Auvergnats qui, dans Paris, vendent à la fois des peaux de lapin et ce que le luxe a de plus raffiné pour orner un boudoir de duchesse ?

D'où vient que, dans la vie commune, les esprits les plus éclairés par l'éducation sont quelquefois les plus aveugles en face des faits, et que les plus incultes sont souvent les plus perspicaces ?

C'est qu'il faut le reconnaître, la nature donne parfois à certains individus des instincts fabuleux qui les conduisent mieux que l'expérience la plus consommée. Heureusement que ces individus sont des exceptions fort rares ; mais enfin ces exceptions existent, et Rosalie en faisait partie.

Mais pour qu'on ne se trompe pas sur l'idée que nous en voulons donner, il ne faut pas qu'on pense que ce fût le moins du monde une de ces misérables créatures qui, entre le travail et le vice, choisissent le vice pour échapper à la misère, et cela sans passion, sans égarement, par fainéantise et lâcheté.

Ce n'était pas non plus l'entraînement d'une jeunesse folle et amoureuse de plaisir qui donnait ces pensées à Rosalie ; il n'y avait en elle rien de ces deux causes communes de la perte de tant de pauvres filles. C'était un corps et un cœur froids ; et si quelque chose brûlait en elle, c'était un désir immodéré de domination, de fortune et de grandeur ; mais ce désir était dirigé par un calme sec, égoïste, impitoyable.

En effet, décidée à chercher une meilleure fortune dans l'amour qu'elle pourrait inspirer, elle n'avait pas hésité à

la demander à un autre sentiment tant qu'elle n'avait pas eu cette dernière chance. Brutus avait été le premier instrument de cette avide ambition, de cette sourde personnalité ; tout le fruit des labeurs du pauvre maître d'école avait été sa proie.

Mais il faut le dire, pour qu'on ait une idée exacte du caractère de Rosalie, elle était aussi rude envers elle-même qu'elle l'avait été envers son frère, elle ne s'imposait pas une tâche moindre que la sienne ; et, comme elle n'était qu'une ouvrière, elle passait les jours et les nuits au travail pour se mettre autant que possible au-dessus des filles de sa condition. Seulement, ses propres efforts et ceux qu'elle dirigeait n'avaient qu'un but, elle, et elle seule.

Ce caractère est moins rare qu'on ne pense, quoiqu'il soit contraire à toute raison. Il semble que ceux qui ont des besoins très-exigeants doivent comprendre ceux des autres et en tenir compte ; cependant il n'en est rien. C'est plus souvent le dissipateur que l'avare qui laisse tout ce qui l'entoure manquer du nécessaire, et l'on verra plus souvent un glouton qu'un homme sobre refuser un morceau de pain au misérable qui a faim. C'est que de tous les vices, le plus lourd, le plus aveugle, le plus implacable, c'est l'égoïsme ; et Rosalie était égoïste.

Ce que cette jeune fille avait de perspicacité et d'adresse pouvait tempérer en apparence ce que ce vice avait en elle d'absolu ; mais on se serait trompé en donnant un motif de bienveillance à ce qui semblait avoir ce caractère ; il y avait toujours une raison personnelle qui dictait ses meilleures actions : c'était un prêt qu'elle faisait à l'avenir, mais seulement quand elle était sûre qu'il lui rapporterait de très-gros intérêts.

Voilà donc quelle était la personne que monsieur Hector de Lugano comptait subjuguer en passant et pour se désennuyer.

Comme nous l'avons dit, Rosalie avait reconnu le beau chasseur, et cependant elle ne s'était pas montrée; elle ne voulait pas que leur première rencontre eût l'air d'un hasard dont il profitait pour l'aborder; elle voulait que ce fût une manifestatton non équivoque de ses projets. Du reste, il ne fallait pas être aussi habile que Rosalie pour savoir que ce monsieur était là à son intention.

Il regardait trop souvent du côté de cette maison pour ne pas laisser voir qu'il voulait y éveiller l'attention de quelqu'un; d'ailleurs on ne chasse pas deux heures durant dans une bruyère où il y avait pour tout gibier des mésanges et des fauvettes.

Rosalie avait observé tout cela à travers son rideau, et, quoique sûre des desseins de monsieur Hector, elle se tint immobile; car elle ne voulait entamer la partie qu'avec un avantage. Cet avantage, le lendemain devait le lui donner.

Monsieur Hector, qui ne se souciait point de recommencer l'exercice de la veille, et qui voulait cependant arriver jusqu'à la belle, trouva qu'il était bien plus simple de se présenter lui-même. Sous quel prétexte, il l'ignorait encore; mais il s'en rapporta à son admirable présence d'esprit pour en inventer un quand il serait en face de Rosalie.

Le lendemain donc, et vers le milieu du jour, il se rendit chez Rosalie, lorsqu'il rencontra un obstacle auquel il était loin de s'attendre.

La veille, il s'était toujours tenu à une certaine distance de l'enclos, et d'ailleurs il était accompagné de ses chiens de chasse qui avaient failli dévorer Coclès, et quoique celui-ci fût à son poste le long d'une haie, gravement étendu au soleil, il s'était tenu coi et n'avait pas bougé.

Mais ce jour, en voyant arriver de loin monsieur Hector seul, le rancunier animal s'était redressé pour examiner son ennemi; tant que celui-ci avait marché dans la pro-

priété commune, l'animal, qui avait un sentiment très-exact de son droit, s'était contenté de gronder sourdement; mais dès que monsieur Hector eut passé la haie qui bordait le domaine de Coclès, il se précipita au-devant de lui, l'œil en feu et les dents toutes prêtes à le déchirer.

Assurément il n'y a rien de désagréable et de ridicule comme d'être obligé de défendre ses mollets contre un chien hargneux; mais il y a des gens à qui cela n'arrive pas; soit que la bonhomie de leur allure n'excite pas la colère de ces animaux, soit que leur assurance les intimide, il ne leur advient jamais de ces fâcheux démêlés.

Hector, au contraire, était un de ces êtres malencontreux à qui ces petits accidents étaient réservés; il se trouva donc en face de Coclès, assez embarrassé d'avance contre un ennemi personnel si exaspéré, et sachant bien que, s'il voulait le fuir, il ne ferait qu'épargner ses tibias aux dépens de ses talons. D'ailleurs une belle et charmante personne s'était présentée à la porte de la maison en entendant les aboiements du chien, et ce n'était pas le cas de faire une retraite honteuse.

Hector sortit de son embarras selon son caractère; il s'écria :

— Rappelez votre chien si vous ne voulez pas que je lui fasse mal.

— Ma foi, monsieur, répliqua Rosalie, vous pouvez l'assommer si cela vous convient; vous nous débarrasserez d'une méchante bête.

Hector fit un geste pour chasser le chien; mais Coclès redoubla de fureur, et Hector n'osa faire un pas. Il était fort ridicule, il le sentait, et Rosalie, au lieu de venir à son secours, ajouta, en élevant la voix :

— Si, au lieu de traverser l'enclos, vous aviez tourné tout autour, Coclès ne vous aurait rien dit.

— Mais, dit Hector, comment entre-t-on alors chez vous?

— Est-ce que c'est ici que vous veniez, monsieur?

— Oui vraiment.

— Alors, c'est bien.

Et Rosalie rappela le chien, qui s'échappa en jetant sur l'un et sur l'autre un regard où il semblait les confondre dans une haine commune.

Hector avança aussitôt en triomphateur, et salua Rosalie, qui le reçut sur la porte sans lui offrir d'entrer.

— Qui demandez-vous, monsieur? lui dit-elle.

Hector se crut très-adroit en disant :

— N'est-ce pas ici que demeure monsieur Brutus?

— Oui, monsieur, mais il n'y est pas.

Monsieur Hector laissa achapper un Ah!... qui montra à Rosalie que l'adroit galant était à bout d'invention; elle lui vint donc en aide en lui disant :

— Si vous voulez me dire l'affaire qui vous amène, monsieur, j'en ferai part à mon frère.

— Avec grand plaisir, mademoiselle, j'ai même à causer assez longuement avec vous.

Une idée venait d'arriver à Hector, une idée qui n'eût pas été si maladroite qu'elle l'était s'il l'avait eue la veille, où même s'il l'avait eue avant ce *ah!...* stupide qui donnait un démenti anticipé à tout ce qu'il avait à dire.

Rosalie introduisit monsieur de Lugano dans sa chambre, et, malgré ses habitudes de luxe, il en admira la bonne tenue et l'éclatante blancheur. Puis il commença son discours d'introduction.

— Je suis, lui dit-il, le fils de monsieur de Lugano; mon père a pris votre frère à son service, et je sais qu'il compte lui faire un sort; mais avant de s'engager vis-à-vis de ce jeune homme, il désire avoir quelques renseignements sur son compte, et il m'a chargé de venir vous les demander.

Deux choses avaient frappé Rosalie dans cette phrase : la niaiserie qu'il y avait à aller demander des renseigne-

ments à une sœur sur le compte de son frère, et le mot *pris à son service*, qui l'avait profondément humiliée; elle lui répondit donc :

— D'abord, monsieur, je ne savais pas que Brutus fût ce qu'on appelle au service de monsieur le comte de Lugano, et ensuite, comme votre père ne m'a pas consultée pour le prendre, je ne conçois guère qu'il s'adresse à moi pour le garder, à moins que la conduite de mon frère n'ait pas été ce qu'elle devait être.

La réponse n'était pas engageante; mais Hector était lancé, et il continua :

— Vous ne refuserez pas de répondre cependant à quelques questions. Monsieur Brutus est un galant homme ?

— Si vous entendez par galant homme un honnête homme, je vous en réponds.

— Il est capable...

— De faire ce que monsieur le comte exige de lui, c'est ce que je ne puis vous dire, car je ne sais pas ce qu'il va faire au château.

— C'est que mon père éprouve le plus vif intérêt pour lui, et cet intérêt il veut l'étendre à toute la famille de monsieur Brutus, et depuis que je vous ai vue, je sens que je suis tout prêt à le partager.

Ici Rosalie joua admirablement la grosse naïveté et répondit :

— Est-ce que vous avez de l'ouvrage à me commander?

Hector se mit à rire et repartit d'un air suffisant :

— De l'ouvrage pour ces mains charmantes, ce serait un bien pauvre intérêt à vous témoigner ! Non, séduisante Rosalie, quand on est belle et gracieuse comme vous, on n'est pas faite pour travailler.

— Et pourquoi est-on donc faite, monsieur ?

— Pour inspirer la plus vive tendresse, pour être aimée

et pour sortir, grâce à l'amour d'un homme comme il faut, de cette position indigne de vous.

La déclaration était claire, et il n'y avait pas à s'y tromper; il fallait donc l'accueillir de manière à l'encourager, ce qui était se livrer un peu vite, ou la repousser du haut d'une vertu imprenable, ce qui pouvait rebuter complétement le poursuivant. Rosalie évita les deux difficulés par une réponse admirable.

Elle rougit, baissa les yeux, et d'un ton de dignité modeste elle répliqua :

— Votre proposition m'honore, monsieur; j'en ferai part à mon frère et à ma mère.

Le séducteur fronça le sourcil en murmurant :

— Peste soit de la sotte qui s'imagine que je veux l'épouser !

Mais Rosalie, en disant ces paroles, s'était montrée si jolie, une si douce émotion avait percé dans sa voix et animé ce regard qu'elle avait si pudiquement voilé, que monsieur Hector se dit encore :

— On n'est pas plus niaise, mais on n'est pas plus belle, et cette niaiserie la rend encore plus agaçante.

Il reprit donc :

— Non, il est inutile d'avoir d'autres confidents que nous; pour s'aimer, il faut mieux se connaître, et ce que je suis venu vous demander aujourd'hui, c'est le droit de faire connaissance avec vous.

— Toutes les fois qu'il vous plaira de venir, monsieur, vous serez le bienvenu.

Ce qui se dit pendant la fin de cette visite est inutile à répéter; mais le point important avait été établi des deux parts.

Hector avait conquis son droit d'entrée dans la maison, et le reste lui semblait la chose du monde la plus aisée. Il se promettait bien de dissiper cette illusion de mariage qui avait passé par la tête de cette idiote; quelques pro-

messes, beaucoup d'amour qu'il inspirerait en feraient l'affaire. Du côté de Rosalie, c'était tout le contraire. A notre sens, l'inspiration dite plus haut avait été sublime.

Dans ses rêves de fortune, et lorsqu'elle attendait la séduction de monsieur Hector, l'idée d'un mariage avait bien apparu quelquefois à Rosalie, mais la difficulté d'aborder un pareil sujet lui avait paru presque toujours insurmontable, et ce n'était qu'en face du danger qu'elle avait trouvé ce mot admirable.

Plus tard, lorsqu'une familiarité plus grande eut régné entre elle et Hector, ce mot devenait impossible. Il avait été dit au moment précis où il devait l'être. C'est le propre des génies instinctifs d'avoir de ces soudaines illuminations en face des circonstances décisives.

Hector avait donc ses entrées dans la maison de Brutus, mais il les avait achetées du titre d'épouseur; et Hector, qui n'en prenait nul souci, ne se doutait pas où on pourrait le mener par ce petit fil d'araignée qu'on venait de lui attacher adroitement au pied.

Cependant, margré son avantage, Rosalie comprenait qu'il y avait encore beaucoup à faire pour elle; il fallait, pour que ce fil devînt une lisière pour conduire monsieur Hector à toutes sortes de sottises, rendre cet homme très-amoureux; et rendre un fat amoureux n'est pas chose facile. Mais Rosalie était une nature supérieure, et elle employa un moyen qui n'est pas ordinaire en amour, surtout de la part d'une femme vis-à-vis d'un homme : ce moyen fut la flatterie.

Si l'on ne savait pas que la vanité est un des gouffres les plus insatiables de l'esprit humain, on aurait peine à concevoir qu'un homme osât accepter toutes les ridicules adulations dont elle l'enivra : tout ce qu'il faisait et disait dénotait un grand cœur, un grand esprit, un grand homme. Ce n'était qu'une pauvre fille de rien qui le pensait. Mais à ce dieu-ventre qu'on appelle la vanité, tout est bon.

D'ailleurs cet hommage de Rosalie n'était pas si peu délicat qu'on pourrait se l'imaginer.

Elle donnait de l'esprit aux moindres mots de monsieur Hector, et quand ils n'en avaient pas, elle en mettait du sien; et puis elle croyait en lui, elle ne doutait pas d'une seule de ses prouesses galantes; elle les comprenait, elle sentait que rien n'avait pu lui résister; puis tout à coup, se faisant humble et timide, elle remerciait ce dieu tout-puissant d'avoir abaissé vers elle sa souveraineté; et alors, quand elle le tenait sous le charme de cette ivresse, elle laissait échapper un mot de crainte sur la réalité de ses projets, et elle se demandait si elle devait croire qu'il pût penser sérieusement à épouser une fille comme elle.

Assurément la pensée n'en venait pas plus à Hector après ces apologies qu'elle ne lui était venue le premier jour; mais lorsqu'il se sentait si bien apprécié, si hautement compris, il prétendait en soi n'avoir pas le courage d'enlever à cette pauvre enfant le rêve dont elle se berçait.

Hector était si vaniteux qu'il se trompait lui-même. En ne désabusant pas Rosalie, c'était sa propre satisfaction qu'il ménageait. Toute cette adoration pouvait s'en aller devant la triste vérité, et cette adoration était aussi le rêve d'Hector. C'était ainsi que devait être aimé un homme comme lui, et Rosalie était la première femme qui eût réalisé ce rêve.

Ce côté du rôle de Rosalie était le plus facile à jouer; celui qui l'embarrassait fort était celui de la résistance. Tout refuser à un homme si respectueusement adoré ne paraissait pas logique, il fallait donc en finir. Ce n'était pas la chute qui épouvantait la belle, mais la crainte de tomber sans résultat.

Elle avait suffisamment éprouvé le grand moteur avec lequel elle menait Hector, et partout où elle l'avait appli-

qué, la machine avait répondu à l'impulsion donnée. Quelques éloges emphatiques sur sa générosité probable, et le lendemain il s'était montré généreux.

Il y avait même une fortune assez passable à espérer en s'en tenant à ce procédé ; mais l'ambition de Rosalie avait grandi avec les circonstances, comme celle de tous les ambitieux. On ne part pas du pied gauche pour devenir empereur ; mais quand on est lieutenant on veut être chef de bataillon, puis général, puis consul, puis empereur. Napoléon n'a pas été autrement.

Donc, pour la chétive ouvrière, ce n'était plus une espérance de mariage qu'elle voulait se faire racheter bien cher, mais un mariage réel auquel elle tendait. Hector avait bien, dans le jargon d'opéra-comique qu'il avait appris à Paris, parlé plusieurs fois d'un serment qu'il tiendrait plus tard, quand il serait libre ; mais rien de tous ces propos n'avait un caractère certain, et il fallait mieux que cela à Rosalie pour être tranquille. Quoiqu'elle n'eût pas grande foi dans les écrits, elle eût voulu en posséder quelqu'un de la main d'Hector ; mais comment établir une correspondance entre gens qui se voient tous les jours ?

Hélas ! il n'y avait qu'à y penser, et cela devait venir de soi-même.

Un certain soir, Rosalie, à qui Hector prêtait à lire d'assez piètres romans, se prit à dire à son héros que cela ne la touchait pas, que personne n'écrivait d'amour comme il en parlait, et qu'elle voudrait bien lire de sa prose.

Le lendemain de ce jour, Hector arriva avec une lettre de quatre pages qu'il se fit lire tout haut, et que Rosalie épela avec des émotions si charmantes, qu'il tomba dans le ravissement de lui-même ; il pensa que monsieur de Chateaubriand étant devenu un homme politique, il laissait une belle place à prendre dans la littérature.

Voilà donc Hector écrivant des choses incroyables de passion, et cela tous les matins ; mais voilà aussi qu'un jour

Rosalie lui remet un petit papier d'un air embarrassé et très-émue, en lui disant :

— Ne vous moquez pas de moi, mais tenez, j'ai essayé de vous répondre.

— Voyons, fit Hector.

Il sourit de pitié.

— Pauvre enfant, lui dit-il, ce n'est pas cela, il n'y a pas d'amour dans ces phrases.

— Eh bien, lui dit-elle, écrivez-moi comment il faut que je vous écrive.

— Vous verrez.

Et voilà que le lendemain le bel imbécile répond une lettre qui commençait ainsi :

« Non, Rosalie, vous ne m'aimez pas, le ton glacé de votre lettre me l'apprend, vous ne m'aimez pas ou vous doutez de moi, etc. »

A ceci, Rosalie répondit à son tour, et toujours avec une retenue si adroitement niaise, que monsieur Hector de Lugano répliqua par une épître où il y avait des phrases comme celle-ci :

« Avez-vous oublié les serments que je vous ai faits? Oui, ma vie est à vous, etc., etc. »

Lui faisant toujours de l'opéra-comique, elle poursuivant une affaire sérieuse, il se trouva engagé dans une correspondance qui au bout d'un mois avait mis dans les mains de Rosalie la preuve de la tentative de séduction la plus frénétique, et qui n'avait laissé dans celles d'Hector que le témoignage d'une résistance profondément vertueuse.

Voilà où en étaient Rosalie et Hector au bout d'un mois; il faut voir maintenant où en étaient Paméla et Brutus.

IV

Comme nous l'avons dit, une fois le travail du matin terminé, et aussitôt après le déjeuner, monsieur de Lugano donnait deux heures au soin de ses affaires ou à la promenade. Hector, de son côté, quittait le château, et Brutus et Paméla demeuraient seuls.

La première fois que cela arriva, Paméla, bien qu'elle n'eût aucun sentiment de malveillance contre Brutus, s'assit d'assez mauvaise humeur dans un coin du salon, se voyant réduite à la société de ce grossier paysan. Quant à lui, il se plaça à une autre extrémité, sur le siége le plus étroit qu'il put trouver.

Il faut se sentir à sa place quelque part pour venir s'y mettre à son aise. Brutus avait bien regardé les larges fauteuils, les profondes bergères, les vastes canapés ; mais s'y asseoir lui eût paru une impertinence, et probablement il fût resté debout s'il n'eût découvert derrière le piano un petit tabouret très-modeste ; il s'y assit et s'y tint immobile.

Paméla, qui travaillait à un ouvrage de tapisserie, se laissa aller à la pensée de son ennui, et oublia tout à fait Brutus. Quant à lui, il ne pensa à rien.

Au bout d'une demi-heure, Paméla avait répété en elle tous les reproches qu'elle avait à faire à sa position solitaire, à la négligence de son oncle, à l'indifférence d'Hector ; mais comme, en définitive, tout cela devait se terminer dans deux mois, elle se leva avec l'intention d'échapper à l'ennui, autant que possible, durant ces deux mois, et ne voulut pas rester dans les dispositions fâcheuses où ses réflexions l'avaient plongée.

Comme tous les jeunes cœurs qui commencent la vie avec confiance, elle éprouvait du déplaisir à mal penser des au-

tres, et elle voulut échapper à ces pensées; elle chercha donc une occupation qui pût l'y arracher, et se leva pour faire de la musique et se mettre à son piano. Alors elle aperçut Brutus droit et immobile sur le tabouret; elle l'aperçut, voilà tout, mais elle n'y prit point garde. Elle chercha dans son casier une partition nouvelle et s'avança vers son piano; Brutus ne bougea pas.

Alors seulement elle remarqua qu'il était à la place qu'elle voulait prendre, et supposant qu'il ne l'avait pas entendue se lever, puisqu'il ne s'était pas levé, elle s'avança doucement derrière lui, et dit avec une voix où perçait l'intention de donner au maître d'école une leçon de politesse :

— Pardon, monsieur, mais je désirerais me mettre à mon piano.

Brutus ne bougea pas davantage; elle se pencha alors vers lui pour le regarder, il dormait profondément.

Il fallait moins qu'une si bonne raison pour excuser Brutus de n'avoir pas cédé sa place avec l'empressement d'un galant cavalier.

Elle se prit à rire de la figure qu'il avait; car, à la posture raide qu'il gardait dans son sommeil, on pouvait voir qu'il avait tout fait pour n'y pas céder. Paméla ne pensant pas plus loin qu'à ce qu'elle voulait, s'approcha de l'oreille de Brutus, et lui cria de toute sa petite voix douce et flûtée :

— Hé ! monsieur Brutus ! monsieur Brutus !

Le maître d'école se leva par un mouvement si brusque, qu'il fit reculer Paméla; il porta autour de lui ses regards presque effarés; puis il aperçut devant lui cette jeune fille souriant encore, mais d'un sourire où la crainte se mêlait à la moquerie, tandis qu'elle mesurait du regard ce jeune colosse qui avait crié, lui aussi, d'une voix puissante :

— Hein ! qui m'appelle ?

En voyant Paméla, il devint rouge comme un enfant pris en faute, et se mit à balbutier des excuses.

— Oh! lui repartit Paméla en riant, je ne suis pas comme Hector; je ne demande pas d'excuses : je voulais ma place, je l'ai : c'est tout ce qu'il me faut.

Brutus la regardait faire; il était désolé de s'être endormi; il ne savait pourquoi, mais il voulait s'en excuser. Alors il reprit d'une voix tremblante :

— J'ai été bien malhonnête, n'est-ce pas, mademoiselle Paméla?

— Vous aviez envie de dormir, vous avez dormi, c'est tout simple, lui répondit-elle en le raillant, mais si doucement que cela ne le troubla pas.

— C'est que, mademoiselle, quand monsieur le comte m'a dicté son histoire toute la journée, je recopie à la maison tout ce qu'il m'a dicté pour qu'il puisse mieux le lire et le corriger. Alors il faut que je passe toute la nuit au travail; en voilà deux de suite que je n'ai pas dormi du tout... c'est pour ça, voyez-vous, que j'ai eu la malhonnêteté de m'endormir.

Pendant qu'il s'excusait ainsi. Paméla le regardait en dessous; mais ce regard, d'abord plein d'une malice d'enfant, s'était adouci peu à peu et s'était empreint de pitié; elle regrettait presque d'avoir éveillé ce pauvre garçon.

— Il n'y a pas la moindre malhonnêteté à cela, lui dit-elle.

— Je vous demande pardon, fit Brutus d'un ton très-sérieux, je sais très-bien que ce n'est pas honnête de s'endormir en *société*.

— En société! dit Paméla en riant du mot et de la prétention de Brutus à la science du savoir-vivre. Mais à la campagne, ajouta-t-elle, quand on est chacun dans son coin, c'est très-permis, et en tout cas je vous le permets. Mettez-vous là-bas dans cette bergère, ou passez dans le petit salon à côté, vous y ferez votre méridienne dont vous

avez besoin, et le bruit de mon piano ne vous troublera pas.

Tout cela avait été dit simplement, sans autre intention que d'envoyer dormir ce pauvre garçon à son aise.

Brutus, qui avait sur le cœur le remords de l'énorme incongruité qu'il venait de commettre, quitta le salon tout triste et s'en alla dans celui qu'on lui avait désigné. Paméla ne vit rien de tout cela, elle était déjà tout à sa musique, et bientôt elle ne pensa plus à autre chose.

Quelque temps après, monsieur de Lugano entra et dit à sa nièce :

— Savez-vous ce qu'est devenu monsieur Brutus?

Paméla lui répondit sans quitter son piano :

— Je crois qu'il est de l'autre côté qui dort.

— C'est vrai, dit le comte, il doit être fatigué.

Paméla continua à déchiffrer sa partition. Qu'on éveillât ou qu'on laissât dormir monsieur Brutus, cela lui était fort indifférent.

Cependant, au bout de quelques minutes, le comte, qui sans doute dans la promenade avait fait provision d'idées, voulut reprendre son travail, il ouvrit la porte du second salon pour appeler Brutus et le vit debout, l'oreille tendue et avec une expression de ravissement étonné.

— Hé! dit le comte, vous ne dormiez donc pas?

L'émotion que Brutus éprouvait devait être bien puissante, car elle le sauva de l'embarras qu'en toute autre occasion il eût éprouvé à être ainsi surpris en flagrant délit de curiosité.

— Oh non! monsieur, je de dormais pas, répondit-il avec l'air d'un homme dont l'ivresse n'était pas encore dissipée.

— Vous écoutiez, à ce que je vois.

Toute la timidité de Brutus lui revint à cette parole qu'il prit pour un reproche, et il repartit en baissant les yeux :

— Oh non! monsieur le comte, je ne m'étais pas mis là pour écouter, c'était seulement pour mieux entendre.

Qui avait appris à cette rude nature la finesse de cette distinction si vraie? Car il y a une grande différence entre l'homme qui fait acte de sa volonté pour écouter, et celui qui se laisse entraîner par le bonheur qu'il éprouve à entendre.

C'est que le cœur est le meilleur diseur qu'il y ait au monde quand il ose parler.

Si cela avait été dit par un de ces hommes qui ont assez d'esprit pour qu'on leur fasse des mots, on eût trouvé celui-là d'une rare délicatesse; mais dans la bouche de Brutus, le comte n'y vit qu'une grosse niaiserie qui le fit sourire.

Paméla seule lui prêta, sinon son véritable sens, du moins une intention dont elle lui sut gré. Pour elle il s'é-sait excusé de l'avoir écoutée comme de s'être endormi, et elle en tira cette conclusion bienveillante, que le pauvre garçon faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas être en faute, et qu'il fallait l'y encourager.

Monsieur de Lugano emmena Brutus, et le lendemain retrouva Brutus et Paméla, seuls encore en face l'un de l'autre.

Cette fois-là il ne s'était pas mis sur le tabouret, et comme Paméla allait et venait dans le salon sans savoir à quoi s'arrêter et sans lui parler, il lui dit :

— Ce n'est pas moi qui vous empêche de faire de la musique, mademoiselle?

— Oh! mon Dieu non, lui dit-elle avec un petit bâillement. Je m'en suis rassassiée hier.

— Oh! tant pis, dit Brutus.

— Il paraît, se dit Paméla, que j'aurais amusé monsieur Brutus; en se disant cela, elle le regarda assez dédaigneusement par-dessus l'épaule. Brutus lui déplut souverainement.

— Ah çà! lui dit-elle avec l'étourderie d'un enfant qui croit ne pas être blessant parce qu'il traite d'égal à égal ce qui est au-dessus comme ce qui est au-dessous de lui; ah çà! est-ce que vous allez rester là tous les jours à tourner vos pouces pendant deux heures?

L'attaque était si vive, et elle fut si poignante pour le malheureux jeune homme, qu'il ne sut que répondre et qu'il se leva et sortit du salon.

Jamais il n'avait souffert quelque chose de si douloureux, aux jours même où on lui avait fermé la porte de sa maison. Cependant, si on lui eût demandé ce qu'il souffrait, il n'eût pu le dire, et peut-être serait-il difficile de l'expliquer. Il y avait cette différence entre ses premières peines et celle-ci, que ce n'était pas tant une douleur qu'on venait de lui infliger, qu'un bonheur qu'on lui avait arraché.

Autrefois, quand on se montrait dur et injuste envers lui, il se résignait, en se sentant fort pour souffrir et lutter contre sa souffrance. A ce moment, il lui sembla qu'il lui prenait une défaillance de l'âme, comme si la vie lui avait manqué tout à coup.

Il fit quelques pas hors le salon, et tomba assis sur son banc, où il resta immobile.

Paméla n'avait pu s'empêcher de le suivre des yeux, et se dit :

— Allons, le voilà qui va s'endormir là, en plein soleil, il y a de quoi le tuer. Je m'en vais le faire revenir.

Et comptant sur l'attrait qui l'avait si bien séduit la veille, elle se remit à son piano. A peine en entendit-il les premiers sons, qu'il se leva et s'enfuit comme un homme poursuivi par un véritable danger.

Paméla était trop candide pour supposer autre chose que de la bêtise à toute cette pantomime.

Elle quitta son piano, assez piquée d'avoir eu une bonne intention sans résultat, et elle se remit à s'ennuyer et à penser que son cousin, qui savait vivre, était beaucoup plus

grossier que ce rustre de la laisser ainsi toute seule. Elle ne s'ennuyait pas moins quand il y était, mais elle ne l'en accusait pas.

Elle fut très-aigre pour le fat durant toute la soirée, lorsqu'il reparut au château; et comme ils jouaient une partie de billard, et que monsieur Hector la gagnait impitoyablement en la raillant sur sa maladresse et en vantant sa supériorité, elle quitta la partie en lui disant qu'il était insupportable, et alla s'enfermer dans sa chambre où elle se mit à pleurer.

Pourquoi pleurait-elle? C'est que, sans qu'elle pût s'en rendre compte, l'espérance du bonheur, cet ange gardien qui accompagne la vie humaine en la précédant, s'était comme arrêtée dans la route qu'elle suivait pour lui dire:

— Tu ne seras pas heureuse où tu vas.

Ce n'était rien, rien qu'un moment de tristesse, et le lendemain il n'y paraissait plus; mais le cœur avait été atteint, le soleil s'était voilé d'une vapeur; et si légère, si promptement dissipée qu'elle fût, il y avait commencement de doute. Or le lendemain, cependant, rien n'en restait, et Paméla, au contraire, était dans les dispositions les plus heureuses. Hector avait manqué le déjeuner; monsieur de Lugano avait quitté la table pour recevoir une visite d'affaires. Paméla se leva, et Brutus fit de même. Mais au lieu de la suivre au salon, il sortit par la porte du billard. Paméla, qui s'en voulait de l'avoir renvoyé la veille, se retourna et lui dit en courant vers la salle :

— Est-ce que vous savez jouer au billard, monsieur Brutus?

— Hélas! non, mademoiselle.

— Tant pis! nous aurions fait une partie. Vous devriez apprendre.

— Je ne pourrais pas.

— Et pourquoi ça? Est-ce qu'on ne joue pas au billard dans ce pays-ci?

— Oh si! il y en a un au café du bourg.

— Et il ne vous a jamais pris fantaisie de jouer?

— Oh! jamais, je vous le jure, dit Brutus, comme s'il repoussait une très-grave accusation.

— Jamais! répéta Paméla; c'est étonnant; c'est pourtant bien amusant.

— Je ne sais pas, repartit Brutus; mais c'est que, voyez-vous, mademoiselle, si j'avais essayé pendant que j'étais maître d'école, ça aurait fait mauvais effet; on aurait dit que je n'avais pas de conduite.

— Pour jouer au billard? Mais moi, mon oncle, mon cousin, nous y jouons bien.

— Oh! repartit Brutus avec un sourire naïf, c'est bien différent; vous autres, vous êtes riches, vous pouvez perdre votre temps; au lieu que, parmi nous autres pauvres gens, il n'y a que les paresseux et les mauvais sujets qui passent leur journée au billard. Dame! c'est que quand on n'a que son travail pour vivre et qu'on ne travaille pas, on n'est pas un honnête homme.

Pour la première fois Paméla regarda Brutus sans trouver à le prendre en pitié ou en rire; il lui sembla qu'il venait de dire gravement et convenablement une vérité grave, et pensa qu'il fallait être sérieuse avec cet honnête homme.

Elle lui répondit donc doucement :

— Je comprends cela, monsieur Brutus; mais ici cela n'a pas le même inconvénient; et puisque vous n'avez rien à faire, si vous vouliez essayer, je vous enseignerais, moi.

Brutus accepta; il fut d'abord bien gauche, et malgré sa belle résolution d'être très-indulgente pour Brutus, Paméla se moqua de lui, riant de tout son cœur quand il faisait quelque grosse maladresse; mais cette gaieté était bonne et franche; Paméla était heureuse de rire, et Brutus ravi de la faire rire si joyeusement.

Et puis c'était déjà entre eux un commencement de familiarité. Ils se parlaient et se répondaient sans s'écouter, sans s'observer, et il se trouvait que Brutus savait très-bien parler des choses indifférentes. D'où venait donc qu'il y eût des circonstances où il avait l'air si embarrassé? C'est que dans ce moment il ne sentait plus l'humilité de sa position; c'est que rien ne le troublait, pas même le bonheur qu'il éprouvait; il se sentait joyeux comme on est joyeux par un beau jour, parce que l'air est facile à respirer et que le soleil vous réjouit les yeux. Il en fut ainsi pendant quelques jours, Paméla donnant ses leçons, Brutus les recevant et en profitant si bien, que bientôt il en savait plus que son maître; et cependant Paméla gagnait toujours.

C'est que ce gros paysan avait mieux compris que le fat élégant qu'il y a de petites vanités qu'il faut savoir ménager. Et cependant ce n'était pas un défaut que Brutus voulait flatter, c'était un plaisir qu'il laissait prendre à cette jeune et charmante enfant qu'il aimait.

C'est nous qui écrivons ce mot, mais ce n'est pas Brutus qui le pensait. Lui, aimer Paméla! Ah! s'il eût eu ce soupçon contre lui-même, il n'eût pas été si heureux, si calme, si ravi.

Et cependant, s'il se fût interrogé sérieusement, il eût reconnu que sa vie présente n'était plus ce qu'avait été sa vie passée. Ce n'était pas sa meilleure position de fortune qui l'avait changé ainsi, car de ce côté il n'y avait pensé que pour les autres.

Mais pourquoi était-il si discret pour ce bonheur ineffable et profond qu'il éprouvait? Pourquoi s'en allait-il le soir seul à travers la campagne, marchant rapidement, la poitrine ouverte et le front haut? Pourquoi montait-il ainsi sur les hautes collines des environs pour se cacher au pied d'un arbre et attendre la nuit, sans pensée, sans désir, sans raison?

Et cependant ce n'était pas l'image de Paméla, ce n'était pas sa personne qui le préoccupait ainsi, quoique ce fût elle qui lui eût donné cette vie; il aimait, mais sans conscience de sa passion, et l'on peut dire qu'il vivait dans son amour comme on vit dans l'atmosphère, sans la voir et la toucher. Il en buvait le parfum sans avoir pensé que c'était la fleur qui vivait près de lui qui embaumait ainsi son existence.

Et c'est ce qui fit son mal; car s'il l'avait rêvé un moment, il se fût éloigné comme s'il eût profané cette fleur en la respirant, même de loin.

Quant à Paméla, elle n'était ni heureuse, ni émue; seulement ses heures lui paraissaient moins longues, et Brutus lui semblait être venu fort à propos pour l'aider à les remplir; voilà tout.

Cependant elle s'aperçut un jour du soin qu'il mettait à lui laisser toutes les victoires, et lui en fit une très-vive querelle: « Il ne se donnait même pas la peine de jouer, il la traitait comme un adversaire indigne de lui : à ce compte, le jeu de billard devenait fort ennuyeux. » Après ce petit emportement, elle jeta les queues et les billes à travers la salle et s'en alla dans le salon. Brutus resta atterré et n'osa la suivre; elle revint sur ses pas, et lui dit avec encore plus de brusquerie :

— Eh bien ! est-ce que vous restez là ?

— Mais je ne savais pas... je n'osais pas... dit Brutus en balbutiant.

— Eh bien ! lui dit naïvement Paméla, que voulez-vous que je fasse toute seule ?

C'était là assurément un grand aveu; mais ni elle ni Brutus ne s'en doutèrent, et cependant elle venait de dire que Brutus était devenu pour elle sinon une nécessité, du moins une habitude; cet homme, qui lui avait semblé un importun et puis un indifférent, s'était mêlé à sa vie assez pour la remplir quelques heures.

Cependant il y avait bien loin de là au ravissement qu'éprouvait Brutus; et si Hector avait bien voulu revenir à ce moment, on eût bien vite éloigné le pauvre maître d'école; mais Hector ne revint pas, et les deux jeunes gens restèrent encore dans leur solitude.

V

Ce qui faisait que Paméla supportait la société de Brutus ne tenait à aucun sentiment d'affection, d'intérêt ou même d'estime pour ce jeune homme; elle n'avait ni bonne ni mauvaise opinion de lui; elle n'avait pas pensé à le juger.

Quelquefois, il est vrai, elle lui trouvait des reparties qui lui semblaient spirituelles, parce qu'elle ne savait pas que le plus élevé et le plus fécond de tous les esprits, c'est le bon sens. Plus souvent elle comprenait que le cœur de cet homme devait être bon, mais ce n'étaient que des impressions passagères qui ne duraient pas plus que la circonstance qui les avait fait naître.

Comme personne ne l'avait interrogée sur le compte de Brutus, et qu'elle était bien loin de penser à s'interroger elle même, Paméla n'avait pas d'avis sur ce qu'il pouvait être, elle ne s'en occupait pas; elle passait son temps avec lui, il est vrai, mais seulement parce qu'il était là, comme son piano, sa tapisserie, ses crayons; et sans doute, si Brutus s'était éloigné, il n'eût pas fait un vide beaucoup plus grand que si on lui eût enlevé un de ces objets qui faisaient son occupation de tous les jours.

Mais il ne devait pas en être ainsi; Brutus demeurait, et mieux valait Brutus encore que les autres choses, pour lesquelles d'ailleurs il lui restait toujours plus de temps qu'elles n'en pouvaient remplir.

Or comme le billard avait été déclaré ennuyeux, il fallait recourir à un autre amusement.

Ce n'était pas facile à trouver, et les deux ou trois jours qui suivirent la petite scène que nous avons dite plus haut furent plus languissants que les précédents, la conversation y prit plus de place et Brutus fut obligé plus d'une fois de raconter quelle avait été sa vie.

Si Brutus eût fait un pas dans le cœur de Paméla, si elle l'eût considéré comme un personnage d'importance, si minime qu'elle fût vis-à-vis d'elle, un pareil récit eût fait beaucoup de tort au maître d'école. Il était trop franc pour ne pas dire toute la vérité, et cette vérité n'était pas de nature à le relever aux yeux d'une fille inexpérimentée.

Nulle femme n'apprend sans honte pour elle-même que l'homme à qui elle s'intéresse a été longtemps dans une position servile et humiliée; la pitié que ce malheur peut lui inspirer ne saurait entrer en lutte avec le dépit qu'elle en éprouve. Mais, pour que cela soit ainsi, il faut, disons-nous, que cet homme la touche en quelque chose, et Paméla n'en était pas, vis-à-vis de Brutus, à se sentir blessée d'avoir permis sa compagnie à un pauvre diable qui avait été toute sa vie l'objet du dédain de tout le monde. Elle ne vit dans tout cela que deux choses bien différentes, c'est l'étrange résignation de Brutus d'un côté, et de l'autre qu'il savait jouer du fifre.

Sur le premier chapitre, l'imprudente laissa échapper de ces mots d'enfant dont la portée lui échappait, mais qui, recueillis dans le cœur de Brutus, y devaient germer et grandir en sentiments tout nouveaux.

— Comment, lui disait-elle, quand les écoliers du lycée vous battaient ainsi, vous ne le leur rendiez pas?

— Non, disait Brutus. Que vouliez-vous que je fisse, moi qui n'avais ni famille ni personne pour me soutenir

contre ces jeunes gens, qui m'auraient fait punir si j'avais voulu me venger?

— Ah bien! reprenait Paméla, ça m'eût été bien égal à moi; et si vous leur aviez donné quelques bonnes leçons, ils y auraient regardé à deux fois.

— Vous ne savez pas ce que c'est, reprenait Brutus, que de n'être rien, que de ne tenir à rien.

— Je sais, je sais, disait Paméla d'un ton délibéré et en faisant une petite moue menaçante, que si j'avais été garçon, je ne me serais pas laissé mener comme cela; je me serais battue contre le fils du roi, s'il avait voulu me toucher; et, après tout, un homme en vaut un autre, surtout quand il s'agit de se défendre.

Voilà les paroles insouciantes que Paméla disait au hasard; phrases toutes faites qu'elle répétait sans y attacher d'importance; paroles graves, phrases brûlantes qui recevaient, sans qu'elle s'en doutât, une application immédiate: prononcées par la jeune fille comme un propos indifférent, reçues par le jeune homme comme un enseignement de ce qu'il devait être.

Non que Brutus, en se sentant pris du désir de s'estimer autant qu'un autre, fît monter cette estime de lui-même jusqu'à penser que Paméla pourrait la partager; ce n'était encore que pour quelques grossiers paysans qui abusaient de sa bonhomie qu'il trouvait qu'il pouvait et devait se relever ainsi; mais avant d'aller plus loin, il fallait d'autres lumières à cette âme obscure où aucun jour n'avait encore pénétré.

Cependant, Paméla n'avait pas oublié le talent de Brutus sur le fifre, et elle voulut en juger. Brutus obéit, et le lendemain il apporta son fifre.

On ne peut se faire une idée de la folle gaieté de Paméla en entendant et en regardant le maître d'école jouant, avec un aplomb imperturbable, un pas redoublé des plus gothiques, tandis qu'il marquait la mesure en se balançant

d'un pied sur l'autre, comme un cheval qui piaffe; elle s'était jetée dans un fauteuil en se bouchant les oreilles et en lui criant : — Assez! assez!

— Est-ce que ce n'est pas bien? dit Brutus.

— Mais c'est à faire fuir un régiment! reprit Paméla.

— Ah! repartit le maître d'école en démontant son fifre et en le remettant impassiblement dans sa poche, je ne sais que ce qu'on m'a appris.

— Je vous conseille alors d'étudier autre chose.

— J'ai essayé et je n'ai pas pu réussir.

— C'est donc trop difficile?

— Oh non! dit Brutus, c'est que je ne l'ai entendu qu'une fois?

— Qu'est-ce donc?

— Vous savez bien, cette musique que vous avez jouée un jour?

— *La Vestale!* s'écria Paméla en frappant dans ses mains, le second acte de *la Vestale* sur le fifre, ça doit être magnifique! Je veux entendre ça!

— Je vous dis que je ne le sais pas bien.

— C'est égal, je veux l'entendre!

— Et puis, dit Brutus, c'est sur la flûte et non pas sur le fifre que je l'ai essayé.

— Ah! dit Paméla, ça n'est plus si drôle. C'est égal, jouez-le-moi.

— Mais je n'ai pas apporté ma flûte.

— Puisque je vous avais prié de montrer votre talent musical, il fallait venir avec tous vos instruments.

— Vous ne me l'aviez pas dit, repartit Brutus; d'ailleurs je ne le sais pas.

— Eh bien! dit Paméla en le regardant en riant, vous l'étudierez, et si vous voulez je vais vous le jouer.

— Oh oui! oui! dit Brutus.

Et pour la première fois de sa vie il manifesta un désir

empressé, il ouvrit le piano, approcha le tabouret, apporta la partition et se tint près de Paméla.

Elle chercha le duo du second acte et se mit à en jouer avec un doigt la cantilène, *la Fille de Saturne entend notre prière.*

— Est-ce ça? dit-elle.

— Oui, c'est ça! reprit Brutus les yeux animés.

Elle reprit quelques mesures avant, et au moment où elle allait jouer sur l'instrument la phrase du chant, elle entendit Brutus qui la marmottait sans desserrer les dents, mais qui n'en manquait pas une note.

Elle se tourna vers Brutus et lui dit d'un ton fort étonné :

— Mais vous savez la musique?

— Je crois bien que je la sais!... répondit Brutus avec l'accent d'un homme qui se rappelle d'affreux souvenirs. Imaginez-vous, mademoiselle, que nous avions pour professeur de musique un vieil Allemand qui avait servi autrefois en Russie. Il me disait toujours :

« Ah! trolle, trolle, che te ferai chouer jiste. Je t'apprentrai à tégiffrer, trolle! »

Et là-dessus il me donnait trois ou quatre giffles et m'envoyait en prison, au pain et à l'eau, jusqu'à ce que je susse mon morceau sur le bout du doigt.

— La méthode est un peu rude, dit Paméla, mais aujourd'hui vous devez lui en savoir gré.

— Lui savoir gré de m'avoir traité comme un nègre!

— Non, dit Paméla, mais de vous avoir donné un talent fort rare, car je vous jure qu'il y a fort peu de gens capables de lire ainsi la musique à livre ouvert.

— Bah! fit Brutus, stupéfait de ce qu'il se trouvait avoir un talent.

— Mais, fit Paméla, je vais peut-être bien vite, ce motif vous est peut-être resté dans la tête; voyons si je ne me suis

pas trop pressée de vous accorder du talent. Voici un morceau que vous n'avez pas entendu.

Elle chercha dans la partition et lui indiqua l'air de Cinna, au premier acte.

Non-seulement Brutus lut la musique, quoique les intonations en soient assez difficiles, mais même il lut encore les paroles. Paméla l'accompagnait avec un soin, une attention extrêmes, le suivant avec complaisance, marquant la mesure par des mouvements de tête, donnant la note d'avance quand elle prévoyait que le lecteur serait embarrassé. Puis, lorsqu'il eut fini, elle se tourna vers lui le visage radieux, en s'écriant avec une joie charmante :

— Ah! que c'est gentil!... que c'est gentil... nous ferons de la musique ensemble!

— Je veux bien, dit Brutus, nous chanterons le grand duo du second acte... ah! ça sera charmant!

Et l'idée qu'elle avait trouvé quelqu'un avec qui faire de la musique la ravit tellement, que ce fut pour elle une journée charmante passée sur une espérance de plaisir que le lendemain devait réaliser.

Mais le lendemain il arriva que ni monsieur de Lugano ni Brutus ne quittèrent le cabinet de travail, et que monsieur Hector ayant déjà pris l'habitude de disparaître après le déjeuner, Paméla demeura seule.

Jamais Paméla n'en éprouva plus d'ennui et plus de dépit; mais ce dépit et cet ennui ne tournèrent pas du même côté qu'autrefois. Quelque temps avant ce jour, quand Brutus l'avait laissée, c'était à l'absence d'Hector qu'elle avait pensé; cette fois, ce fut Brutus qui lui manqua et qu'Hector n'eût pu remplacer, car il ne savait pas la musique comme Brutus. Le rustre avait donc déjà une supériorité sur le beau fat.

Paméla s'ennuya à périr, et, ne sachant que faire, elle prit ses crayons et se mit à dessiner.

Les idées les plus sombres passent vite dans une jeune tête. Cette occupation, à laquelle elle ne s'était pas livrée depuis longtemps, l'intéressa comme toute chose nouvelle ou oubliée, ce qui est absolument semblable. Son dessin l'intéressa d'autant plus qu'elle s'était imposé une tâche fort amusante, c'était de faire la caricature de Brutus jouant du fifre.

Ce grand gaillard de cinq pieds huit pouces, avec ses épaules d'Atlas, des mains à briser un arbre, un visage de tambour-major, posé comme un berger arcadien et tenant un petit fifre dans ses dix grands doigts, avait semblé à Paméla devoir être fort grotesque.

Elle se mit à l'œuvre et posa assez bien la tenue raide et lourde de son personnage; mais lorsqu'elle voulut caractériser ses traits, elle ne put y parvenir; elle n'en avait aucun sentiment, et elle s'aperçut que depuis quinze jours qu'elle voyait Brutus, elle ne l'avait pas encore regardé. Elle n'en continua pas moins son dessin en se disant: — Bon, demain je l'étudierai bien.

Le lendemain arriva, et à peine Brutus fut-il seul avec elle, qu'il lui dit :

— Aujourd'hui, monsieur le comte n'a pas à travailler avec moi; nous pourrons faire de la musique.

— Du tout, du tout, lui dit Paméla, qui avait couvé vingt-quatre heures son désir de le caricaturer et qui en était d'autant plus impatiente; une autre fois. Mettez-vous là.

Et elle le fit poser comme s'il jouait du fifre, les bras en l'air.

Il faut l'avouer, l'ensemble de Brutus était tout à fait bête dans cette posture; mais ce n'était plus la posture qu'il s'agissait de saisir, c'était ses traits, et Paméla regarda Brutus avec une vive attention; Brutus avait une admirable tête, non pas pour Paméla, jeune fille ne regardant en

lui qu'un paysan mal tenu, mal peigné et hâlé par le soleil, mais le regardant comme un modèle.

Toutes les lignes de ce visage étaient nobles et d'un caractère élevé. Elle n'en témoigna d'autre surprise que de marmotter entre ses dents, tout en traçant quelques lignes :

— Ça sera difficile!

Cependant, sans que Brutus bougeât, son regard avait été chercher sur le papier le dessin que faisait Paméla; il s'était reconnu, et reconnu ridicule.

Il laissa tomber ses bras, et ses yeux se baissèrent vers la terre; les plis de son front se serrèrent convulsivement, une pâleur mate se répandit sur son visage; et lorsque Paméla releva les yeux sur lui, elle fut si frappée de cette expression de douleur et de colère, que, par un mouvement involontaire, elle cacha son esquisse avec ses mains, et demeura immobile à considérer Brutus.

A ce moment il leva les yeux sur elle; le visage du pauvre diable reprit son calme, et, voyant Paméla ainsi immobile, il lui dit d'une voix qu'il essaya de rendre gaie :

— C'est égal, mademoiselle Paméla, continuez, si cela vous amuse.

Paméla prit son papier, le déchira à l'instant, et dit affectueusement à Brutus :

— Non, non... c'est mal ce que j'ai fait là; je n'ai pas voulu vous faire de la peine. Mais si vous saviez, ajouta-t-elle en frappant du pied, si vous saviez, quand on s'ennuie! Oh! tenez, je suis bien malheureuse.

— Malheureuse! répéta Brutus, pour qui les mots de souffrance avaient leur juste valeur, et qui ne savait pas que les gens du monde appliquent les plus graves aux plus légers ennuis.

— Oui, reprit Paméla, qui ne s'aperçut pas de l'importance que Brutus avait mise à son exclamation; oui, mal-

heureuse! En vérité, je ne sais plus que faire dans ce château!

— Hier, lui dit Brutus, vous aviez parlé de musique.

— La musique m'ennuie, dit Paméla, à qui ses distractions avaient manqué les unes après les autres, et qui n'en voulait plus quand elles se représentaient.

— Mais alors qu'allez-vous faire?

— Eh bien! dit Paméla, allons nous promener.

Ils sortirent tous deux dans le parc et se promenèrent d'abord assez paisiblement, Paméla disant à Brutus le nom des fleurs, Brutus disant à Paméla le nom des arbres.

Puis vint un beau papillon qu'elle voulut avoir, et en peu d'instants elle avait enveloppé le léger insecte dans les plis de son écharpe; mais, pour en venir à bout, il lui avait fallu courir, et elle revint toute haletante, tout animée de plaisir, en disant à Brutus :

— Voyez comme il est beau!

— Il est superbe en effet, dit Brutus.

Et pour la première fois, en parlant ainsi, c'est Paméla qu'il regarda, Paméla dont le cœur battait, dont les cheveux volaient à l'air, Paméla qui lui prit familièrement le bras et qui dit en s'y appuyant :

— Ah! en courant, je me suis heurtée à une pierre; je me suis fait un mal affreux.

Ils firent quelques pas et ils s'assirent sur un banc.

Brutus ne disait rien, Brutus était plongé dans un étonnement inouï; il s'était assis parce qu'il se sentait chanceler, il lui semblait que l'air qu'il respirait l'oppressait, le parfum des fleurs lui montait à la tête, il se croyait malade.

Paméla lui dit :

— Mais qu'avez-vous donc?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je n'ai jamais été ainsi.

— Eh bien, restons là un moment.

Ils demeurèrent l'un près de l'autre.

Un oiseau chantait au-dessus de leurs têtes. Paméla se laissa aller à l'écouter.

Quant à Brutus, il était abîmé dans le trouble nouveau qu'il éprouvait.

— Quel est cet oiseau qui chante? dit Paméla.

Brutus ne répondit pas; mais Paméla ayant renouvelé sa question, il répondit comme un homme qui s'éveille :

— Ça ? c'est un chardonneret.

— Ah ! fit Paméla, cet oiseau qui a un si joli plumage ! Je voudrais bien en avoir un.

Brutus leva la tête, et vit le nid perché aux branches les plus élevées d'un grand orme.

— Ça n'est pas difficile, lui dit-il. Je vais vous en avoir deux ou trois.

Et, sans autre observation, il dépouilla son habit, et s'attachant au tronc de cet arbre, il le gravit avec rapidité.

— Que faites-vous? criait Paméla; vous allez vous blesser!

Mais il ne l'écoutait pas; et avec l'agilité vigoureuse et hardie d'un athlète, il eut bientôt atteint le sommet de l'arbre, et puis le nid.

Paméla l'avait suivi des yeux avec cet effroi bien naturel quand on voit quelqu'un courir un danger quelconque. Cet effroi s'était calmé en voyant l'adresse avec laquelle Brutus avait réussi.

Mais quand elle le vit redescendre, tenant le nid d'une main et s'aidant seulement de l'autre, elle éprouva une véritable terreur, et elle ne cessa de crier :

— Oh ! prenez garde ! prenez garde, monsieur !... quelle imprudence !

Cependant, au moment où Brutus allait arriver à terre sans accident, le pied lui manqua, et il sembla qu'il allait être précipité et brisé sur le sol.

Paméla poussa un cri en se cachant les yeux. Mais pres-

que aussitôt elle entendit la voix de Brutus qui lui dit :

— N'ayez pas peur, ils ne sont pas tombés, je les tenais bien.

Paméla, tremblante et pâle, regarda en l'air ; elle vit Brutus qui s'était raccroché à une forte branche, et dont tout le corps était dans l'espace, suspendu par une seule main et tenant le nid de l'autre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle. Mais vous allez vous tuer !

— Non, non, dit-il ; tendez votre robe pour attraper le nid ; ces pauvres chardonnerets ! ils sont tout effarés.

Paméla fit machinalement ce que Brutus lui disait : elle reçut le nid dans sa robe ; puis elle le regarda se rattraper de ses deux mains à cette branche et regagner le tronc de l'arbre pour descendre jusqu'à terre.

Alors seulement elle retomba assise sur son banc, aussi pâle qu'elle était animée un instant avant. Brutus s'approcha, et, prenant les chardonnerets qu'elle avait posés près d'elle, il dit :

— Bah ! ils n'ont rien du tout ; ma foi, j'ai eu bien peur pour eux !

— Pour eux ! dit Paméla ; mais pour vous ?

— Pour moi, dit-il, oh ! j'étais bien sûr de me rattraper toujours quelque part ; heureusement que je n'ai pas perdu la tête et que je les ai bien tenus en équilibre ; enfin vous les avez, voilà l'essentiel.

Paméla, qui avait témoigné ce désir sans supposer que ce fût autre chose qu'une vaine parole dite au hasard, Paméla ne se remettait pas de l'émotion qu'elle avait éprouvée.

Quant à Brutus, il était redevenu tranquille, et ce fut son tour de remarquer que Paméla était pâle, et il lui en demanda la cause.

— Oh ! lui dit-elle, vous m'avez fait une peur affreuse ; rentrons à la maison, je vous en prie.

— Et ces pauvres petits, dit Brutus, vous les laissez là ?

— Mais, dit Paméla avec une impatience triste, que voulez-vous que j'en fasse ?

— Ah ! fit Brutus, vous n'en vouliez donc pas ?

— Mais j'ai dit cela comme autre chose, et puis je ne pensais qu'à ce chardonneret qui chantait si bien.

— C'est bien, fit Brutus, je vais vous reconduire, puis je reviendrai et je les remettrai dans l'arbre.

— Oh ! pour cela, je ne veux pas, dit Paméla vivement. J'aime mieux les emporter.

— Non, non, dit Brutus, je les garderai, moi, je les élèverai, et quand ils sauront chanter, si vous les voulez, je vous les rendrai. Si vous n'en voulez pas, je leur donnerai la volée.

— Après les avoir élevés ?

— Oh oui ! dit Brutus, quand ils seront assez forts pour voler et trouver leur pâture. Après tout, il ne faut pas que ces pauvres bêtes souffrent de ma bêtise.

— Non, monsieur, dit Paméla, c'est de mon étourderie qu'ils ne doivent pas souffrir ; donnez-les-moi, je les garderai, j'en aurai soin, je vous le promets.

Et comme Paméla disait cela avec un accent ému, et que Brutus la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Oh ! il ne faut pas penser que je suis dure et sans pitié ; vous ne me croyez pas bonne, ah ! monsieur Brutus, cela n'est pas bien.

En effet, la sollicitude de ce grand jeune homme pour ces frêles petites créatures, quand Paméla disait ne savoir qu'en faire, avait semblé à Paméla un reproche indirect de son indifférence. Il n'y avait pas mis d'intention, mais Paméla l'avait ainsi senti.

Lorsque Brutus eut quitté Paméla après cette scène, elle resta longtemps à penser que c'était une bonne et simple nature que celle de ce jeune homme. Ce jour-là le sommeil

Elle ne comprit pas comment elle pourrait le savoir; mais le soir venu, elle entendit une nouvelle mélodie puisée dans ce riche trésor, mélodie que la nuit lui apportait et qu'elle écoutait en rêvant et en pleurant, ne sachant pourquoi; et tous les soirs elle restait près de sa croisée ouverte pour l'entendre.

Savait-il qu'elle l'écoutait? Était-ce pour elle qu'il venait ainsi?

Brutus n'osa le demander de peur d'apprendre qu'elle ne l'écoutait pas. Elle n'osa le demander de peur d'être sûre que c'était pour elle qu'il venait.

Ce fut alors qu'elle interrogea son âme, et telle en était la candeur, qu'elle n'y vit que le chagrin de l'abandon où la laissait Hector. Comme si ç'eût été un refuge, elle se tourna tout entière vers ce chagrin; elle se dit qu'elle n'était pas aimée; et quoiqu'elle n'aimât pas, elle appelait cet amour à son aide; elle en eût été si reconnaissante, qu'elle l'eût presque rendu. Mais Hector trouva charmant de faire le cruel.

Ce furent d'abord des colères dont il rit, puis des tristesses dont il fut fier. Toutefois Paméla les cachait encore, mais bientôt elle les laissa voir assez pour que Brutus devinât qu'elle pleurait souvent.

Un jour donc, Hector, prié par Paméla de demeurer, l'avait assez cavalièrement refusée; la jeune fille était affaissée dans une vaste bergère, et peu à peu de grosses larmes s'étaient échappées de ses yeux.

Brutus la contemplait; elle ne pensait pas qu'il fût là, elle ne pensait pas à lui, et elle pleurait toujours.

— Mais, lui dit-il, mademoiselle Paméla, mon Dieu! qu'avez-vous?

Elle le regarda sans cesser de pleurer, et elle s'écria :

— Ah! monsieur Brutus, cette fois, c'est vrai, je suis bien malheureuse!

— Mais qui vous fait donc du chagrin? est-ce que c'est...

Toute sa retenue de jeune fille était revenue à Paméla. Après ce premier cri de douleur arraché au désespoir d'un cœur pur qui se sent pris d'un vertige inexplicable, et à qui on retire la seule main qui pût l'en arracher, Paméla se domina et répondit doucement, en l'empêchant de prononcer un nom qu'il avait deviné :

— Ce n'est rien, monsieur Brutus; je suis malade...

Puis elle se mit à causer avec une vivacité et une verve étonnante; et parmi tout ce qu'elle dit à Brutus, elle lui glissa l'intention où elle était de savoir ce que devenait ainsi Hector tous les jours; elle était bien sûre que Brutus le saurait, car elle avait appris, par bien d'autres preuves, qu'un désir manifesté devant Brutus était un ordre auquel il obéissait.

C'était un esclavage étrange que celui de cet homme; ce qu'on lui demandait, il le faisait; mais il ne savait pas prévenir un désir, et cela tenait, il faut bien le dire, à l'humilité même de son dévouement. Obéir, c'est faire sûrement ce qu'un autre désire, c'est ne se compter pour rien dans ce qu'on fait. Prévenir, c'est s'attribuer une part dans le plaisir qu'on donne, c'est supposer que si celui qui reçoit n'est pas heureux de ce qu'on lui offre, il le sera de l'intention; et Brutus ne pensait pas que Paméla pût lui savoir gré de tout ce qu'il eût essayé de faire pour elle.

Or ce fut le jour où Brutus se rendit au bourg pour acheter cette fameuse paire de bottes, que Paméla lui demanda, comme une femme sait demander ces choses-là, ce que son futur, monsieur Hector, faisait tous les jours pendant six heures qu'il passait hors du château.

VI

Qu'il y ait plus de vertus au village qu'à la ville, c'est une question qui sera controversée durant des siècles, sans arriver jamais à une solution.

Toutefois, il est permis de croire à l'hospitalité champêtre, à la bonne foi campagnarde, au désintéressement villageois, comme à l'austérité du barreau, à la confraternité littéraire et à la probité commerciale : ce sont là des généralités fort commodes pour faire des phrases, et qu'il est prudent de ne pas déprécier quand on est appelé à en faire un usage fréquent; mais en supposant au village toutes les vertus que nous avons dites, il faut reconnaître qu'il possède des vices qui lui sont très-particuliers par le degré auquel il les pousse.

Parmi ces vices, il y en a un qui fait exception dans les exceptions, c'est la haine envieuse et méprisante qu'on y professe pour tout ce qui est étranger au territoire du village et pour ce qui se distingue des habitudes de tous. Le paysan qui a vendu son bois et son vin à un nouveau venu, trouve que celui-ci est très-insolent et très-inhumain de boire ce vin et de brûler ce bois qu'il a payés deux fois leur valeur; c'est un homme qui insulte à la misère du pays.

Mais cette malveillance, qui ne fait que murmurer quand le naturel de l'endroit est l'obligé de l'étranger, devient farouche et parle haut quand elle croit que c'est l'étranger qui vit aux dépens de la commune.

Aussi, tant que le maître d'école avait exercé, il y avait eu contre lui une vive opposition basée sur les prodigalités du conseil municipal à son égard. Au dire des plus modérés, « c'était un fainéant qu'on logeait dans un palais et

à qui on prodiguait l'argent que les habitants laborieux gagnaient à la sueur de leur front. »

Pour la moitié du peuple et pour beaucoup de déclamateurs, tout métier où on ne sue pas est un métier de paresseux. « N'est-il pas d'ailleurs scandaleux qu'un maître d'école ait cent écus de revenu, quand de bons et honorables fermiers, chargés de famille, étaient loin de posséder une pareille fortune ! »

Dans cette dernière accusation, il faut le dire, la stupide ignorance entrait pour autant que la méchanceté.

Il serait très-difficile de faire comprendre à un paysan que ce qu'il boit du lait de ses vaches et du vin qu'il récolte, que ce qu'il mange de ses fruits et de son grain, que ce qu'il use de sa laine ou de son chanvre doit être compté dans ses revenus. Il se nourrirait et se vêtirait, lui et dix personnes de sa famille, sur la propriété qu'il exploite, qu'il ne regarde comme fortune que la portion de ses produits qui au bout de l'année se condense en écus.

Or Brutus recevait ses trois cent cinquante francs en argent monnayé qui révoltait le paysan. Et de bonne foi il trouvait que celui qui peut s'acheter son pain est bien plus riche que celui qui se le fabrique à lui-même.

Ces fâcheuses dispositions contre le maître d'école avaient pris d'autant plus de développement, qu'il ne frayait pas avec les autres habitants.

— Il faisait le fier, disait-on ; un misérable, qui sans eux serait mort de faim, tranchait de l'aristocrate et du grand seigneur ; c'était intolérable !

Et probablement cela n'eût-il pas été toléré bien longtemps, lorsque Brutus obtint une place chez monsieur de Lugano.

Brutus donna sa démission de sa charge de maître d'école ; ce fut une infamie, il n'avait pas le droit d'abandonner les nombreuses éducations qu'il avait commencées ; tout l'argent qu'il avait reçu était volé. Il paya le loyer de

la maison qu'on lui avait concédée autrefois, ce fut une dérision, et il usurpait la jouissance des biens communaux; il avait douze cents francs chez monsieur de Lugano, c'étaient douze cents francs que ce vagabond, qui n'avait ni feu ni lieu, enlevait au pays.

En effet, s'il n'était pas venu s'y établir, un autre que lui eût eu cette place; le fils du charron, qui savait lire et écrire, aurait été secrétaire de monsieur le comte et eût épousé la fille du maire. Le neveu, le gendre, le frère, l'oncle et le cousin de n'importe qui, l'eût obtenue et fût devenu riche et heureux.

De bon compte, Brutus avait empêché le bonheur et la fortune de vingt personnes, et en additionnant toutes les espérances fondées sur ces douze cents livres, il faisait tort à la population de Bourgoing d'au moins trente mille francs par an. On le haïssait donc en masse pour cette énorme somme.

Brutus savait très-bien qu'il n'était pas aimé; mais comme il vivait tout à fait en dehors du village, tous les mauvais sentiments qu'on nourrissait contre lui ne lui arrivaient que de loin en loin, et alors encore il les recevait avec cette impassible résignation que ses premiers malheurs lui avaient donnée. Mais le jour où il se rendit au bourg, il était déjà moins disposé à se laisser insulter, tandis que les fâcheuses dispositions des habitants contre lui s'étaient accrues par des raisons dont on jugera bientôt.

Quand Brutus parut à l'entrée de la grande rue de Bourgoing, les rares habitants qui s'y trouvaient s'arrêtèrent pour le regarder passer, puis se rejoignirent pour se le montrer au doigt et chuchoter entre eux d'un air indigné; il n'en vit rien, tant il marchait leste et joyeux.

Mais il n'était pas encore arrivé chez le cordonnier où il allait, que déjà deux ou trois groupes s'étaient formés et

que les ménagères, restées dans les maisons, s'étaient enquises du sujet de ces colloques animés; et en moins d'un quart d'heure on savait dans tout le village que Brutus y avait paru. Cependant cette petite rumeur n'eût peut-être pas eu d'autres résultats que d'exciter à un plus haut degré les caquets qu'on faisait sur son compte, sans la grave circonstance des bottes.

Quelques curieux passèrent devant la boutique et virent Brutus attelé de ses deux bras à une paire de bottes à la Souvarow, qu'il ne pouvait faire entrer malgré tous ses efforts.

Tout aussitôt un de ceux qui avaient assisté à cet étrange spectacle courut aux groupes déjà plus nombreux de la place du Marché, pour leur faire part de cette importante nouvelle.

— Monsieur Brutus achète des bottes !

— Ce n'est pas possible ?

— C'est comme ça.

— Je ne le croirai que quand je l'aurai vu. Ceci fut dit par un grand garçon de charrue, espèce de tyran champêtre qui avait fait un sceptre de son poing !

— Bon, dit un gamin, voilà Grand-Louis qui s'en mêle. Ça sera amusant.

Tout le monde partagea l'opinion du gamin, car tout le monde suivit Grand-Louis.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? lui disait-on de tous côtés.

— Rien, répondait-il en se carrant sur ses hanches, rien; je vais voir.

— Bon ! repartit le gamin, il va lui donner une *rouffle !*

Grand-Louis entendit le mot et sourit au gamin.

Une jeune villageoise murmura à demi-voix : — Oh ! j'ai peur; mais elle suivit Grand-Louis de plus près, tandis qu'une autre lui disait en la rappelant :

— Bah! ce n'est pas la peine d'y aller, il n'y aura rien.

— Viens voir tout de même! et elles y allèrent toutes deux.

Tout d'un coup cette bande de quinze à vingt personnes s'arrêta devant la boutique du cordonnier, dans laquelle Grand-Louis entra tout seul. Brutus fut très-surpris de cette apparition; mais il était à mille lieues de s'en croire le sujet.

Cependant Grand-Louis se planta devant lui et se mit à le regarder en ricanant, tandis que les autres curieux obstruaient la porte et la fenêtre.

— Il paraît, dit Grand-Louis, qu'on gagne gros au nouveau métier que vous faites?

Brutus continua à tirer ses bottes.

— Ce n'est pas au métier qu'il fait, dit une voix de femme, c'est à celui que fait sa sœur qu'on gagne gros.

Brutus ne répondit pas davantage; Grand-Louis continua :

— Ma foi, que ce soit l'argent du père ou l'argent du fils, c'est toujours du bien mal acquis.

A cette dernière parole seulement Brutus se releva et repartit, mais avec un reste de cette crainte qu'il n'avait pas encore secouée:

— Il n'y a pas de bien mal acquis que celui qui est volé, et il n'y a pas de voleur chez nous, entendez-vous?

— Il n'y a pas de quoi s'en vanter, reprit Grand-Louis, et j'aime encore mieux une voleuse qu'une...

Le mot fut prononcé; car les scrupules de langage ne sont pas encore descendus au village, et la signification du mot n'était pas douteuse.

— De qui parles-tu? s'écria Brutus, la pâleur sur le visage.

Le regard et l'accent de Brutus avaient interdit Grand-Louis; mais une femme répondit pour lui :

— Est-ce que vous croyez qu'il existe à Bourgoing une autre fille que votre sœur capable de faire ce qu'elle fait !

— Et qu'est-ce qu'elle fait donc ? dit Brutus en jetant autour de lui des regards menaçants.

— Allez le demander à monsieur Hector de Lugano, il vous le dira, répondit-on d'un côté.

— Il le demande comme s'il ne le savait pas ! s'écria-t-on d'un autre.

Puis de toutes parts :

— C'est ça qu'il ne leur laisse pas la maison libre tous les jours !

— Vendez-lui de bonnes semelles au maître d'école, pour qu'il ne prenne pas d'humidité pendant qu'il est dehors et qu'ils sont dedans !

— C'est une honte pour le pays !

— Et ça met des bottes par-dessus le marché !

Et mille autres propos qui pleuvaient sur la tête de Brutus, que Grand-Louis considérait toujours en ricanant, sans trop savoir comment il pourrait entamer une querelle avec lui; mais Brutus lui en donna vite l'occasion en s'écriant :

— Ceux qui disent ça sont de la canaille !

Ce fut un haro général au milieu duquel s'éleva la voix de Grand-Louis disant :

— Je le dis, moi ! et je voudrais bien savoir si tu m'appelleras canaille ?

Encore une fois, l'abaissement dans lequel avait vécu Brutus fut plus fort que lui ; il jeta de côté les bottes qu'il essayait, il reprit ses souliers en disant d'un air sombre :

— Voyons, laissez-moi tranquille !

Il y avait, disons-nous, dans cette parole de Brutus un reste de ce sentiment par lequel il laissait prendre à tout le monde le droit de le molester sans raison, car il s'était

imaginé que ce qu'on lui disait était tout simplement une grossière plaisanterie inventée pour le faire enrager, et il ne voulait pas prêter le flanc à la méchanceté des villageois en discutant avec eux.

Il quitta la boutique, mais on le suivit dans la rue, et Grand-Louis lui cria :

— N'allez donc pas si vite, vous pourriez les déranger.

Brutus haussa les épaules, puis tout d'un coup il poussa une espèce de cri, se frappa le front et s'arrêta.

La foule se recula de lui comme d'un fou. Véritablement il avait le visage bouleversé, et cette fois il regardait autour de lui d'un air hagard et incertain; enfin il rencontra le visage de Grand-Louis, il marcha droit au paysan :

— C'est toi, lui dit-il, c'est toi qui as dit que Rosalie était...

Encore une fois Grand-Louis eut peur; il répondit en balbutiant :

— J'ai dit, j'ai dit que monsieur Hector passe toutes ses journées avec elle dans la maison, et que le soir ils vont se promener ensemble dans les chemins.

Brutus baissa la tête; en effet, ce qui l'avait arrêté tout à coup, c'était le souvenir de ce que lui avait dit Paméla et des informations qu'elle l'avait chargé de prendre pour savoir ce que faisait son futur époux qui quittait le château tous les jours, et c'est cette conduite d'Hector qui venait d'être expliquée d'une manière accablante pour Brutus.

Le fait lui apparut dans une si grande vérité, qu'il baissa le front comme un homme anéanti. Peut-être fût-il resté là une heure immobile, abîmé sous le poids de cette pensée, si on n'était pas venu l'y arracher.

Grand-Louis avait repris courage devant la stupeur de Brutus, et il lui dit insolemment :

— C'est comme ça que ça se passe, et c'est comme ça que les gueux deviennent assez riches pour acheter des bottes, quand les honnêtes gens vont pieds nus!

— Eh bien ! s'écria Brutus, puisque c'est toi qui l'as dit, tu le répéteras devant elle ; et si c'est vrai, nous verrons !

Il prit Grand-Louis pour l'entraîner ; celui-ci se dégagea en répondant :

— J'irai si ça me plaît !

— Je te dis que tu viendras ! lui dit Brutus en le prenant à la gorge et en le tirant après lui.

— Voulez-vous me laisser ! voulez-vous me laisser ! s'écriait Grand-Louis, qui malgré sa force ne pouvait résister au bras de fer qui le tenait.

— Viens donc ! viens donc ! répondait Brutus qui le tirait toujours en le faisant avancer malgré lui.

Cependant Grand-Louis se défendait en allongeant des coups de pied à Brutus.

Au bout de quelques pas il trébucha et tomba ; mais cela n'arrêta pas Brutus qui se mit à le traîner comme il eût fait d'un enfant. A ce moment Grand-Louis se mit à crier :

— Au secours ! il m'étrangle, à l'assassin !

Les femmes et les enfants poussèrent des cris d'épouvante. Brutus était effrayant ; les yeux lui sortaient de la tête, une pâleur livide couvrait son visage, et quelques hommes ayant essayé de l'arrêter, il les renversa avec violence.

Alors tout se mit à crier, à hurler autour de lui ; le reste de la population qui n'était pas aux champs se précipita aux portes et aux fenêtres, et Brutus parcourut un bon tiers du village au milieu d'un désordre et d'une épouvante pareils à ceux que jetterait la présence d'un loup enragé. Grand-Louis hurlait en se tordant ; mais Brutus l'eût sans doute traîné ainsi jusqu'à sa maison si le curé, attiré par ce bruyant tumulte, n'était sorti de chez lui et ne se fût placé devant Brutus.

A l'aspect du vieillard qui avait été son bienfaiteur, le forcené s'arrêta.

— Qu'est-ce que cela? dit le prêtre.

Mille voix lui répondirent, toutes accusant Brutus de crimes qui pouvaient se résumer ainsi :

— Oui, il veut tuer Grand-Louis parce que celui-ci a voulu lui faire honte de l'inconduite de sa sœur!

Et les épithètes ne manquaient ni à Rosalie ni à Brutus.

— Vous les entendez, monsieur! vous les entendez! dit Brutus.

— Oui, il faut les chasser du village! disaient les femmes.

— Il faut l'assommer! disaient les hommes.

Mais Brutus n'était plus un homme à assommer. Il ne répondait plus que par un coup d'œil à ces menaces; mais il y avait maintenant dans ce coup d'œil un dédain et une force qui eussent arrêté les plus intrépides.

Le curé cherchait à calmer la fureur braillarde des paysans; mais n'y pouvant parvenir, il essaya de mettre un terme à cette scène en faisant entrer Brutus chez lui. C'était le seul moyen d'en finir, du moins pour le moment; mais on lui cria qu'il lui faudrait bien sortir tôt ou tard, et qu'on l'attendrait à sa sortie.

Brutus ne prit point garde à ces propos; il n'était inquiet que du silence du curé, qui n'avait pas démenti l'accusation portée par les paysans.

Cependant, revenu de ce premier mouvement où elle lui était apparue comme une certitude, il essayait d'en douter encore, et il dit au vieillard, d'un air triste et résigné :

— Mais qu'est-ce que je leur ai fait pour me dire des infamies comme ça?

— Certes, répondit tristement le curé, ils ont eu tort de te le dire en t'insultant; mais enfin, c'est la vérité.

— La vérité? répéta Brutus.

— Oui, tous les jours monsieur Hector va chez Rosalie pendant que tu n'y es pas, et il y demeure jusqu'au soir.

— Eh bien! après? dit Brutus.

— Après? dit le curé tristement; je voudrais croire qu'il n'y a rien de mal dans tout cela; mais ça n'est guère possible; un homme comme monsieur de Lugano ne va pas chez une pauvre fille comme Rosalie pour le plaisir de causer avec elle.

Brutus ne concevait pas trop cela dans sa naïve honnêteté; mais le curé ajouta :

— Est-ce que tu connaissais ces visites?

— Non; c'est la première fois que j'en entends parler.

— Eh bien, mon pauvre Brutus, on ne se cache guère que pour mal faire.

Cette raison rendit à Brutus sa conviction, mais non plus sa colère, et il se laissa tomber sur une chaise en pleurant et en disant :

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! est-ce bien possible!

— Le mal n'est peut-être pas sans remède.

— Mais, monsieur le curé, qu'allons-nous devenir? où voulez-vous que nous nous cachions? Quel malheur, mon Dieu! quel malheur!....

C'était bien toujours l'homme misérable habitué à souffrir, et qui retombait sur lui-même sans penser à accuser. Il n'avait pas encore une pensée de malédiction pour sa sœur ni une idée de vengeance contre Hector.

— Il faut parler à Rosalie, lui dit le curé; il faut lui faire des remontrances.

— Elle ne m'écoutera pas, monsieur, elle ne m'écoutera pas! Vous devriez venir la prêcher, vous. Oh! je vous en prie, venez! Que voulez-vous que je lui dise, moi?

— Eh bien, soit, j'irai demain la voir, je lui parlerai!

— Oui, il n'y a que vous qui puissiez la sauver.

Le curé leva les yeux au ciel; il lui sembla qu'il n'y avait rien à dire à un frère qui n'avait pas une plus haute idée de ses droits sur sa sœur; et il lui promit alors d'y aller le lendemain.

Brutus le quitta que la nuit était déjà venue.

Il s'en alla lentement, le désespoir dans l'âme, et décidé à ne rentrer que fort tard dans la nuit, à l'heure où il ne pourrait pas voir Rosalie. Il gagnait déjà un sentier détourné qui devait le conduire vers la colline où il allait tous les soirs, lorsqu'il fut tout à coup assailli par cinq ou six hommes armés de bâtons, qui l'attaquèrent avec une telle violence qu'il était tombé évanoui avant d'avoir pu se défendre.

La nuit était avancée lorsqu'il revint à lui. Le souvenir de ce qui s'était passé au village ne lui revint que très-confusément ; mais il reconnut Coclès qui lui léchait les mains et le visage. Il se releva comme un homme ivre et gagna sa maison en chancelant.

La fièvre battait dans son cerveau et il n'avait véritablement conscience ni du passé, ni du présent, lorsque, arrivé au pied du petit escalier qui menait à sa chambre, il crut entendre le bruit d'une fenêtre ; il regarda, et il lui sembla qu'un homme sortait de la chambre de Rosalie. Coclès aboya avec fureur ; la voix de Rosalie cria :

— Ici, Coclès, ici !

Le chien se tut, l'homme disparut, la fenêtre se ferma, et Brutus, de nouveau épuisé de fatigue et du sang qu'il perdait, tomba encore sur le sol.

VII

Au jour levant, Brutus était encore évanoui au pied de l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Cependant deux ou trois paysans étaient passés rapidement en jetant un regard furtif du côté de la maison, mais ils s'étaient éloignés plus rapidement encore en voyant ce corps sanglant gisant sur la terre. Ceux-là sans doute faisaient partie des misérables qui avaient attaqué Brutus, et ils venaient savoir ce qui se passait dans sa maison, quels

cris, quel tumulte, quel désordre ce malheur y avait apporté.

Grand-Louis, plus imprudent que les autres, s'était même arrêté à quelque distance de la demeure de Brutus. Blotti derrière une haie, il regardait avec une attention extrême dans l'intérieur du verger.

C'est qu'au moment de s'éloigner il avait entendu ouvrir une porte, et qu'il était intéressé à apprendre si le crime auquel il avait sans doute participé était irréparable, et à quel article du Code pénal il devait appartenir d'après ses résultats. Chacun est bien aise de prendre ses précautions en pareille circonstance, et les paysans n'ont pas besoin de maître d'école pour savoir ce que vaut un meurtre ou une volée de coups de bâton.

Alors Grand-Louis fut témoin d'une scène tout à fait extraordinaire.

La mère de Brutus était sortie de la maison comme elle en avait l'habitude pour se promener de grand matin.

Dans les premiers temps de son séjour à Bourgoing, elle sortait indifféremment à toutes les heures du jour, et ç'avait été un grand divertissement pour les enfants du village de venir l'épier, de rire d'abord en la voyant marcher d'un pas rapide et avec des gestes et des mots désordonnés, puis, quand cet amusement n'était plus assez vif, de lui jeter des pierres pour l'agacer et *la faire courir* : c'était le mot consacré.

En effet, un jour, une de ces pierres ayant atteint la pauvre femme à la tête, elle porta la main à l'endroit frappé et la retira pleine de sang. A cet aspect elle s'était mise à fuir en poussant de grands cris, et il avait fallu toute l'agilité de Brutus pour la rattraper et toute sa force pour la ramener dans la maison.

Depuis ce temps, par un reste d'instinct de prudence, la folle ne sortait que lorsqu'elle se croyait seule ; d'ailleurs elle n'excitait plus de curiosité ; le jeu de la folle était passé

de mode au village, et quand on l'apercevait le matin dans le verger, on la laissait errer tranquille.

Ce jour-là comme les autres, elle prit la première allée qui se présenta devant elle, et marcha pendant quelque temps à travers le verger, avec cette rapidité indifférente qui caractérise l'allure de certains fous, et qui montre que l'aspect des objets extérieurs ne leur apporte ni sensations ni idées.

Ce fut après dix minutes de cette promenade que Grand-Louis la vit s'engager dans l'allée qui devait la mener directement à l'endroit où son fils était resté mourant. Grand-Louis se redressa pour épier l'impression qu'un pareil spectacle allait faire à cette malheureuse femme et pour s'assurer de l'état de Brutus; mais il vit la folle arriver jusqu'auprès de ce corps, le regardant un moment, puis reprendre sa marche comme si elle eût aperçu une plante ou une pierre qui se fût trouvée sous ses pieds.

Cependant on eût pu remarquer que le désordre de son geste s'était calmé, que sa marche était moins rapide; après quelques pas dans une direction qui devait l'éloigner du corps de Brutus, elle s'arrêta tout à coup, et revint d'elle-même vers cet objet qui lui avait semblé si indifférent.

Alors elle s'arrêta et le regarda avec plus d'attention, puis Grand-Louis l'entendit crier comme quelqu'un qui veut en éveiller un autre :

— Brutus !... Brutus !...

Rien ne répondant à cet appel, la folle s'éloigna encore, comme si tout ce qu'elle pouvait donner d'attention à un pareil spectacle fût épuisé; mais il paraît toutefois qu'elle en avait une conscience confuse, car elle s'arrêta de nouveau et revint encore une fois à la même place.

Cette fois elle se pencha sur le corps immobile de Brutus et le secoua assez rudement; mais le toucher ne produisant pas plus d'effet que la voix, elle se releva encore pour

s'éloigner ; ce fut à ce moment qu'en regardant ses mains elle s'aperçut qu'elles étaient pleines de sang. Aussitôt cette vue lui rendit ce délire furieux qui l'avait saisie dans une circonstance pareille, et elle se prit à pousser des cris déchirants en s'enfuyant avec rapidité du côté des collines, et en répétant d'une voix effrayante :

— Mort ! mort ! mort !

Elle passa près de Grand-Louis qui l'entendit, et qui s'éloigna furtivement en disant :

— C'est bon ! le maître d'école est mort, et la vieille folle passera pour l'avoir tué.

Il ne se dit pas : « Au besoin, je l'en accuserai, » mais il ne fallait pas qu'il eût besoin de ce mensonge pour sa défense ; car il n'eût pas hésité à le prononcer après tous les serments possibles de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Cependant les cris de sa mère avaient éveillé Rosalie, elle était sortie de la maison et avait vu son frère étendu par terre.

Il y a des spectacles devant lesquels les premiers mouvements de l'âme sont à peu près les mêmes chez tous les individus. Quelque froid, quelque sec que soit un cœur, il s'émeut et s'anime lorsqu'il est frappé par un coup si violent et si inattendu.

Rosalie, à l'aspect de son frère, fut frappée de pitié et d'épouvante, et oubliant les cris de sa mère, elle essaya de le relever ; ses efforts furent inutiles : alors elle appela au secours, et tandis que quelques paysans quittaient la route pour accourir à la maison d'où partaient les cris, elle parvint à tirer Brutus de son évanouissement en lui jetant de l'eau froide au visage. Les paysans étant enfin arrivés près de Rosalie, elle put s'occuper de sa mère ; elle parcourut tout le jardin en l'appelant.

Quelqu'un lui apprit qu'on venait de la voir s'enfuyant à travers la campagne, et Rosalie expédia plusieurs pay-

sans à sa recherche, en leur promettant de les payer largement quand ils la lui ramèneraient. Pendant ce temps on avait transporté Brutus dans la maison.

Mais Rosalie avait donné à son frère tout ce qu'elle avait de pitié et de sensibilité; en effet, il était revenu à lui, il n'était pas mort, et elle trouva mauvais qu'on l'eût établi dans sa chambre et couché sur son lit. Elle parlait déjà de le faire monter dans son grenier, lorsque le curé arriva; il savait déjà l'accident de Brutus, et avait amené le médecin.

Les blessures du maître d'école n'avaient rien de dangereux, la perte de sang l'avait seule plongé dans ce long évanouissement, et le médecin affirma que ce n'est pas une chose rare que de voir les hommes les plus vigoureux céder à la moindre émission sanguine et perdre entièrement connaissance.

Cependant cette visite parut contrarier Rosalie; mais elle n'osa montrer son mécontentement, et elle espéra que la visite serait courte et qu'elle serait bientôt débarrassée de la présence du curé et de celle de son frère; mais monsieur Durand demeura, et après avoir éloigné tout le monde, il annonça à la jeune fille qu'il avait une explication à lui demander.

Le curé avait dit cela d'une voix sévère où paraissait déjà la gravité du sujet qu'il avait à traiter. Rosalie en eut peur, et croyant détourner cette explication, elle dit assez cavalièrement :

— Vous feriez mieux de demander à Brutus quelle sottise il a faite au village pour se faire traiter ainsi !

— Vous ne le savez pas ? lui dit le curé.

— Qui voulez-vous qui me l'ait appris ? répliqua Rosalie.

— Votre conscience, reprit solennellement le curé.

Le mot sentait un peu le prêche fait aux petits enfants, et Rosalie regarda très-impertinemment le curé en répétant :

— Ma conscience?

— Oui, repartit monsieur Durand, qui cette fois fut plus explicite ; car les fautes des sœurs retombent sur les frères, et le malheur qui est arrivé à Brutus est le résultat de votre mauvaise conduite.

Alors il raconta à Rosalie tous les propos qu'on avait tenus sur son compte ; il lui apprit que c'était à cause d'elle qu'on avait injurié Brutus ; il lui dit comment son frère avait accueilli ces propos, et comment il avait voulu en tirer vengeance en traînant Grand-Louis jusque devant elle.

Le curé s'imaginait qu'il avait confondu Rosalie, et que la malheureuse fille allait tomber tremblante et pleine de repentir à ses pieds ; il dut donc être surpris lorsqu'elle lui dit d'un ton résolu :

— Et puis après, qu'eût-il fait s'il l'avait traîné jusqu'ici?

— Ce que j'eusse fait, s'écria Brutus qui s'était relevé et qui écoutait d'un air sombre le récit du curé ; ce que j'eusse fait? S'il avait menti, je l'aurais étranglé sans miséricorde !

— Brutus ! dit le curé sévèrement.

— Ou je l'aurais forcé à demander pardon, à genoux, de ses infamies, ajouta Brutus d'un ton plus soumis.

— Et s'il n'avait pas menti, dit effrontément Rosalie, est-ce moi que tu aurais étranglée ou à qui tu aurais fait demander pardon?

Brutus regarda le curé, le curé regarda Brutus ; le jeune homme et le vieillard demeurèrent désorientés en face de cette impudente résolution. Brutus fut le premier qui s'arracha à cette espèce de stupeur, et il répondit :

— Mais s'il n'avait pas menti, il aurait dit la vérité.

A cette naïveté échappée à l'indignation qu'éprouvait Brutus, Rosalie se mit à ricaner, et repartit :

— Voilà qui est parfaitement sûr!

Mais Brutus n'était pas en humeur de se laisser traiter

comme un enfant, et pour la première fois de sa vie il dit à sa sœur, avec une autorité qui l'étonna :

— C'est que s'il a dit la vérité, c'est qu'il n'a pas menti, tu as déshonoré ton nom et le mien !

Rosalie répondit par un nouveau ricanement, puis elle ajouta :

— Et où voyez-vous ça ?

— Que vient faire ici monsieur de Lugano tous les jours? dit Brutus en avançant vers sa sœur.

— Eh bien, il vient me voir, repartit Rosalie en le toisant des pieds à la tête.

— Et pourquoi vient-il te voir ? s'écria Brutus en s'approchant tout à fait de sa sœur.

— Probablement parce que cela lui plaît et à moi aussi, répondit Rosalie avec la même insolence.

— Mais ça ne me plaît pas, à moi, et je te jure qu'il ne remettra pas les pieds ici.

— Et qui l'en empêchera ?

— Moi, s'écria Brutus, qui, dominant Rosalie de toute la tête, la tint un moment immobile et vaincue sous son regard.

Elle ne répondit pas et parut céder à une volonté plus puissante que la sienne. En effet, l'accent de Brutus avait quelque chose de trop déterminé pour que Rosalie ne comprît pas qu'il était poussé en ce moment par une force particulière. Cette force, elle était loin de la supposer personnelle à son frère; elle crut qu'il la devait aux conseils du curé, et pensa que dès que celui-ci se serait retiré, elle reprendrait aisément son ascendant et que Brutus retomberait dans cette obéissance apathique dont elle ne l'avait jamais vu sortir. Toutefois, comme elle ne voulait pas que son silence fût accepté comme un acte de soumission complète, elle reprit d'un air de victime :

— Est-il possible de traiter ainsi une pauvre fille, parce

qu'elle reçoit, au vu et au su de tout le monde, un jeune homme qui veut l'épouser!

— Vous épouser? dit le curé.

— T'épouser? répéta Brutus.

— Et vous avez cru cela? reprit monsieur Durand d'un air stupéfait.

— Dame! il me l'a dit, fit Rosalie en pleurant ou du moins en essuyant ses yeux assez rudement pour les rendre rouges.

— Tu savais pourtant, lui dit Brutus, qu'il devait épouser sa cousine, je te l'avais dit.

— Mais s'il me préfère à mademoiselle Paméla, ce n'est pas ma faute! s'écria Rosalie en éclatant en fausses larmes.

— Mais que va dire monsieur le comte? reprit Brutus d'un air désolé.

Le curé lui fit signe de le suivre et l'emmena dans le jardin.

— Brutus, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, il faut être honnête homme jusqu'au bout, il faut aller chez monsieur de Lugano et lui avouer tout. Son autorité seule peut empêcher son fils de rentrer dans ta maison.

— Je n'oserai pas, dit le jeune homme.

— Ne pas l'avertir, repartit le curé, ce serait justifier les soupçons des habitants qui prétendent que tu savais cette intrigue et que tu en profitais.

— Mais il me renverra et je perdrai ma place!

— C'est un sacrifice que tu dois faire à ton honneur.

— Mais moi, je n'ai rien fait de mal!

— Pourquoi as-tu quitté ta place de maître d'école? lui dit le curé. Pourquoi as-tu voulu être plus que tu n'étais? C'est ton ambition qui vous a perdus. Jamais monsieur Hector de Lugano n'aurait pensé à ta sœur si tu n'avais pas été chez son père.

Il est des êtres destinés à être accusés, c'est un état qu'on leur fait, et lorsqu'ils l'acceptent comme Brutus, les hommes les plus justes se laissent aller à les blâmer comme les autres. C'est si commode de faire de la morale sentencieuse qui n'est point discutée! Cela donne une haute idée de sa sagesse et de son éloquence; les hypocrites le savent si bien, qu'ils trompent souvent les plus habiles et les plus vertueux, en leur disant : « Je comprends ma faute maintenant; votre parole m'a éclairé et je suivrai vos conseils. » Le lendemain ils recommencent leurs méfaits; mais éclairés par une nouvelle lumière, ils se repentent encore; puis ils recommencent à mal faire le lendemain, et ce n'est presque jamais qu'après de longues années d'épreuves qu'on finit par être bien persuadé que l'autorité et la persuasion qu'on se suppose n'existent pas, et que le triomphe qu'on atteint n'est qu'une comédie qui a pour complice notre vanité. Toutefois ce n'est pas de cette façon que Brutus se laissa persuader; il y avait de la foi, sinon de la conscience, dans le repentir qu'il éprouvait. Il croyait encore plus aux autres qu'en lui-même, et du moment qu'un homme comme monsieur Durand lui traçait son devoir, Brutus se fût cru coupable d'hésiter à l'accomplir.

— Soit, dit-il; mais puisqu'il en est ainsi, il vaut mieux en finir tout de suite; je vais chez monsieur le comte.

Alors seulement Brutus s'aperçut qu'il n'était pas dans un état présentable, et après avoir promis au curé de rester fidèle à sa résolution, il rentra dans sa chambre pour rétablir un peu le désordre de sa toilette. Il redescendit bientôt, mais Rosalie, qui avait entendu les conseils que le curé avait donnés à Brutus, l'attendait de pied ferme au bas de son escalier; et lorsqu'il parut, brossant son chapeau avec la manche de son habit, elle lui dit hardiment :

— Où vas-tu comme ça?

— Je vais où il me plaît.

— Je veux le savoir, dit Rosalie.

Brutus la regarda de travers et passa devant elle sans lui répondre.

— Je te dis que tu ne sortiras pas, s'écria Rosalie, sans m'avoir dit où tu vas !

Brutus sentit se remuer en lui cette violence brutale qui ne connaissait pas de bornes quand elle éclatait, et il répondit en s'éloignant :

— Je vais où j'ai affaire !

— Tu vas aller dépenser ton argent et recommencer quelque nouvelle querelle, et tu oublies notre pauvre mère qui s'est échappée ce matin et qui mourra de faim dans la campagne.

— Est-ce vrai ? s'écria Brutus en revenant sur ses pas.

Brutus avait déjà jugé sa sœur, car il se précipita dans la maison, entra dans la chambre de sa mère, dans celle de Rosalie pour s'assurer de la vérité. Une heure avant il l'eût crue au premier mot.

— Et tu ne me l'as pas encore dit ! s'écria-t-il en menaçant Rosalie lorsqu'il eut reconnu l'absence de sa mère.

— Vous étiez si pressé de faire votre morale, que je n'ai pas eu le temps.

— Et tu ne l'as suivie, toi !

— Est-ce que je sais où elle est ? répliqua Rosalie.

Cette odieuse indifférence dépassait de trop loin tout ce que Brutus pouvait imaginer de honteux ; il faut comprendre le mal pour le discuter ; d'ailleurs, il n'avait plus qu'une pensée, celle de sa mère, et il partit avec rapidité dans la direction que lui indiqua Rosalie.

Il monta sur la plus haute colline des environs pour voir au loin, et eut bientôt découvert sa mère courant dans une vallée, poursuivie et traquée par une douzaine de paysans.

Brutus se sentit pris de pitié et de colère à cet aspect, car les misérables avaient presque fait un jeu de cette poursuite ; ils entouraient la fugitive de loin en se resser-

rant et en jetant des pierres du côté où elle voulait passer, pour l'arrêter et l'épouvanter. Brutus poussa des cris pour les faire cesser ; mais il sembla que sa mère seule entendit sa voix, car aussitôt, au lieu d'aller et de venir d'un côté à l'autre, s'arrêtant quand elle voyait un paysan s'avancer vers elle et revenant sur ses pas, elle prit un élan rapide, comme si cette voix eût été un aiguillon qui la pressait, elle échappa à ce cercle qui commençait déjà à se resserrer, et parut bientôt au sommet d'une colline voisine.

Brutus descendit dans la vallée et dit aux paysans qu'il se chargeait seul du soin de ramener sa mère.

Alors il commença une de ces poursuites patientes que le cœur rend ingénieuses. Comme il voyait sa mère s'éloigner à mesure qu'il approchait, il renonça à l'atteindre, mais il dirigea pour ainsi dire sa fuite. Il lui faisait obstacle quand elle voulait s'éloigner du côté de la campagne, et la poussait lentement en avançant pas à pas lorsqu'elle prenait le chemin du village.

Plus de deux heures se passèrent dans ce manége, et les forces de Brutus commençaient à se perdre lorsqu'il parvint à mener sa mère jusque sur la grande route. Il espéra qu'arrivée là elle suivrait d'instinct ce chemin battu, et que, parvenue en face de sa maison, ce même instinct l'y ramènerait.

En effet, la folle, quoiqu'elle regardât souvent derrière elle, marcha quelque temps sans paraître vouloir s'échapper. Cependant il lui fallait passer devant la grande avenue du château de monsieur de Lugano, et lorsqu'elle fut en face de cette avenue elle s'arrêta. Brutus s'arrêta aussi.

La folle regarda longtemps la grille qui fermait cette avenue, le château qu'on voyait au fond, et demeura immobile. Brutus fit quelques pas pour la décider à continuer ; mais au lieu de suivre son chemin, sa mère entra dans l'avenue et marcha droit au château. Brutus accourut rapidement pour fermer la grille derrière elle et l'empêcher

de sortir du parc, où il serait plus facile de s'en emparer.

A peine était-il arrivé à cet endroit qu'il entendit un cri perçant et qu'il vit accourir vers lui Paméla éperdue, que la folle poursuivait avec fureur.

La jeune fille tomba presque défaillante dans les bras de Brutus, en disant :

— Qui est ça, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cette femme?

La folle s'était arrêtée à quelques pas de son fils, en regardant toujours Paméla d'un air menaçant.

— Hélas ! dit Brutus, c'est ma mère, ma pauvre mère qui s'est échappée, et que je voudrais ramener à la maison.

Paméla ne quittait pas la folle des yeux, fascinée par ce regard ardent qui restait attaché sur elle.

— Oh ! monsieur Brutus, lui dit la jeune fille, défendez-moi, j'ai peur !

— Rendez-moi ma robe ! s'écria la folle, je veux ma robe !

Elle avança en parlant ainsi, Paméla se cacha derrière Brutus, et sa mère s'arrêta.

Alors il sembla que l'idée d'avoir cette robe l'abandonnait tout à coup, et elle reprit sa marche et alla droit au château ; Brutus et Paméla la suivaient avec anxiété.

Lorsque la folle fut entrée dans la cour d'honneur, quelques domestiques l'aperçurent, et bientôt toute la valetaille fut sur pied autour d'elle.

— Oh ! mademoiselle, fit Brutus, dites qu'on ne lui fasse pas de mal.

Paméla avança, et cria de sa douce voix :

— Ne la touchez pas ! laissez-la faire !

La mère de Brutus, comme si elle n'avait pas entendu, continua à marcher à travers les domestiques, qui s'éloignaient d'elle avec épouvante, et entra dans le salon. Tout le monde se mit aux fenêtres et aux portes pour la regarder.

Elle parcourait le salon avec un air imposant, puis elle

examina toutes choses avec une curiosité particulière; seulement, un rire saccadé et joyeux lui échappait quand elle rencontrait quelque objet élégant. Elle alla ainsi de meuble en meuble, jusqu'à ce qu'elle arrivât en face du piano ouvert. Elle s'y assit et y posa les mains; le bruit confus que rendit l'instrument la fit tressaillir : elle retira ses mains avec effroi, puis elle y toucha de nouveau, comme si elle allait mettre la main sur un fer rouge; elle écouta longtemps la vibration du son, puis elle descendit une gamme en la frappant d'un seul doigt.

Ce rire de joie qu'elle avait déjà laissé échapper plusieurs fois éclata alors avec vivacité, et elle recommença plusieurs fois; puis elle mit les deux mains sur le piano et joua quelque chose de confus, mais où on sentait la forme d'un air promené à travers cent fausses notes.

Cependant peu à peu cet air parut se mieux dessiner; bientôt il prit sa mesure, son rhythme, sa mélodie, et tout le monde put reconnaître le fameux air : *Ah! ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne!* joué avec une netteté remarquable.

La folle accompagnait cet air de ce rire aigu et saccadé que nous avons dit, et, à mesure que cet air se dessinait mieux, ce rire devenait plus bruyant, et enfin elle arriva à jouer cette mélodie féroce avec une fureur à briser le piano, tandis qu'elle se tordait dans ce rire convulsif qui éclatait mêlé de cris furieux. Tout le monde était dans une horrible attente lorsque monsieur de Lugano entra tout à coup, pâle, les yeux hagards, et dit d'une voix brève :

— Qu'est cela?

A ce mot la folle s'arrêta, poussa un cri, et tomba sur le parquet, comme si elle avait été frappée de la foudre.

VIII

A l'aspect de cette misérable femme évanouie, le comte de Lugano était demeuré un moment immobile, les regards attachés sur elle.

Ses traits, dont le calme habituel n'était guère troublé que par un léger sourire d'ironie ou de dédain, étaient tout bouleversés; une pâleur livide, qui témoignait d'une profonde terreur, était répandue sur son visage, tandis que la contraction de sa bouche et le frémissement de ses lèvres décelaient comme un désir féroce de s'élancer sur ce corps inanimé et de le fouler aux pieds. Cette expression de sa figure était si effrayante que tous les spectateurs de cette scène restaient immobiles aussi, les yeux fixés sur le comte qui contemplait toujours la folle.

Enfin il releva la tête, et tous les yeux se baissèrent devant le regard ardent et interrogateur qu'il promena autour de lui. Il arriva ainsi jusqu'à Paméla et Brutus, pressés l'un contre l'autre.

— Qu'est-ce que cela? dit-il d'une voix étouffée, en montrant du doigt cette femme gisante à ses pieds.

Paméla s'avança vivement vers son oncle; elle voulut sauver à Brutus le premier choc de cette colère qu'elle voyait éclater sur le visage du comte, et ne supposant pas qu'elle pût avoir d'autre cause que l'esclandre qui venait d'avoir lieu, elle lui répondit doucement :

— Hélas! mon oncle, c'est une pauvre folle qui s'est échappée de sa maison, et qui en fuyant est entrée par hasard dans la cour du château, puis dans le salon.

Le comte jeta un nouveau regard sur cette femme, et repartit brusquement :

— Une folle, en êtes-vous sûre?

Brutus s'avança à son tour et répondit :

— C'est ma mère, monsieur le comte; vous savez?... ma mère...

Monsieur de Lugano passa la main sur son front, et répondit comme s'il avait peine à reprendre ses souvenirs :

— C'est vrai, c'est vrai, vous m'aviez dit que votre mère était folle!... Oui, je m'en souviens; mais vous ne m'aviez pas dit que ce fût à cette époque qu'elle devint folle.

Personne ne fit attention à cette phrase qui répondait sans doute à une pensée non exprimée de monsieur de Lugano, mais qui devait vivement le préoccuper.

Déjà Brutus avait relevé sa mère et l'avait placée sur un fauteuil.

Les premiers symptômes de son retour à la vie eurent un caractère tout nouveau pour son fils : des sanglots violents sortirent péniblement de sa poitrine, et bientôt des larmes abondantes leur succédèrent, mêlées d'exclamations prononcées d'une voix désolée :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-elle, sauvez-moi, sauvez-moi !

Monsieur de Lugano, penché sur elle ainsi que Brutus, l'examinait avec une visible anxiété.

— C'est étrange, dit Brutus, jamais je ne l'ai vue pleurer.

— C'est étrange, en effet, répéta le comte d'une voix sombre, cette femme ici...

— Pardon, dit Brutus, qui ne voyait dans la préoccupation de monsieur de Lugano que le déplaisir que lui causait la venue d'une folle dans sa maison; pardon, je vais l'emmener.

— Mais elle est incapable de marcher, s'écria Paméla.

— Si vous étiez assez bon, reprit Brutus en s'adressant à monsieur de Lugano, pour dire à l'un de vos domestiques d'avoir un brancard, je trouverais quelqu'un pour m'aider à la transporter jusque chez nous.

Le comte ne répondit point, et Brutus prit ce silence pour un refus; et il se hâta de dire :

— Elle marchera, elle marchera; et puis, après tout, je la porterai bien tout seul.

Il fit un effort pour relever sa mère; mais tout à coup il devint pâle, chancela à son tour, et fut obligé de s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber.

Paméla poussa un cri perçant, et s'élançant vers son oncle, lui cria :

— Mais le voilà qui se meurt aussi !

— Ce n'est rien, dit Brutus; c'est que cette nuit j'ai été blessé... et la fatigue d'avoir poursuivi ma pauvre mère... l'émotion de l'avoir vue là comme morte... Pardon, monsieur le comte, pardon, mademoiselle... mais ça ne sera pas long, nous allons nous en aller.

Pendant que Brutus parlait ainsi, le comte de Lugano le regardait avec une attention, une curiosité dont il eût été impossible de définir le caractère. Puis il répondit à Brutus :

— Ah ! oui, je me rappelle aussi, on m'a dit ce matin que vous vous étiez battu avec des paysans.

— Je ne me suis pas battu, reprit gravement Brutus, on a voulu m'assassiner.

— Et pourquoi ?

Brutus montra d'un coup d'œil les nombreux témoins de cette scène, et il sembla que pour la première fois le comte s'aperçût que tous les gens de sa maison étaient restés aux portes.

— Que faites-vous là ? s'écria-t-il avec violence.

— Nous attendons les ordres de monsieur le comte, dit le plus résolu.

— Mes ordres ? n'avez-vous pas entendu qu'on vous a dit d'aller chercher un brancard pour porter... (sa voix hésita à prononcer ce qu'il allait dire, puis il reprit :) pour porter cette malheureuse chez elle ?

Les domestiques se retirèrent.

Le comte se promenait dans le salon d'un air très-agité. Cependant les larmes convulsives de la folle s'étaient calmées, et la lassitude de sa longue course et des violentes secousses qu'elle avait éprouvées l'avaient plongée dans un profond sommeil.

Les domestiques reparurent avec un brancard.

— Oh ! dit Paméla, il y aurait de la barbarie à l'éveiller... ils vont attendre, n'est-ce pas mon oncle ?

Monsieur de Lugano ne répondit pas, mais il fit un signe pour éloigner les domestiques, puis il s'écria :

— Mais il n'y a donc pas de maison de fous dans ce département ?

— Pardon, fit Brutus, et ma mère y a été longtemps enfermée; mais je l'en ai retirée depuis que j'ai pu la nourrir.

— Et vous avez eu tort, dit vivement le comte ; une bonne administration ne devrait pas souffrir de tels abus. La liberté laissée à des êtres pareils est un danger pour tout le monde.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, dit Brutus d'un air digne et triste ; mais la pauvre femme n'est pas méchante, je vous le jure, elle n'a jamais fait de mal à personne.

— Elle vous en aura fait du moins, reprit le comte qui se laissait emporter à une impatience et à une colère inexplicables ; oui, elle vous en aura fait, car après ce qui vient de se passer, vous comprenez bien que je ne puis plus vous garder près de moi.

— Ah ! mon oncle ! s'écria Paméla.

— Non, dit le comte, je ne veux pas m'exposer à de pareils esclandres tous les jours dans ma maison ! Vous aurez donc soin de vous pourvoir ailleurs, monsieur, car toutes relations entre nous sont devenues impossibles.

Monsieur de Lugano disait tout cela en marchant vive-

ment, et par phrases interrompues, mais sans regarder ni Brutus ni sa mère.

Paméla l'écoutait avec une vive surprise; ce qui venait d'arriver pouvait être compté pour un accident désagréable tout au plus, mais qui n'était pas de nature à motiver l'expulsion de Brutus; elle s'approcha de son oncle, et l'arrêtant doucement, elle lui dit d'un ton suppliant :

— Mais, mon oncle, ce n'est pas la faute de monsieur Brutus, et c'est se montrer bien sévère pour lui que de le renvoyer.

— Merci, mademoiselle, dit Brutus, tandis que monsieur de Lugano détournait la tête avec impatience; merci de votre bonne volonté pour moi, mais j'étais venu moi-même pour dire à monsieur de Lugano que je ne puis demeurer chez lui plus longtemps.

A cette parole, le comte se retourna vivement, et s'approchant tout à fait de Brutus, il lui dit d'un ton où la colère et la crainte semblaient parler ensemble :

— Et pourquoi, monsieur, pourquoi ne pouvez-vous rester chez moi ? quelles raisons avez-vous de me quitter ?

Brutus regarda Paméla, qui l'examinait avec un nouvel étonnement, et il repartit d'un ton humble :

— Puisque vous avez jugé vous-même que mes services vous étaient inutiles, il n'est plus nécessaire que je vous dise pourquoi je voulais me retirer.

Paméla laissa échapper un mouvement qui voulait dire : « Mais pourquoi s'en va-t-il ? » tandis que le comte reprenait vivement :

— Mais je veux le savoir, moi, monsieur; car enfin je vous ai livré mes secrets; vous avez encore des papiers à moi.

— Je vous les rendrai, monsieur le comte; et quant à vos secrets, je n'ai fait qu'écrire sous votre dictée des mé-

moires que vous destinez à la publicité. Je ne sais que ce que tout le monde saura bientôt.

Le comte frappa la terre du pied avec colère, et reprit sa promenade dans le salon.

Puis, comme si dans ce moment de silence il eût amassé une nouvelle somme de curiosité et d'inquiétude, il s'écria tout à coup :

— Je veux savoir... je saurai ce qui vous fait sortir de chez moi ; je le veux, entendez-vous ?

— Soit, monsieur le comte, si vous l'exigez, je vous le dirai.

— Parlez donc !

— Ce n'est qu'à vous, monsieur le comte, que je puis le dire.

— Paméla, laissez-nous, dit le comte.

— Pardon, reprit encore Brutus, mais voici ma mère qui paraît s'éveiller, et, quoique sa raison soit perdue sur beaucoup de choses, elle pourrait comprendre le sens de ce que je dois vous révéler, et pour elle ce serait un horrible malheur.

Ce nouveau mystère parut alarmer tout à fait monsieur de Lugano ; mais il semblait ne pas oser quitter la folle ; car il la regardait s'agiter déjà sur le fauteuil où on l'avait placée. Il s'approchait pour entendre les mots confus qu'elle laissait échapper ; mais c'est à peine s'il avait entendu les mots de : « Lyon... guillotine... » que monsieur de Lugano s'écria violemment :

— Sortez tous les deux, sortez !

— L'accent épouvanté de monsieur de Lugano, le tremblement convulsif de son corps appelèrent enfin l'attention de Brutus ; pour la première fois il s'étonna de l'émotion extraordinaire que sa mère produisait sur cet homme ; et, au lieu d'obéir comme il eût fait en toute autre circonstance, il demeura et lui dit :

— Monsieur le comte, ma mère a parlé de Lyon, de

guillotine; ces mots ont pu vous rappeler de pénibles souvenirs; permettez que je l'emmène.

— Et quels souvenirs voulez-vous donc que cela me rappelle, monsieur?

— Pardon, monsieur le comte, dit Brutus qui ne se doutait pas de l'affreuse portée de ses paroles; mais vous étiez représentant du peuple à l'époque de la prise de Lyon : vous avez voulu, je le sais, prévenir les sanglantes exécutions qui ont eu lieu; mais votre volonté a été impuissante contre la volonté de Fouché, et je conçois que...

— Ce n'était pas Fouché, dit tout à coup la folle en se levant, c'était...

Elle sembla chercher un souvenir, et porta les yeux sur monsieur de Lugano et le regarda longtemps avec une attention qui le tint cloué à sa place.

Cet examen fut long, et un silence effrayant régnait entre tous les acteurs de cette scène.

Enfin, le regard de la folle perdit peu à peu de cette ardente fixité qui semblait pénétrer jusqu'aux entrailles de monsieur de Lugano; il reprit son incertitude, sa mobilité, et elle dit d'une voix indifférente :

— J'ai faim.

Monsieur de Lugano respira comme si un poids horrible venait de lui être enlevé de la poitrine, et il dit en entraînant Brutus :

— Paméla, faites donner à manger à cette pauvre femme. Vous, Brutus, venez.

Il l'emmena dans son cabinet.

— Eh bien, dit-il à Brutus, quelle raison vous force à quitter ma maison?

— Vous savez, monsieur le comte, pourquoi je me suis battu?

— Non en vérité !

— Je vais donc vous l'apprendre, monsieur le comte.

Ici Brutus commença le récit de tout ce qui lui était ar-

rivé au village, les propos des paysans, sa propre colère, enfin l'explication avec Rosalie et le curé; et dans tout cela Brutus parlait comme s'il eût été le coupable. On eût dit qu'il s'accusait d'exister et de s'être trouvé sur le passage de monsieur de Lugano pour faire faire une mauvaise action à son fils.

Depuis qu'il parlait ainsi, le visage de monsieur de Lugano avait pris un air de satisfaction; et quand Brutus eut fini, il lui dit vivement :

— Je vous remercie, Brutus, vous êtes un honnête homme, un brave homme, et je ne laisserai pas cette bonne conduite sans récompense. Mais il y a un meilleur parti à prendre que de sortir de chez moi, c'est de quitter tout à fait ce pays; allez vous établir ailleurs, loin d'ici, avec votre mère et votre sœur; de cette façon, tout sera rompu, il n'y aura plus rien à craindre pour personne.

— Vous oubliez, monsieur le comte, que je n'ai pas les moyens d'aller m'établir ailleurs ?

— Ah! lui dit le comte, je vous les donnerai, je vous les fournirai. Je vous assurerai de quoi vivre à vous, à votre sœur, à votre mère.

— Mais on dira... fit Brutus.

— Que voulez-vous qu'on dise? reprit vivement le comte de Lugano; c'est une chose toute naturelle et très-convenable. Je vous dois bien cela... mais il faut partir demain, ce soir, dans la nuit si c'est possible. Vous irez à Lyon... Non, pas à Lyon, à Grenoble. Je vous y ferai parvenir vingt, trente mille francs, puis vous achèterez une petite propriété aux environs, plus loin, du côté de Gap; c'est un bien bon pays. Mais il faut pourvoir à vos premiers besoins; rentrez chez vous, faites tous vos préparatifs... Ce soir je vous ferai tenir les premiers fonds nécessaires. Une de mes voitures ira vous prendre et vous conduira jusqu'à Grenoble.

— Mais, dit Brutus qui, malgré tous les avantages de

pareilles offres, sentait quelque répugnance à voir ainsi disposer de son existence; mais je ne sais si je dois...

— Faites bien attention, dit le comte, que c'est le seul parti à prendre, pour vous surtout; que j'aurais le droit de me montrer irrité de ce qui arrive, car votre sœur a cherché à séduire mon fils, et cette conduite, si je la voulais qualifier...

Les plus habiles sont souvent les plus maladroits, et c'est ce qui arriva à monsieur de Lugano. Parce qu'il avait trouvé dans Brutus une condescendance absolue, une ignorance complète de ses droits, il s'imagina qu'il pouvait tout obtenir de cette disposition; mais il avait été trop loin.

Brutus se leva soudainement, et lui dit d'un ton où se révélait toute cette partie cachée de son âme, dont personne ne soupçonnait la noblesse :

— Monsieur le comte, Rosalie n'est pas entrée dans votre château pour y séduire monsieur Hector; c'est votre fils qui s'est introduit furtivement dans ma pauvre maison pour y séduire ma sœur; et si quelqu'un a à se plaindre ici, il me semble que ce n'est pas vous.

Le comte comprit sa faute et repartit plus doucement :

— Nous avons tous deux à nous plaindre, et j'ai eu tort de vous accuser... Mais enfin il faut que cela finisse, le moyen que je vous offre est le seul praticable. En définitive, vous ne pouvez pas rester dans ce pays... vous ne le pouvez pas... je ne le veux pas... Votre mère, c'est-à-dire votre sœur... Enfin je vous offre quarante mille francs, voulez-vous partir?

Le premier mouvement de Brutus fut pour un refus. Sans qu'il pût bien se rendre compte de ce qu'il éprouvait, il lui semblait qu'il faisait marché de son honneur et de ses droits; mais la misère de sa mère et l'audacieuse révolte de sa sœur se présentèrent à lui.

Rester dans le pays après sa querelle avec les paysans, et

redevenir maître d'école après ce qu'on avait dit de sa sœur, c'était impossible... Mais où aller? que faire? que devenir? L'avenir y pourvoirait. Il ne répondit qu'un mot :

— Nous partirons, monsieur le comte.

— Et je vous porterai moi-même ce soir le premier argent que je vous destine.

— C'est inutile, monsieur le comte ; j'ai encore les cent francs que vous m'avez donnés, ce sera assez pour vivre jusqu'à ce que nous ayons trouvé de l'ouvrage.

— Non, non, dit le comte, qui parut ému par ce noble désintéressement ; non, je n'accepte pas, je ne veux pas ; ce serait me désobliger.

Il regarda Brutus, et il sembla qu'une nouvelle idée vînt le frapper ; il reprit cette promenade active dont il avait l'habitude toutes les fois qu'il était préoccupé par quelque pensée qu'il cherchait à éluder.

Enfin il s'arrêta devant Brutus, et lui dit en le contemplant avec un intérêt tout particulier :

— Mais quel âge avez-vous au juste?

— Vingt ans, monsieur.

— Vingt ans ! dit le comte en tressaillant. Et où êtes-vous né ?

— Hélas ! monsieur, dit Brutus, à l'hospice, et...

Et comme il allait continuer, il aperçut sa mère qui quittait le salon et qui s'éloignait assez paisiblement.

— Pardon, dit-il, voilà ma mère qui s'en va, si on la rencontrait ainsi, on pourrait la poursuivre encore et l'effrayer... Je vais la ramener à la maison.

— Eh bien, lui dit monsieur de Lugano avec une expression sérieuse, mais pleine d'affection, attendez-moi ce soir, j'irai vous trouver.

— Ce soir, dit Brutus, chez nous ?

— Oui, reprit le comte, quand la nuit sera tout à fait close, vers dix heures.

— Comme il vous plaira, monsieur, je vous remettrai vos papiers.

Et tout aussitôt Brutus quitta le comte et rejoignit sa mère qui se laissa paisiblement aborder et diriger par son fils.

Brutus la menait doucement vers la petite porte qui ouvrait en face de sa maison, lorsque tout à coup il entendit un léger bruit près de lui, et il aperçut Paméla, dont les yeux étaient rouges comme si elle avait beaucoup pleuré.

— Monsieur Brutus, lui dit-elle en l'abordant rapidement, il faut que je vous parle.

— A moi?

— Oui, à vous.

— C'est que dans ce moment... fit Brutus en lui montrant sa mère.

— Ah ! nous n'aurions pas le temps. Mais ce soir je serai seule dans le parc, venez vers huit heures, je serai dans cette allée.

Et sans attendre la réponse de Brutus elle s'éloigna.

Lorsque Brutus eut ramené sa mère dans sa maison, il se mit à réfléchir à tout ce qui lui était arrivé depuis quelques heures.

Il y a des moments où les hommes les plus habitués se trouver dans les conflits d'événements les plus pressés se sentent désorientés et ne savent de quel côté se diriger.

Que devait-il donc arriver à Brutus, qui, pour la première fois, voyait sa vie mise en question; qui avait à prendre parti, non-seulement pour lui, mais encore pour sa sœur? Quoi qu'il eût de colère contre Rosalie, il concevait cependant qu'elle avait sur lui une grande supériorité dans tout ce qui concernait l'action de la vie, et il entra dans sa chambre pour s'expliquer avec elle.

Il lui fit part de la proposition de monsieur de Lugano; mais Rosalie la repoussa, non par le même sentiment de Brutus, non parce qu'elle ne voulait pas recevoir le prix

de l'abandon qu'elle ferait de ses droits sur Hector, mais parce qu'à son dire ce prix n'était pas assez élevé.

— Oh non ! lui dit-elle, je ne partirai pas. Ce n'est pas pour si peu qu'il m'aura traitée comme il l'a fait. Oh! je le ferai passer par un petit chemin où il n'y a pas de pierres !

— Mais que prétends-tu faire ?

— Je l'en ai averti, c'est plus que suffisant ; tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. Seulement, mets-toi bien dans la tête que je ne partirai pas.

— Tu le déclareras donc toi-même à monsieur de Lugano, dit Brutus ; car il viendra ce soir.

— Ici !

— Ici.

— Et tu ne me le dis pas! et tu ne m'avertis pas!.... Il trouvera la maison en désordre, il nous prendra pour des gueux ; mais tu n'as pas plus de cœur, tu n'as pas plus d'amour-propre qu'un gardeur de moutons !

Toutefois ce n'est pas pour ajouter un trait au tableau des bonnes dispositions de mademoiselle Rosalie que nous avons parlé de cet entretien ; c'est à cause d'un mot, d'un seul mot qui y fut prononcé et qui bouleversa tout le cœur de Brutus et apporta dans sa pensée plus de trouble que n'eussent pu faire les événements les plus extraordinaires.

Comme il discutait avec sa sœur les droits qu'elle croyait avoir sur Hector, il lui dit :

— Non, vois-tu, je ne souffrirai pas qu'il abandonne mademoiselle Paméla.

— Oh ! s'écria Rosalie, si tu n'étais pas un imbécile!

— Plaît-il ?

— Tu te serais fait aimer de cette Paméla.

— Moi ?

— Eh oui, toi ! si tu n'étais pas si balourd et si bête ; mais tu n'as jamais osé lever les yeux sur une femme. Je suis sûre que tu ne sais pas même si elle est jolie.

— Ah ! que si, elle est jolie ! s'écria-t-il avec chaleur.

— Mais peut-être bégueule ?

— Au contraire, bonne, douce, charmante.

— Bah ! fit Rosalie, et tu n'en es pas amoureux ?

— Amoureux ! répéta Brutus en haussant les épaules.

— Eh bien, oui, amoureux ! lui dit Rosalie ; où serait le grand mal ?

— Amoureux ! répéta Brutus, tu es folle !

Puis ils se séparèrent, elle pour continuer les apprêts de la réception de monsieur de Lugano, lui pour rêver. A quoi rêva-t-il ?

IX

Les dieux s'en vont ; est-ce que l'amour, qui est un dieu aussi, ne s'en va pas ? je ne sais ; mais il me paraît du moins qu'il se déplace, ou, si on l'aime mieux, qu'il se transforme.

Voyez plutôt : nous avons l'amour régulier, celui qui s'établit avec le consentement des prud'hommes de deux familles, sur des convenances de jeunesse, de caractères, de fortune, d'avenir ; amour chaste, honnête, aux désirs contenus sans trop de peine, aux rêves solidement basés sur une réalité prochaine ; amour mesuré et clairvoyant qui par un sentier battu mène jusqu'au mariage, entre dans la maison, et qui, s'il n'y demeure pas éternellement, ne la quitte du moins qu'après avoir laissé à sa place la confiance, l'habitude et la communauté d'intérêts. C'est cet amour qu'il faut souhaiter à son fils ou à sa fille pour leur bonheur et leur honneur.

Nous avons aussi l'amour extravagant, celui qui attache les natures les plus hautes aux organisations les plus viles, les esprits les plus sensés aux imaginations les plus fantastiques.

On trouve encore dans notre société l'amour forcené qui

tue, l'amour aveugle qui perd, l'amour qui se vend, l'amour qui achète, et cet amour dégradé, quoique jeune, et qui brûle dans la fange parmi les joies brutales du désordre. Nous avons tous les amours adultères, depuis celui qui se cache par les ruses les plus perverses et les plus assidues, jusqu'à celui qui porte sa honte le front haut. Nous avons bien aussi quelques nobles amours, soumissions dévouées jusqu'au martyre, protections fidèles jusqu'à la tombe.

Il y a aussi un amour qui semble être surtout de notre époque, c'est celui des hommes qui ont usé leur jeunesse dans l'ivresse des plaisirs grossiers ou dans la pratique des affaires; c'est celui des femmes qui ont laissé dormir trop tard leur cœur dans les occupations sérieuses ou frivoles d'une vie monotone et froide. Une heure vient où un rayon de ce feu qu'ils ont ignoré brille à leurs yeux, heure tardive qui leur montre le soleil quand il descend déjà à l'horizon.

Et cependant, pour ces voyageurs fatigués qui ont trop longtemps marché à l'ombre, l'éclat de cet astre est si éblouissant, sa chaleur si vive, qu'ils s'en laissent aveugler et pénétrer, et voilà tout aussitôt des passions profondes et naïves qui commencent entre gens qui devraient savoir ce qu'ils font, et qui y sont aussi maladroits et aussi ingénus que des enfants; amour difficile, car il à besoin d'esprit pour parler et d'élégance pour n'être pas ridicule.

Mais ce que nous n'avons plus, ce que vous chercheriez vainement autour de vous, c'est l'amour adolescent, cet amour qui est beau seulement parce qu'il est de l'amour, cet amour du matin de la vie, qui prend dans toute sa virginité le cœur de deux créatures jeunes, belles, pures, intelligentes, pour les donner l'une à l'autre avec une foi sans bornes et une espérance illimitée; amour de jeune homme et de jeune fille où tout est charmant et gracieux, depuis les rêves les plus impossibles jusqu'aux enfantillages

les plus mièvres; et cela, parce que cet amour a si justement raison d'exister, que tout ce qu'il fait est bien fait.

C'est cet amour auquel il est permis de se mirer dans les étoiles à une heure convenue, d'interroger l'oracle des fleurs, de se faire des allumettes d'une feuille desséchée, d'appuyer ses lèvres où s'est appuyée une main, et de demander à genoux un ruban passé ou une violette qu'on a respirée; enfin c'est celui qui a la folle illusion de se croire immortel, et qui jure de mourir plutôt que d'oublier.

Hélas! entre nos belles demoiselles qui concertent déjà au pensionnat les coquetteries avec lesquelles elles brilleront dans le monde, et nos jeunes gens qui semblent croire que le titre d'homme ne s'acquiert que dans le vice, ce bel amour n'existe plus; et beaucoup d'hommes auront vécu qui n'auront jamais été jeunes, et pour qui le récit d'un pareil amour sera un rêve de poëte dont ils riront comme on rit de toutes les religions dont on ne connaît plus les célestes mystères.

Quant à nous, qui sommes en face d'un pareil amour, nous hésitons à le raconter, car nous avons dit que Brutus s'était éloigné pour rêver. Et combien trouverons-nous de lecteurs qui croiront qu'un jeune homme de vingt ans s'en alla le cœur bouleversé par un mot, pour se demander si véritablement il était amoureux?

— Amoureux! se dit-il. Mais, qu'est-ce donc? Ma sœur prétend que monsieur Hector est amoureux d'elle.

Et sans avoir été le témoin de cet amour, il lui semblai qu'il ne pouvait y avoir dans son cœur et dans celui de cet homme des sentiments qui dussent porter le même nom; et cet amour que Rosalie disait éprouver et dont elle parlait si haut d'une voix criarde et d'un air menaçant, si c'était de l'amour, Brutus n'en avait point. Et cependant, qu'éprouvait-il pour Paméla?

Maintenant qu'il s'interrogeait, il reconnaissait bien qu'elle ne lui était pas indifférente. Peut-être, s'il l'eût quittée

avant ce mot de sa sœur, n'eût-il pas cru qu'il la regretterait, peut-être eût-il simplement emporté son image et son souvenir, sans se douter qu'il y penserait au premier mot d'amour qui lui serait dit, comme il arrive quelquefois à un voyageur insouciant qui traverse les plus beaux sites sans les contempler : si, longtemps après, on lui parle de quelque magnifique paysage, il se ressouvient tout à coup, se rappelle les beaux spectacles qu'il a vus, et sent naître en lui un regret de ne pas les avoir admirés.

Mais il n'en pouvait plus être ainsi pour Brutus; ses regards avaient été arrêtés et tournés sur lui-même, et le pauvre jeune homme cherchait déjà à se comprendre. Oui, Paméla lui semblait un être doux, gracieux, elle lui semblait belle; si Paméla eût été menacée de mort, il se fût mis à sa place avec joie; si elle lui eût dit qu'il fallait devenir riche, il eût cherché et aimé la fortune, il fallait bien qu'il le reconnût.

Jusqu'à ce moment, il n'avait pensé à rien de tout cela; mais maintenant, à mesure qu'il s'interrogeait, il découvrait combien le bonheur de sa vie était soumis au bonheur d'une autre.

Mais parce qu'il ne s'occupait que d'elle, parce que, dans tout ce long examen qu'il faisait de son cœur, il ne mêlait pas une espérance pour lui, parce qu'il se sentait prêt à tout pour Paméla, sans oser désirer une récompense de ses sacrifices, il se disait qu'il n'éprouvait point d'amour; et enfin il en arriva à cette conclusion bien digne de ce cœur ignorant : « Je l'aime, mais je n'en suis pas amoureux. »

Et cette conclusion n'était pas si niaise qu'elle semblait l'être; car il y a aussi deux amours dans ce bel amour vrai dont nous parlions, celui qui aime pour être aimé, et celui qui n'aime que pour aimer.

Voilà donc où en était Brutus après une longue rêverie, et il se croyait bien assuré d'être dans la vérité lorsque

sonna l'heure où il devait aller trouver Paméla, et alors tout ce bel édifice d'affection calme qu'il s'était retracé s'écroula tout à coup.

A l'idée de la revoir, il s'effraya de penser qu'il la regarderait; à la pensée de lui parler, il éprouva qu'il ne l'oserait plus; au moment de l'entendre, l'écho de cette voix d'enfant lui sembla une musique oubliée dans son cœur, et qui l'enivrait par le souvenir, et dont il ne pourrait supporter les sons sans pleurer et en être heureux. Il pensa à n'y pas aller, et si quelqu'un l'eût arrêté, il l'eût brisé sur sa route pour arriver plus tôt; et comme il restait immobile sur la porte du parc, encore incertain s'il irait à ce rendez-vous, la peur qu'il eut qu'elle n'y fût pas venue ou qu'elle fût déjà partie, l'y fit courir avec rapidité.

Elle venait du bout de cette longue allée qu'elle lui avait désignée, et le soleil, qui se couchait à son extrémité dans un cadre sombre d'épais tilleuls, éclairait cette forme aérienne d'une transparence éthérée. Ses jeunes cheveux, légèrement soulevés par la marche et la brise, s'éclairaient des rayons jaunes du soleil et environnaient ce visage de jeune fille d'une auréole d'ange.

Brutus s'arrêta immobile; il se sentit prêt à tomber à genoux, non pour adorer, mais pour demander pardon; il lui sembla qu'il était coupable; il comprit un moment qu'il aimait comme il ne croyait pas aimer; et cela lui sembla un outrage, que lui, misérable enfant perdu, pénible lutteur dans une vie de pauvreté, si mal vêtu et si grossier qu'il était, il eût osé regarder autrement que comme une divinité qui n'était pas de sa terre cette belle jeune fille blanche et frêle, et dont la vie délicate ne semblait pouvoir respirer que le parfum du luxe et le langage paré des sentiments les plus exquis.

Quant à Paméla, elle était tout à fait ignorante de son cœur; et si quelqu'un lui eût dit qu'elle aimait Brutus, elle eût pu s'interroger sans crainte; car si naïve qu'elle fût,

elle savait déjà assez du monde pour répondre que c'eût été ridicule. Elle aborda Brutus et lui parla la première.

Elle était agitée; elle avait encore pleuré, mais elle ne se mettait pas en peine de le cacher : cet homme était si loin d'elle, qu'elle n'avait pas de vanité vis-à-vis de lui. Et cependant elle eût caché ses larmes à un valet, parce que de pareils regards profanent la douleur où ils pénètrent; elle les avait cachées à son oncle, parce qu'il les aurait jugées et condamnées.

Pourquoi venait-elle donc si confiante les montrer à Brutus?

C'est que Brutus était à elle comme un esclave, comme un chien, comme un ami; elle n'avait pas de nom pour cette confiance qu'elle accordait ainsi à cet homme; mais elle souffrait, et elle venait le lui dire, mais elle se croyait en danger, et elle n'hésitait pas à l'appeler à son aide.

Donc, quand elle fut près de lui, elle commença ainsi, d'une voix altérée :

— J'ai voulu vous voir, monsieur Brutus, parce qu'il faut que vous me disiez la vérité.

— Quelle vérité? répondit Brutus dont l'émotion changea de nature à cette question, car il prévit ce que Paméla allait lui demander.

— Vous ne voulez pas me mentir, je suppose, dit Paméla; car vous savez bien ce que je veux vous dire.

— Je vous assure... dit Brutus.

— Ecoutez, dit Paméla vivement : hier, quand, après cette scène extraordinaire qui s'est passée au château, mon oncle vous a emmené chez lui, je suis restée, moi, près de votre mère.

— Eh bien? dit Brutus.

— Eh bien, savez-vous ce qu'elle m'a dit? Je vous le répète mot pour mot, pour que vous compreniez bien ce

que j'ai dû penser. La fureur qui l'avait d'abord saisie à ma vue s'était tout à fait calmée, et elle s'approcha de moi en me disant : « Ah ! vous êtes bien plus belle que votre frère. — Mais je n'ai pas de frère, lui dis-je. — Ah ! si, vous en avez un, je le connais ; il vient tous les jours à la maison ; il sera le mari de Rosalie, il le lui a promis. — Qui? m'écriai-je, Hector ! — Vous voyez bien, répliqua-t-elle, que vous le connaissez, et que c'est votre frère. Oui, oui, il épousera ma fille, et il sera mon fils à la place de celui qui est mort. — Mais monsieur Brutus n'est pas mort, lui dis-je. — Ah ! tant mieux ! » Et alors elle ajouta parmi beaucoup d'autres folies : « S'il n'est pas mort, j'aimerais mieux que ce fût vous. » Je voulus lui faire expliquer cette phrase que je ne comprenais pas, et elle reprit : « Oui, j'aimerais mieux que ce fût vous qui devinssiez mon enfant au lieu de votre frère. Si vous épousiez Brutus, vous seriez ma fille, comme il sera mon fils quand il aura épousé Rosalie. »

— Pauvre mère ! dit Brutus, à qui deux larmes vinrent aux yeux.

— Vous voyez bien, monsieur, que je sais tout. J'aurais pu ne pas croire aux paroles sans raison de votre mère, mais lorsque je me suis rappelée que vous n'aviez pas voulu dire devant moi les raisons qui vous faisaient quitter la maison de mon oncle, j'ai dû être certaine de la vérité, et c'est pour cela que j'ai voulu savoir de vous si c'était vrai.

Singulière phrase où Paméla demandait qu'on lui affirmât ce dont elle avait la certitude. Mais Brutus n'y prit pas garde et il repartit :

— Je ne vous l'aurais pas dit, mais puisque vous le savez...

— C'est donc vrai ! s'écria Paméla. Je suis trompée, trahie, et trompée par vous. Ah ! c'est indigne !

— Par moi ! s'écria Brutus, par moi !

— Oui, par vous; car il y a longtemps que vous le saviez. Vous ne pouviez pas ignorer que mon cousin allait chez votre sœur, qu'il lui avait promis de l'épouser, et vous ne m'en avez rien dit! Et hier, quand je vous ai prié de vous informer de ce que faisait Hector, vous n'avez pas répondu. Mais c'est affreux ce que vous avez fait là!

Et puis elle se mit à pleurer avec les marques de la plus vive douleur.

— Mais, s'écria Brutus, je ne le savais pas; car ils m'ont trompé aussi, moi.

— Bien vrai? lui dit-elle.

— Mon Dieu, mon Dieu! vous avez bien mauvaise opinion de moi, reprit Brutus. Est-ce que je l'aurais souffert si je l'avais su? est-ce que j'aurais voulu permettre à monsieur Hector de vous faire ce chagrin-là?

— Mais, dit Paméla, il aime votre sœur, et son bonheur doit vous être plus cher que le mien.

— Oh non! dit-il vivement. Puis il ajouta d'un ton triste et soumis : Mais ce n'est pas ma faute, je vous jure!

— C'est qu'il promettait de l'épouser, et un tel avenir...

— Oh! ne vous moquez pas de moi! reprit Brutus; est-ce que je ne sais pas que c'est impossible? Ma sœur est une folle qui l'a cru; mais lorsque hier on m'a appris dans le village qu'elle le recevait tous les jours, j'ai si peu pensé que ce pût être vrai, que j'ai failli étrangler ce pauvre Grand-Louis.

— Et pourquoi l'étrangler, puisqu'il disait vrai?

— Oh! s'écria Brutus, c'est que ce n'est pas ainsi qu'il le disait.

— Et comment le disait-il?

Brutus se détourna comme pour dompter l'émotion qu'il éprouvait, puis il reprit d'une voix sourde :

— Oh! ça ne regarde que moi, mademoiselle; ils m'ont dit des choses bien dures et bien infâmes. Je ne suis qu'un pauvre garçon, c'est vrai, je n'ai ni éducation ni fortune;

mais me dire que je prêtais les mains à la mauvaise conduite de ma sœur !... mais m'accuser d'en profiter !... Je ne leur ai pourtant jamais fait de mal à ces gens-là, jamais, je vous le jure, et voilà pourtant comme ils m'ont traité.

— Aussi, dit Paméla, tout le pays en parle.

— Oui.

— Et que comptez-vous faire ? reprit la jeune fille en se retournant vers Brutus.

— Tout ce que vous voudrez.

— Comment, ce que je voudrai ?

— Oui, oui ! Monsieur le comte m'a bien fait des offres avantageuses, il m'a promis beaucoup d'argent pour quitter le pays avec ma mère et ma sœur. Mais, quoi qu'on en dise, voyez-vous, ce n'est pas pour de l'argent que je ferai une pareille chose ; mais si ça vous convient, à vous, ajouta-t-il en s'animant, nous partirons. Je saurai bien forcer ma sœur à quitter le pays.

— Oh mon Dieu ! fit Paméla, en affectant un air indifférent, ça m'est bien égal, je vous jure.

— Ah ! fit Brutus, qui espérait que Paméla l'aiderait de ses conseils, et qui baissa la tête, comme accablé de la responsabilité qu'on lui faisait ; eh bien, alors je tâcherai de faire pour le mieux.

— Est-ce que vous préférez rester ? dit Paméla.

— Je ne sais pas, répondit Brutus d'un air désolé.

— Comment, dit Paméla, vous ne savez pas ?

— C'est que, reprit Brutus avec un véritable désespoir, je suis si malheureux, moi !

— Vous ?

— Oui, moi : ma sœur me déteste, ma mère ne m'aime pas, tout le monde me persécute et m'en veut ; et vous, mademoiselle Paméla, vous allez m'en vouloir aussi ; et cependant, Dieu m'est témoin, et je crois en Dieu, moi ! Dieu

m'est témoin que j'aurais donné mon sang pour que cela n'arrivât pas.

Paméla le regarda avec surprise, tant l'accent de sa voix était profond et ému.

— Hélas ! dit-elle, vous ne pouviez pas l'empêcher.

— Ah ! je l'aurais pu, repartit Brutus ; car enfin, plus d'une fois vous vous êtes étonnée de l'absence de monsieur Hector, vous en étiez triste, et j'aurais dû m'informer où il allait, car ce n'était pas naturel ; être près de vous et vous quitter ! il fallait donc qu'il en aimât une autre.

— Oui, dit Paméla amèrement, il en aimait une autre.

— Oh ! non, mademoiselle, il ne l'aimait pas, il ne pouvait pas l'aimer ; c'est une pauvre fille qui n'a pas de raison ; et vous, vous êtes un ange ; vous, vous êtes bonne, vous avez de l'esprit, vous êtes belle, on vous aime rien qu'à vous regarder, on vous aime rien qu'à vous entendre ; vous, on se mettrait à genoux pour vous prier comme une sainte Vierge... Oh ! non... non, il ne pouvait pas aimer ma sœur ; c'est vous qu'il aimait, je le sens bien, moi.

Paméla regarda encore Brutus, mais elle baissa les yeux devant le regard attendri dont il l'enveloppait.

— Oh ! n'ayez pas peur, reprit Brutus, il reviendra, il vous aimera, vous lui pardonnerez, vous serez heureuse.

— Non, dit Paméla confuse et émue de ces paroles prononcées d'une voix suppliante, non je ne serai pas heureuse, car je ne l'aimerai pas, moi.

— Oh ! ne dites pas cela, s'écria vivement Brutus, il ne faut pas être inflexible, il faut l'aimer : il a fait une faute, mais vous le rendrez bon, vous ; il sera ce que vous voudrez, je vous en réponds, moi ; dites-lui seulement comme il doit être, et il deviendra comme vous le méritez, je vous le jure, je vous le promets.

— Vous vous trompez, Brutus, lui dit tristement Paméla, vous le jugez d'après vous ; non, Hector ne m'aimera pas

comme j'aimerais, moi, comme vous m'auriez peut-être aimée, vous.

En disant cela, Paméla ne comprenait pas que Brutus pût l'aimer, et le lui disait comme si elle eût parlé à son frère ; et quoique cette parole touchât à la blessure de son cœur, Brutus ne la sentit pas, et il répéta machinalement, comme s'il se parlait à lui-même :

— C'est peut-être vrai ; ah ! oui, c'est vrai ! il ne vous aimera jamais comme moi !

C'était un aveu, et Paméla le comprit ; mais Brutus croyait ne pas avoir parlé, et il reprit en secouant tristement la tête :

— Tenez, mademoiselle Paméla, il paraît que c'est ainsi dans ce monde : les bons cœurs ne sont pas faits pour être heureux. Je vous crois, vous ne serez pas heureuse non plus.

Il s'arrêta pour essuyer une larme ; puis il ajouta avec un geste de la main, et comme s'il jetait sa destinée au vent :

— Mais enfin, vous serez riche, et moi je suis fait à la misère.

— Mais, lui dit Paméla émue et tremblante de la découverte qu'elle venait de faire, vous pouvez devenir riche aussi.

— Et pourquoi ? mon Dieu ! dit Brutus ; qu'est-ce que ça me fait d'avoir de la fortune pour moi tout seul ?

— N'avez-vous pas votre mère et votre sœur ?

— C'est vrai, je travaillerai pour elles ; elles ne m'en aimeront pas mieux, mais enfin j'aurai fait mon devoir, ça me consolera un peu.

— Mais vous n'étiez pas si triste il y a deux jours, et c'était la même chose.

— Oh ! non, reprit Brutus, c'est qu'il y a deux jours je ne savais pas encore...

Il s'arrêta, car alors il découvrit que c'était la douleur de

son amour qui parlait à son insu; il se mit à regarder Paméla en silence. Elle demeura immobile, les yeux baissés devant lui, ne sachant comment lui parler et n'osant le regarder de peur de lire la vérité sur son visage.

Quant à lui, il la contempla longtemps dans un muet examen; pour la première fois il la vit belle de toute sa beauté; pour la première fois il lui sembla qu'il pénétrait jusque dans son âme et qu'il en apercevait l'angélique douceur et la candide bonté. Tout l'amour qu'il éprouvait pour elle lui monta au cœur, l'étouffa et l'enivra.

Enfin, éperdu, brisé, vaincu par ce bonheur qui l'épouvantait, il tomba à genoux devant elle, et lui dit comme un condamné :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

Ce fut le tour de Paméla de contempler ce jeune homme prosterné sous son regard et qui n'avait eu de paroles que pour lui parler de son bonheur à elle; âme dévouée, cœur confiant, et qui ignorait que tant d'amour est une séduction, que tant d'abnégation est un titre; elle le regarda, et le prenant en pitié, elle lui dit en lui prenant la main:

— Oh! je ne vous en veux pas.

Il se releva et ils reprirent leur marche, lui se sentant pardonné, mais sans que ce pardon l'eût encore relevé à ses propres yeux; elle, se demandant pourquoi elle avait compris qu'il l'aimait et pourquoi elle ne regrettait pas qu'il l'aimât, car cela ne pouvait être qu'un malheur pour lui; et pourtant ce n'était pas vanité d'amour dans ce jeune cœur, ce n'était pas le bonheur d'un triomphe qui eût flatté d'autres femmes qui l'empêchait de plaindre Brutus; c'est que quelque chose murmurait en elle qui lui disait :

— Je serai malheureuse comme lui!

Et pourtant ce malheur prévu ce n'était pas encore celui de son amour pour Brutus; c'était l'absence de tout autre amour; elle ne croyait pas encore avoir attaché son

cœur à cet amour, mais elle sentait qu'il était détaché de tout autre.

Ce silence se fût longtemps prolongé si tout à coup une voix impertinente ne se fût fait entendre et n'eût arraché les deux jeunes gens à leur préoccupation ; cette voix était celle d'Hector.

— Eh bien ! s'écria-t-il d'un ton aigre, que faites-vous là à vous promener sentimentalement les bras balants ?

A l'aspect d'Hector, Paméla devint rouge, mais d'indignation. Brutus demeura troublé comme un coupable surpris en flagrant délit.

— Vous le voyez, dit Paméla, nous nous promenons.

— Il paraît que la conversation n'était pas très-intéressante, ma belle cousine, dit Hector en lui prenant la main.

— C'est vrai, reprit Paméla en la retirant ; nous parlions de vous.

— De moi ! dit Hector, à qui le ton et l'action de Paméla donnèrent l'alarme. Et qu'est-ce que vous en disiez, monsieur ? ajouta-t-il en se posant devant Brutus.

Brutus n'était ni assez faux, ni assez habile, pour trouver une réponse convenable à une question si soudaine ; il se tut, et Hector ajouta :

— Des sottises, sans doute, des impertinences !

Brutus se passa la main sur le front comme pour en écarter une pensée qui y était montée avec le sang, et il répondit d'une voix qu'il avait grand'peine à maîtriser :

— Ce que j'ai dit de vous, vous pouvez le demander à mademoiselle ; ce que j'en pense, je le dirai à votre père.

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle ?

— Ah ! s'écria Brutus avec un cri furieux, ah ! tenez, taisez-vous... Puis il ajouta sourdement, en lui jetant un regard menaçant : Vous ferez mieux de vous taire, croyez-moi !

— Mais enfin, qu'y a-t-il ? demanda Hector en se dandinant et en se retournant vers Paméla.

Elle se recula sans répondre, et s'éloigna après lui avoir jeté un regard de mépris ; et comme en s'éloignant elle passait près de Brutus, elle lui dit tout bas :

— Oh ! non, Brutus, je ne l'aimerai jamais, je vous le promets.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? s'écria Hector.

Brutus l'entendit à peine, un éclair d'amour venait de l'éblouir.

— Me répondrez-vous, monsieur ? qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Rien qui vous regarde, monsieur, répondit-il.

Et en parlant ainsi il sentait qu'il ne mentait pas ; quoiqu'elle n'eût parlé que d'Hector, c'était à Brutus qu'elle avait pensé ; et lui, comme si tout d'un coup sa nature se fût élevée à la hauteur de ce ciel qui s'était entr'ouvert pour lui, il répondit gravement à Hector :

— Monsieur, je dois avoir ce soir avec monsieur votre père une explication qu'il vous rapportera sans doute ; je souhaite qu'elle soit de nature à ne pas me forcer à venir vous en demander une autre.

A ce moment Brutus était l'égal de monsieur Hector de Lugano, et la meilleure preuve qu'il venait d'acquérir la conscience de sa dignité, c'est que ce ne fut plus par un cri de colère qu'il la montra, mais par une résolution calme.

Il salua froidement monsieur Hector et s'éloigna.

X

Vous voyez bien cet homme qui sort du parc, il a le même habit mal taillé, la même chaussure grossière, le même chapeau ébouriffé que tout à l'heure ; il a le même

visage et la même taille, mais il n'a plus la même allure, la même tenue, le même air; ce n'est plus le Brutus de tout à l'heure, c'est un autre, que personne ne connaît maintenant que lui-même; car une voix en laquelle il croit lui a dit ce qu'il était.

Laissez-le passer et ne l'insultez pas; car il a déjà assez de force d'esprit pour dédaigner la force de son corps et écraser d'un mot celui qu'une heure avant il eût brisé du poing. Prenez garde, ne touchez ni à la dignité ni au bonheur de ce Brutus-là; car il ne vous les abandonnera plus comme une proie qui est à la disposition de tout le monde.

Ne croyez pas cependant qu'à ce moment il pense, il réfléchisse, il calcule; non, il sent, il comprend plus largement, il vit plus haut et se trouve à l'aise dans cette extase de lui-même. Laissez-le donc passer sans rien lui dire et sans l'éveiller; respect au bonheur! Allez! croyez-nous, c'est une chose si rare ici-bas, une fortune si fragile et si fugitive qu'une heure d'un pareil bonheur, que la voix envieuse et chagrine qui vient le troubler nous semble aussi criminelle et aussi méprisable que celle qui insulte à la misère et au désespoir.

D'ailleurs, comme nous vous le disons, cela ne sera pas long, cela n'importunera pas longtemps ceux qui souffrent, il n'y a pas bien loin de cette vaste allée où il a aspiré la nouvelle vie qui l'anime, jusqu'à cette maison où l'attend la misère, le déshonneur, la folie, et peut-être la persécution.

Vous voyez bien qu'il y pense déjà, car il s'en éloigne; l'heure n'a pas sonné où il doit recevoir monsieur de Lugano, et jusqu'à cette heure il s'appartient; il ne doit compte à personne de sa pensée, et il l'emporte bien loin, à l'ombre de la nuit, dans un lieu solitaire et muet, où son âme pourra se plonger, chaste et nue, dans ce flot de bonheur qui l'inonde, sans craindre les regards curieux qui la feraient rougir et se voiler.

Quant à Paméla, que faisait-elle la jeune fille? car son tour était venu de s'interroger, et pour elle la réponse ne devait pas être difficile comme pour Brutus, car elle savait mieux que lui apprécier la valeur d'une sensation : c'était son privilége de femme ; elle savait mieux aussi où va la vie, et les chances qu'elle peut offrir à un amour quel qu'il soit : c'est le privilége du monde où elle avait été élevée.

Mais pour bien nous faire comprendre, il nous faut raconter comment elle procéda à cet examen, tandis qu'elle s'égarait solitairement dans les vastes allées du parc.

— Il m'aime, se dit-elle; oh ! oui, il m'aime, et de quel noble amour! Pourquoi le sort a-t-il placé si bas une âme si haute? Pourquoi celui-là ne peut-il pas m'aimer? car peut-être je l'aurais aimé, moi.

Voilà comment pensa la jeune fille qui, en ce moment, n'écoutait que la voix de son cœur; mais une voix du monde la fit s'arrêter, et cette voix lui dit :

— Quelle folie ! aimer cet homme! toi, belle et riche, destinée à briller dans le monde le plus opulent! Mais si tu l'aimais, par malheur, cet homme, tu ne pourrais pas l'épouser. Tu oserais encore moins te montrer à ses côtés en face de ce monde railleur qui t'attend. Hélas! on ne peut lui raconter les nobles qualités cachées qu'un pareil cœur possède, l'affection pure et profonde qu'il recèle; ce monde ne regarde que les dehors, et il ne verrait dans ton mari qu'un rustre gauche, sans savoir-vivre et sans élégance. Cet amour est impossible.

Puis, quand cette voix eut cessé de parler, celle du cœur revint qui lui répondit :

— En vérité, n'est-ce pas là une cruelle injustice? car si je suis née dans l'opulence, c'est parce que mon père, parti d'aussi bas que cet homme, a acquis cette fortune par son travail. Puis-je mépriser ce qu'est Brutus sans mépriser ce qu'a été mon père?

— Oui, disait l'autre voix ; mais ton père avait toutes les apparences de ce monde où il était arrivé; il en avait le langage, les manières, les habitudes.

Et le cœur répliquait aussitôt :

— Et pourquoi ne les acquerrait-il pas comme mon père les a acquises? Il est gauche ; en quoi? Ne parle-t-il pas avec aisance et justesse? et on apprend vite à saluer et à poser son chapeau en entrant dans un salon. Il a l'air commun d'un paysan...

Ici Paméla s'arrêta, car c'était vrai : le pauvre Brutus n'avait rien d'un élégant.

Alors elle le regarda en elle-même avec ses habits mal faits, ses gros souliers, ses mains rouges, son teint hâlé, ses cheveux négligés : elle le regarda comme elle le voyait tous les jours. — C'est vrai, pensa-t-elle en soupirant.

Mais la voix du cœur murmura doucement :

— Cependant ce visage est beau, ces yeux sont admirables, ces dents étincelantes; ces cheveux noirs sont brillants et souples, cette taille est svelte et élégante. Supposez un moment que ce ne soit pas un pauvre paysan mal vêtu; supposez qu'il soit né riche et qu'il sache, comme tant d'autres, se parer de sa beauté; mais il serait remarquable parmi les plus beaux de ceux que les femmes admirent!

Et voilà la jeune fille qui, en imagination, habille Brutus comme son cousin Hector, mieux que son cousin Hector, sans exagération, sans ridicule; et voilà qu'elle voit devant elle un beau jeune homme élégant, avec toute la mâle beauté d'une riche nature, toute l'élégance apprise d'une grande fortune; un beau fiancé à l'allure ferme, au regard hautain, au sourire bienveillant; elle lui prend le bras et le promène en le regardant d'en bas, elle frêle et petite, lui grand et fort, et elle voit que c'est un tableau charmant; et si elle rencontre une de ses amies, elle lui dit que c'est là son mari, et celle-ci le regarde d'un œil d'envie.

Or vous voyez bien que cette jeune fille aime ce jeune

homme; sans cela elle ne prendrait pas tant de soin de se prouver qu'elle peut l'aimer ; aussi elle se persuade et elle est heureuse.

Mais la voix du monde revient, aigre et fâcheuse, qui lui crie :

— Mais avec tout cela il faudra s'appeler madame Brutus!

— Mais, s'écrie l'amour avec impatience, mon oncle s'appelait autrefois d'un nom ignoble, et il s'appelle aujourd'hui le comte de Lugano. Je suis riche, moi, je lui achèterai une baronnie, un marquisat, si je veux. Je serai marquise si cela me plaît. Laissez-moi l'aimer.

Cependant le cœur se tait, tout ce rêve s'en va, et Paméla, désolée, se mit à pleurer en se disant :

— Et pourtant tout cela serait possible si je le voulais, si je l'osais!

Mais elle ne l'osera pas, elle le sent et elle sent alors qu'elle sera malheureuse. C'est ce qui fait qu'elle pleure, que pour la première fois de sa vie elle trouve qu'elle est une pauvre enfant abandonnée, qui n'a plus de mère à qui raconter, en se cachant dans son sein, ce qu'elle rêve et ce qu'elle souhaite ; qui n'a plus de père indulgent qui sacrifie les vaines convenances du monde à son unique fille chérie; et la pensée de cet isolement lui cause un désespoir si profond, qu'elle éclate en larmes et en sanglots.

Comme l'heure est venue où le comte de Lugano doit se rendre près de Brutus, le hasard fait qu'il passe près d'elle et qu'il la surprend, et lui demande ce qui la fait ainsi pleurer.

— Rien, monsieur, rien, lui répond-elle en s'essuyant les yeux.

— Rien? dit monsieur de Lugano, qui a vu Hector et qui, dans l'explication qu'il a eue avec lui, a appris la rencontre que son fils a faite de Paméla et de Brutus, et l'accueil qu'il a reçu de l'un et de l'autre ; rien ? dit-il, cela n'est pas probable, on ne pleure pas ainsi pour rien.

En parlant ainsi, le comte retient Paméla, qui veut s'éloigner : malgré l'obscurité, il cherche à voir l'émotion de son visage.

Mais monsieur de Lugano était mal venu à tenter un pareil examen ; il n'y a pas un instant que Paméla, dans sa douleur, le considérait comme un tyran qui voulait l'unir à un homme qu'elle détestait, et il vient pousser cette tyrannie jusqu'à inspecter sa douleur et à lui en demander compte. La jeune fille s'en indigne, toute sa colère éclate, et elle s'écrie.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, n'ai-je pas le droit de pleurer ? je fais tout ce qu'il vous plaît, ce me semble. Dans ce château solitaire où vous m'avez enfermée comme une prisonnière, où je ne vois personne, où tout le monde me laisse seule, je vis comme vous voulez que je vive ; je ne me plains pas, je ne dis rien ; mais je puis pleurer, je suppose ; je ne demande que la liberté de mes larmes : ce n'est pas trop d'exigence, je crois.

Le comte de Lugano la laissa parler sans l'interrompre, et le soupçon qu'il avait eu devint une certitude ; il se dit que Brutus avait instruit Paméla de la trahison d'Hector, et il jugea très-naturel que le dépit d'une femme s'exprimât avec cette vivacité. Du reste, ce dépit lui plut par sa véhémence et sa douleur ; il crut y voir la preuve d'un véritable amour pour Hector, amour irrité, mais qui pardonnerait bientôt.

Dans cette pensée, et pour commencer cette réconciliation par une flatterie, il lui dit doucement :

— Allons, Paméla, je devine ce qui vous afflige ; mais vous avez trop de supériorité d'esprit et de cœur pour croire aux propos d'un imbécile, et considérer une étourderie de jeune homme comme une affaire sérieuse.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, lui répliqua Paméla avec fierté, quand vous parlez des propos d'un imbécile.

— Ce que vous a rapporté ce sot de Brutus, fit le comte en patelinant sa phrase.

— Monsieur Brutus, repartit Paméla en faisant sonner le *monsieur*, ne m'a rien rapporté dont je ne fusse instruite.

— Quoi ! lui dit monsieur de Lugano, vous saviez...

— Oui, monsieur, je savais ce que vous appelez une étourderie de jeune homme, et je vous avoue qu'il m'est fort indifférent que ce soit une étourderie ou une affaire sérieuse, attendu que je n'ai aucun intérêt à juger les actions de monsieur votre fils.

Monsieur de Lugano sourit, et repartit avec la voix badine d'un homme qui est indulgent pour toutes ces petites simagrées de cœur :

— Allons, Paméla, ne soyez pas si méchante; une jeune fille s'occupe toujours de celui qui doit être son mari.

— Lui, mon mari ! dit Paméla avec colère.

— Ah ! fit le comte en riant, vous voilà si furieuse que vous allez me dire que vous n'en voulez pas.

Si monsieur de Lugano s'était arrêté là, il eût fort embarrassé Paméla, qui n'eût plus osé exprimer ce refus deviné d'avance comme une révolte d'enfant en colère; mais il ajouta :

— Comment avez-vous pu, vous, Paméla, écouter les dénonciations d'un pareil misérable ?

— Ah ! monsieur, s'écria Paméla prise d'une vive et sincère indignation; vous allez trop loin; que vous trouviez monsieur Brutus un sot et un imbécile, cela se peut, quoiqu'il y ait peut-être des gens qui méritent mieux que lui cette épithète; mais que vous l'appeliez un misérable, rien ne vous en donne le droit.

— Paméla, reprit le comte avec sévérité, vous oubliez à qui vous parlez !

— Je parle à mon tuteur, dit sèchement Paméla, je parle

à mon oncle, qui a dit lui-même que monsieur Brutus était un honnête homme.

— Ah! il y a honneur et honneur, répondit dédaigneusement monsieur de Lugano; je ne prétends pas dire qu'il ait volé; mais il sait peut-être le profit qu'on peut tirer d'un scandale habilement mené, et je devine où il veut en arriver.

— A quoi donc?

— A me faire payer à prix d'or l'imprudence de ce fou d'Hector en excitant des désunions dans ma maison.

A cette parole de monsieur de Lugano, toute la colère tumultueuse de la jeune fille sembla se résoudre en une indignation froide, mais forte.

— Ce que je puis vous dire, monsieur, répliqua-t-elle alors avec dignité, c'est qu'il n'a participé en rien à la résolution inébranlable que je prends ici de n'être jamais la femme de votre fils.

— Et pourquoi cela? dit le comte avec un dédain mêlé de colère.

— Parce que... Elle s'arrêta.

— Eh bien! parce que?

— Parce que... répéta-t-elle; mais elle s'arrêta encore.

Les raisons ne lui manquaient pas, mais elles étaient difficiles à dire à cause même de leur excellence, et Paméla se borna à redire :

— Parce que je ne veux pas.

— Très-bien! très-bien! dit monsieur de Lugano en riant et en reprenant son air paternel.

— Je vous jure que je ne veux pas.

— Bien! bien! reprit-il encore du même ton, rentrez chez vous, nous parlerons de cela plus tard.

Il embrassa Paméla sur le front, et il s'éloigna en pensant qu'il fallait laisser passer cet orage de colère féminine, et en maudissant la sottise de son fils qui lui avait suscité ces embarras et ces ennuis.

Il n'avait pas fait dix pas que Paméla se reprochait déjà sa lâcheté et se disait dans son cœur :

— Ah ! j'aurais dû lui dire pourquoi je ne veux pas ; j'aurais dû lui dire que c'est parce que celui qu'il appelle un sot et un misérable me semble à moi avoir plus d'esprit et de cœur que celui qu'il appelle un étourdi ! Un sot et un misérable ! répétait-elle comme si ces deux mots l'avaient blessée profondément, ah ! je sais bien lequel des deux mérite ces noms, c'est...

Elle entendit la voix d'Hector qui l'appelait dans le parc.

— Ah ! le voilà ! s'écria-t-elle tout haut en s'enfuyant et en prenant de longs détours pour rentrer au château sans rencontrer Hector et pouvoir s'enfermer chez elle.

D'après ce que nous venons de raconter, il nous semble que si la partie du pauvre Brutus n'était pas entièrement gagnée dans le cœur de Paméla, celle du grand Hector y était complétement perdue.

Et cependant peut-être, sans des circonstances qui ne dépendaient point de la volonté de ces deux jeunes gens, tout cela eût-il été comme le prévoyait monsieur de Lugano. Cette colère eût cédé au temps et aux remontrances, le mariage fût venu, Paméla eût rêvé six mois à Brutus après avoir épousé Hector ; et peut-être, au bout de quarante ans, quand elle eût été vieille et grand'mère, elle eût raconté en souriant à sa petite-fille qu'en sortant du pensionnat elle avait failli s'amouracher d'un pauvre maître d'école, tant elle était folle et romanesque.

Mais Dieu ne voulut pas que cette âme naïve finît, comme tant d'autres, par professer un jour les banales doctrines de la convenance pour se mentir à elle-même et traiter de fausse exaltation la seule émotion vraie qu'elle eût éprouvée.

Car c'est en cela que les passions factices du monde sont détestables : c'est qu'après avoir dépravé tous les

sentiments naturels de l'âme, elles vont jusqu'à dégrader le souvenir qui nous en reste.

Cependant, comme nous l'avons dit, monsieur de Lugano s'était éloigné, et il n'était point sorti du parc qu'il ne pensait déjà plus à la colère de Paméla.

En premier lieu, comme tous les hommes qui savent la vie, il dédaignait ces petits obstacles qui ne coûtent à vaincre qu'un cœur à désoler; d'une autre part, il avait précisément au sujet de Brutus des préoccupations d'un caractère bien plus grave et qui devaient faire taire les autres.

Toutefois une chose assez étrange se passait dans l'esprit de monsieur de Lugano : cet homme qui, en présence de circonstances d'une haute gravité et d'une effrayante responsabilité, avait toujours montré une grande rapidité de résolution et une inconcevable fermeté à accomplir ce qu'il avait résolu, s'en allait incertain et épouvanté de ce qu'il devait faire.

Quand il arriva à la cabane de Brutus, celui-ci venait de rentrer, il était monté dans sa mansarde pour prendre les papiers de monsieur de Lugano, de façon que celui-ci fût introduit par Rosalie qui le conduisit dans sa chambre.

— Ma mère, dit la jeune fille en entrant, voici monsieur le comte de Lugano; c'est ce bon seigneur chez qui travaille mon frère Brutus; il vient pour lui parler, vous allez rentrer dans votre chambre.

La folle, qui était assise dans un coin, les coudes appuyés sur une table et la tête dans ses mains, répondit sans se déranger :

— C'est bon, je le connais le comte de Lugano, c'est un homme généreux, il m'a donné à manger ce matin.

— Vous vous souvenez de cela? lui dit le comte en s'approchant d'elle pour voir l'effet que lui produirait le son de sa voix.

La mère de Brutus releva la tête, regarda le comte et lui répondit avec un petit signe d'intelligence joyeuse :

— Oui, je me souviens, je me souviens...

Elle reprit sa posture, comme quelqu'un qui ne veut plus être interrompu.

Cependant Rosalie insista pour la faire sortir, et monsieur de Lugano la pria de la laisser tranquille et se mit à considérer Rosalie, qui paraissait bien moins embarrassée qu'il ne l'était lui-même de cette rencontre. En tout cas il répugnait à un homme, en qui l'habitude du monde inspirait des ménagements de politesse vis-à-vis d'une femme, quelle qu'elle fût, d'engager devant elle une discussion où elle devait être en cause.

Il lui dit alors :

— Mademoiselle, monsieur votre frère n'est-il pas ici ? c'est à lui que je voudrais parler.

— Pardon, monsieur le comte, lui répondit Rosalie, il est dans sa chambre où il met en ordre les papiers qui vous appartiennent ; mais comme je suis la plus intéressée à l'entretien que vous allez avoir avec lui, je vous demanderai la permission d'y assister.

Cette proposition, et le ton décidé dont elle fut faite, sembla lever le scrupule de monsieur de Lugano, et il dit à Rosalie avec beaucoup de cette hauteur qu'il jouait à merveille comme tous les sentiments :

— Comme il vous plaira, mademoiselle. D'ailleurs, monsieur votre frère vous a, je pense, fait part de mes intentions ; il ne s'agit plus que de savoir si vous les acceptez ou non.

— Monsieur le comte, lui dit Rosalie, mon frère est un pauvre garçon à qui l'on peut dire tout sans qu'il s'en offense et sans qu'il le comprenne ; c'est pour cela que j'ai voulu savoir si vous oseriez me les dire à moi-même.

Monsieur de Lugano se retourna comme si quelqu'un de ses gens lui eût dit une impertinence ; mais le regard de

mépris dont il comptait confondre l'audace de cette créature s'arrêta devant l'assurance du regard de Rosalie.

Cependant il reprit vivement :

— Si j'oserai vous répéter mes propositions ? Mais vous osez bien rester devant moi, vous qui avez porté le désordre dans ma famille et compromis mon fils ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, repartit Rosalie. Quel désordre ai-je porté dans votre famille, et en quoi ai-je compromis votre fils ?

— Mais ne l'avez-vous pas attiré chez vous, n'avez-vous pas excité en lui une passion ridicule, et qui peut arriver jusqu'à la rupture d'un mariage arrêté depuis longtemps ?

— Je vous comprends encore moins, dit Rosalie ; vous m'accusez d'avoir attiré votre fils chez moi, veuillez me dire par quels moyens j'y serais arrivée, si monsieur Hector ne s'était pas présenté de lui-même dans cette maison ? Vous dites que j'ai excité en lui un amour ridicule : il peut y avoir du ridicule à m'aimer, mais vous trouverez bien naturel que je ne l'aie pas deviné. J'ai rompu un mariage arrêté longtemps d'avance ; de qui pouvais-je savoir vos projets, si ce n'est de votre fils ? et probablement ils n'étaient pas aussi arrêtés dans son esprit que dans le vôtre, car il ne m'en a pas fait part. et rien au monde ne devait me faire croire qu'il eût de pareils engagements lorsqu'il me parlait sans cesse, à moi, de mariage.

— Ce n'est pas possible ! s'écria monsieur de Lugano.

— Si vous doutiez de ce que je dis, les lettres qu'il m'a écrites tous les jours vous en fourniraient la preuve.

— L'imbécile ! s'écria monsieur de Lugano, emporté par la colère que lui causait cette découverte.

Peut-être, si Rosalie avait obéi à sa conviction comme monsieur de Lugano, elle eût reconnu que l'épithète était juste ; mais le rôle qu'elle s'était tracé d'avance était trop supérieurement compris pour qu'elle ne s'indignât pas de cette exclamation, et elle repartit fièrement :

— Et à quel titre vous imaginez-vous donc, monsieur, que j'aie reçu les visites de monsieur votre fils ?

Monsieur de Lugano haussa les épaules et repartit :

— Mais enfin, mademoiselle, vous n'étiez pas assez folle pour croire qu'un homme de sa fortune et de son rang pût épouser une personne comme vous !

— Je pouvais bien le croire, lorsqu'il le croyait, lui, dit Rosalie.

— Eh ! mon Dieu ! fit monsieur de Lugano, il n'y a jamais pensé !

— Il me mentait donc, monsieur, dit Rosalie, lorsqu'il me le jurait et me l'écrivait ?

— Vous n'en auriez jamais dû douter, dit le comte, si vous aviez bien voulu vous rappeler la distance qui vous sépare.

— C'est lui qui l'a oubliée, monsieur, et s'il veut bien vous montrer les lettres que je lui ai répondues, vous verrez combien de fois j'ai essayé vainement de la lui rappeler.

Monsieur de Lugano s'était attendu à des cris, à des larmes, à des menaces de scandale et de suicide, et il s'était armé contre tout cela; mais dans une pareille affaire il ne prévoyait pas une discussion si posée et dans laquelle jusque-là il n'avait pas l'avantage : aussi voulut-il en sortir, et pour cela il dit subitement à Rosalie :

— Mais enfin, mademoiselle, quelles sont vos intentions ?

Rosalie fut assez embarrassée ; car, ainsi qu'elle l'avait dit à Brutus, ce n'était pas pour peu qu'elle voulait avoir été séduite ; il fallait donc dire ce qu'elle avait évalué son malheur, et cela n'était pas aisé dans la position hautaine qu'elle avait prise vis-à-vis de monsieur de Lugano ; mais le génie de Rosalie vint à son aide, et elle repartit sans se déconcerter :

— Je n'ai pas de prétentions, monsieur, j'ai des droits, et c'est à vous que je m'adresse pour les reconnaître.

— Des droits? dit le comte; je ne vous en reconnais aucun, si ce n'est à ma commisération pour votre erreur, si elle a jamais été de bonne foi.

— A votre commisération! s'écria Rosalie, qui cette fois parla selon son âme, tant ce mot la blessa dans son insolence, à votre commisération! Si j'avais parlé à un homme d'honneur, il eût dit à sa justice.

— Est-ce pour m'insulter, dit le comte, qu'on m'a fait venir ici?

— Si vous y êtes, répliqua Rosalie, c'est de votre volonté, comme votre fils; si quelqu'un y est insulté, c'est moi qui le suis par vous comme je l'ai été par votre fils.

— Je me retire, dit le comte; je croyais que vous voudriez me comprendre, mais puisqu'il n'en est rien, je n'ai plus rien à vous dire.

En ce moment Brutus était rentré; il entendit la phrase du comte, et jetant devant sa mère les papiers qu'il tenait, il dit à monsieur de Lugano :

— Mais vous avez quelque chose à me dire à moi, monsieur, du moins vous me l'avez annoncé, et je suis prêt à vous entendre.

Monsieur de Lugano se trouvant seul dans cette maison à une heure aussi avancée de la nuit, se sentit pris d'une espèce d'effroi; il lui sembla qu'il était tombé dans un piége où il laisserait plus qu'il ne voulait de sa fortune et de sa considération, et il répondit :

— Il sera temps demain.

— Non! s'écria la folle, qui se leva tout à coup comme éveillée par cette phrase, pas demain! qu'il te donne la grâce tout de suite, jamais demain! jamais!

En disant cela elle alla se placer devant la porte comme pour barrer le passage à monsieur de Lugano.

Le comte tressaillit, et une pâleur livide se répandit sur son visage.

Brutus prit doucement sa mère par le bras et la fit se

rasseoir sur la table ; alors, comme un enfant qui change d'idées à chaque instant, elle se mit à regarder curieusement les papiers posés devant elle.

— Ma mère a raison, dit Brutus, car demain c'est à votre fils que je demanderai l'explication que vous êtes venu pour me donner.

— Vous ? dit le comte en regardant Brutus d'un air stupéfait, tandis que Rosalie considérait son frère avec non moins de surprise ; vous ? répéta-t-il.

Sans doute Brutus se trompa sur le sentiment qui avait fait faire à monsieur de Lugano cette vive exclamation ; car il lui répliqua :

— Moi ! monsieur, car le frère qui demande compte de l'honneur de sa sœur est l'égal, je suppose, du misérable qui a tenté de la séduire.

— Vous ? répéta encore le vieillard.

— Et si le comte de Lugano l'oubliait, dit Brutus impérieusement et dominé par la pensée que ce *vous* était un cri de dédain, je lui rappellerais l'opinion qu'avait jadis de l'égalité des hommes le citoyen B...

A ce nom, la folle se leva encore et cria, tandis que son regard égaré parcourait la chambre :

— Ah ! oui... ah ! ah ! oui... le citoyen B... oui... la guillotine... oui... oui... B... le bourreau... la guillotine... Je me souviens... *Ah ! ça ira... ça ira...*

Ce chant, commencé avec éclat, s'éteignit dans une espèce de murmure sourd, et elle retomba sur sa chaise, tandis que monsieur de Lugano demeurait immobile et que Brutus se remettait en mémoire l'étrange scène du matin et se demandait s'il n'avait pas à demander compte à monsieur de Lugano d'autre chose que de l'indignité de son fils ; il considéra l'attitude épouvantée de cet homme, et ses soupçons devinrent plus assurés.

Monsieur de Lugano, en s'arrachant à l'effroi qui l'avait saisi, rencontra son regard qui l'examinait avec une atten-

tion menaçante ; et comme s'il eût deviné ce qui se passait dans le cœur de Brutus, il lui dit :

— Eh bien ! oui, l'explication que vous voulez doit avoir lieu, mais elle n'est pas celle que vous attendez. Ce n'était pas pour vous parler de mon fils ni de votre sœur que j'étais venu, mais de vous et de votre mère.

— Vous la connaissez ? lui dit Brutus.

— C'est à quoi je vous répondrai, répliqua le comte, quand vous m'aurez appris qui elle est et ce qui l'a réduite à ce misérable état.

Brutus commença alors le récit que nous avons fait au commencement de ces pages ; il dit comment une pauvre femme avait été trouvée mourante dans un fossé du chemin, avec une enfant qui était Rosalie, et comment elle était accouchée, à l'hospice des fous, d'un autre enfant qui était lui-même.

Brutus avait fait ce récit en examinant sa mère, comme pour voir s'il éveillerait en elle quelque souvenir ; mais depuis qu'il avait commencé à parler, la folle avait paru ne plus rien entendre, et elle s'était mise à parcourir les papiers placés devant elle.

Brutus avait fini, et monsieur de Lugano dit curieusement :

— Et elle n'a gardé aucun souvenir de ce qu'elle était autrefois ?

— Aucun, malheureusement, dit Brutus.

— Alors, dit froidement monsieur de Lugano qui s'était remis peu à peu de son agitation, je me suis trompé, je ne la connais pas.

A peine avait-il dit ce mot, que la folle poussa un cri terrible, et frappant avec rage du poing sur la table, elle répéta avec une exaltation inouïe :

— C'est faux ! c'est faux !

— Quoi donc ? lui dit Brutus qui croyait qu'elle répondait aux dernières paroles du comte.

— Tout ce qui est écrit là est faux, s'écria-t-elle... c'est un infâme imposteur qui l'a écrit... c'est faux !

— Mais, dit Brutus, ce sont les mémoires de monsieur le comte de Lugano.

— Ce n'est pas vrai ! c'est l'histoire de l'infâme B... Je le connais, moi, l'assassin, l'infâme, le bourreau, je le connais ! Tiens, écoute, tu vas voir...

Elle prit le manuscrit et lut ce qui suit avec une colère furieuse :

XI

C'était un feuillet du travail dicté par le comte de Lugano à Brutus, et que celui-ci avait emporté chez lui quelques jours avant pour le mettre au net.

La folle le lut à haute voix, non pas avec la suite que nous allons mettre à le rapporter, mais avec des exclamations, des trépignements, des cris d'indignation que l'on comprendra bien plus aisément quand on aura lu le récit et appris les souvenirs qu'il rappelait à la malheureuse mère de Brutus.

« Le lendemain de cette lettre horrible, écrite par Couthon à la Convention nationale, et dans laquelle il disait que le seul moyen qu'on eût employé pour régénérer Lyon c'était la destruction totale, il m'arriva une aventure bien cruelle et sur laquelle je désire donner ici quelques éclaircissements, attendu que dans le temps on a fait courir à ce sujet des bruits auxquels il est de mon honneur de donner le démenti le plus formel.

» C'était le matin du 21 octobre.

» Ravel, mon secrétaire, entra dans ma chambre, que je n'étais pas encore levé ; il m'annonça qu'une jeune femme demandait à me voir, et que l'insistance qu'elle

mettait dans sa prière était si vive qu'il ne s'était pas senti le courage de la refuser. A cela Ravel ajouta que cette femme était fort belle, et je compris alors d'où lui venait sa pitié.

» Ravel, qui m'avait été pour ainsi dire imposé par le club des Jacobins, et qui remplissait près de moi plutôt les fonctions d'un espion dirigeant que celui d'un secrétaire dévoué, Ravel, dis-je, modèle de cruauté et d'exaltation, était complétement soumis à l'empire que les femmes exerçaient sur son cœur et sur ses sens.

» Je ne m'étonnai donc pas de l'intérêt qu'il prenait à cette femme; et pour la soustraire aux propositions infâmes qu'il était capable de lui avoir faites, je me hâtai de m'habiller et de la recevoir. Elle entra. Ravel ne m'avait pas trompé : cette femme était d'une grande beauté; il me sembla voir la Vénus éplorée[1] se présenter à mes yeux.

» Ravel, qui l'avait introduite, ne quittait point le cabinet où je l'avais reçue; je lui dis de se retirer, mais presque aussitôt, à l'air menaçant avec lequel il m'obéit, je devinai que je venais d'éveiller en lui un sentiment de haine contre cette femme et de défiance contre moi.

» A peine fûmes-nous seuls que cette femme se précipita à mes pieds en me demandant la grâce de son mari, qui depuis la prise de la ville était détenu dans les prisons.

» La douleur de cette épouse infortunée était si grande, sa tête si exaltée, qu'oubliant toute mesure vis-à-vis d'elle-même, et, je puis dire aussi, vis-à-vis de moi, elle alla jusqu'à m'offrir ses faveurs pour prix de cette grâce qu'elle demandait avec des larmes et des cris déchirants. J'excusai son erreur et je rejetai ses offres avec pitié.

1. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien remarquer que nous citons *textuellement* les mémoires de monsieur de Lugano, et ils se souviendront que le style de l'ex-sénateur devait nécessairement tenir un peu des habitudes de l'Empire.

» Cependant ce désespoir si vrai m'avait attendri; je cherchai le moyen de sauver cette malheureuse. Cela ne me semblait pas difficile, et voici pourquoi :

» Dans les premiers jours de la prise de Lyon, on avait arrêté tout ce qui paraissait suspect. Et je dois l'avouer, à ce moment il fallait bien peu de chose pour mériter ce titre de suspect.

» En effet, un des bataillons qui défendaient cette ville contre l'armée républicaine avait adopté, durant les chaleurs du mois d'août qui furent excessives, l'usage des pantalons de nankin, ce qui l'avait fait nommer par les soldats de l'armée révolutionnaire, *royal-nankin*; il en résulta que lors de la prise de la ville tous les individus qui furent trouvés vêtus de pantalons de cette étoffe furent provisoirement arrêtés.

» Cette mesure avait non-seulement encombré les prisons existantes, mais avait forcé l'autorité d'en créer de nouvelles, et les églises étaient remplies de prisonniers. En raison de cet encombrement, la surveillance était difficile, et même on peut dire qu'il n'y en avait point. On n'avait même pu, dans les premiers moments, dresser de liste nominative des détenus, et on les avait pour ainsi dire remis en compte aux officiers des troupes qui étaient chargées de les garder.

» On leur donnait deux ou trois cents prisonniers, et ils devaient représenter deux ou trois cents prisonniers, sans qu'ils fussent responsables de tel individu plutôt que de tel autre.

» Il était arrivé que, de cette façon, des hommes notoirement compromis s'étaient évadés en se faisant remplacer par de pauvres gens qui n'avaient qu'à se nommer plus tard pour être relâchés.

» Les officiers de l'armée, à qui le rôle de geôlier déplaisait en général, étaient très-faciles sur ce genre de substitution; ainsi, quand ils avaient laissé entrer dix

hommes avec des permis dans la prison qui leur était confiée, ils laissaient sortir dix hommes sans vérifier si ceux qui sortaient étaient les mêmes que ceux qui étaient entrés. Cette ruse avait sauvé beaucoup de proscrits dans le commencement de l'occupation de la ville, mais on commençait à y mettre ordre.

» Toutefois elle était encore praticable pour un détenu obscur comme devait être, selon ce que je pensais, le mari de la femme qui m'implorait, et je lui proposai de s'en servir : elle accepta avec la plus vive reconnaissance ; mais je crus m'apercevoir que je m'étais mépris sur le rang de cette femme, quand elle me répondit :

» Il nous reste plus d'un serviteur dévoué qui ne craindra pas d'exposer sa vie pour sauver celle de son maître.

» Cette phrase me donna à penser qu'il s'agissait de quelque prisonnier plus important que je ne croyais ; mais je ne voulus pas rétracter ma parole.

» Je lui donnai un laisser-passer pour un nommé Jacques Priot, afin d'entrer dans la cathédrale pour y voir un certain Philippe Romèl, son débiteur. Ces noms étaient supposés et ne pouvaient plus tard compromettre personne, si la substitution devait s'accomplir.

» Seulement, attendu le soupçon secret que j'avais conçu qu'il s'agissait de sauver un homme important, je recommandai très-expressément à sa femme de ne se présenter à la prison que le lendemain de très-grand matin, et de façon à ce que tout fût accompli avant que les nombreux espions qui rôdaient toujours autour des prisons ne pussent faire obstacle au succès de notre ruse en reconnaissant le prisonnier.

» Elle me remercia de la manière la plus touchante ; mais dans son effusion, la malheureuse laissa échapper un mot qui devait la perdre.

» — Homme généreux, me dit-elle, il faut que vous sachiez quel service vous avez rendu à une noble famille.

Si mon mari avait été reconnu, rien au monde n'aurait pu le sauver.

» Par un pressentiment remarquable de ce qu'une pareille confidence pouvait avoir de fatal, je la congédiai sans vouloir en entendre davantage; mais elle insista en me disant :

» — Adieu donc, monsieur; mais comptez sur l'éternelle reconnaissance de la marquise de Favières, et veuillez en recevoir ce gage.

» Je l'avoue, ce nom me surprit; nous savions que monsieur de Favières était dans la ville, on l'avait fait chercher partout sans le trouver et sans se douter qu'il était en notre pouvoir.

» Je dois le dire : si j'avais connu ce nom plus tôt, j'aurais hésité à sauver le marquis par le moyen que je venais d'employer; mais, encore une fois, je ne voulus pas rétracter ce que j'avais moi-même offert, et je poussai la marquise dehors en lui disant :

» — Je ne sais rien, madame, je n'ai rien entendu.

» En ouvrant la porte, j'aperçus dans le salon qui précédait mon cabinet, l'atroce figure de Ravel.

» Il entra, et ce fut seulement alors que je remarquai sur ma table un portrait entouré de diamants d'une grande valeur, que la marquise y avait laissé. Je le cachai, supposant que Ravel n'avait pas eu le temps de l'apercevoir; mais il l'avait non-seulement vu, mais encore il avait entendu le nom de la marquise. Cependant il n'en témoigna rien. Seulement, une heure après, il était chez Couthon, où il me dénonçait comme traître à la patrie.

» Couthon ne fit point d'éclat, pour rendre sa vengeance plus sûre.

» Le lendemain, des agents apostés dans l'intérieur de la prison suivirent l'homme qui se présenta avec mon laisser-passer, et dès qu'il se fut approché du prisonnier qu'il cher-

chait, ils s'emparèrent à la fois du marquis de Favières et du brave domestique qui s'était dévoué pour lui.

» Tous deux furent conduits devant le tribunal révolutionnaire qui siégeait en plein air sur la place Bellecour; tous deux y furent condamnés à mort, et conduits sur l'heure au lieu de l'exécution, où leur tête tomba.

» Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'appris que la marquise, qui depuis le mâtin attendait son mari à un endroit convenu, le vit passer pour aller au supplice. Il paraît qu'elle le suivit, et qu'à l'aspect de la mort terrible qu'il subit, sa raison, déjà affaiblie par le désespoir, se perdit tout à fait; elle s'enfuit en emportant dans ses bras sa fille, et alla, dit-on, se précipiter dans le Rhône, où elle périt avec son enfant.

»Voilà les faits de cette aventure dans toute leur vérité. Et cependant ils ont servi de base à deux calomnies bien contradictoires.

» Couthon s'en arma pour demander ma mise en jugement à la Convention nationale, comme traître à la liberté, et ayant reçu de l'argent pour faire évader des prisonniers; et, d'un autre côté, on osa dire qu'après avoir abusé de la faiblesse et de la douleur de la marquise, c'est moi-même qui avais dénoncé son mari à la justice révolutionnaire....»

Comme nous l'avons dit, la folle n'avait pas lu toute cette relation sans l'interrompre par des cris furieux et des imprécations menaçantes, mais elle avait cependant été jusqu'au bout sans expliquer l'intérêt direct qu'elle y pouvait prendre. Ce ne fut que lorsqu'elle fut arrivée aux dernières phrases que son visage prit une sauvage expression de triomphe, puis elle s'arrêta, et regardant autour d'elle avec un égarement qui n'était déjà plus de la folie et qui semblait être du désespoir, elle dit d'une voix sourde :

— Une calomnie! il a dit que c'était une calomnie... le bourreau...

— Ma mère, dit Brutus d'une voix également sombre et en s'approchant d'elle, ma mère, était-ce donc la vérité ?

— Qui a écrit cela ? dit-elle brusquement.

— C'est moi, dit Brutus, mais voilà l'homme qui me l'a dicté.

La mère de Brutus s'approcha de monsieur de Lugano; mais soit que, dans le chaos de souvenirs qui s'éveillaient en elle, l'image de cet homme ne fût pas encore débarrassée de toutes les ombres qui la couvraient, elle le regarda sans avoir l'air de le reconnaître, et répondit aussitôt :

— Il a menti comme lui! il a menti !

— Alors elle se mit à se promener la tête basse et comme quelqu'un qui cherche au hasard un objet qui est à terre; un murmure sourd et confus sortait de sa poitrine; il y avait dans cette intelligence un horrible combat entre la raison et la folie, entre le souvenir et l'oubli.

Le comte de Lugano, retiré dans un coin, se taisait, ne sachant comment s'échapper de cette fatale chambre; sa présence d'esprit, son courage, tout lui manquait; cependant il voulut fuir encore, et il s'approcha de Brutus en lui disant :

— Venez demain chez moi, tout s'expliquera sans doute.

— Demain ! répéta la pauvre femme en délire, encore demain ! Non, tout de suite! tout de suite !

En disant cela elle saisit Brutus par le bras, et le poussant jusqu'à la table, elle lui cria :

— Eh bien, toi, puisque tu as écrit le mensonge, écris la vérité !

— Ma mère... dit Brutus qu'alarmait l'exaltation inouie de la malheureuse.

— Écris! écris ! écris! lui dit-elle avec rage.

Brutus fit semblant d'obéir, et alors elle se mit à faire le récit suivant, qu'ils écoutèrent tous dans un silence plein d'anxiété :

— Oui, c'est vrai, la marquise de Favières était belle et

jeune... elle était heureuse, elle était aimée... Henri, ô mon bon et noble Henri, que j'aimais comme Dieu, que j'honorais comme lui... Il le voulut, j'obéis; quand il s'enferma dans Lyon, il me força de quitter la ville avec mon enfant, ma Louise, mon unique enfant... le seul gage de notre amour.

Je m'en allai à Vienne, et je l'attendis... Tout le temps que dura le siége, Georges, mon vieux serviteur, Georges parvint à entrer dans la ville et à en sortir pour me donner de ses nouvelles. Mais quand Lyon fut pris..... plus de nouvelles de Henri; il fallait mourir ou le retrouver... Je me déguisai en paysanne, et je partis avec Georges et ma fille...

J'arrivai, et au bout de quelques jours Georges apprit, d'un détenu qui avait été relâché, que le marquis de Favières était à la cathédrale, mais que personne de ceux qui l'avaient reconnu n'avait eu la lâcheté de révéler son nom aux assassins de la ville.

C'est alors que j'espérai le sauver.

On m'avait informée qu'un des représentants du peuple faisait commerce de la vie des prisonniers, et que je pourrais lui acheter la vie de mon mari.

— De votre mari? s'écria Rosalie.

— Oui, lui dit sa mère, est-ce que je ne suis pas la marquise de Favières encore? Elle regarda autour d'elle avec fierté et ajouta : Qui en doute ici ?

— Vous, ma mère, répéta Rosalie avec un accent de joie, la marquise de Favières !

— Oui, moi, répondit l'infortunée en reprenant son air hagard, comme si cette interruption lui eût fait perdre le fil de ses souvenirs, oui, moi; et j'avais une fille, une enfant que j'aimais; ils me l'ont tuée aussi. Mais c'est égal, je disais la vérité, et on le tuera aussi, le misérable! on le tuera et sa fille aussi!

La folie revenait.

Brutus, dont l'anxiété devenait horrible de moment en moment, dit à sa sœur :

— Silence! laisse-la parler... Oh! répéta-t-il en faisant à monsieur de Lugano un signe impératif pour le faire rester à la place qu'il voulait quitter... qu'elle parle!... il faut qu'elle parle et que tout le monde l'écoute!

— Mais écrivez donc, monsieur! lui dit sa mère avec rudesse.

Brutus prit une plume, et la marquise continua :

— Oui, je voulais le sauver; je le voulus. On m'avait dit que celui qui vendait ainsi la tête de ses victimes au détriment du bourreau s'appelait B...

— Ce n'est pas vrai! s'écria monsieur de Lugano en se soulevant avec terreur; ce n'est pas vrai!

— Ah! taisez-vous! lui dit Brutus en s'élançant vers lui et en le rejetant sur sa chaise, tremblant et anéanti.

Mais la malheureuse marquise ne parut pas s'irriter autant que Brutus de cette dénégation.

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle sans se tourner, ce n'était pas vrai; car je lui en offris de l'or, à cet homme; je lui en avais apporté mes poches pleines; mes bijoux, mes diamants, j'étalai tout à ses pieds... L'infâme! l'infâme ne regardait que moi, et il me disait :

— Ce ne sont point tes richesses que je veux, belle Henriette; ce ne sont pas tes bijoux, tes diamants, c'est toi, et toi seule!...

Monsieur de Lugano murmura sourdement :

— Elle est folle.

— Folle! dites-vous, s'écria la marquise avec éclat, folle!... Je l'ai été... oui, je l'ai été ce jour-là...

Savez-vous ce qu'il fit, le bourreau? le savez-vous?

Il demeurait sur la place de la Mairie, là où on tuait... Il ouvrit une croisée et m'y traîna... Il me força à voir trancher une tête, et le cannibale, penché à mon oreille, me dit : Voilà ce qui attend ton mari... Veux-tu?

A la première tête, je dis : Non! Il m'en fit regarder une seconde... Je ne mourus pas d'horreur, et il me répéta : Veux-tu?... Je dis : Non! A la troisième, oui, à la troisième je devins folle et je dis : Oui!

Un cri d'horreur s'échappa de la poitrine de Brutus et de Rosalie, un sourd gémissement de désespoir de celle de monsieur de Lugano.

La marquise reprit en se posant fièrement :

— Je dis oui! Ah! cela vous semble infâme et lâche à vous autres qui n'avez pas vu tomber trois têtes sous le couteau; et chacune de ces têtes me montrait les traits de Henri, elles lui ressemblaient, elles me parlaient, elles me criaient : Oui! Je n'ai fait que répéter ce qu'elles me disaient. J'ai dit oui, pour lui obéir, pour le sauver...

En parlant ainsi, une expression de désordre inouï et d'exaltation encore insensée rayonnait dans le visage de la marquise, et Brutus s'écria avec un accent terrible :

— Et pourtant il ne fut pas sauvé!

— Non, répondit sa mère. Vous pouvez laisser le reste, tout y est vrai; oui, il alla dénoncer lui-même sa victime.

— Non! sur mon âme, non! s'écria le comte de Lugano hors de lui; ceci au moins n'est pas vrai, vous devez le savoir, madame; vous devez vous rappeler Ravel... Vous l'avez vu; il vous menaça.

— Je ne connais pas Ravel, dit la marquise toujours marchant et piétinant au hasard. Je connais B... qui m'a déshonorée, qui a tué mon mari... Il l'a si bien tué, monsieur, dit-elle en regardant le comte en face, que le sang de Henri est tombé jusque sur mes mains et sur la tête de mon enfant.

A ce moment elle s'arrêta, et saisissant le comte à la gorge, elle s'écria d'une voix forcenée :

— Bourreau! qu'as-tu fait de ma fille?

Elle venait de le reconnaître.

XII

Enfin la malheureuse, qui pendant vingt ans avait vécu dans les ténèbres d'un complet oubli du passé, venait de rentrer dans ce domaine de la pensée perdu depuis si longtemps.

Mais de même que l'exilé, qui revient dans le pays où il a vécu autrefois, ne reconnaît pas tout d'un coup tous les sentiers accoutumés, de même la folle ne devait pas ressaisir ensemble tous ses souvenirs.

D'ailleurs, il y avait dans la position de cette Henriette de Favières, dont le nom et le titre s'étaient si étrangement révélés à ses enfants, il y avait une circonstance bien particulière, c'était la barrière qui séparait ses souvenirs de folie de ses souvenirs de raison. C'était cette disjonction des deux moitiés de sa vie auxquelles il manquait un point de suture pour les unir l'un à l'autre.

Ainsi elle voyait Rosalie à ses côtés, Rosalie était sa fille, elle la reconnaissait pour telle, mais ce n'était pas encore Louise qu'elle se rappelait avoir portée jusque sous l'échafaud de son père, et dont elle ne pouvait se faire d'idée que comme d'une enfant au berceau, parce que c'est en cet état que sa raison l'avait quittée, et c'est en cet état que sa raison devait la retrouver.

Voilà pourquoi, ayant sa fille à côté d'elle, elle demandait si furieusement à monsieur de Lugano ce qu'il avait fait de son enfant.

Le comte était si épouvanté qu'il ne put répondre, mais il s'arracha avec une telle violence à l'étreinte exaspérée de la marquise qu'elle faillit tomber.

A ce moment Brutus s'approcha de lui ; sa colère était d'autant plus effrayante qu'elle procédait par des mouve-

ments plus lents. Il ne toucha pas le comte, mais il leva sur lui sa main de fer et lui dit d'un ton sombre :

— Enfin l'heure de la justice est venue pour vous aussi, et ce sera un compte terrible à rendre, je vous jure.

— Ah ! dit le comte amèrement, prenez garde ! prenez garde !

— Vous êtes en mon pouvoir, lui dit Brutus, et l'échafaud n'est plus à vos ordres.

Pendant ce temps, Rosalie avait reçu sa mère dans ses bras, et elle lui disait avec anxiété :

— Mais je vis, ma mère, je vis ; vous m'avez emportée dans vos bras, vous m'avez sauvée. C'est en fuyant cet affreux spectacle que vous êtes venue, errante et folle, jusqu'aux environs de Grenoble ; c'est là que vous êtes tombée accablée de fatigue, et que nous fûmes recueillies par la pitié des passants ; vous devez vous le rappeler, ma mère...

Rosalie parlait toujours ; mais déjà madame de Favières ne l'écoutait plus ; on eût dit qu'au lieu de suivre la voie des idées où sa fille voulait la ramener, elle se fût engagée dans une autre où elle ne se reconnaissait pas ; elle murmurait sourdement :

— C'était le 21 octobre.

— Oui, ma mère, c'était le 21 octobre.

La folle ne répondit pas, mais elle leva lentement la main et montra Brutus.

— Et lui ? dit-elle.

— Moi, ma mère, s'écria Brutus en se jetant à genoux devant elle, moi, je suis votre fils.

La marquise se leva, se recula de Brutus avec effroi, et, se frappant le front avec épouvante, tandis qu'elle attachait des regards fixes et curieux sur le jeune homme qui était à ses pieds, elle s'écria :

— Mais je n'avais pas de fils, moi !

— Ma mère ! reprit Brutus en cherchant à la prendre dans ses bras.

— Mais je ne vous connais pas, monsieur ! lui dit-elle en s'échappant, je ne vous connais pas !

Puis tout à coup elle revint à lui et, le considérant avec une expression désespérée, elle lui dit :

— C'est vrai, c'est vrai, né le 25 juillet 1794.

— Oui, ma mère...

La marquise s'élança vers le comte de Lugano, et lui dit avec le même accent égaré :

— Et c'était le 21 octobre 1793 !

Rosalie ni son frère n'étaient capables, dans le trouble de leur esprit, de comprendre ce qu'il y avait d'effroyable dans le rapprochement de ces deux dates ; mais le comte de Lugano le comprit mieux, sans doute, car il répondit :

— Oui... et ce sera entre nous le gage du pardon et de l'oubli.

— Oh ! reprit Brutus en se relevant et en menaçant monsieur de Lugano, il n'y a ici, pour vous, ni oubli ni pardon, il n'y a que vengeance pour un bourreau, vengeance qui sera sanglante, je vous le jure !

— Oh ! c'est bien son fils, s'écria la marquise avec un éclat de joie farouche ; il insulte son père et menace de l'assassiner ; il doit le reconnaître !

Si l'on veut suppléer par l'imagination à notre insuffisance à rendre une pareille scène, on comprendra peut-être de quelle stupéfaction dut être frappé le malheureux Brutus à cette extrême et funeste révélation.

Il portait un regard incertain et épouvanté du bourreau à la victime, de son père à sa mère ; et ce père restait tremblant, anéanti, méprisable devant son fils ; et cette mère se reculait avec horreur de son enfant.

Tant d'émotions diverses, tant de fatigues cruelles avaient frappé le malheureux Brutus dans cette journée, que la force athlétique de ce corps succomba sous ce dernier choc. Il sentit ses genoux ployer sous lui, et il s'affaissa sur la chaise que sa mère occupait un moment avant ; ses mains

s'appuyèrent au hasard sur la table sans pouvoir le soutenir, sa tête tomba sur ses mains, et déjà il avait perdu tout sentiment, que ceux qui l'entouraient le croyaient seulement abîmé dans sa douleur.

En ce moment on entendit un bruit très-vif au dehors de la maison; bientôt on frappa violemment. Personne ne répondit.

Madame de Favières écoutait avec épouvante. Ces envahissements nocturnes du domicile devaient aussi être fatalement restés dans ses souvenirs.

Monsieur de Lugano, qui ne craignait plus une violence matérielle à laquelle il n'eût pu se soustraire, tremblait cependant qu'un mot échappé à la marquise ne l'accusât devant de plus nombreux témoins.

Rosalie écoutait avec curiosité, et ce fut la première qui dit :

— C'est la voix d'Hector, c'est la voix de votre fils.

Mais on n'avait pas encore décidé qui irait lui ouvrir, que la porte de la maison fut forcée, et qu'Hector parut armé jusqu'aux dents et accompagné des valets de pied, cochers, jardiniers, cuisiniers et marmitons du château. Il s'élança impétueusement dans la chambre, le sabre au poing, en criant :

— Mon père... je viens vous délivrer!

Le comte de Lugano, en présence d'un danger qui pouvait se parer par la rapidité d'une résolution adroite, sembla se retrouver tout entier; il se plaça devant Hector, et lui dit sèchement :

— Et de quel danger venez-vous donc me délivrer, monsieur?

— Pardon, dit Hector, je savais que vous étiez dans cette maison; et voyant que la nuit avançait sans que vous fussiez de retour, j'ai craint que...

— Sortez, dit le comte à tous ceux qui avaient accompagné Hector.

Tout le monde se retira, et le comte, prenant aussitôt la parole, dit d'une voix ferme et calme, comme si tout ce qui venait de se passer ne l'eût point ému :

— Oui, monsieur, j'étais venu dans cette maison pour y réparer le désordre que vous y avez apporté.

Hector se posa en victime, et monsieur de Lugano continua :

— Et j'ai reconnu qu'il n'y avait qu'une réparation digne de vous et de celle que vous avez voulu abuser. C'est à vous de mériter votre pardon de mademoiselle de Favières et d'obtenir sa main de la volonté de madame la marquise.

Deux exclamations bien différentes répondirent ensemble à cette proposition soudaine ; ce fut un cri d'étonnement d'Hector, qui répéta :

— La marquise de Favières !

Ce fut un premier cri de refus de la mère de Rosalie, qui dit :

— Jamais ! jamais !

Monsieur de Lugano en avait assez dit pour ce qu'il voulait obtenir. Il forçait Rosalie à une explication et la mettait de son parti. Il entraîna Hector en lui disant à voix basse :

— Venez, je vous expliquerai ce mystère.

Et il glissa en sortant ces deux mots dans l'oreille de Rosalie :

— C'est à vous de lui faire comprendre qu'il en doit être ainsi. C'est votre honneur et le mien qui sont engagés à son silence. Qu'elle se taise, et mon fils vous donne son nom.

Aussitôt il sortit avec Hector, qui regardait autour de lui d'un air hébété, ne comprenant rien à ce qu'il avait entendu.

La raison de madame de Favières, bien que ressuscitée si étrangement, ne pouvait recevoir à la fois tant de pensées

sans les confondre. En effet, un moment après, elle reprenait ses vagues propos, et disait à sa fille :

— Toi ! la femme de ce monstre...

— Mais, ma mère, il parlait de son fils.

— Mais le voilà son fils, dit madame de Favières en montrant Brutus ; pourquoi ne l'a-t-il pas emmené ? Qu'il s'en aille...

Elle secoua Brutus qui resta dans son anéantissement ; et Rosalie, craignant que son aspect ne ramenât un trop grand désordre dans l'esprit encore faible de sa mère, l'emmena hors de cette chambre pour l'enfermer dans la sienne, et y remplir sans doute la mission que lui avait donnée le comte de Lugano.

Brutus était demeuré seul ; deux fois en un jour il avait perdu le sentiment de son être, une première fois brisé dans son corps, saignant sous les blessures que lui avait faites la rage des paysans ; une seconde fois déchiré dans son cœur et frappé de coups plus cruels, car ils laissent des plaies incurables après eux.

Mais si le réveil du matin avait été douloureux puisqu'il lui ramenait le souvenir du déshonneur de sa sœur, celui qui allait suivre cette cruelle scène devait être bien plus affreux encore. Il arriva bientôt, comme si le sort se reprochait les courts moments de relâche que son anéantissement lui donnait.

Peu à peu Brutus reprit ses sens, il traîna un moment sur la table sa tête pesante de faiblesse et de douleur, puis il la releva tout à fait et chercha à regarder autour de lui pour demander aux objets extérieurs de le guider dans les souvenirs confus qui se croisaient dans son cerveau. Il reconnut la chambre de sa sœur.

Pourquoi était-il dans cette chambre ?

Une fois ce point de départ trouvé, toute la suite des événements qui venaient de s'y passer devait plus aisément se dérouler à son esprit.

Brutus referma les yeux pour mieux suivre cette chaîne de pensées, et enfin il en arriva à ce cri qui lui avait appris quel était son père. Il douta un moment et voulut s'assurer de la vérité, il voulut revoir ce père misérable tremblant devant lui, cette mère qui l'avait repoussé ; il rouvrit les yeux et regarda : il se trouva seul.

Brutus était trop accoutumé à la douleur pour ne pas voir une preuve certaine dans ce qui eût fait douter un autre. Tout était vrai, puisqu'on l'avait laissé seul. Le coupable avait fui l'enfant de son crime, la victime s'était éloignée de l'enfant de son désespoir.

Brutus regarda bien longtemps dans cette chambre, il tendit les bras autour de lui, il semblait y appeler quelqu'un. A ce moment il eût donné ce qui lui restait de vie à celui qui l'eût appelé mon fils ou mon frère ; mais il n'y avait personne, et sa tête retomba sur sa poitrine.

C'est à ce moment que le regard de Brutus rencontra le pauvre Coclès qui était entré par la porte brisée, et qui attendait le réveil de son maître. Dans un premier transport involontaire, le malheureux tendit la main à son chien comme à un ami, et le bon animal la lécha avec des transports de joie. C'est que Coclès était oublié depuis longtemps.

Bien que les idées de Brutus eussent acquis une portée qui semblait exclure une application infime des grands enseignements de la vie, Brutus éprouva un véritable remords en revoyant son chien, et il se dit, en sentant des larmes lui venir aux yeux :

— Moi aussi j'ai oublié le seul être qui m'ait véritablement aimé ; il est juste que j'en sois puni.

Ce ne fut que la pensée d'un moment, car presque aussitôt il fut arraché à ces réflexions par la voix de Rosalie qui discutait vivement avec sa mère.

Brutus écouta, car il entendit son nom prononcé avec vivacité.

— Eh bien, répondit Rosalie, une fois que j'aurai épousé Hector, tout sera oublié, et quant à Brutus, le comte se chargera de lui ; il est assez riche pour lui faire un sort, il l'éloignera, et sa présence ne vous rappellera plus de funestes souvenirs.

Brutus se leva en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu !

Le regard qu'il jeta au ciel en prononçant ce mot, l'accent de sa voix, eussent suffi à faire comprendre tout ce qu'il exprimait de souffrance et de désespoir, et si quelqu'un de ceux qui l'avaient laissé là eût pu l'entendre, peut-être eût-il eu pitié de ce pauvre abandonné.

Mais rien ne répondit que le son de plus en plus animé de la voix de Rosalie, qui sans doute achevait de le chasser du cœur et de la présence de sa mère.

Il sortit pour ne pas en entendre davantage, il ne voulut pas avoir le droit de les haïr, c'était plus que son cœur n'en pouvait porter ; car la haine qu'on ressent est souvent plus pesante que celle qu'on inspire.

Lorsque Brutus fut sorti de la maison, il demeura à se promener longtemps dans le jardin ; il avait encore à souffrir beaucoup, il lui fallait se bien convaincre de toute la misère de sa position avant de penser à prendre un parti pour s'y arracher. Il fallait qu'il se répétât à satiété qu'il était la honte vivante de son père et la terreur de sa mère.

Enfin, quand il eut bien rassasié son cœur de cette conviction, il se trouva que la décision qu'il avait à prendre n'avait pas besoin d'être longtemps débattue.

— Allons, se dit-il, je vais m'en aller. Ils ne me verront plus !

Oh ! s'il lui avait fallu protéger sa mère contre le comte de Lugano, si puissant qu'il fût, Brutus fût demeuré, Brutus eût accepté la haine de l'une et la persécution de l'autre, si son dévouement eût pu servir même à des ingrats. Mais il

en savait déjà assez pour être certain qu'il n'était qu'un obstacle, et il l'enlevait de leur chemin.

C'est une chose affreuse que l'exil, c'est un cruel moment que celui où l'on quitte son pays natal en laissant derrière soi sa famille, ses affections, ses habitudes.

Mais il y a dans la douleur qu'on éprouve des consolations qui fortifient le cœur.

Presque toujours la hauteur d'une telle infortune la rend plus supportable, et puis il y a là, à côté de vous, des gens qui vous disent adieu, qui vous serrent les mains, qui pleurent et qui en appellent à des jours meilleurs. Cependant ceux qui ont été exilés parlent de l'heure du départ comme d'un instant affreux et pour lequel il a fallu un grand courage.

Eh bien! suivons ce pauvre jeune homme qui monte seul dans sa misérable mansarde ; le voilà qui prend une à une ses quatre chemises de toile grossière, quelques paires de bas, quelques mouchoirs, tout ce qu'il possède. Il en fait un petit paquet, il l'attache et le noue en pleurant, en pleurant encore il prend un bâton et regarde s'il n'a rien emporté de trop.

Non, tout ce qu'il emporte est bien à lui, ces deux livres aussi, cette flûte ; on ne pourra rien lui reprocher.

Qui le retient donc encore? C'est qu'il jette un dernier coup d'œil dans cette misérable chambre où il a eu faim et froid, et tel est son désespoir, à ce dernier moment, qu'il se dit à lui-même :

— Ici, j'étais heureux!

Alors il sort, il quitte cette chambre, il descend en chancelant cet escalier qui le menait autrefois au repos. Mais il s'arrête encore devant cette maison.

De l'autre côté de ce mur est sa mère, sa sœur ; elles arrangent leur bonheur, leur avenir, l'oubli et le pardon du passé, et dans tout cela il n'y a pas un mot pour lui,

il le sait, il en est sûr ; voilà pourquoi il s'éloigne si désespéré.

Et cependant il s'en va lentement ; est-ce qu'une voix ne le rappellera pas? est-ce que rien ne viendra l'arrêter? Rien, car le voilà au bout du verger, le voilà en face du château du Grand-Pin, et de ce côté c'est son père qui l'oublie aussi sans doute. Et cette nouvelle pensée le déchire encore ; mais en le déchirant, elle l'excite.

Il ne s'arrête pas, il marche, il court, il fuit ; car il ne voudrait pas répondre à la voix qui l'appellerait si elle venait de ce château. Cette voix, ce ne pourrait être que celle de son père ; ce ne serait point celle de Paméla.

Pauvre fou qui a fait un rêve impossible ; tout ce qu'il avait entendu, tout ce qu'il avait deviné, tout ce bonheur dont il s'était inondé le cœur n'avait pas existé.

Dans cette défaite de toutes les affections de son âme, celle-là s'en allait comme les autres ; et n'osant l'accuser, il la niait.

— Non, se disait-il, en s'éloignant à grands pas, personne ne m'a jamais aimé, et jamais personne ne m'aimera.

A ce moment, le jour se levait à l'horizon, calme et magnifique, et Brutus fuyait d'autant plus vite qu'il ne voulait pas que quelqu'un pût le rencontrer et lui demander où il allait. Une marque d'intérêt l'eût blessé autant qu'une dureté.

Il était dans un de ces moments où il ne faut pas toucher au cœur de l'homme, tant il souffre. Quand la blessure est encore saignante, le baume qui doit la guérir est douloureux comme le poison qui peut l'envenimer.

Aussi, dès que Brutus vit le jour grandir, il quitta la route, et s'enfonçant dans les chemins détournés, il gagna ces mêmes collines où si peu de jours avant il avait été, le cœur plein et joyeux, dire ces mélodies qui portaient son âme jusqu'à Paméla.

Quand il eut gagné le sommet ombragé de celle où il avait l'habitude de venir rêver et s'asseoir, il s'arrêta et s'assit.

Il faut maintenant le dire : notre Brutus n'était pas un de ces héros fantastiques à qui rien de la vie matérielle n'arrive.

Une heure après qu'il fut sur cette colline d'où il voyait se dérouler à ses pieds le vallon où étaient assis le château de son père et la misérable maison de sa mère, il se sentit pris d'une fatigue insurmontable et d'un accablement auquel il ne pouvait résister.

Il est rare que dans l'extrême jeunesse les chagrins les plus vifs mènent à l'insomnie. Les pleurs font dormir l'enfance, et la jeunesse de Brutus était si près de cet âge qu'il en avait encore les priviléges; peu à peu il céda à l'accablement qui s'emparait de lui, et bientôt après il dormait sous un arbre, la tête appuyée sur le petit paquet qu'il avait emporté.

Pendant qu'il souffrait ainsi, chacun arrangeait son bien-être dans les circonstances déplorables de cette nuit.

Dès le matin, et deux heures après le départ de Brutus, monsieur de Lugano était retourné près de Rosalie. Il avait bien jugé ce qu'elle était.

Aussitôt qu'elle le vit paraître, elle alla au-devant de lui, et, le prenant à part, elle lui apprit que sa mère n'avait pu supporter, sans que sa santé en fût atteinte, la violente révolution qui s'était opérée en elle. Madame de Favières était couchée. Cependant Rosalie n'avait pas perdu de temps, et elle confia à monsieur de Lugano tout ce qu'elle avait fait d'efforts pour lui persuader que tout ce qui était passé devait être oublié. Elle était sûre du succès, disait-elle, et sa mère arriverait à consentir à une union qui serait pour monsieur de Lugano la garantie d'un silence éternel.

La conversation fut longue.

Toutes les bonnes raisons que ce vieillard corrompu et

que cette jeune fille éhontée purent trouver pour déterminer une pauvre femme faible et misérable, furent débattues et arrêtées. Ils s'engagèrent l'un l'autre au succès de leur complot.

Monsieur de Lugano avait eu raison de compter sur un pareil auxiliaire; car cette noble conversation se conclut par ces mots :

— Et qu'a-t-elle dit de Brutus? demanda le comte.

— Nous n'en avons pas parlé, répondit Rosalie.

Et comme Rosalie avait bien deviné monsieur de Lugano qui lui répliqua :

— C'est bon. Je me charge de l'éloigner.

Pour en arriver là, il chercha Brutus. Mais Brutus avait disparu, il s'informa à Rosalie; elle ne s'alarma point de son absence.

— Bon, dit-elle d'un air dégagé, il est peut-être au château.

Monsieur de Lugano s'en retourna tout aussitôt.

Son parti était pris à l'égard de ce jeune homme; une assez forte somme pour qu'il fût à l'abri du besoin; somme qui ne pouvait être exorbitante, attendu que Brutus était déjà riche en sobriété : il partait avec cette somme, il quittait la France, on n'en entendait plus parler; Hector épousait mademoiselle de Favières, miraculeusement retrouvée par les soins de monsieur de Lugano.

Alors se taisaient toutes les infâmes imputations dont était entachée la conduite du représentant B...

Cette alliance devait plaire à la nouvelle dynastie, et l'ex-sénateur ne voyait pas l'impossibilité de se rasseoir au Luxembourg avec le titre de pair et l'hérédité de ce titre pour son noble fils Hector, qui sans ce privilége menaçait de ne jamais être rien qu'un sot. Celui-ci avait appris de son père ce qu'il devait savoir de ces projets pour obéir, mais pas assez pour s'en faire un avantage contre lui.

Selon la pensée du comte de Lugano, Rosalie était une

fille assez *intelligente* pour n'abuser d'un pareil secret que dans son intérêt, et ainsi qu'il le lui avait dit, leur intérêt se trouvait être le même. C'était une transaction qui sauvait l'honneur de l'un et de l'autre.

Mais le comte se défiait de la sottise d'Hector; et c'est pour cela qu'il ne lui avait rien dit; il se défiait encore plus de la probité de Brutus, et c'est pour cela qu'il voulait la corrompre.

Il retourna donc au château dans l'espoir de l'y trouver, mais il ne l'y trouva pas, et un mot bien naturel et que l'habileté du vieux politique n'avait pas prévu vint déranger toute cette adroite combinaison et le força à modifier tous ses plans.

Comme il traversait le parc, Paméla s'approcha de lui d'un air effaré en lui disant :

— Mon oncle, est-ce vrai ce que vient de me dire Hector, que la mère de monsieur Brutus est l'ancienne marquise de Favières ?

— Oui, mon enfant, j'ai découvert ce secret; et alors vous comprenez que la conduite d'Hector l'oblige peut-être à une plus solennelle réparation...

Monsieur de Lugano profitait de cette circonstance pour préparer Paméla à se voir abandonner par son beau futur; mais ce n'était pas de cela que s'occupait la jeune fille, et elle interrompit son oncle en s'écriant joyeusement :

— Alors monsieur Brutus est marquis de Favières ?

Monsieur de Lugano ne répondit que par un signe de tête que Paméla prit pour une affirmation, et après avoir murmuré avec un sourire railleur ces mots : — Marquis de Favières ! il s'éloigna en rêvant, tandis que Paméla se répétait :

— Il est marquis de Favières... Je serai...

Et elle se mit à l'attendre.

XIII

La question de Paméla et la conclusion qu'elle avait tirée de la réponse de son oncle avaient fait une révolution totale dans les plans du comte de Lugano.

D'abord elles lui avaient montré un danger auquel il n'avait pas pensé dans le premier moment, emporté qu'il était par le désir d'arriver vite à l'accomplissement de ce beau projet que nous avons dit. Ce danger était cependant bien naturel.

En effet, il fallait plus qu'une reconnaissance théâtrale et un pardon arraché par l'obsession pour que tout cela marchât selon les désirs du comte. Il fallait des actes sérieux qui reconnussent la revendication d'état faite par madame de Favières, pour elle et pour sa fille; et l'on conçoit que dans une pareille affaire, où une sorte d'enquête devenait indispensable, les magistrats devaient nécessairement s'occuper de l'état de l'enfant né moins de dix mois après la mort du mari et que tout le monde connaissait pour être le fils de la femme qui allait réclamer le titre de marquise de Favières.

Dans cette hypothèse, l'alternative devenait cruelle.

Ou il fallait dire la vérité, c'est ce que monsieur de Lugano voulait empêcher à tout prix; car la marquise ne pouvait être excusée de la naissance de cet enfant qu'à condition de révéler toute la cruauté du représentant B...; ou il fallait ne dire que la moitié de cette vérité, et c'était imputer une faute à madame de Favières pour absoudre le comte; et certes il n'y avait aucune espérance de la faire consentir à un pareil sacrifice. Mais tout était sauvé par un mensonge bien impudent.

Il suffisait de faire reconnaître Brutus comme le dernier représentant de la famille de Favières, et tout s'arrangeait

à merveille; il n'y avait plus d'obscurité dans cette fatale aventure, plus de soupçons contre personne, plus d'explications à donner.

C'était si facile, si naturel, si simple, que monsieur de Lugano s'étonna de ne point y avoir pensé tout de suite.

Il ne savait peut-être pas que l'esprit prend de mauvaises habitudes comme le cœur, et que lorsqu'il s'accoutume à ne chercher le succès que par des voies détournées, il perd son aptitude à percevoir du premier coup les moyens les plus droits, ou, pour mieux parler, les moyens les plus directs de parvenir.

Celui que la joie naïve de Paméla venait d'indiquer à monsieur de Lugano devait cependant rencontrer deux grands obstacles, c'étaient le refus de madame de Favières et la répugnance de Brutus.

Ce dernier obstacle n'inquiétait pas monsieur de Lugano du moment que l'autre serait levé; car il était certain de déterminer Brutus à faire tout ce que sa mère exigerait de lui; mais la grande difficulté était de décider la marquise, et le comte était également assuré que Brutus ne saurait ni ne voudrait l'aider à atteindre ce but.

D'une autre part, Rosalie, qui avait été un auxiliaire très-dévoué en ce qui la concernait personnellement, était bien capable de s'opposer à ce qui devait profiter à un autre. De cette façon le comte se trouvait seul en face de son projet, et malgré lui il hésitait à tenter une pareille entreprise.

Pour la mener à bonne fin, il lui fallait voir la marquise, il lui fallait la voir seule, et c'était déjà une chose bien difficile que de la faire consentir à une pareille entrevue. Ce ne fut qu'après de bien longues réflexions, c'est après avoir cherché tout autour de lui et s'être bien assuré que lui seul oserait faire en face une telle proposition à une femme comme madame de Favières, qu'il se décida à aborder ce moyen extrême.

Cependant il voulut avant toutes choses débarrasser le terrain de tous les obstacles secondaires qui pourraient l'arrêter ; il voulut être libre et maître de toutes ses forces au moment de livrer l'assaut, et pour cela il voulait d'abord voir Brutus.

Il suffisait de lui interdire d'abord toute démarche, toute intervention personnelle ; car, avec ses idées de justice et d'honneur, il était capable de tout gâter.

Le comte fit demander si Brutus n'avait point paru au château ; il apprit qu'on n'en avait pas entendu parler ; il envoya à la cabane, on ne l'y avait point revu ; il s'y rendit lui-même, et étant monté dans sa chambre avec Rosalie, il acquit la conviction que Brutus était parti. Selon Rosalie, tout était gagné grâce à ce départ, car elle avait encore travaillé à ce qu'elle appelait la conversion de sa mère.

—Déjà, disait-elle, je vois bien qu'elle ne résiste plus que pour la forme ; la pensée de revoir Brutus près d'elle semble seule l'arrêter encore, et puisqu'il a eu le bon sens de s'en aller sans qu'on l'en prie, elle n'aura plus rien à objecter.

Monsieur de Lugano n'était pas un de ces cœurs pieux qui ont un profond respect pour les devoirs et les sentiments de famille, mais il s'étonna cependant de tant d'égoïsme et d'indifférence, et sans rien apprendre de ses projets à Rosalie, il crut cependant devoir lui dire d'un air très-peiné qu'il considérait ce départ comme un malheur.

— Pour vous sans doute, dit Rosalie, pour vous dont il n'a aucun intérêt à ménager la réputation.

Cette réponse édifia très-peu monsieur de Lugano, qui lui répondit d'un ton plus sec :

— Pour vous peut-être encore plus que pour moi ; car rien ne peut être fait sans que l'état de Brutus soit fixé.

Rosalie, alarmée de cette confidence, voulut en savoir davantage ; mais monsieur de Lugano parla du Code civil, d'impossibilités légales que la présence seule de Brutus pou-

vait aplanir; il expliqua tout cela en termes si techniques, que Rosalie n'y comprit rien, si ce n'est que, si madame de Favières ne voulait pas entendre raison au sujet de Brutus, Rosalie ne deviendrait jamais vicomtesse de Lugano.

Toutefois, malgré son ignorance des lois, le bon sens astucieux de Rosalie se refusait à cette conclusion; elle demanda au comte de lui dire nettement pourquoi ce mariage deviendrait impossible.

Ces deux braves gens se connaissaient admirablement, bien qu'ils ne se fussent entretenus que deux ou trois fois l'un avec l'autre, et le comte n'hésita pas à répondre comme Rosalie le désirait, c'est-à-dire très-nettement.

— Ce mariage, lui dit-il, deviendrait impossible parce qu'il serait inutile.

—Inutile! répéta Rosalie; mais s'il ne se fait pas, je puis parler et vous perdre.

— C'est vrai, répliqua le comte d'un ton dédaigneux; mais ce n'est pas seulement votre silence et celui de votre mère que je veux acheter par cette union, il faut qu'elle m'assure aussi le silence de Brutus; car vous pensez bien que si mon honneur n'en dépendait pas, je n'eusse jamais consenti à une telle alliance.

— Et croyez-vous, s'écria Rosalie avec plus de mépris encore, que si mon honneur aussi n'y était pas engagé, j'eusse jamais consenti à me mésallier en entrant dans une famille comme la vôtre?

Monsieur de Lugano fut si abasourdi de cette impertinente déclaration, qu'il demeura d'abord sans réponse; mais il lui revint au cœur un de ces petits mouvements féroces d'autrefois, et il s'imagina qu'il n'avait pas eu tout à fait tort, en 93, de tuer si impitoyablement une race où de pareils sentiments semblaient innés.

Toutefois ce ne fut qu'une fugitive pensée, et il se contenta de répondre :

— Songez cependant à ce que je viens de vous dire; et

faites tous vos efforts pour obtenir de votre mère un entretien où je lui ferai comprendre l'importance de ce qui nous reste à faire.

— Ne l'espérez pas, lui dit aigrement Rosalie ; dans un premier moment de terreur, vous vous êtes peut-être plus avancé que vous ne vouliez, et maintenant vous désirez revenir sur vos pas ; vous comptez sans doute sur la faiblesse de ma mère pour l'égarer par des menaces ou des promesses ; mais il ne sera pas dit qu'elle et moi auront été vos victimes. Vous ne verrez point ma mère, ou vous ne la verrez qu'en ma présence.

Nous ne pouvons rapporter toutes les épithètes que monsieur de Lugano donna *in petto* à sa future bru ; mais il remit à un autre temps à lui faire payer ses insolences, et il lui répondit en la saluant d'un air de déférence dédaigneuse :

— Je ferai ce qui conviendra à mademoiselle de Favières, et j'espère qu'elle reconnaîtra que son intérêt me guide plus encore que le mien. Seulement, comme il faudra entrer dans des explications qui peuvent être entendues par une femme, mais qui doivent blesser la modeste pudeur d'une jeune fille, j'aurais voulu éviter à mademoiselle de Favières l'embarras d'assister à de pareils débats ; je n'avais pas d'autres projets, mais il en sera comme décidera sa sagesse et sa modestie.

Rosalie ne répondit point, attendu qu'elle ne se souciait pas de dire à haute voix ce que monsieur de Lugano savait aussi bien qu'elle. C'est qu'elle était fille à tout entendre, aussi bien qu'aucune femme au monde.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent, après que monsieur de Lugano eut annoncé qu'il reviendrait dans la soirée ; et tout aussitôt il s'occupa de retrouver Brutus.

Il rentra au château, s'informa de nouveau si personne n'avait entendu parler du maître d'école, mais on ignorait complétement ce qu'il était devenu. Le comte écrivit trois

ou quatre billets où il disait à Brutus que sa mère désirait le revoir, et il en chargea autant de domestiques qu'il fit monter à cheval, et qui partirent grand train dans toutes les directions par où l'on supposait que Brutus avait pu s'éloigner.

Tout cela ne put pas avoir lieu sans que Paméla s'en aperçût. Elle s'informa et apprit à son tour que Brutus avait disparu.

La manière dont elle accueillit cette nouvelle frappa monsieur de Lugano. En effet, elle commença d'abord à la nier en disant qu'elle avait la conviction et la certitude que Brutus ne pouvait s'éloigner ainsi.

Elle ne donnait pas les raisons de cette conviction, mais elle la proclamait avec une telle vivacité que le comte dut les lui demander.

Alors l'air embarrassé de Paméla fit rêver monsieur de Lugano, le souvenir de la scène de la veille lui revint en mémoire, et il se demanda si pendant qu'il s'occupait gravement à révéler à la France les événements de sa vie passée, en les arrangeant selon les circonstances, tous ceux qui étaient près de lui n'avaient pas arrangé le présent sans le consulter.

Il n'admit pas tout de suite ce soupçon, mais il voulut l'éclaircir.

Toute la journée se passa de la part du comte à ce petit manége. C'est que pour lui ceci était d'une bien haute importance.

L'amour de Brutus et de Paméla était un complément admirable à tous les projets du comte. Brutus, qui eût pu dédaigner le titre usurpé de marquis de Favières, devait tout faire pour devenir le mari de Paméla.

Sans doute monsieur de Lugano perdait pour son fils Hector l'immense fortune qu'il était habitué à considérer comme à lui, mais il en avait déjà fait le sacrifice, et voilà que, par un hasard inouï, elle ne sortait pas, à vrai dire,

de sa famille. Tout cela semblait s'arranger si merveilleusement bien, que le comte de Lugano n'osait y croire. Il avait eu trop souvent à lutter contre les circonstances et à les soumettre à sa volonté pour se fier à un concours si fortuné.

Dans le doute où il était, il interrogea Paméla avec une insistance qui fit peur à la jeune fille, attendu qu'il est de principe au pensionnat qu'aimer sans l'aveu de son tuteur est toujours un crime, et qu'elle était loin de prévoir que son amour pût si bien plaire à son oncle. Elle renferma donc son inquiétude, et déjà presque tous les domestiques étaient rentrés l'un après l'autre en disant qu'ils n'avaient aucune nouvelle de monsieur Brutus, et elle avait si bien dissimulé la douleur qu'elle en éprouvait, que le comte s'en voulait de s'être laissé aller à une si folle espérance.

Le soir était venu et l'anxiété de monsieur de Lugano augmentait d'heure en heure.

Il faut le dire, il y avait dans cette anxiété plus que la préoccupation égoïste du besoin qu'il avait de Brutus ; le comte éprouvait une inquiétude pleine d'émotion pour ce malheureux jeune homme.

Cependant la nuit était déjà close ; Paméla et son oncle étaient demeurés seuls à attendre dans le salon. Le comte se promenait avec une impatience qu'il ne pouvait plus maîtriser, tandis que Paméla pleurait silencieusement dans un coin, protégée par l'obscurité.

Monsieur de Lugano s'arrêtait de temps en temps pour écouter, car tous ses émissaires n'étaient pas rentrés. Plusieurs fois, en reprenant sa marche agitée, il avait laissé échapper cette phrase qui montrait toute l'anxiété de son attente :

— Georges (c'était le nom de son valet de chambre), Georges aura été sans doute plus heureux ; il l'aura rencontré et il le ramène : c'est ce qui cause son retard.

Paméla ne répondait point, mais elle prêtait aussi l'oreille au moindre bruit.

Enfin le galop d'un cheval se fit entendre, et monsieur de Lugano, emporté par son inquiétude, courut jusque dans la cour où Georges arrivait et lui cria :

— Eh bien ! l'as-tu retrouvé ?

— J'ai poussé jusqu'à Grenoble, dit Georges, et aucun des voyageurs que j'ai rencontrés n'a vu passer quelqu'un qui ressemblât à monsieur Brutus.

Le comte parut accablé de la perte de cette dernière espérance, et il regagna tristement le salon, suivi de Paméla, dont enfin les pleurs cette fois éclatèrent bruyamment.

A ce moment, le comte, dominé par une funeste pensée, s'écria presque malgré lui :

— Est-ce que le malheureux se serait tué !

— Tué ! répéta Paméla avec un accent plein d'épouvante, tué ! Et pourquoi ? lorsqu'il venait de retrouver un nom, un titre, lorsqu'il devait être heureux ! Mais il y a donc quelque chose que je ne sais pas ?

Le comte de Lugano, plus troublé qu'il n'eût voulu le laisser voir, hésitait à répondre, lorsque tout à coup Paméla poussa un cri dont l'expression était bien différente de l'effroi douloureux qu'elle venait de montrer, et après un moment de silence elle s'écria avec joie :

— Ah ! le voilà !

— Où donc ? dit monsieur de Lugano qui se retourna malgré lui pour regarder au dehors.

— Écoutez ! ajouta Paméla ; entendez-vous ? c'est lui.

— Comment, lui ?

— Vous n'entendez donc pas cette flûte ? c'est lui.

— Ah ! fit le comte, qui se rappela alors les observations d'Hector sur le musicien nocturne qui lui déplaisait si fort : ah ! c'était donc lui ?

— Oui, mon oncle, dit Paméla en baissant la tête; car elle avait enfin laissé échapper son secret.

Le comte éprouva dans ce moment la plus vive satisfaction qu'il eût sentie depuis longtemps.

Tout lui venait à souhait; il ne répondit pas à Paméla sur ce qu'il venait de découvrir dans son cœur; mais il lui dit, avec cette expression qui met les gens de moitié dans la résolution qu'on prend :

— Je vais donner des ordres pour qu'on aille le chercher et pour qu'on nous le ramène.

— Non, s'écria vivement Paméla, peut-être il se croirait poursuivi, et il fuirait.

— Mais on ne l'entend déjà plus, repartit monsieur de Lugano; ah! serait-il déjà parti?

Paméla eut un singulier moment d'hésitation; puis, tout à coup elle prit son oncle par la main et l'entraîna vivement dans le parc :

— Venez, venez, lui dit-elle.

Le comte de Lugano la suivit, s'imaginant qu'elle voulait aller elle-même à la recherche de Brutus, et il l'arrêta en lui disant :

— Mais nous ne sortirons pas du parc de ce côté, et d'ailleurs nous n'arriverons peut-être plus à temps.

— C'est inutile, repartit vivement Paméla.

Puis elle se mit à écouter, et la flûte s'étant de nouveau fait entendre, elle fit un de ces gestes de femme qui disent si bien les intimes confiances de leur cœur. Ce geste signifiait littéralement : — J'étais bien sûre qu'il ne s'était pas éloigné.

En effet, Brutus, après s'être éveillé, avait erré çà et là dans les bois; la pensée de Paméla, un moment dominée par la grandeur du désespoir qu'il avait éprouvé, avait repris son empire. Il se sentait aimé et il ne voulut pas quitter sans un adieu le seul cœur qui lui eût été indulgent et bon. C'est alors qu'il joua une de ces mélodies de chaque soir.

Cependant monsieur de Lugano écoutait comme Paméla, mais sans rien comprendre à ce qui allait se passer : les sons de la flûte venaient de se taire, et il écoutait encore au loin, lorsqu'il tressaillit tout à coup aux éclats vifs et animés de la voix de Paméla. Elle répétait de toute la puissance de sa voix vibrante et sonore la phrase partie de la colline.

Le comte prêta l'oreille, comme s'il pouvait suivre ces sons dans leur vol rapide, et s'assurer s'ils arrivaient à leur but. Ils y étaient arrivés ; car aussitôt les sons de la flûte répondirent plus accentués, plus vifs, plus pressés.

— Venez, venez, dit Paméla en entraînant encore son oncle, et en s'approchant du côté où la flûte se faisait entendre.

Là elle reprit son chant, mais plus doux, plus tendre, plus plaintif ; la réponse se fit attendre, mais lorsque le comte et Paméla l'entendirent, elle partait déjà de plus près.

Brutus avait franchi une grande partie de la distance qui le séparait d'eux. La phrase qu'il dit alors avait une agitation singulière ; les sons en étaient pressés, interrompus. Paméla pensa que c'était le bonheur, et le comte que c'était la rapidité de sa course qui le faisait manquer d'haleine.

Paméla avait si bien réussi qu'elle en devint honteuse, et ce fut monsieur de Lugano qui fut obligé de lui dire :

— Répondez donc, Paméla !

Elle obéit, mais avec moins d'élan, moins de confiance. Dans un premier moment d'effroi, elle avait levé le voile derrière lequel elle cachait son amour, mais la pudeur de l'âme revenait à mesure que l'effroi se retirait.

Enfin Brutus, appelé ainsi par cette voix aimée, arriva tout près de la petite porte du parc où il avait l'habitude de passer tous les jours ; là, il fit entendre encore quelques notes imperceptibles ; mais Paméla ne chanta plus, et dit seulement d'une voix presque éteinte :

— Oui, c'est moi.

Aussitôt elle s'enfuit avec tant de rapidité, que lorsque Brutus ouvrit la porte il se trouva face à face avec son père seul.

Le malheureux eût été surpris en flagrant délit de rahison qu'il n'eût pas été plus tremblant, plus consterné.

Quant à monsieur de Lugano, ce n'était pas sans intérêt qu'il avait suivi ce dialogue où l'amour avait parlé un de ces langages qu'il crée et qui n'appartiennent qu'à lui.

C'était pour le comte le jour de tous les vieux souvenirs, et de même que l'arrogance de Rosalie avait remué en lui un reste de ses vieux levains de rage révolutionnaire, de même le spectacle de cet amour naïf lui avait rappelé qu'une fois en sa jeunesse il avait à peu près aimé ainsi. Il oublia un moment l'usage égoïste qu'il voulait faire de cet amour, il s'y intéressa pour lui-même, il en eut pitié.

Ce fut sous cette impression qu'il tendit la main à son fils, en lui disant d'une voix émue :

— Brutus, vous serez heureux.

— Jamais, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix résignée et en abandonnant sa main à l'étreinte du comte, mais sans la lui rendre.

Il y a des choses que le silence dit mieux que les paroles les plus éloquentes, et celui qui suivit la réponse de Brutus devait renfermer beaucoup de reproches, car le comte de Lugano crut devoir y répondre. En effet, il s'écria presque aussitôt :

— Ah! vous ne savez pas ce que c'est que le délire des révolutions ; vous n'avez pas vécu dans ces moments de désordre universel où toutes les règles du bien sont renversées... et puis vous n'avez pas souffert de l'insolence de cette implacable aristocratie qui, lorsque vous lui opposiez le savoir, la vertu, l'intelligence, vous répondait avec mépris par la noblesse de son sang. Ce sang, nous l'avons fait couler à flots, c'est vrai ; mais nous avons montré

qu'il était de la couleur du nôtre, ça été notre réplique. Que voulez-vous? le triomphe de la raison humaine n'a pu être acheté qu'à ce prix... à ma place vous eussiez fait comme moi. Il fallait affranchir le peuple... et j'en étais alors!

Cette fois, tout le vieux jacobin s'était réveillé, il retrouvait pour se justifier les féroces déclamations qui jadis l'avaient fait agir.

Mais il eût pu s'épargner ces paroles; il répondait à une accusation que Brutus ne faisait pas. Ce n'était pas à l'échafaud du marquis de Favières qu'il pensait.

Le comte le comprit encore dans son silence, et il continua à plaider sa cause avec une violence qui l'emportait à dire de ces choses qui ne sortent guère du cœur, comme certains monstres de l'Océan ne paraissent à la surface que lorsque l'un et l'autre sont bouleversés dans leurs plus profonds abîmes.

— Oui, dit-il d'une voix sombre, ça été une affreuse vengeance; mais verser le sang ne suffit pas à toutes les insultes reçues. Quand on a été méprisé et humilié dans tous ses sentiments, on veut les venger tous.

« Vous ne savez pas, vous, que l'homme le plus honorable de la bourgeoisie qui eût osé aimer une femme d'un grand nom, eût été rejeté comme un laquais! Eh bien, quand on a souffert une telle insulte et qu'on peut la rendre, on se laisse égarer, on profite de tout pour satisfaire l'ardente soif de se venger; on commet un crime, si vous voulez; mais pour le juger avec la sévérité que vous y mettez, il faudrait savoir par quelles circonstances on y a été poussé.

Le comte parlait d'un ton si sombre, qu'il fit pitié à son fils.

Brutus eut honte de voir son père réduit à une pareille défense, et, pour la lui épargner, il lui répondit :

— Mais je ne vous accuse pas, monsieur.

A ce moment, le comte eut une de ces inspirations qui gagnent les causes les plus désespérées, et il répliqua à son fils :

— Votre voix ne m'accuse pas, voilà tout; mais en vous-même vous vous refusez à comprendre ce que je vous dis. Tous les hommes sont faits ainsi, ils ne tiennent compte ni des circonstances ni des misères que d'autres ont eu à subir. Parce que tout vous est facile, il vous semble qu'il qu'il a dû en être ainsi pour moi. Ainsi, vous qui, jusqu'à présent, n'avez ni nom, ni fortune, ni avenir, vous avez aimé ma nièce, mademoiselle Van Owen; elle vous aime, je le sais, je l'approuve, et comme aucun préjugé ne vous sépare, vous l'épouserez, vous serez heureux, et vous serez sans pitié pour d'autres, parce que ce bonheur ne vous aura rien coûté.

Oh! que monsieur de Lugano avait eu raison, et comme Brutus ne pensait déjà plus à ce passé détestable de son père, qui, un moment avant, lui pesait sur le cœur plus qu'un remords personnel!

Le transport de sa joie fut si vif, qu'il s'écria avec une émotion qui le fit sangloter :

— Mon père! mon père! est ce vrai? Ah! pardonnez-moi, mon père, vous êtes bon, c'est moi qui avais tort!

Ceci était bien de notre misérable humanité : l'intérêt personnel avait dominé tous les autres sentiments; mais quelle différence cependant entre ce cri de joie parti inopinément de l'âme et les froids calculs de Rosalie!

Monsieur de Lugano ne s'y trompa point; il craignit un retour du jugement sévère de l'honneur, et il se hâta de lui dire :

— Rejoignez Paméla, elle ignore encore ce bonheur; seulement, soyez discret, elle croit que vous êtes le marquis de Favières.

— Le marquis de Favières! répéta Brutus.

— Vous comprenez qu'il est des choses qu'on ne peut

expliquer à une jeune fille de seize ans. Du reste, vous savez bien que ce n'est pas ce titre qui l'a séduite; mais il y a dans tout ceci de grandes précautions à prendre. Allez la trouver, rassurez-la, car elle a été bien alarmée de votre départ.

» Je me rends près de votre mère, nous ferons, croyez-moi, ce qui sera le plus convenable pour votre bonheur.

XIV

Monsieur de Lugano laissa Brutus sous l'impression de ses paroles, dites avec un accent de tendresse et de bonhomie.

Ainsi Brutus était averti qu'il s'appelait marquis de Favières, sans qu'il pût se révolter contre cette usurpation, et bientôt il fut malgré lui forcé d'accepter ce titre.

Dans l'ivresse de ses nouvelles espérances, il laissa à son père et à sa mère le soin d'arranger sa position comme ils l'entendraient. Il voulut revoir Paméla, il courut au salon; mais elle n'y était pas seule, Hector était près d'elle, et il lui disait en ricanant :

— Marquise de Favières! c'est un beau nom.

Brutus entra au moment où Hector prononçait ces paroles. Celui-ci se retourna en l'apercevant, et lui dit d'un ton presque cordial :

— Monsieur le marquis, nous parlions de vous.

Cette appellation répugna à Brutus; mais il lui répugna encore plus de répondre mal au bon accueil d'un homme qu'il savait être son frère, et il dit doucement :

— Ce titre ne m'appartient pas encore, monsieur.

— Qui pourrait vous le contester? dit Hector; songez que j'ai un grand intérêt à ce qu'il appartienne au frère de ma Rosalie.

Brutus se tut, car il commença à comprendre que la vérité serait affreuse pour bien des cœurs s'il fallait la ré-

véler; mais il n'eut pas le temps de s'arrêter longtemps à cette idée, car Hector ajouta d'un ton plein de lourde finesse :

— Et je ne suis peut-être pas le seul ici qui y prenne intérêt.

Les sots ne sont pas toujours maladroits.

Hector quitta le salon, et Brutus et Paméla demeurèrent seuls.

Brutus alors se mit à la regarder, tandis qu'elle avait les yeux baissés. Il avait oublié à ce moment tout ce qui l'épouvantait quelques heures avant. Il ne se rappelait que les paroles de son père et le sens que renfermait ce nom qu'Hector avait donné à Paméla : marquise de Favières. Il s'approcha de Paméla et lui dit doucement :

— Est-ce vrai ?

Elle rougit, et répondit en baissant tout à fait la tête :

— Dame! puisque vous l'avez entendu. Mais c'est mon oncle qui peut-être....

— Il consent à tout, c'est lui qui me l'a dit, lui qui m'a chargé de vous l'apprendre, s'écria Brutus.

Paméla ne répondit que par une brève exclamation ; elle réfléchit longtemps, regarda Brutus toujours grossièrement vêtu, et conclut cette inspection par ce mot :

— C'est pourtant vrai que je vous aime !

Cela dit, que de choses ils devaient avoir à se dire, et comme Brutus promit tout ce qui lui fut demandé pour devenir beau, élégant, ils parlèrent deux heures en se disant toujours la même chose. Cela fut charmant jusqu'au moment où la curieuse confiance de Paméla voulut savoir pourquoi il s'était éloigné.

L'embarras de Brutus fut grand, il ne savait pas mentir. Cependant il essaya, et il dit timidement :

— Je croyais que vous aimiez votre cousin Hector.

— Ce n'est pas vrai, lui dit Paméla, vous saviez bien le contraire.

— Mais, ajouta-t-il, savais-je si vous m'aimiez ?

Elle le regarda d'un air de reproche et lui dit :

— Est-ce que vous avez eu besoin de me le dire ?

Il y avait dans cette phrase une bonne faute de français, mais il y avait un charmant aveu de la façon dont elle avait deviné l'amour de Brutus.

Cependant, malgré toutes ces petites astuces du cœur, Brutus aurait fini par laisser voir quelque chose du secret qui le rendait triste, lorsque monsieur de Lugano arriva et dit avec vivacité :

— Paméla, faites préparer à l'instant un appartement pour madame de Favières et sa fille ; Brutus, je vais donner des ordres pour qu'on vous loge pour cette nuit à côté de moi.

Paméla sortit joyeuse et empressée, et monsieur de Lugano dit à son fils :

— Cette nuit je vous apprendrai ce que nous avons décidé.

Tout était donc fini et pardonné ; car, une heure après, on avait transporté madame de Favières dans son appartement, et Rosalie veillait près d'elle.

On devine aisément les raisons que monsieur de Lugano avait pu faire valoir pour triompher de l'horreur de sa victime. C'était sans doute son déshonneur qu'il lui avait montré, résultant de la naissance illégitime de Brutus. Voilà pourquoi elle avait consenti à légitimer cette naissance par un silence qui, du moins, n'était pas un mensonge.

Le marquis de Favières étant mort le 21 octobre 1793, le fils né en juillet 1794 lui appartenait légalement. Ce n'était pas de lui laisser prendre le titre qui ferait un scandale, mais de le lui refuser s'il le demandait.

Et puis Rosalie avait tout à fait été gagnée. Il devait bien en coûter quelque chose à la fortune de Paméla, dont le

mari constituerait une riche dot à sa sœur; mais Brutus et Paméla n'étaient pas gens à y regarder de si près.

On comprend, du reste, que ce qui avait pu décider la mère dut encore plus aisément convaincre le fils. C'était un sacrifice à l'honneur de sa mère, il s'y résigna.

Et puis, il y avait une chose qui devait nécessairement venir en aide à l'entière exécution de ce projet, c'est que l'heure était arrivée où le cœur de madame de Favières devait y voir clair comme sa raison.

En effet, une semaine n'était pas passée qu'elle avait compris que l'honneur, la bonté, le dévouement étaient du côté de cet enfant qu'elle avait haï, et que la femme qu'il lui donnait pour fille l'aimerait comme elle voulait être aimée.

Pour que rien ne fît chanceler la résolution de madame de Favières, le comte avait quitté son château pour se rendre à Grenoble et à Lyon, afin de faire faire les actes nécessaires. Il lui ménagea sa présence pour la laisser s'enfoncer dans son bonheur. Quand il revint, la marquise ne pouvait déjà plus se passer de Paméla, et elle était presque fière de son fils.

Cependant, un mois après, le comte, le vicomte et la vicomtesse de Lugano quittèrent le château du Grand-Pin, où demeurèrent ensemble le marquis de Favières, sa femme et la vieille marquise, qui mourut environ un an après ces deux mariages.

A cette époque, monsieur et madame de Favières vinrent habiter Paris.

CONCLUSION

Voilà vingt-cinq ans que tous ces faits se sont passés.

Brutus et Paméla s'aiment toujours et ont de beaux enfants. Ils sont heureux.

La chasteté de notre langue m'empêche de dire ce qu'est maritalement le vicomte de Lugano ; sa femme a eu aussi plusieurs enfants.

Quant au comte de Lugano, qui eut le bon esprit de ne point signer l'acte additionnel des Cent-Jours, il fut compris dans une fournée de pairs de la Restauration ; mais comme il mourut avant la révolution de 1830, il en résulte qu'Hector n'est qu'un sot, comme l'avait prévu son père.

FIN DU MAITRE D'ÉCOLE

DIANE ET LOUISE

SIX MOIS DE CORRESPONDANCE

—

Nous avons rassemblé sous ce titre : *Six mois de correspondance* deux études bien dissemblables, l'une qui raconte un affreux malheur renfermé dans le mystère de la province, l'autre découverte dans les mœurs dissolues de la capitale. Si l'on nous demande pourquoi nous avons employé cette forme, assez invraisemblable, d'amis qui s'écrivent pour ainsi dire des romans, nous répondrons : qu'il est souvent fâcheux pour un auteur de raconter en son propre nom certaines aventures. Par une singulière disposition, le public est souvent disposé à le rendre responsable des choses qu'il révèle, et fait volontiers rejaillir sur lui un reflet de la couleur qu'il donne à ses personnages. Le lecteur ne peut guère se figurer que celui qui peint des habitudes ne les ait apprises parce qu'il y a participé.

Nous savons bien qu'en définitive on remonte toujours à l'auteur, de quelque manière qu'il présente son récit; mais toutefois, lorsqu'il l'éloigne le plus possible de lui en le faisant passer par la bouche de deux ou trois personnages, chacun de ces interlocuteurs prend un peu de cette responsabilité, et on veut bien croire que l'auteur n'est plus qu'un confident et non pas un acteur de certaines aventures.

Ce que nous disons là, nous l'appliquons au bien comme au mal, et nous sommes d'avis que beaucoup ne méritent

pas l'opinion favorable qu'on a d'eux pour des récits où la vertu agit toute seule, comme d'autres sont parfaitement innocents des vices qui les font agir. Bernardin de Saint-Pierre a été pris, sur l'histoire de Paul et Virginie, comme une espèce de philosophe doux et angélique pour qui tout était amour, grâce et contemplation, et cependant ce fut un des esprits les plus critiques, les plus aigres et les plus médisants de son époque. Molière a été longtemps considéré comme un railleur joyeux et un satirique froid, posté à l'angle de la société pour lancer impitoyablement ses traits rares et profonds contre tout vice ou tout ridicule qui passait à portée, celui qui riait si franchement des maris trompés disait être selon l'opinion un mari fort commode ou du moins très-insouciant. Et cependant cet homme avait l'esprit le plus grave, le caractère le plus sérieux, l'âme la plus facile à blesser qui fût dans le grand siècle. Quand on a lu *le Malade imaginaire* et *Sganarelle*, on se persuade difficilement qu'il y avait plus de passion et plus d'amour dans le cœur de Molière que dans celui de Racine, qui écrivait *Bérénice* et *Andromaque*. On ne s'imagine guère que l'auteur de *Georges Dandin* fut le mari le plus crédule, le plus noblement confiant, le plus facilement désespéré. Celui qui a inventé *Tartufe* était pieux, celui qui a produit les *Fourberies de Scapin* était la probité en personne.

Ceci a été dit si souvent, depuis tantôt deux siècles, qu'on commence à le savoir ; mais il a fallu tout ce temps pour laver la personne de l'auteur du reproche qu'on peut adresser à la moralité de ses personnages.

Certes il n'entre pas dans notre pensée de nous appliquer de si hauts exemples pour justifier pour nous la précaution que nous avons prise. Mais si petit qu'on soit, on ne veut pas passer pour autre chose que ce qu'on est, et nous prions nos lecteurs de considérer les récits qu'il va lire comme des tableaux copiés d'après nature, sans que le peintre soit responsable d'autre chose que de la manière de peindre et

non point des sujets ou des personnages qu'il a peints.

Peut-être, si ce livre ne devait pas avoir une suite, cette préface serait-elle inutile à ces deux ouvrages et surtout au premier. Mais lorsque nous avons mis en scène deux jeunes gens pénétrant tous deux dans une vie qui leur est inconnue, avons-nous eu la pensée de la leur faire apprendre par de cruelles révélations, et nous avons voulu prendre nos précautions d'avance.

I

ÉDOUARD CORBEY A HONORÉ CIMAISE

Paris, 1er février 1838.

Mon cher Honoré,

C'est une fatalité bien persévérante que celle qui nous sépare.

Il y a cinq ans, en sortant du collége, cités pour notre amitié comme Oreste et Pylade, Damon et Pythias, nous faisions le projet de suivre la même carrière pour ne jamais nous quitter. La volonté de nos parents en décida autrement ; ton père te fit surnuméraire dans les bureaux des finances à Paris, et le mien me fit teneur de livres de sa maison de banque à Laval.

Ce n'est pas que cet état me déplût ; tu sais que toute ma vie j'ai été volontiers d'un caractère très-calme et d'un esprit assez paresseux. Le travail régulier d'un bureau, cette existence symétriquement divisée et étiquetée comme le casier noir que j'avais devant moi, me semble la plus convenable à ma nature.

Je ne suis point comme toi amoureux du mouvement et

du bruit ; j'ai fort peu d'enthousiasme pour ces deux ou trois métiers de pauvres diables que vous appelez les arts ; je ne partage pas la vanité de certaines gens qui n'ont d'autres soins que de se produire dans un monde qui est au-dessus d'eux. Je ne suis pas de ceux qui se font un titre des titres de leurs amis ; et le jour où j'aurais pu toucher de la main un de vos grands hommes de coterie, je n'aurais pas craint de la tendre à un camarade obscur, au risque d'effacer le lustre d'emprunt que j'aurais reçu de cet illustre attouchement.

Ce qu'on appelle les plaisirs de Paris me semble très-souvent une prétention ridicule, et plus souvent encore une dissipation qui frise le vice ; toutes ces idées de progrès, de grand mouvement industriel, de régénération sociale dont on fait le texte de tant de médiocres articles de journal, me paraissent une des plaies de notre époque. J'accepte le fantastique en fait de littérature ; c'est une flamme obscure et fausse qui a conduit ceux qui ont voulu la suivre à patauger dans l'absurde et le vide, mais le mal n'est pas bien grand ; et, somme toute, j'aime encore mieux un fou qui me dit des billevesées toutes neuves qu'un pédant qui me répète des platitudes consacrées. Il n'en est pas de même en affaires, où le fantastique mène droit à la ruine et à la friponnerie. Enfin, mon cher Honoré, ce qui fait le bonheur du Parisien m'est indifférent ou insupportable, ce qui fait sa gloire me semble absurde ou ignoble.

C'était donc déjà pour moi un grand malheur de quitter ma bonne et douce vie de province, mes habitudes prises, mon bonheur modeste et réglé ; toutefois il y avait une consolation au fond de mon déplaisir, c'était l'espoir de te retrouver à Paris et d'y vivre sous ton aile ; car, en cette occasion, c'est toi qui aurais été le protecteur de ma timide ignorance et de mon ridicule provincial.

J'arrive, et voilà que j'apprends qu'on vient de te nommer contrôleur des contributions directes à Châteauroux.

J'ai été sur le point de repartir immédiatement. Mais mon père ne me l'eût point pardonné. D'ailleurs je ne puis m'en retourner sans avoir au moins remis mes lettres de créance à monsieur Fanon, le banquier chez qui mon père prétend me faire achever mon éducation commerciale.

Je ne sais trop ce que j'apprendrai chez mon nouveau patron, à moins que ce ne soit l'art de vendre à prime des actions qui n'ont pas la valeur réelle de leur capital nominal. Je n'y ai point de dispositions.

La banque faite avec probité est une chose qui n'a pas besoin de bien longues études; la spéculation seule est difficile. Tout le monde peut être honnête homme, c'est un rôle à la portée des moindres intelligences; mais celui de fripon demande beaucoup d'habileté; et, vu la concurrence, je crois que le génie y devient nécessaire. J'y dois donc renoncer, moi pauvre petit esprit de province qui ne sais bien que deux des commandements de Dieu : *Tes père et mère honoreras*, et *le bien d'autrui tu ne prendras.*

C'est le premier de ces commandements qui m'a forcé à accepter un séjour d'un an à Paris pour obéir à mon père, et c'est le second qui rendra ce séjour inutile pour moi. Toujours est-il que m'y voilà.

Je suis arrivé avant-hier à neuf heures, dans une voiture appelée Messageries royales. Le roi est fort heureux d'avoir des voitures particulières et de laisser ses Messageries au populaire. Je lis tous les jours de très-beaux prospectus sur la facilité et la commodité des nouvelles voitures publiques, et sur les remercîments qu'on doit aux hommes industrieux qui les perfectionnent. Probablement les marchandises ont profité de ces immenses améliorations; il est donc juste d'accorder aux entrepreneurs l'admiration des portemanteaux et la reconnaissance des *colis*. Mais quant à moi, voyageur, je me crois d'autant plus quitte envers ces bienfaiteurs de l'humanité, que j'ai payé ma

place, c'est-à-dire le supplice de l'encagement et de la suffocation pendant trente heures.

J'ai traversé Paris au milieu de tas de pavés, de trous, de maisons en construction. J'ai demandé si nous étions en pleine révolution, on m'a répondu qu'on faisait des égouts. Tant d'égouts supposent beaucoup de fange. Encore si elle était toute sur le pavé, ce serait un petit désagrément.

Arrivé dans la cour des Messageries royales, j'ai été appréhendé au sac de nuit, à la malle, au portemanteau par un douanier en habit vert. Je n'ai pu persuader à ce monsieur que je n'avais pas fait soixante-dix lieues pour introduire en fraude une bouteille de vin, il n'a tenu compte de mes raisons, et j'ai été obligé de lui laisser tremper ses mains sales dans mon linge blanc. Une fois son examen fini, il m'a abandonné à la voracité d'un commissionnaire qui a emporté, bon gré mal gré, mon bagage rue Montmartre, hôtel de...

Dans la plus misérable auberge de province on m'eût donné à souper; dans ce que vous appelez hôtel, on m'a répondu qu'il n'y avait pas de cuisine pour les voyageurs. J'étais si fatigué que je me suis couché sans dîner. Qui dort dîne, dit le proverbe; mais pour que le proverbe soit vrai, il faut dormir, et je n'ai pas fermé l'œil au milieu du tapage infernal de toute sorte de voitures roulant toute la nuit sous mes croisées.

Le lendemain j'examinai ma demeure, c'est une chambre à peu près meublée. J'ai demandé ce que cela me coûterait, on m'a répondu que cela valait quatre francs par jour, et j'ai calculé que cela me coûterait par an tout juste les quinze cents francs que mon père me donne en supplément aux deux mille cinq cents francs que je dois gagner chez mon futur patron, et cela, dit mon père, pour tenir mon rang à Paris.

J'ai voulu savoir le prix de revient de ce que mon père

appelle tenir son rang, et j'ai expérimenté ce que vous appelez la vie de garçon, si économique à votre dire. Je suis allé déjeuner dans le premier café que j'ai trouvé.

Je n'avais pas encore imaginé que manger quand on a faim fût un luxe exorbitant; le total de ma carte a commencé mon instruction sous ce rapport. J'ai payé trois francs cinquante centimes des œufs sur le plat, une demi-bouteille de vin et un bifteck. Je ne sais pas l'anglais, mais il me semble que le mot bifteck veut dire bœuf grillé, et on m'a servi de la viande à peu près crue, que j'ai trouvée détestable, comme doit faire tout bon Français élevé dans la cuisine de ses pères et qui n'a pas la prétention de n'être pas de son pays.

Je suis allé ensuite *flâner* au Palais-Royal : *flâner* est un bonheur parisien. Je comprendrais que ce fût un plaisir de provincial, qui admire quelques magasins qu'il n'a pas vus, et je pardonnerais à son ignorance cette curiosité stupide qui arrête les passants devant une robe de chambre sur un mannequin, ou une perruque sur une tête en cire; mais que ce soit là une occupation parisienne, je n'y conçois rien. Il est vrai qu'il y a beaucoup de choses auxquelles je ne conçois rien.

Après avoir flâné, je me suis trouvé fatigué. Le droit de fatigue coûte deux sous à Paris; louer deux sous par heure une chaise qui coûte trente sous m'a semblé d'une spéculation supérieure; mais je ne veux pas t'ennuyer de mon ennui, je dois te dire seulement qu'après avoir erré en omnibus de monument en monument, qu'après avoir dîné et passé ma soirée au parterre de l'Opéra, je me suis trouvé avoir dépensé dix-huit francs, ce qui, avec les quatre francs de ma chambre, me donne par jour un total de vingt-deux francs, et par an de huit mille trente francs, ce qui ne correspond guère aux quatre mille francs que je possède pour tenir mon rang.

Je ne dis rien de ce que j'ai vu, parce qu'en vérité j'ai

peur de te paraître par trop niais, et qu'à supposer même que je partageasse votre admiration pour les prodiges des arts, cette admiration me semble une ressource qui doit s'user bien vite.

J'accepte donc comme une noble jouissance l'aspect de cet immense morceau de pain d'épice venu d'Égypte sous le nom d'obélisque, et je consens à reconnaître comme une occupation digne du peuple le plus spirituel de la terre le spectacle du ballet *la Chatte métamorphosée en femme*; mais une chose qui est à la hauteur de mon esprit de provincial, une toute petite chose, c'est qu'en entrant à l'Opéra on m'a fait payer trois sous pour prendre soin de ma canne. Je savais que les Anglais ont mis un impôt sur la poudre à poudrer les domestiques, sur les chiens et sur les chats; mais j'ignorais qu'il existât en France un impôt sur la canne. Dans mes loisirs de provincial je lis quelquefois les lois qui se discutent aux Chambres, et surtout les lois fiscales. Je ne connais pas la loi des cannes; ceci est peu de chose, mais tout porte leçon.

Probablement à mesure que j'avancerai dans la vie parisienne, si j'y avance, ce que je ne crois pas, j'apprendrai bien des choses que j'ignore; en attendant, je suis rentré chez moi, bien étonné de mon peu d'étonnement à l'aspect de cette cité colossale, capitale du goût, des arts et de la civilisation.

Demain j'irai chez monsieur Fanon ou plutôt chez monsieur Jules Fanon; car maintenant la banque affecte la mode artistique du prénom, et mon banquier s'appelle Jules Fanon, comme un de tes poëtes favoris s'appelle Victor Hugo; j'irai chez mon futur patron, je verrai à quoi il me destine, et pour obéir à mon père je me résignerai au rôle subalterne que sa science parisienne me réserve probablement; mais je t'avoue que je rejetterai le plus vite possible des ennuis que ta présence à Paris m'eût sans doute fait accepter.

Ainsi donc, mon cher Honoré, si tu as quelque envie de me répondre, n'attends pas six semaines ou deux mois comme cela t'arrive quelquefois, sans quoi ta lettre ne me trouverait sans doute plus à Paris. En tout cas, adresse-la-moi chez monsieur Jules Fanon; car je vais quitter dès demain le luxe de loyer de mon hôtel garni.

Adieu, et porte-toi bien, c'est chose facile en province où l'on a de l'air et de l'espace tant qu'on en veut; je tâcherai de ne pas être malade dans ce cloaque où je suppose que la maladie doit être fort chère et la mort ruineuse. Quant à moi, je t'écris chez ton directeur.

Ton ami pour la vie,

ÉDOUARD CORBEY.

II

HONORÉ CIMAISE A ÉDOUARD CORBEY.

Châteauroux, 10 février 1838.

Mon cher Édouard,

J'ai reçu ta lettre et je l'ai lue jusqu'au bout, et qui plus est je l'ai relue jusqu'au bout; elle était cependant toute dans un mot; il t'aurait suffi de m'écrire :

J'ai dépensé vingt-deux francs en un jour.

J'aurais deviné le reste; Paris est un cloaque, les Parisiens sont des imbéciles, et tout ce qui se fait à Paris est un métier de dupes ou de fripons; tu as quatre mille francs à dépenser par an, et tu es à Paris! et tu te plains! et tu ne comprends pas que tu es l'homme le plus riche, le plus heureux, le plus indépendant du monde!

Avec quatre mille francs d'assurés, on fait, quand on veut, six mille francs par an de dettes non usuraires. Cela dure deux ans, ton père payera : le mien a bien payé, et il

n'est pas banquier. Cela te constitue dix mille francs de rente nets et clairs, c'est une fortune.

Je ne te parle pas des ressources que l'on trouve toujours à Paris quand on veut bien les chercher.

Tu dois bien penser que je ne m'étais pas acquis une assez belle réputation d'élégance avec douze cents francs du ministère et les deux mille francs de crédit que j'y ajoutais par an. Je n'usais pas tout le papier de l'administration à son profit, et j'ai écrit plus d'un vaudeville dont le manuscrit portait en tête :

MINISTÈRE DES FINANCES

Division des contributions directes.

Je ne sais si cela a porté bonheur à mes pièces, mais elles semblaient participer à la propriété qu'a tout papier du ministère des finances, et qui est de demander et de percevoir l'argent du public. Quoi qu'il en soit, j'étais fort content de mon sort, et je ne demandais rien à personne, lorsqu'il a pris au ministre l'idée de me donner de l'avancement. C'est moi qui aurais le droit de demander si nous sommes en révolution.

Conçois-tu un ministre à qui l'on ne demande rien, et qui vous accorde quelque chose? Voilà de ces événements qui n'arrivent qu'à moi. Toujours est-il qu'il m'a fallu partir, et que je suis arrivé hier à Châteauroux.

Je ne te ferai pas l'odyssée de mes infortunes, elles ne ressemblent en rien aux tiennes. On m'a donné à souper dans mon auberge. Malheur! trois fois malheur! On se passe de souper, c'est un petit désagrément; mais manger un pareil souper, c'est un châtiment que je n'avais pas mérité.

La maîtresse de mon hôtel ayant appris mon nom, et mon nom est connu à Châteauroux comme celui d'un fonctionnaire public qui n'a pas moins de deux mille huit

cents francs d'appointements à dévorer, comme disent les contribuables, la maîtresse de mon hôtel m'a offert de m'abonner à la table d'hôte qui est servie tous les jours à cinq heures, le tout moyennant quarante-cinq francs par mois payés d'avance. D'avance ! comme ce mot renverse de fond en comble le beau système du crédit que j'ai pratiqué jusqu'à présent. Mais je crois que le crédit me serait chose fort inutile en ce pays et que j'en serai réduit à faire des économies sur mes deux mille huit cents francs, à moins que la bouillotte ne s'en mêle. Je répondis à mon hôtesse que je prendrais un parti quand j'aurais vu la ville, et je suis allé me coucher. Tu n'as pas dormi, je n'ai pas dormi. Seulement c'est mon lit qui m'a tenu éveillé et non pas le bruit des voitures. En province vous appelez cela des lits ; on en fait à Paris pour redresser les bossus, ceux de Châteauroux ont probablement un but tout contraire.

Je me suis levé et j'ai entendu un gros garçon en sabots me demander. C'est le domestique de mon directeur qui m'envoyait ta missive qui venait de lui arriver, et qui me faisait dire qu'il m'attendait dans la matinée. Ceci m'a paru d'un empressement plus qu'administratif, et j'ai sollicité du factotum de mon chef le temps de faire un peu de toilette.

Je n'ai aucune envie de t'envoyer mes impressions de province, mais j'ai eu le malheur d'ouvrir ma fenêtre, et j'ai eu sous les yeux le spectacle du marché. C'est sale et c'est laid, voilà tout. Jamais je n'ai entendu piailler de ce ton.

Je veux que le diable m'emporte si je sais comment je ferai pour aller chez mon directeur en bottes vernies il y a un demi-pied de boue dans les rues. J'ai fait demander un cabriolet, on m'a proposé une carriole d'osier attelée d'un cheval de labour, avec un cocher en sabots et en blouse. Alors j'ai compris où j'étais, en province, entends-tu ? en province. Jusque-là je ne me l'étais pas complète-

ment figuré. Envoie-moi des socques, mon cher Édouard, je mettrai des socques et j'aurai un parapluie.

Je t'écris en attendant l'heure de ma visite, devant laquelle je recule le plus que je peux.

Une fille d'auberge entre dans ma chambre; elle vient de cirer mes bottes de voyage à la cire anglaise. Elle a l'air ravi de ce qu'elle a fait.

Je pars la mort dans l'âme. Attends une seconde lettre de moi avant de m'écrire. Je ne resterai pas dans ce pays, je te le jure, et j'espère t'annoncer mon retour à Paris avant huit jours. A bientôt.

HONORÉ CIMAISE.

III

HONORÉ CIMAISE A ÉDOUARD CORBEY.

Mars, 1838.

Mon cher Édouard,

Dans cette lettre je comptais te rendre compte de ma visite chez le préfet, mon préfet; chez mon directeur, monsieur Derbot, excellent homme; chez monsieur du Hauterre, mon inspecteur, mari de madame du Hauterre, le vrai maître de la maison. J'en avais esquissé d'assez bons croquis, et je te les enverrais si je n'étais sous l'impression d'un récit que je viens d'entendre et que je veux t'écrire sur-le-champ pour ne pas en omettre la moindre circonstance.

Ce récit a été amené par une gaucherie de ton serviteur, gaucherie que je dois te dire aussi, parce qu'elle te fera mieux comprendre l'intérêt qu'a dû m'inspirer à moi un récit que j'écoutais en présence de la femme qui en était l'objet.

Il faut d'abord t'apprendre que nous devions avoir pour

hier samedi un grand bal à la préfecture, et j'avais réservé pour cette soirée tout ce que je me crois de puissance d'observation pour composer ma galerie. Un bal de préfecture, c'est une sorte d'exposition publique des produits moraux d'un département, et je comptais beaucoup sur la médisance verbeuse de la femme de mon inspecteur, madame de Hauterre, pour me servir de livret et me dire les noms et les titres des individus.

J'arrivai donc vers dix heures chez le préfet. Je m'aperçus qu'il était trop tard pour une de mes plus importantes observations, celle des entrées et des nuances de l'accueil administratif. Les salons étaient pleins, la fusion était opérée, on était en pleine contredanse, et j'avoue que dans cette mêlée de femmes vêtues de gaze et de soie, passant et repassant avec une grâce décente et assurée, je crus voir un reflet des éblouissantes fêtes de Paris. Je te dirai même que j'ai remarqué dans ce bal une chose d'assez bon goût et que n'ont point nos bals de Paris.

Dans nos salons, il n'y a guère que deux classes de femmes, celles qui dansent et celles qui ne dansent plus; et comme à Paris les femmes ne renoncent à la danse que lorsqu'elles sont d'un âge ou d'un volume à épouvanter les plus petits jeunes gens, il en résulte que ce qu'on appelle tapisserie est un assortiment de visages ridés et boursouflés de la façon la plus grotesque. J'ai remarqué qu'il n'en était pas de même à ce bal de la préfecture; beaucoup de femmes d'une charmante beauté restaient sur leurs siéges, regardant danser leurs jeunes filles, tandis que les aïeules de ces belles danseuses s'étaient reléguées dans d'autres salons, autour des tables de whist et de boston. Ainsi c'étaient des quadrilles blancs et roses, parés de jeunesse et de candeur, s'agitant gracieusement dans un cadre de femmes qui portaient, sans en être écrasées, l'éclat de leurs brillantes toilettes. Ce premier aspect, je dois le dire, me désenchanta un peu du dédain que j'apportais à cette réu-

nion, et je restai un moment dans un étonnement qui n'était pas exempt de quelque plaisir. Ce fut pendant que je contemplais le spectacle vraiment distingué de l'assemblée, que je remarquai une femme d'une rare beauté et d'une jeunesse qui admettait la danse même dans ce salon; elle pouvait avoir vingt-deux ans au plus. C'était une si grande pureté de traits, une telle noblesse de physionomie, une si modeste majesté, que je ne pus la quitter des yeux et que je ne pus prendre garde à l'effet que je faisais. Il me sembla que son regard passa plusieurs fois devant le mien, mais sans que rien m'avertît qu'elle daignât s'apercevoir de l'ardente admiration avec laquelle je la regardais.

Je pensai (et ici je rends franchement compte de mes sensations comme je les éprouvai), je pensai que ce devait être quelqu'une de ces reines de petite ville, qui ont toute la sottise d'un empire absolu, et je ne crus pas de ma dignité de me joindre à l'adoration publique par une contemplation ridicule.

Je passai dans les autres salons où j'allai saluer le peu de personnes que je connais, et où je vis monsieur Derbot, mon directeur, faisant une partie de trictrac dans un coin du salon. Madame du Hauterre était à deux pas, causant avec un vieux monsieur qui riait beaucoup des méchancetés que sans doute elle lui racontait. La conversation me parut tellement animée que j'aurais donné beaucoup pour y prendre part; ne pouvant m'y mêler, je me mis à en observer la pantomime.

Madame du Hauterre, que j'avais déjà vue une fois lors de ma visite à mon inspecteur, m'avait paru très-bien, mais elle me parut alors plus charmante encore que la première fois; elle causait avec une volubilité de paroles et de gestes pleine de grâce et de vivacité. Je ne savais de qui elle parlait; mais assurément elle contrefaisait quelqu'un de fort ridicule, car elle prenait des poses qui faisaient éclater de rire le vieux monsieur.

Pendant ce temps la contredanse avait fini, et comme elle allait recommencer, un jeune homme vint offrir la main à madame du Hauterre.

A ce moment seulement elle se retourna en se levant, et me vit fort occupé à l'examiner. En m'apercevant, elle devint rouge jusqu'au blanc des yeux; elle demeura un moment comme indécise sur ce qu'elle avait à faire, et enfin, acceptant la main que lui présentait son cavalier, elle passa devant moi en me rendant le salut le plus pincé et le plus froid du monde.

J'avoue (et remarque que je te rends toujours compte de mes sensations telles qu'elles eurent lieu, une à une), j'avoue que je fus flatté de cette froideur. Cette femme m'avait paru trop émue lorsqu'elle rencontra mon regard pour ne pas croire que ma présence n'était pas étrangère à cette émotion, et je compris très-bien qu'elle eût la prétention de la cacher sous ce grand air de froideur. Je la suivis donc bientôt dans le salon de danse où je retrouvai la belle personne dont je t'ai déjà parlé, assise encore à la même place et ne dansant point. Cet abandon m'étonna assez pour me distraire de mes observations sur madame du Hauterre. Cependant je pus la voir me cherchant du regard toutes les fois que la contredanse lui permettait de m'apercevoir.

Je crus deviner que l'attention exclusive que je donnais à la belle abandonnée la piquait, et j'en eus la conviction lorsque je la vis engager avec son danseur une conversation où elle semblait affecter de me montrer qu'elle ne s'occupait point de moi.

La contredanse s'acheva, et c'eût été pousser hors des bornes de la politesse mon rôle de cruel que de ne pas aller m'informer de la santé de mon inspectrice. Je m'approchai d'elle; mais avant que je lui eusse adressé la parole, elle me dit avec un sourire plein de coquetterie :

— Ni pour celle-ci, ni pour la seconde, ni pour la troisième, je suis engagée.

Je trouvai assez leste le refus d'une chose que je n'avais pas demandée, et je m'inclinai avec un profond respect en lui disant :

— Vous me supposez plus ambitieux que je ne le suis, madame ; je ne venais que vous demander des nouvelles de votre santé.

— Ah ! fit-elle d'un air presque irrité en se reculant.

Je renouvelai mon salut en disant :

— Je ne danse plus.

Elle me regarda alors avec un air d'indéfinissable raillerie et me répondit en s'inclinant :

— Pardon, j'avais oublié.

Je l'avoue, je ne compris rien à cette repartie qui fit sourire le jeune homme qui lui donnait la main. Elle devait donc cacher une méchanceté dont je n'avais pas la clef, et je me résolus à aller m'asseoir auprès de madame du Hauterre pour lui en demander l'explication. J'allais me diriger vers elle avec d'autant plus d'empressement qu'elle avait été prendre place près de cette belle des belles qui ne dansait pas, lorsqu'une voix partie de derrière la porte contre laquelle j'étais appuyée me cloua à ma place.

— Montrez-moi donc votre nouveau contrôleur, dit-on à côté de moi.

La voix de mon directeur répondit :

— Il était là tout à l'heure.

— Ce doit être un plaisant original, reprit le premier interlocuteur ; madame du Hauterre vient de me raconter les visites qu'il lui a faites ; il paraît que c'est un gant-jaune assez ridicule.

— Hum ! hum ! fit mon directeur, vous savez que madame du Hauterre n'est pas très-indulgente.

— C'est égal, dit l'autre, je ne serais pas fâché de voir un échantillon de l'espèce fashionable.

Je me penchai de l'autre côté de la porte et je reconnus

le vieillard avec qui madame du Hauterre causait si joyeusement un instant auparavant.

C'eût été un jeune homme, que j'aurais peut-être réfléchi que c'était un mauvais début dans un monde où je vais être forcé de vivre, qu'une demande péremptoire d'explication dans la première réunion où je me trouvais, chez le premier magistrat du département; j'aurais peut-être pensé que ce jeune homme n'était pas responsable des méchancetés d'une femme que j'avais trouvée, quelques jours avant, si amusante, quand sa malice s'exerçait sur le compte des autres; mais enfin, toutes ces sages réflexions me furent inutiles : le curieux qui désirait me connaître était un vieillard, et celui auquel il s'enquérait de moi était mon supérieur; je fus donc forcé de garder mon dépit, et je compris alors la rougeur subite de madame du Hauterre surprise par moi dans ses médisances, je pus commenter alors sa pantomime si expressive, et jusqu'à ce mot : — Je l'avais oublié! qui m'avait semblé si peu significatif, et qui probablement voulait dire :

— J'avais oublié qu'un des ridicules de la jeunesse parisienne, c'est de ne plus danser.

Ce devait être un ridicule en effet dans le salon où je me trouvais, et où tous les jeunes gens prenaient à cœur ce plaisir si insipide quand il n'a d'autre but que de remuer les jambes, le plus souvent à contre-mesure.

Je me sentis plus irrité que je ne l'avais jamais été, et dans ma colère je ne crus pas pouvoir me venger trop vite ni trop cruellement de madame du Hauterre.

La plus grande puissance du sang-froid n'est pas de parer sur-le-champ les coups imprévus, c'est celle qui vous fait attendre patiemment l'occasion de prendre votre revanche. Si j'avais eu cette qualité, probablement j'aurais pu rendre à madame du Hauterre une partie du dépit qu'elle avait fait naître en moi. Il eût peut-être suffi pour cela de ne pas m'occuper d'elle ; mais j'avais hâte de lui prou-

ver que je n'étais pas un homme à bafouer à plaisir, et cette impatience me fit faire une énorme ou plutôt deux énormes sottises. La première, ce fut de me venger d'une médisance par une grossièreté ; la seconde... mais il faut te dire avant ce qui me poussa à cette sottise.

Madame du Hauterre était demeurée près de cette admirable personne qu'on ne faisait pas danser. Je venais de dire à madame du Hauterre que je ne dansais plus ; c'était, à ce qu'il me parut du moins, d'une impertinence assez achevée que d'inviter une autre femme et de l'inviter à côté d'elle ; d'ailleurs, c'était aussi réparer vis-à-vis de cette belle délaissée l'injure que lui faisait tout le monde. Cette idée m'envahit, s'empara de moi, et sans me donner le temps de réfléchir, je me décidai à la mettre à exécution.

Déjà les musiciens reprenaient leurs instruments, le nouveau danseur de madame du Hauterre allait l'enlever. elle s'était déjà à moitié levée, tout en parlant à sa voisine ; je me glisse rapidement, je m'approche et je dis à cette reine des belles :

— Oserais-je vous demander l'honneur de danser avec vous ?

Cette dame se tourna aussitôt en tendant sa main vers moi, et je pus voir sa céleste figure où se peignait un étonnement inquiet, tandis que madame du Hauterre me regardait d'un air renversé.

— Serais-je assez heureux, dis-je en prenant la main qu'on me tendait, pour voir ma demande accueillie ?

— Qui est-ce ? dit cette dame en retirant sa main avec un singulier effroi. Est-ce à moi qu'on parle ?

— Oui, madame, lui dis-je, fort surpris de son geste.

Cette dame baissa la tête et me répondit d'une voix étouffée :

— Je ne danse pas, monsieur.

Et en même temps je vis deux grosses larmes rouler sur es joues.

J'étais stupéfait : madame du Hauterre s'était replacée près de cette dame en me jetant un regard superbe de dédain, et je pus voir, en me retirant, qu'elle parlait à sa voisine comme pour la consoler du malheur qui venait de lui arriver ; et tu dois penser si ma sottise parisienne dut servir de texte aux consolations de la provinciale à la provinciale.

Je regagnai le salon où se trouvait monsieur Derbot, mon directeur. Il avait fini sa partie de trictrac, et m'aborda avec une charmante bonhomie, bien différente du ton assez bourru que je lui avais vu dans ses bureaux.

— Eh bien, me dit-il, comment trouvez-vous nos bals de province ?

— Charmants, lui dis-je ; mais on y marche sur des charbons ardents quand on n'y connaît personne.

— Pourquoi cela ? me répondit-il.

— Parce qu'on risque d'y commettre beaucoup de maladresses.

— Nos dames sont indulgentes.

— Vous ne mettez pas madame du Hauterre du nombre, je suppose.

— Est-ce que vous en savez déjà quelque méchanceté sur votre compte ?

— C'est ce que je vous dirai tout à l'heure, si vous voulez bien me dire quelle est cette dame que je vais vous montrer.

— Ah ! vous avez déjà remarqué une dame, me répondit le directeur en riant ; voyons, ajouta-t-il en me suivant vers la porte du salon.

— Veuillez bien prendre garde, lui dis-je, de ne pas prêter à ma question un sens qu'elle n'a pas ; quand je vous aurai dit ce qui m'est arrivé, vous verrez que cette question est presque nécessaire. Tenez, voyez : quelle est cette dame qui est près de cette console et qui écoute ce vieux monsieur que je crois des amis de madame du Hau-

terre, car ils causaient très-gaiement ensemble quand je suis arrivé?

— D'abord, me dit monsieur Derbot, ce monsieur, qui est le président du tribunal, et madame du Hauterre se détestent cordialement; comme ils ont le même genre d'esprit, ils se craignent et se ménagent. Monsieur Hervois est peut-être le seul homme dont madame du Hauterre ne dise pas de mal, et madame du Hauterre est la seule femme qui échappe à la dent de monsieur Hervois; c'est pour cela qu'ils vivent dans une intimité haineuse qui finira par une guerre acharnée.

— C'est très-bien, dis-je à mon directeur; mais cette dame, quelle est cette dame?

— Madame Léonard Asthon, la fameuse madame Léonard Asthon.

— J'avoue que sa renommée n'est pas venue jusqu'à moi.

— Eh bien, reprit monsieur Derbot, c'est la fameuse mademoiselle de Chivri.

— Pas davantage, lui dis-je en secouant la tête.

— Au fait, vous avez raison, me dit-il; cette affaire a été étouffée le plus possible, on a empêché les journaux d'en parler, il est tout simple que vous l'ignoriez. Mais pourquoi me demandez-vous qui elle est?

— C'est, lui répondis-je prudemment, parce que je m'étonne qu'on ne la fasse pas danser.

— Elle! me fit mon directeur; elle est aveugle.

— Aveugle!

— Vous ne vous en êtes pas aperçu?

— Si peu, que je l'ai invitée à danser.

— Vous! s'écria-t-il; ah! tant pis... tant pis... car vous avez dû lui faire bien du chagrin.

— Elle est donc bien malheureuse de sa position?

— Oui, me dit monsieur Derbot, car sa position a été un grand malheur pour elle...

Puis il reprit :

— Mon Dieu ! que je suis fâché que vous ayez été l'inviter; je suis sûr qu'elle en pleure dans le cœur.

— Je ne vous cache pas qu'elle en a pleuré de ses deux yeux, et madame du Hauterre, qui était près d'elle, s'est chargée de la consoler.

— Pauvre femme ! reprit mon directeur ; mais comment madame du Hauterre ne vous a-t-elle pas arrêté quand vous avez fait cette...

— Sottise, voulez-vous dire?

— Non, reprit monsieur Derbot ; mais c'est plus qu'une maladresse, c'est un grand chagrin que vous avez fait à la plus malheureuse des femmes ; et comme l'intérêt de sa vie est lié à beaucoup d'autres que vous pourriez blesser parce que vous les ignorez, il faut que je vous apprenne cette déplorable histoire.

— Volontiers, lui dis-je.

Il m'emmena dans un petit boudoir reculé, et voici ce qu'il me raconta.

IV

Tu dois bien supposer, mon cher Édouard, que ce n'est pas cependant comme je vais te la dire que monsieur Derbot me raconta cette histoire.

Elle est fort embrouillée de noms supposés que je confondais quelquefois les uns avec les autres, et de circonstances singulières que je ne comprenais pas toujours ; alors j'interrompais le narrateur, je demandais des explications, et j'arrivais à démêler tous ces fils, à suivre clairement les événements et à les coordonner. C'est donc le récit de mon directeur que je t'envoie, mais avec les impressions qu'il a fait naître en moi, mais dans un ordre plus régulier et débarrassé des mille incidents d'une conversation,

sans que toutefois j'aie rien ajouté ni retranché des faits importants. Seulement, tu remarqueras que, pour t'épargner la fatigue que j'ai eue à tirer à clair cette histoire, j'ai commencé par t'en faire connaître d'abord les principaux personnages avec leurs positions respectives.

DIANE

Monsieur Léonard Asthon est un gentilhomme de Vitré et très-riche propriétaire dans cette partie de la Bretagne. Sa famille, qui est d'excellente noblesse, vint en France à la suite de Jacques II, et s'y fixa après la mort de ce roi déchu. Depuis le règne de Louis XIV, tous les chefs de cette famille prirent part aux diverses entreprises des Stuarts pour remonter sur le trône, et ce ne fut que lorsque le dernier de cette race eut dit adieu pour toujours à des espérances impossibles, que les Asthon se considérèrent comme dégagés de leurs services envers les Stuarts, et qu'ils prirent la qualité de Français et transportèrent à une autre monarchie cet esprit de dévouement qui déjà leur avait fait un renom chevaleresque dans le dernier siècle.

Cette fidélité au malheur, qui semblait une destinée particulière de la famille des Asthon, ne manqua à aucun de ses membres. Le grand-père de Léonard avait suivi Charles-Édouard dans sa malheureuse tentative de 1745; durant notre première révolution, son père servit les Bourbons dans les guerres de la Vendée, et Léonard, ancien officier de la garde royale, accepta cet héritage d'aveugle dévouement et de rébellion, en se mêlant activement aux troubles qui agitèrent les départements de l'Ouest après la révolution de juillet.

Je te dis tout ceci pour te faire comprendre comment ce seul nom d'Asthon emportait avec lui une de ces grandes idées de générosité et de dévouement qui séduisent de prime abord l'imagination et intéressent le cœur.

Du reste, monsieur Léonard Asthon répondait parfaitement de sa personne à l'idée romanesque que son nom faisait naître. Il avait à peine trente ans et était d'une beauté remarquable ; il avait ce courage aventureux qui se sent mal à l'aise dans les rangs calmes et réguliers d'un régiment, et qui regrette ces sanglantes mêlées de nos pères où un chevalier armé de toutes pièces s'élançait, la hache au poing, dans les rangs de ses ennemis pour y acquérir une gloire qui n'était qu'à lui. Tu comprends qu'avec de pareilles dispositions, Léonard Asthon ajoutant sa chevalerie personnelle à celle de ses ancêtres, dut bientôt devenir une sorte de héros parmi ceux de son parti. C'était, pour les paysans de la Bretagne, un nouveau Charette; un autre Bonchamps; c'était, pour les châtelaines de ce pays un Mac Yvor, un Claverhouse, un de ces beaux personnages de Scott, qui font si bon effet dans les rêves des femmes.

Or, parmi ces femmes qui rêvent, il y avait à quelques lieues de Nantes une certaine madame de Kermic, de pure race bretonne aussi, et dont les fils et le mari avaient péri dans les premières guerres de la Vendée. Une seule fille lui était restée et avait épousé monsieur de Chivri, qui avait été le frère d'armes de messieurs de Kermic. C'est de ce mariage que naquirent trois fils, Georges et Philippe de Chivri, nés en 1804 et 1806, et plus de dix ans après, en 1814 et en 1816, Martial et Diane de Chivri, celle dont je dois te dire l'histoire.

La naissance de Diane fut un malheur; car sa mère mourut en lui donnant la vie, et Diane naquit aveugle.

A cette même époque, madame de Kermic perdit une nièce qui lui avait fait fidèle compagnie dans sa vieillesse ; car

madame de Chivri habitait les environs de Châteauroux, où sont toutes les propriétés de son mari. Madame de Kermic apprit à la fois la mort de sa fille, la naissance de Diane et l'infirmité dont cette enfant était frappée. Elle la demanda à son gendre, à qui elle fit comprendre qu'un homme ne pouvait entourer l'enfance de Diane des soins vigilants et continus qu'exigeait sa nouvelle position. Monsieur de Chivri, dont l'ambition s'était réveillée au commencement de la Restauration, et qui s'était décidé à aller habiter Paris avec ses fils pour surveiller leur éducation; monsieur de Chivri, dis-je, se rendit aux désirs de sa belle-mère; il lui envoya sa fille, et Diane fut élevée par sa grand'-mère au château de Gigan, à une demi-lieue de Machecoul et loin de son père et de ses frères.

Maintenant, franchis d'un seul bond une période de seize ans; vois monsieur de Chivri, âgé de soixante-dix ans, devenu pair de France, demeuré fidèle à ses devoirs de législateur, et comprenant que le pays tout entier vaut bien une famille, et que les droits des nations viennent encore mieux de Dieu que les droits des souverains; vois aussi ses trois fils, Georges, chef de bataillon dans un régiment de ligne; Philippe, déjà distingué dans la carrière civile, et Martial, âgé de dix-huit ans, mais faible, étiolé, pâle comme le sont presque toujours ces enfants tardifs, fruits presque avortés d'une nature déjà défaillante. Toutefois il eût semblé que Diane avait échappé à cette loi commune de dépérissement, tant à seize ans elle était déjà grande, belle et forte, si la cécité dont elle était affligée n'eût montré que cette nature avait été impuissante à compléter cette œuvre d'ailleurs si parfaite.

Tous ces préliminaires indispensables étant posés, figure-toi que tu es à la fin de l'année 1832, au moment où la guerre civile venait d'être terminée par l'arrestation de la duchesse de Berry, et où ceux qui avaient pris part à sa folle tentative étaient obligés de se soustraire au juge-

ment dont ils étaient menacés; transporte-toi dans un vieux château assis au pied d'une colline couverte de bois et de roches, et où se trouvaient des fourrés assez épais, des cavernes assez profondes pour qu'on pût s'y cacher. Autour de ce château, un parc d'une grande étendue, et dans lequel se trouvent plusieurs pavillons séparés, dont l'un est situé à l'angle le plus éloigné de ce parc, à un endroit où le bois touche aux murs de l'enclos; une des portes de ce pavillon ouvre sur le bois, l'autre sur le parc. Il est dix heures du soir, la nuit est mauvaise et tourmentée, et le bien-être qu'on éprouve à se trouver au coin d'un âtre où brûle un bon feu vous porte à plaindre le sort de ceux qui sont exposés à la pluie et au vent.

C'est dans cette disposition que se trouvaient ce soir-là madame de Kermic et Diane, demeurées plus tard que de coutume dans le salon. Depuis quelque temps elles gardaient toutes deux le silence, écoutant le murmure constant de la pluie, coupé de temps en temps par les longs gémissements du vent qui la chassait avec une force violente contre les volets fermés du château.

— Quel temps! quel temps! dit la vieille madame de Kermic, tirée de sa rêverie par une raffale plus forte que les autres; et penser que peut-être en ce moment nos amis, ceux qui se sont dévoués à la défense de la bonne cause, errent sans asile, traqués et poursuivis comme des loups, c'est bien triste!

— Il faut espérer, repartit Diane, que les plus compromis auront trouvé moyen de quitter la France.

— Ce ne sont pas toujours les plus compromis qui sont les plus prompts à se mettre à l'abri. Le même courage qui les a poussés en avant les empêche de se retirer tant qu'il y a un danger à courir : ainsi j'ai appris certainement qu'il y a quinze jours monsieur Léonard Asthon avait refusé de s'embarquer au Croisic, où on lui avait ménagé un passage à bord d'un lougre anglais.

— Mais n'est-ce pas plus que dû courage, et n'y a-t-il pas de l'imprudence à agir ainsi? repartit Diane.

— Noble imprudence, du moins, qui dédaigne le salut pour elle-même tant qu'il y a des malheureux en danger!

La conversation en resta là; les deux dames reprirent leur rêverie; ce fut Diane qui, cette fois, rompit le silence la première.

— Il se fait tard, ma bonne mère; ne pensez-vous pas à vous retirer?

— Pas encore, Diane; je ne sais, mais je me ferais presque scrupule de dormir dans un bon lit tandis que de braves gens souffrent dehors.

Diane réfléchit que madame de Kermic n'avait pas d'ordinaire ces scrupules pour les malheureux mendiants qui venaient solliciter un asile à la porte de son château, et elle se demanda si l'humanité n'était qu'une vertu de parti; elle reprit donc:

— Cependant, ma mère, vous ne pouvez veiller ainsi toute la nuit; ce n'est pas votre habitude.

— Viens t'asseoir tout près de moi, Diane, et je te dirai pourquoi j'attends.

La jeune fille se mit à genoux sur le coussin où reposaient les pieds de sa grand'mère, et celle-ci se penchant vers elle, lui dit à voix basse :

— Écoute, Diane, tu connais bien Valérien?

— Oui, c'est un nouveau garde-chasse que vous avez ici depuis quinze jours. Ne sort-il pas de chez le vicomte de Furières?

— Oui, un mauvais garnement qui, criblé de dettes à Paris, est venu se réfugier dans son château, où l'on dit que les huissiers le poursuivent encore. Valérien a quitté son service, fatigué de ne point recevoir ses gages et d'être en butte aux plus mauvais traitements; car on dit que ce vicomte de Furières ajoute la brutalité à tous ses autres vices. Eh bien, mon enfant, ce Valérien, qui est un garçon

alerte, vif, dévoué, m'a dit que ce matin, au point du jour, en faisant une battue dans le bois, il avait aperçu un homme à lui inconnu, et qui, en l'apercevant, s'était mis en état de défense. C'est, m'a-t-il dit, un homme de trente ans au plus, d'un beau visage, d'une tournure distinguée, d'une taille élevée, et dont le costume de chasseur, quoique en un état déplorable, annonce une certaine élégance.

— Eh bien, reprit Diane, cet homme?

— Valérien l'a abordé, et soupçonnant ce qu'il pouvait être, il lui a dit :

« — Ne craignez rien, monsieur; je ne suppose pas que ce soit pour chasser que vous portez un fusil de ce calibre, un sabre et une paire de pistolets; je suis garde-chasse pour arrêter les braconniers, mais je ne suis pas gendarme pour empoigner les voleurs ou les chouans. »

Il paraît qu'à ce mot de chouan cet homme a tressailli en regardant autour de lui; puis il s'est rapproché, et a dit tout bas à Valérien :

— N'êtes-vous pas au service de madame de Kermic?

— Oui vraiment, lui a répondu Valérien.

— Alors dites-lui...

Cet homme s'est arrêté tout à coup, puis il a repris :

— Non, ce serait la compromettre; sa générosité ne lui permettrait pas de me refuser un asile; ne lui dites rien de cette rencontre.

Et aussitôt il s'est éloigné à grands pas, et Valérien l'a perdu de vue.

— Ah! fit Diane, à qui ce récit avait inspiré un certain intérêt; et Valérien vous a raconté cela?

— Oui, il est revenu au château pour me prévenir de ce qui lui était arrivé; au portrait qu'il m'a fait de cet inconnu, à l'air de commandement qu'il m'a dit que cet homme portait en soi, j'ai cru reconnaître que ce devait être monsieur Asthon lui-même.

— Monsieur Asthon ! s'écria Diane, pour qui ce nom était le synonyme de toutes les vertus chevaleresques des héros de roman. Monsieur Asthon ! reprit-elle ; mais vous ne le connaissez pas !

— Non, sans doute ; mais monsieur Dernois, notre curé, qui le connaît, m'a affirmé sur l'honneur que monsieur Asthon était caché dans les environs de Machecoul.

— Il est bien fâcheux, dit Diane, que monsieur Dernois soit absent ; il aurait pu vous dire si cet inconnu est véritablement monsieur Léonard Asthon.

— Que ce soit lui ou un autre, reprit madame de Kermic avec impatience, c'est toujours un homme dont la vie est en danger pour une cause qui est la nôtre ; car tu n'es pas comme ton père et tes frères, toi ; tu n'as pas renié tes devoirs ; or donc, que ce soit lui ou un autre, il a droit à un asile chez moi, et je le lui donnerai.

— Mais comment le lui donner, reprit Diane, puisque cet homme s'est éloigné sans avoir voulu même tenter de l'obtenir ?

— Et c'est une générosité qui m'a dit ce que j'avais à faire : j'ai chargé Valérien de chercher cet inconnu, de le retrouver et de lui dire que ce serait me faire injure que de ne pas m'associer, au moins par l'hospitalité, à une cause que j'ai toujours considérée, chez ceux qui l'ont soutenue, comme l'accomplissement d'un noble devoir.

— Et, dites-moi, reprit Diane, Valérien a-t-il retrouvé cet homme ?

— Je l'attends depuis ce matin. Mais tout est convenu ; s'il le rencontre, il le fera entrer dans le pavillon du bois.

— Dans mon pavillon ? repartit Diane.

— Oui, mon enfant ; car c'est le seul endroit du château où, grâce à ta volonté, les domestiques n'entrent que lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. De cette façon, notre inconnu

pourra y rester caché tant que nous le voudrons; nous pourrons aller lui tenir compagnie sans exciter les soupçons de personne, et Valérien se chargera de lui apporter des vivres en entrant par la porte du bois.

Diane, qui avait fait arranger ce pavillon pour son usage, qui avait fait déposer sa harpe et les divers ouvrages de tapisserie dans lesquels elle était devenue d'une adresse remarquable, malgré son infirmité, Diane aurait peut-être fait quelques objections à cette disposition prise à son insu; mais presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit et Valérien se montra aux regards de sa maîtresse dans un état déplorable. Ses habits ruisselaient d'eau et étaient couverts de fange. Malgré ses soixante-dix ans, madame de Kermic se leva à son aspect et lui dit avec un accent inquiet :

— Eh bien ?

Valérien montra du doigt la jeune aveugle qui s'était retournée à ce bruit, et madame de Kermic ajouta :

— Tu peux parler devant elle, elle sait tout.

— Eh bien, madame la marquise, il est dans le pavillon.

— T'a-t-il dit son nom ?

Valérien parut embarrassé, et répondit après un moment d'hésitation :

— Il ne veut le dire qu'à madame la marquise elle-même.

— C'est bien, je vais au pavillon.

— Pardon, ma mère, mais à votre âge, par le temps qu'il fait, traverser tout le parc, ce serait d'une imprudence...

— Mademoiselle a raison, dit Valérien; la pluie tombe à flots, et demain il sera temps d'interroger cet inconnu.

— Je voudrais bien savoir cependant, dit madame de Kermic avec une vivacité qui partait de son désir extrême d'associer son nom à un nom fameux, je voudrais bien

savoir si c'est véritablement monsieur Léonard Asthon.

— Monsieur Léonard Asthon, dit Valérien avec un vif mouvement de surprise ; je ne crois pas...

Puis il se mit à réfléchir comme un homme qui calcule les probabilités d'une chose pareille, et il reprit :

— Au fait, c'est possible. Monsieur d'Asthon est, dit-on, dans les environs. Oui vraiment, il est bien possible que ce soit lui.

— Et s'il en est ainsi, dit madame de Kermic, il trouvera un asile dans ma maison tant qu'il pourra lui être utile.

— Vrai, dit Valérien, je commence à croire que ce doit être lui.

— Et s'il se trouvait avoir besoin d'autres secours dans l'état où il est, si l'argent lui manquait, ma bourse lui est ouverte comme ma maison.

— C'est lui, certainement, dit Valérien. Voulez-vous que j'aille le lui demander ?

— Ce serait inutile, puisqu'il a déjà refusé de te répondre. Mais il me semble que le temps se calme, que la pluie cesse, et que je puis sortir.

Une raffale plus violente que les précédentes vint avertir la vieille dame que ses désirs la trompaient sur la possibilité d'une pareille visite, et elle se replaça au coin de son feu, en disant d'un ton grondeur à Valérien :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas arrivés plus tôt ?

— Il a d'abord fallu retrouver monsieur Asthon, car je ne doute plus que ce soit lui, repartit Valérien ; et ce n'a pas été une chose facile ni sans danger ; car, lorsque j'ai fini par le découvrir il s'est imaginé que je le cherchais pour le dénoncer, et il a voulu me tuer ni plus ni moins qu'une grive ; puis il a fallu le décider à venir, ce qui n'a pas été plus facile que de le trouver. « Non, disait-il, je ne compromettrai pas madame de Kermic par ma présence

chez elle. Je ne veux pas; remerciez-la de ma part; mais si je dois être arrêté, que ce soit du moins sans appeler la vengeance de mes ennemis sur d'autres que sur moi. »

— Noble jeune homme! dit madame de Kermic. Valérien, il faut que tu me conduises, il faut que je le voie.

— Pardon, madame, dit Valérien; mais vous comprenez que je n'ai pu allumer ni feu ni lumière dans le pavillon, on aurait pu les voir du château, et je l'ai laissé dans l'obscurité.

— Mais il ne peut rester ainsi, mouillé sans doute comme tu l'es, n'ayant pas mangé peut-être de la journée. En fermant exactement les rideaux et les volets, on ne verra rien; il faut lui donner de la lumière, lui allumer du feu. Charge-toi de ce soin, Valérien, et, pour ce soir, c'est nous qui lui apporterons des vivres.

— Mais, ma mère...

— Ah! je le veux! dit madame de Kermic de ce ton qu'elle prenait rarement, mais qui, une fois arrivé, n'admettait pas la moindre observation.

Valérien sortit, prit du bois dans un vaste bûcher qui se trouvait dans une des ailes du château, et se dirigea vers le pavillon.

— Maintenant, dit madame de Kermic, il faut nous procurer de quoi porter à souper à monsieur Asthon.

— Mais c'est impossible, ma mère, les domestiques ne sont pas couchés, et la femme de chambre veille dans la salle à manger, par où il faut passer pour entrer à l'office.

— Eh bien, je vais l'envoyer se coucher.

— Vous savez bien que Marthe n'ira pas, ou que, si elle fait semblant d'obéir, elle restera levée dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle n'entende plus de bruit dans la maison.

— C'est vrai, c'est vrai, dit madame de Kermic avec humeur, elle est d'un zèle insupportable quelquefois.

— Aujourd'hui peut-être, reprit Diane ; mais vous savez combien elle vous est attachée : si vous la chargiez...

— Diane, reprit madame de Kermic d'un ton sévère, je ne te reconnais pas ; tu trouves des impossibilités à tout quand il s'agit de secourir un malheur si noble et si pressant.

— C'est que je ne sais que vous dire, ma mère, reprit Diane ; mais j'ai un triste pressentiment que ce sera une affaire qui vous amènera plus de désagréments que vous ne pensez, et...

— C'est bien, dit madame de Kermic en se levant, je vais me charger de tout ce soin...

— Ah ! ma mère, dit Diane en la retenant, qu'allez-vous faire ?

— N'ayez pas peur, Diane, vous ne serez pas compromise.

— Oh ! ma mère, s'écria la jeune fille, j'y vais, j'y vais, et peut-être, tenez, vaut-il mieux que j'y aille seule.

— Comment, seule !

— Écoutez, vous allez monter dans votre chambre avec Marthe, et je ferai semblant de me retirer dans la mienne. Aussitôt je descendrai à l'office, j'y prendrai tout ce qui est nécessaire. Vous savez, dit-elle tristement, que je n'ai pas besoin de lumière pour cela.

Madame de Kermic baisa sa petite-fille au front en murmurant : « Pauvre enfant ! » Et Diane continua :

— Pendant ce temps, vous retiendrez Marthe, et moi j'irai au pavillon porter le panier que j'aurai fait ; je rentrerai sans que personne m'entende, et une fois que je serai rentrée dans ma chambre, vous pourrez renvoyer Marthe, et je viendrai vous dire ce qui se sera passé.

— Diane, mon enfant, s'écria madame de Kermic, ah ! voilà qui est bon et digne de toi ; mais viens, mon enfant, hâtons-nous, il me tarde déjà que tu sois revenue.

Ce qui avait été convenu fut exécuté, et pendant plus

d'une demi-heure que dura l'absence de Diane, madame de Kermic gronda Marthe plus qu'elle ne l'avait fait depuis vingt ans qu'elle était à son service. Tout ce qu'elle faisait était mal fait et à recommencer ; madame de Kermic n'était jamais contente ni de la place où était posée sa lampe de nuit, quoiqu'elle fût inamoviblement marquée sur le même marbre depuis vingt ans, ni de la manière dont ses rideaux étaient fermés, son feu couvert, ses couvertures arrangées. Enfin, ayant entendu tousser dans la chambre à côté, elle renvoya Marthe; et Diane, dont la robe et le chapeau de paille dégouttaient de pluie, entra aussitôt.

— Est-ce lui? s'écria madame de Kermic.

— Oui, ma mère, répondit Diane avec un accent presque exalté; c'est lui, c'est monsieur Léonard Asthon.

— Comment est-il?

— Ma mère! fit Diane en se détournant.

— Ah! pardonne, pauvre enfant; j'oublie que je ne puis te faire cette interrogation.

— Mais, reprit Diane, s'il m'a été défendu de le voir, je l'ai entendu.

— Et que t'a-t-il dit?

— Oh! il a une voix d'une douceur et d'un charme étonnants. Il parle avec une facilité, un accent...

— J'en étais sûre... Et tu lui as apprêté tout ce qu'il faut?

— Oui, ma mère.

— Avait-il l'air bien reconnaissant?

— Il m'a prié de vous porter ses respects et l'assurance de sa gratitude.

— Bon jeune homme!... Tiens, assois-toi sur mon lit et conte-moi... Mais tu es trempée, pauvre enfant, tu grelottes.

— Ce n'est rien...

— Non, non, couche-toi... demain nous reparlerons de tout cela. Va, je le veux absolument.

— Bonsoir, ma mère.

— Bonsoir, mon enfant. On peut se coucher le cœur gai quand on a fait une bonne action.

Diane se retira ; mais ni la mère ni la petite-fille ne dormirent, malgré leur bonne action : l'une rêvait à son héroïsme et l'autre à cette voix suave et douce qui lui avait parlé.

Pendant ce temps, un beau jeune homme, assis devant un feu petillant, à côté d'un guéridon sur lequel était un souper très-confortable, s'écriait :

— Eh bien, Valérien, ai-je bien joué mon rôle?

— Aussi bien que moi, monsieur le vicomte.

— Tu as bien fait de venir m'avertir de prendre ce nom de Léonard Asthon; car jamais, sans cela, je n'y aurais pensé. Donne-moi un verre de vin... Sais-tu que cette mademoiselle de Chivri est belle comme les amours?

— Mais oui, monsieur le vicomte; c'est dommage qu'elle soit aveugle.

— Raison de plus pour ne pas voir le danger.

— Quel danger? fit le garde-chasse.

— Oh! rien. Encore un verre... il est excellent... Elle est vraiment belle!... Je vais me coucher; et maintenant les huissiers peuvent courir après moi; je leur donne en mille à deviner que le vicomte de Furières, poursuivi pour dettes, se cache chez madame de Kermic sous le nom de Léonard Asthon, proscrit politique.

— Bonsoir, monsieur le vicomte.

— Bonsoir, drôle.

Une demi-heure après, le vicomte dormait du sommeil du juste.

Diane avait seize ans à cette époque; mais il paraît que cette pure et noble beauté, dont j'ai été si vivement frappé, brillait déjà en elle de tout son éclat; et si elle avait moins de majesté qu'aujourd'hui, elle en avait de plus la suavité ineffable de cet âge qui quitte l'enfance et entre dans la

jeunesse. Du reste, c'est tout au plus si Diane savait qu'elle était belle : pour ceux qui avaient constamment vécu près d'elle, cette beauté était venue sans qu'ils y prissent garde ; pour ceux qui la voyaient pour la première fois, c'était presque autant un sujet de plaindre Diane que de l'admirer. Le cri : Qu'elle est belle ! eût dû être si nécessairement suivi de la restriction : C'est dommage qu'elle soit aveugle ! que ceux-là se taisaient et cherchaient à flatter la jeune fille dans des qualités dont elle pouvait être heureuse, parce qu'elle en sentait le prix dans les autres.

Ainsi, comme elle aimait une causerie douce et spirituelle, elle accueillait comme un hommage le plaisir qu'on prenait à l'écouter ; ainsi, comme les notes d'un chant mélodieux la prenaient au cœur jusqu'à la faire pleurer, c'était pour elle un vrai triomphe que de sentir les auditeurs tressaillir aux accents de sa voix et de sa harpe unis ensemble. Alors elle comprenait l'émotion qu'elle donnait par celle qu'elle pouvait recevoir, et elle en était fière. Alors, quand on lui prodiguait les louanges, elle rougissait ; mais la première fois qu'on lui dit qu'elle était belle, elle se mit à pleurer.

Et cependant cet hommage a dû bien souvent lui arriver. Imagine-toi le front le plus pur couronné de flots de cheveux bruns, un nez dont le profil aquilin témoigne une volonté ferme, une bouche dont les lèvres légèrement bombées ont pour ainsi dire la grâce et la forme d'un baiser ; et puis je ne saurais te faire comprendre combien, malgré sa cécité, ses yeux ont encore d'expression. A la manière dont elle les tourna vers moi lorsque je lui parlai, je n'aurais jamais cru qu'elle fût aveugle ; et lors même qu'on sait qu'elle ne voit pas, on est tenté de croire qu'elle regarde.

Et puis, mon cher Édouard, il y a au-dessus de tout cela un charme particulier qui ne peut appartenir qu'à un pareil malheur : c'est celui qui résulte de l'ignorance et de

la naïveté de cette beauté. Comme l'infortunée n'a jamais pu étudier dans un miroir toutes ces expressions de convention que le monde impose à la femme qui entend et qui parle, il y a dans le visage de Diane une franchise d'émotion dont rien ne peut te donner une idée. Si elle sourit parce qu'elle est heureuse, ce sourire est ouvert juqu'au cœur, rien ne le gêne et ne le comprime; si elle souffre, toute sa douleur monte à son visage; lorsqu'elle est calme même, elle se laisse nécessairement aller à être belle sans minauderie et sans affectation; son beau visage est à qui veut le voir, elle ne le voile ni ne le pare pour personne. Telle est Diane aujourd'hui, juge ce qu'elle devait être à seize ans, lorsque le malheur n'avait pas touché cette tête charmante.

D'un autre côté, l'esprit de Diane était plus avancé que ne l'est d'ordinaire celui des jeunes filles de son âge. Dans la vie solitaire que menait madame de Kermic, on ne songeait à rien cacher à Diane de ce qui venait distraire cette monotonie. On eût dit qu'on croyait son âme aveugle comme ses yeux.

Ainsi lorsque, dans ses longues soirées d'hiver, madame de Kermic se faisait lire soit les journaux, soit les romans nouveaux, soit une tragédie ancienne, on admettait Diane à ces lectures. Par les journaux, par le récit des crimes, des suicides, des adultères, des séductions dont ils sont remplis, elle apprenait ce que les passions humaines ont de fatal, de bas et de hideux; par les livres, elle croyait savoir ce qu'elles peuvent avoir de bonheur, de noblesse et d'enivrement.

Ote à cette femme la coquetterie qu'elle ne pouvait comprendre, les plaisirs du monde auquel elle ne pouvait se mêler, ces deux occupations qui prennent les sept huitièmes de la pensée et de l'activité féminines, et applique à une réflexion ardente, assidue, toute cette force de l'âme et de l'esprit, et comprends à quel degré d'exaltation cette

femme avait dû arriver dans ses rêves, dans ses craintes, dans ses espérances.

Voilà ce qu'était Diane lorsqu'elle tomba entre les mains d'un libertin sans honneur, à qui une indigne supercherie avait prêté, avec le nom d'Asthon, l'apparence des plus nobles et des plus éclatantes qualités, et à qui le hasard avait donné les dons qui devaient séduire naturellement mademoiselle de Chivri.

Monsieur de Furières était à Paris l'un de ces dix ou douze gentilshommes de grande famille à qui leur beau nom ne suffisait pas pour vivre de pair dans la bande joyeuse et exclusive des artistes, et qui avaient ajouté un talent véritable à leur position élevée. Arthur de Furières était un excellent musicien, il faisait des romances charmantes et les chantait avec un goût exquis. Il dut à cela beaucoup de succès dans toutes sortes de mondes. Pour les femmes d'un rang élevé, c'était un amant convenable par son nom et par son titre, avec cette teinte d'indépendance romanesque qu'on suppose à des hommes dont la valeur est en eux-mêmes; pour les reines de coulisses, qu'Arthur fréquentait beaucoup, c'était l'homme de talent dont on sollicite le suffrage et le grand seigneur dont on accepte l'amour; pour toutes, c'était le fruit défendu avec la saveur d'un autre paradis que celui où elles vivaient.

A tant de bonheur facile, Arthur perdit d'abord sa fortune et ensuite sa probité; il y perdit surtout ce qui peut arracher un homme à toutes les folies et à tous les vices, la foi dans les sentiments vrais et honorables. « On prétend, disait-il, qu'il y a des femmes qui se vendent et d'autres qui se donnent; cette distinction n'est qu'un pur jeu de mots : toutes s'échangent, les unes contre de l'argent, les autres contre des soins, des plaisirs, des vengeances; souvenez-vous que les unes sont pauvres et les autres riches, et dites-moi s'il y a plus de vice d'un côté que de l'autre? »

Avec de pareils principes, peut-être Arthur eût-il cepen-

dant respecté ou dédaigné le malheur de Diane, s'il l'eût rencontrée dans le monde. Mais dans l'oisiveté de sa solitude, ce devait être une séduction trop puissante que l'étude des premiers mouvements d'amour dans un être comme Diane, pour qu'un esprit corrompu comme celui du vicomte de Furières résistât au désir d'éveiller cette âme pour la voir marcher dans sa nuit. Toute sa conduite durant le temps qu'il passa dans ce pavillon n'eut pas d'autre but.

A la première entrevue qu'il eut avec madame de Kermic et Diane, il fut facile à Arthur de jouer son rôle; tout ce que madame de Kermic savait de la vie d'Asthon, il le savait comme elle; tout ce qu'elle en ignorait, il l'inventait avec une merveilleuse facilité et avec cette fausse poésie qui en toutes choses séduit aisément ceux qui ont un parti pris de croire et d'admirer. Les exagérations dont il ornait sa vie aventureuse trouvaient un auditeur crédule dans la prévention de madame de Kermic; et quant à Diane, le mystère de la vie clairvoyante était si impénétrable pour elle, elle comprenait si peu qu'on pût reconnaître la présence de quelqu'un à une distance qu'il lui fallait souvent une heure pour atteindre, que toutes les forfanteries d'Arthur lui paraissaient possibles, par cela même que les actes les plus vulgaires de la vie étaient impossibles pour elle. En pareilles choses, Diane ne pouvait douter que par l'incertitude des autres, et madame de Kermic était d'une bonne foi qui aveuglait la pauvre aveugle.

Toutefois, si madame de Kermic avait accompagné sa petite-fille dans toutes les visites qu'elle rendait au pavillon, il est probable que la séduction calculée d'Arthur n'eût pu arriver à une femme que le regard ne pouvait avertir du trouble qu'elle inspirait, à qui un billet glissé secrètement ne pouvait donner le trouble si fatal de la curiosité. Mais madame de Kermic tomba malade; et comme elle ne pouvait faire appeler dans sa chambre Va-

lérien, le garde-chasse, pour l'interroger sur ce que faisait monsieur Léonard Asthon durant toute la journée; comme Diane elle-même ne pouvait, sans éveiller l'attention des gens de la maison, avoir des entretiens trop fréquents avec un homme dont le service lui était tout à fait étranger, la vieille madame de Kermic, pour qui son hospitalité était une occupation à laquelle elle prenait un vif intérêt, exigea que sa petite-fille se rendît tous les jours au pavillon pour y savoir des nouvelles de l'infortuné proscrit.

Il faut le dire pour l'excuse de madame de Kermic, la bonne renommée d'Asthon lui eût paru une garantie suffisante de sa bonne conduite, si elle eût pensé que la séduction pût s'adresser à une telle infortune. Mais, par une de ces préoccupations assez ordinaires à l'esprit humain, comme Diane faisait une exception à toutes les autres femmes par son infirmité, madame de Kermic n'avait jamais songé qu'une pauvre fille aveugle pût avoir à subir les dangers communs de la jeunesse et de la beauté. Ce fut donc sans la moindre appréhension que la vieille dame permit ou plutôt ordonna ces dangereuses entrevues. Diane toutefois n'y alla pas avec la même tranquillité. Elle avait déjà senti en elle ce trouble inconnu qui étonne et alarme le cœur la première fois qu'on l'éprouve. Lorsqu'elle approchait de ce pavillon, elle subissait ensemble cet effroi instinctif qui vous avertit d'un danger sans vous le montrer et le désir tout-puissant de s'y livrer qui domine cet effroi. Elle avait touché du bout de ses lèvres virginales cette coupe de l'amour qui enivre et qui altère.

Du reste, c'est l'histoire de toutes les passions, des plus graves comme des plus naïves; l'ambitieux redoute les chagrins qu'amène la puissance, et la poursuit avec ardeur; l'enfant a peur des revenants, et oublie tous les jeux pour un conte bien effrayant. Telle avait été la première émotion de Diane; pendant quelques jours elle s'était livrée sans ré-

flexion à cette crainte aventureuse qui l'agitait et la faisait rêver. Mais tout à coup une vive lumière vint éclairer la route où elle avançait alors, aveugle de son cœur comme de ses yeux.

Léonard ne lui disait rien qu'il ne dît à sa grand'mère. Mais que l'accent de sa voix était différent! Il tremblait comme elle-même avait senti trembler sa voix lorsqu'elle l'abordait.

Il y avait donc entre eux quelque chose qui n'était qu'à eux. Était-ce donc de l'amour? Elle s'interrogea et se dit qu'elle aimait. Aveu fatal, quoiqu'elle ne l'eût fait qu'à elle-même, car il la fit, pour ainsi dire, pénétrer dans toute la puissance de sa passion; il lui fit comprendre l'ineffable bonheur qu'elle éprouvait à être aimée, et cependant elle ignorait tout de l'amour. Pauvre aveugle, qui le soir s'asseyait aux pieds de sa grand'mère, et qui, la tête appuyée sur ses genoux, se plaisait à entendre ses récits; elle pourrait être ainsi aux pieds d'Arthur, et ce serait sa voix qui parlerait! Elle aimait ceux qui la conduisaient avec soin dans les chemins qu'elle ne connaissait pas; cette attention lui était douce; mais être guidée par lui, ce serait un bonheur inconnu, ce serait presque voir.

Est-ce donc que l'amour est une émanation céleste qui pénètre toutes les choses de la vie et donne aux plus vulgaires une lumière et un parfum qui ne sont qu'à lui, qui éblouissent et enivrent? Ainsi Diane, ce cœur enfant, ne cherchait les joies de l'amour que dans ce qu'elle savait de la vie, et cela suffisait cependant pour en faire une vie toute nouvelle.

Mais l'affreux souvenir de son malheur venait la saisir au milieu de ses rêves, et il brisait ses espérances. « Si sa voix est émue, se disait-elle, c'est qu'il me plaint! »

La pitié d'un ami est une consolation, la pitié de celui qu'on aime d'amour est un désespoir, et Diane souffrait ce désespoir, car elle aimait Léonard Asthon. Ce fut donc avec une douleur sincère qu'elle consentit à aller tous les jours

partager sa solitude; car elle venait le cœur nu se heurter à une indifférence dont son infortune la persuadait. Voilà surtout pourquoi ces entretiens devaient être si dangereux: c'est qu'ayant rêvé le bonheur d'être aimée, et ayant repoussé ses espérances comme insensées, elle devait trop montrer sa joie lorsqu'un mot viendrait les lui présenter comme possibles.

Aussi, lorsque Arthur osa pour la première fois lui dire ce mot : Je vous aime ! qui tombe presque toujours comme la foudre dans le cœur pour le brûler et y laisser une cicatrice; la première fois qu'il dissipa ce doute mortel qui torturait Diane, il sut, lui, combien il était aimé. Tout ce corps d'enfant frissonna d'émotion, tout ce visage de vierge resplendit de joie, et il put se dire : Elle est à moi; elle est à moi si j'ose la prendre ! Il l'osa, et peut-être dois-je raconter ce qui égara Arthur jusqu'à ce crime, pour que l'on sache l'aide détestable que la dépravation de l'esprit peut prêter à la dépravation du cœur; car c'est elle qui aiguillonne des désirs qui sans cela mourraient presque aussitôt qu'ils sont nés.

Arthur était aimé, et cet amour lui livrait si bien Diane sans défense, que son âme blasée eût peut-être dédaigné cette fleur penchée sous sa main; mais une circonstance fatale sembla lui donner l'attrait d'une forfanterie, et il y succomba; voici comment :

Trop de gens savaient que le véritable Léonard Asthon se cachait dans les environs de Machecoul, pour que la police n'en fût pas instruite. On dirigea donc des recherches plus actives de ce côté de la Bretagne; et ses recherches alarmèrent non-seulement Diane et madame de Kermic, mais Arthur de Furières lui-même. En effet, on pouvait ordonner une visite domiciliaire chez madame de Kermic, et si on n'y découvrait pas Léonard Asthon, on y trouverait du moins monsieur de Furières, convaincu dès ce moment d'avoir pris un faux nom. Ce n'était pas assurément la

honte d'une pareille supercherie qui alarmait Arthur, il en riait comme d'un excellent tour joué à ses créanciers et à la crédulité de madame de Kermic; ce qui l'alarmait, c'était le danger d'une capture, car il comprenait très-bien que les huissiers remplaceraient vite les gendarmes. D'ailleurs Asthon pouvait être arrêté, et alors encore on se demanderait quel était l'homme qui s'était servi de son nom pour voler une généreuse hospitalité, et Arthur courait risque d'être chassé comme un misérable.

Dans cette conjoncture, et grâce aux soins de Valérien, il prépara sa fuite.

Une voiture devait l'attendre au milieu de la nuit à quelque distance du château et le conduire à Nantes, où son passage était arrêté sur un navire qui partait pour l'Angleterre. Le vicomte n'avait point fait part de ses projets de départ à Diane.

Cet amour qu'il avait fait naître et dont les rêves avaient distrait sa solitude, cet amour pouvait avoir, au moment de la séparation, des scènes de désespoir dont il ne voulait pas s'embarrasser. Cet amour, comment l'avait-il exalté jusqu'au point où il était parvenu? Ce pourrait être le secret inconnu de cette solitude, si ce n'était le secret si connu de l'amour. Que de beautés qui n'attirent que des yeux, que d'esprit qui ne plaît qu'à l'esprit, que de vertus qu'on ne salue qu'avec respect! Puis vient un être souvent indifférent à tous, à qui soi-même on ne reconnaît d'autre supériorité que de l'aimer, et on l'aime. Voilà tout: n'en demandons pas davantage à l'amour; c'est toute la raison du cœur.

Diane aimait donc Arthur, et à la singulière puissance que cet homme exerçait sur elle se joignait, pour l'éblouir tout à fait, cet éclat de noblesse et de hautes qualités qu'il avait emprunté à un autre; et cette passion avait cela de fatal, qu'elle avait pour elle cette raison du cœur qui est aveugle et la raison de l'esprit qui se croyait clairvoyante.

Un soir donc, le soir même où Arthur voulait partir, le soir où sans un cruel concours de circonstances il n'eût emporté que la fleur de l'âme de Diane, son premier amour, et où il ne lui eût laissé qu'un désespoir sans remords, douleur qui rend fière, ce soir-là, dis-je, madame de Kermic fut tout à coup envahie par une nombreuse troupe de soldats. Ils venaient accomplir un ordre de perquisition dans tout le château.

A peine avaient-ils frappé à la porte principale, que le bruit des armes avertit madame de Kermic de ce danger, et à peine Diane l'eût-elle compris, qu'elle s'écria : « Je le sauverai ! » Ainsi, tandis que les soldats pénétraient dans le château, elle courut au pavillon pour avertir le prisonnier et le faire sortir par la porte du bois. Elle entra, mais il était trop tard ; car des sentinelles posées de distance en distance surveillaient toutes les issues de ce vaste enclos. Arthur les avait entendues depuis longtemps et avait éteint la lumière qui, se glissant par la fente des volets, eût pu attirer leurs regards. Ce fut en se jetant dans ses bras que Diane apprit ce nouveau danger.

Ce danger, dans un esprit prévenu comme celui de Diane, c'était la mort, la mort de celui qu'elle aimait ; il ne faut donc pas s'étonner si la pauvre enfant oublia tout, excepté le salut de cet homme qui était sa vie. Elle tremblait, tandis que lui n'était qu'irrité comme un maladroit pris au piége ; mais elle prenait cette colère pour l'impatience d'un noble cœur qui eût voulu une autre mort. Déjà on entendait les soldats qui se dispersaient dans le parc, lorsque Diane s'écria avec cet accent inspiré qui est l'écho de la pensée soudaine qui vient de nous frapper :

— Faites disparaître de cette chambre tout ce qui peut annoncer la présence d'un homme.

— Il n'y reste rien de pareil, dit Arthur.

— Rien... en êtes-vous bien sûr?

— Oui, ajouta-t-il ; j'avais prévu ce danger, et tout est soigneusement caché.

Il avait tout fait enlever à la vérité, mais c'était pour sa fuite.

— Eh bien, lui dit Diane, placez-vous au fond de cette alcôve. La nuit est noire, n'est-ce pas, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, et l'on ne peut rien voir du dehors?

— Ce n'est qu'au bruit de votre voix que je sais où vous êtes.

— C'est bien, reprit Diane ; cachez-vous et laissez-moi faire.

Arthur se blottit dans le fond de l'alcôve, derrière les vastes rideaux qui la décoraient.

Alors il entendit Diane allant et venant rapidement dans cette chambre. Puis elle descendit, alla ouvrir la porte qu'elle avait fermée derrière elle. On entendait déjà la voix des soldats qui approchaient, et des éclairs de lumière partis des torches qui les guidaient se glissaient quelquefois jusque dans l'appartement et y jetaient de douteuses et fugitives clartés. Les soldats touchèrent enfin le seuil.

Ce fut à ce moment qu'il sembla à Arthur qu'une ombre blanche et fluide passait rapidement dans la chambre; elle disparut, et Arthur, caché au fond de cette alcôve, crut entendre près de lui la respiration de Diane.

Presque aussitôt les soldats entrèrent et éclairèrent cette chambre.

Un cri partit du lit où était couchée Diane.

— Qu'est cela? dit-elle, qui vient ici? Au secours!... au secours!...

Et cet effroi fut si bien joué, que l'officier qui commandait cette troupe s'arrêta et fit reculer ses soldats jusqu'en dehors de cette chambre que le bruit public lui avait souvent désignée comme étant le refuge de mademoiselle de Chivri, cette belle jeune fille aveugle qu'on disait si noble

et si pure, chambre virginale que protégeaient l'innocence et le malheur.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai dû visiter toutes les parties de ce château; cependant j'aurais respecté ce lieu si j'avais su qu'on y eût pu troubler votre repos.

Et il s'éloigna. Noble confiance d'un soldat! Ce fut le dernier hommage rendu à la pureté de Diane.

Et à peine avaient-ils franchi le seuil et fermé la porte, qu'elle dit d'une voix altérée:

— Ils n'ont point laissé de lumière?

— Aucune.

Il n'y en avait aucune. La nuit ne pouvait être un danger pour elle, elle qui ne vivait que dans la nuit; mais la nuit empêche le crime de pâlir comme l'innocence de rougir, et Arthur ne s'épouvanta pas d'un crime si sombrement voilé.

Diane n'avait d'autre défense que ses cris; mais ses cris pouvaient le perdre.

Il n'y eut qu'elle de perdue...

Et tu dois comprendre quelles furent les tortures de ce cœur lorsque, retournée auprès de sa vieille grand'mère, celle-ci, dans la joie du salut de son héros, demandait à Diane comment elle l'avait sauvé, par quelle adroite tromperie elle avait arrêté l'investigation des soldats. Diane ne répondait qu'en pleurant, quoique l'infâme lui eût promis ce nom qu'il ne pouvait lui donner, puisqu'il ne lui appartenait pas.

Cependant, quand cette nuit fut passée, madame de Kermic voulut que Diane retournât près de Léonard. Elle aussi voulait y retourner, et cependant ce fut une angoisse inouïe qui la tortura pendant qu'elle approchait de ce pavillon.

Reparaître devant celui qu'on voudrait maudire et à qui on a pardonné; avoir subi la honte de son crime et sentir

le remords de l'avoir absous ; affronter des regards dont elle ne pouvait même détourner le front ; peut-être ne l'eût-elle pas osé, si elle eût été plus innocente ; mais elle aimait et elle avait cette fatale soumission de l'amour qui met la victime à genoux devant son bourreau ; servitude sans retour, comme tous les esclavages qu'accompagne la dégradation. Elle alla donc vers ce pavillon, et s'arrêta longtemps sur le seuil.

« Oh ! se dit-elle, il me cachera dans ses bras, il sera assez généreux pour ne pas me regarder. » Et sur cette espérance elle monta. Tout son corps tremblait quand elle ouvrit la porte de cette fatale chambre. Elle y demeura immobile ; elle attendait.

Elle attendit ainsi une longue minute : un silence de désert régnait autour d'elle ; un froid glacé la prit au cœur, et sa voix qui grelottait murmura avec terreur :

— Léonard ? Léonard ?

Il ne répondit point. Alors elle tomba à genoux sur ce seuil ouvert et tendit ses bras devant elle en criant :

— Léonard ? Léonard ?...

Ce fut encore le même silence ; elle se releva folle et désespérée, tendant son oreille à ce silence mortel. Le souffle d'aucune vie ne respirait dans cette chambre ; elle s'élança, elle la parcourut des mains, se heurtant, se brisant aux meubles, revenant partout où elle avait passé ; il n'y était plus, lui qui avait dit qu'il ne voulait plus fuir, lui qui n'en avait pas besoin, puisqu'elle avait éloigné le danger au prix de son honneur. Il n'y était plus ! Ce n'était pas possible, et elle recommença son aveugle investigation ; mais rien, rien encore !

Diane avait tout ce qui convient au malheur, la sensibilité du cœur et la force du corps, ce qui fait qu'on souffre beaucoup, qu'on ne meurt pas. Elle eut donc tout son désespoir. Perdue et adandonnée ! Ni honneur, ni amour, la dernière misère d'une femme ! Et cette femme, elle était

aveugle! Et si jamais elle devait le rencontrer, elle ne pouvait pas aller à lui s'il ne daignait pas venir à elle!

Que de douleurs, que de tortures passèrent dans cette âme sans la briser! que de doutes horribles et de prévisions funestes assiégèrent cette raison sans la perdre! que le supplice dut être affreux! Et cependant elle l'eût peut-être fait cesser, ne pouvant y succomber : elle savait comment on meurt quand on le veut, et elle y pensait déjà lorsque la vieille Marthe vint frapper à ce pavillon. Et telle était la malheureuse destinée de Diane, que ce ne fut que par une nouvelle douleur qu'elle fut arrachée à ce désespoir qui allait la conduire au suicide.

— Madame la marquise vous demande, lui dit Marthe. Elle a reçu ce matin une nouvelle qui paraît l'alarmer beaucoup.

— Qu'est-ce donc? s'écria Diane.

— Venez, venez, répondit Marthe; madame la marquise prétend que vous seule pouvez la rassurer.

— Mais sur quoi? s'écria Diane qui se croyait désintéressée de tout autre malheur que du sien.

— Il paraît, reprit Marthe à voix basse, que ce monsieur Léonard Asthon dont elle parlait si souvent avec tant d'enthousiasme...

— Eh bien! monsieur Asthon?

— On dit dans le pays qu'il est arrêté.

— Arrêté? reprit Diane.

Et avant de penser au danger de celui qu'elle croyait son amant, un éclair de joie et d'espérance se glissa dans le cœur de Diane; et lors même qu'elle y pensa, quand elle se souvint qu'il pouvait mourir, elle ne fut plus si malheureuse en face d'un plus grand malheur. Elle retourna en toute hâte auprès de sa grand'mère qui lui expliqua que monsieur Léonard Asthon avait été arrêté près du château par les mêmes hommes qui l'avaient visité; et toutes deux, ingénieuses à le défendre, disaient, madame

de Kermic : qu'il s'était enfui pour ne pas exposer une femme sans défense au danger de son hospitalité ; Diane : que sans doute il avait voulu prêter appui à quelque infortuné comme lui ; et toutes deux attendirent avec épouvante la fin de la journée.

Valérien avait disparu, et l'on pensa que la crainte l'avait éloigné. Comment alors s'informer du sort de Léonard Asthon ? Que pouvait lui écrire madame de Kermic ? Lui parler de l'asile qu'elle lui avait offert, c'était se compromettre sans nécessité. Quel message pouvait lui envoyer l'aveugle ? et que pourrait-il répondre à ce message, si même on le lui laissait parvenir ? Elles attendirent ainsi le lendemain, chaque jour, l'une avec inquiétude, l'autre avec un profond désespoir.

Les seules nouvelles qui leur parvenaient leur étaient apportées par les journaux, qui disaient froidement dans quelle prison Léonard Asthon avait été transféré, combien d'interrogatoires il avait subis ; lignes glacées qui venaient frapper Diane et l'épouvanter.

Six mois se passèrent ainsi, six mois de silence pendant lesquels il semblait à Diane qu'Asthon eût pu lui faire dire un mot qu'elle seule eût compris ; six mois de silence que madame de Kermic accepta comme la preuve de la délicate générosité de Léonard Asthon, qui ne voulait pas que le plus innocent message de sa part pût appeler sur elle l'attention de l'autorité.

Ce temps si long, et pour lequel ces deux femmes accusaient le pouvoir de cruauté, ce temps avait été laissé entre le crime et le jugement de l'accusé pour laisser à ce jugement un calme qui lui eût peut-être manqué quand la révolte était encore flagrante. Mais enfin ce procès dut commencer ; et ce fut encore dans le récit froid et précis des journaux que madame de Kermic et Diane en apprirent toutes les circonstances. Il n'occupa que deux au-

diences, la première où les témoins n'eurent pas besoin de constater un crime dont l'accusé se vantait ; et comme madame de Kermic en lisait le récit à sa petite-fille, qui l'écoutait assise à ses pieds, la vieille dame admirait cet héroïsme qui bravait la mort, et Diane pleurait cet égoïsme de l'honneur qui oubliait que cette mort serait pour deux.

Le jour suivant, ce fut le ministère public qui parla, et après, l'avocat. Mais ni l'une ni l'autre ne cherchèrent aucune des paroles qui furent prononcées pour accuser ou pour défendre Léonard. Madame de Kermic chercha rapidement le résultat de cette seconde journée. Elle lut lentement :

« A sept heures, les jurés entrent dans la chambre des délibérations... »

— Eh bien, ma mère ?...

— Je ne puis lire.

— Comme vous tremblez !

— Attends.

Et madame de Kermic continua :

« Les jurés, rentrés après une demi-heure d'absence, prononcent leur verdict... »

— Eh bien ?... eh bien ?...

« Leur réponse est affirmative sur toutes les questions. »

— Après, ma mère ?

— Oh ! malheureux jeune homme !

— Ma mère ! ma mère ! mais lisez donc, lisez donc !...

« La cour condamne l'accusé à la peine de mort. »

— La mort ! cria Diane en se renversant comme si elle eût pu voir sur le visage de sa mère la vérité de ce qu'elle venait d'entendre ; la mort ! répéta-t-elle... la mort !... Et moi !... et moi !...

— Toi ? reprit madame de Kermic que ce désespoir épouvantait, toi ?

— Oui, moi, repartit Diane, veulent-ils donc que je l'épouse sur l'échafaud ?

— L'épouser ! s'écria madame de Kermic, l'épouser ! Oh ! malheureuse, malheureuse ! qu'as-tu fait ?

— Ma mère, ma mère ! dit Diane en se cachant la tête sur les genoux de son aïeule, j'ai voulu le sauver !

— L'infâme ! et il t'a perdue ! Diane, Diane, répétait-elle, réponds-moi, est-ce vrai, Diane ?

Madame de Kermic releva cette tête penchée sur ses genoux ; cette fois le désespoir avait été le plus fort ; Diane ne répondit pas.

— Elle est morte ! s'écria madame de Kermic, morte...

Elle avait trop à souffrir encore pour cela.

L'émotion de la scène que je viens de te rapporter avait été assez violente pour faire perdre connaissance à Diane. Mais il y avait trop de vie dans ce corps jeune et vigoureux pour lui porter un coup mortel ; il n'en fut pas de même pour la vieille madame de Kermic ; elle trouva dans son indignation la force de secourir sa petite-fille et de la rappeler à elle-même sans appeler personne, car un mot ou un cri de douleur de Diane, échappé au premier moment de son retour à la vie, eussent pu avertir un étranger du déshonneur de l'infortunée.

Mais cet effort fut tout ce que la vieillesse de madame de Kermic put supporter ; une maladie active et violente s'empara d'elle, et longtemps avant que personne, même les médecins, comprît toute la gravité de son état, elle avait deviné que sa mort était prochaine et assurée. Elle avait donc écrit à son gendre, monsieur de Chivri, pour l'avertir de sa maladie et de son danger.

Cette lettre est trop curieuse par son laconisme et sa fermeté, pour que je ne la transcrive pas ici telle qu'elle m'a été répétée mot pour mot :

« Mon fils,

» Je n'ai que peu de jours à vivre, cette lettre en met-

tra trois à vous parvenir ; il vous en faut autant pour venir jusque chez moi, je vous attends.

» Je vivrai jusqu'à ce que vous soyez arrivé, car j'ai à vous dire des choses qu'un père seul doit entendre. »

Tu conçois qu'une pareille lettre ne laissait point d'incertitude à monsieur de Chivri sur la nécessité et la promptitude de son départ. Il se hâta donc de se rendre auprès de sa belle-mère. Madame de Kermic n'avait point informé Diane de ce message, et depuis l'aveu qui lui était échappé et le récit qui l'avait suivi plus tard, sa grand'mère ne lui avait pas adressé une seule question sur Léonard Asthon ; mais Diane ne pouvait croire que c'était colère ou mépris, car jamais sa grand'mère n'avait été plus affectueuse et plus tendre pour elle. Il y avait au contraire dans l'accent de la vieille dame quelque chose de triste et de soumis, comme si c'était elle qui eût à demander pardon à sa petite-fille de la faute qui la déshonorait.

Madame de Kermic avait donné des ordres précis pour que monsieur de Chivri fût introduit près d'elle aussitôt qu'il arriverait, et à l'insu de sa petite-fille, mais le hasard ou le malheur en ordonna autrement.

On était au milieu de la nuit, la malade avait été fort agitée durant toute la journée, car le temps qu'elle savait être nécessaire à monsieur de Chivri pour se rendre à Machecoul était sur le point d'expirer, et il semblait que, sûre de vivre jusque-là par la puissance de sa volonté, elle craignît de ne pouvoir aller au delà du terme qu'elle s'était fixé à elle-même ; elle avait forcé Diane, qui la veillait toutes les nuits, à aller prendre quelque repos. Mais ce n'était pas seulement la maladie de sa grand'mère qui faisait à Diane des nuits sans sommeil, et, la première de toutes les personnes qui habitaient le château, elle fut avertie de l'arrivée d'une chaise de poste par le bruit qu'elle fit.

Les domestiques chargés de la recevoir prévinrent assez

tôt monsieur de Chivri qu'il devait être secrètement conduit chez sa belle-mère, pour qu'il n'élevât point la voix de manière à être entendu. Mais il n'était pas arrivé seul, et ses deux fils aînés, qui se trouvaient près de lui lorsque la lettre de madame de Kermic lui était arrivée, avaient voulu absolument l'accompagner. Les termes singuliers de cette lettre avaient fait naître de tristes soupçons dans le cœur du père et des frères de Diane, et la précaution extraordinaire avec laquelle on les introduisit leur fit comprendre tout à fait que quelque funeste révélation les attendait auprès du lit de la mourante.

On était allé prévenir la vieille Marthe, qui était restée près de sa maîtresse.

— Est-ce lui ? est-ce mon gendre ? avait dit madame de Kermic, que le bruit de la voiture avait arrachée aussi à son abattement.

— Oui, madame, mais deux de ses fils l'accompagnent.

— Ah ! mes petits-fils sont avec lui, eh bien ! qu'ils entrent tous trois ; ce que j'ai à dire les regarde aussi : va les chercher, et fais en sorte que Diane ne soupçonne pas leur arrivée.

Mais dès l'instant que Diane avait entendu le bruit d'une voiture, elle s'était levée, et avec quelque précaution que les voyageurs fussent descendus et que le domestique fût venu jusque dans l'appartement de madame de Kermic, Diane, dont l'ouïe avait cette finesse qu'acquiert un sens qui doit presque tenir lieu d'un autre, Diane avait entendu le mouvement sourd qui s'était opéré dans la maison, et à peine Marthe avait-elle quitté la chambre de madame de Kermic, que Diane y était entrée.

A son aspect, la vieille dame s'était levée sur son séant avec une vivacité que sa faiblesse eût fait supposer impossible un moment auparavant.

— Diane ! Diane ! s'écria-t-elle avec une sévérité qu'elle n'avait jamais eue vis-à-vis de sa petite-fille, même dans

des temps plus heureux, alors que la sévérité est un témoignage d'amour; Diane, qui vous a appelée ici ? qu'y venez-vous faire ?

— Pardon, ma mère, j'ai entendu, j'ai cru entendre...

— Que vous importe ? Ne peut-il rien arriver ici que vous ne deviez en être instruite ?

— Oh ! ma mère, répondit Diane, croyez-vous que ce soit une vaine curiosité qui me guide ? mais dans l'état de faiblesse où vous êtes, ne dois-je pas m'alarmer de ce qui peut venir troubler votre repos ?

Madame de Kermic ne répondit pas d'abord à sa fille qui s'était approchée de son lit; alors, lui prenant doucement la main, elle lui dit :

— Tu as raison, Diane; mais tu ne dois pas encore voir ceux que j'attends... Demain, dans une heure peut-être, je te ferai appeler; mais maintenant laisse-moi seule avec eux. Je t'en prie, je le veux.

— Je vous obéis, répondit tristement Diane.

— Ne crains rien, enfant, et embrasse-moi, dit madame de Kermic.

La jeune fille se pencha vers sa grand'mère, qui prit sa tête dans ses mains, et l'aveugle sentit rouler sur son front les pleurs de la mourante.

— Ma mère ! ma mère ! lui dit-elle, pourquoi cette émotion ?

— Va, mon enfant, va, lui répondit sa grand'mère.

Et comme Diane se relevait pour se retirer, la porte s'ouvrit et la voix de Marthe annonça :

— Messieurs de Chivri.

A ce nom, Diane poussa un cri effrayant; tout le désespoir de sa vie venait de lui apparaître.

— Mon père ! s'écria-t-elle.

Et, poussée par une force plus puissante que la raison et que la volonté, elle tomba à genoux près du lit de sa mère.

Si la scène qui me reste à te raconter mérite un meilleur narrateur que moi, le tableau silencieux qui la précéda mériterait aussi d'exercer le talent d'un peintre.

Une vaste chambre à peine éclairée par une lampe de nuit ; près de la porte, monsieur de Chivri immobile, les regards attachés sur sa fille à genoux ; ses deux fils placés derrière lui, et contemplant aussi leur sœur, dans un muet et douloureux étonnement. Diane à genoux, le visage tourné du côté de son père et de ses frères, les mains jointes comme une coupable, et madame de Kermic assise dans son lit, les yeux fixés sur son gendre, et qui, par un mouvement instinctif de protection, avait posé sa main blanche et décharnée sur la tête de Diane.

Il y eut un moment de silence solennel.

Aucun de ces cinq personnages ne semblait oser le rompre le premier. Que pouvait dire ce père voyant son enfant tomber à genoux devant lui, si ce n'était de prononcer une malédiction ? et son cœur s'y refusait encore, malgré les horribles soupçons dont il était agité. Que pouvait dire Diane, sinon crier grâce pour un crime que son père ignorait peut-être encore? Que pouvaient dire ces deux jeunes gens, qui sentaient bien qu'une voix plus austère que la leur avait droit d'interroger ; madame de Kermic elle-même avait espéré voir son gendre seul, et n'était point préparée à cette espèce de tribunal de famille que le hasard semblait avoir formé et devant lequel elle n'eût pas voulu faire comparaître l'infortunée que le hasard y avait amenée. Seulement son geste semblait avoir voulu mettre Diane à l'abri d'un premier mouvement de colère, et ce fut elle enfin qui trouva dans l'autorité que donne l'approche de la mort la force de rompre la première ce silence terrible.

— Je vous attendais seul, mon fils, dit-elle à monsieur de Chivri ; mais Dieu a voulu sans doute que vos fils fussent présents à cet entretien ; il a voulu que je n'eusse pas à

rougir devant vous seul de l'aveu que j'ai à vous faire : c'est, je n'en doute pas, un châtiment qu'il m'a réservé, et je l'accepte comme un arrêt de sa juste sévérité.

Monsieur de Chivri écouta madame de Kermic en attachant sur elle des regards où la colère semblait prête à succéder à l'anxiété, et répondit lentement en montrant l'infortunée Diane du doigt :

— Et ma fille, n'a-t-elle rien à me dire?...

— Mon père! dit Diane en essayant de se traîner vers lui.

— Rien, repartit madame de Kermic en la retenant; rien, jusqu'à ce que je vous aie tout dit!

— Ah! s'écria monsieur de Chivri avec colère, malheur à l'enfant qui ne peut tendre les bras à son père et qui demeure tremblante et éperdue à ses pieds!

— Gardez vos malédictions pour les coupables, répondit madame de Kermic avec une force extraordinaire; car de tous les complices de ce crime, elle seule en est innocente peut-être, et elle seule en est victime. Et maintenant, écoutez-moi tous les trois, toi aussi, Diane : je ne voulais pas que tu fusses présente à cet entretien, mais ce doit être encore la main de Dieu qui t'y a amenée. Oui, s'il arrive qu'un jour la colère de ton père et de tes frères te frappe sans pitié, tu pourras leur rappeler mes dernières paroles; s'ils osaient t'abandonner, tu les feras souvenir de ma dernière prière. Écoutez-moi donc tous.

Ils avancèrent près du lit; monsieur de Chivri s'assit en face de Diane, ses deux fils restèrent debout de chaque côté de son siége, et madame de Kermic commença ainsi :

— Il y a six mois, un homme proscrit et menacé de mort errait dans les environs de ce château. Quelle que soit l'opinion politique que vous professiez, s'il était venu vous demander un asile, vous ne le lui auriez pas refusé. C'était un homme du parti auquel mon mari et mes fils avaient donné leur sang, et auquel j'ai voué, moi, toute

mon existence. Je lui fis offrir cet asile, il l'accepta.

Quand je vous l'aurai nommé, car je vous le nommerai, vous reconnaîtrez comme moi qu'il méritait alors ce que je fis pour lui. Son courage, ses vertus, son nom, tout le recommandait à mon hospitalité. Cependant je fus assez imprudente pour laisser souvent près de lui, et dans le secret d'une retraite que je ne partageai pas toujours, une jeune fille, belle, confiante aussi, et qui devait se croire protégée par le malheur qui l'a frappée en naissant.

— Et l'infâme a osé... murmura le fils aîné de monsieur de Chivri.

— Oui, repartit madame de Kermic, il a payé par le déshonneur le dévouement de la noble fille qui voulait le sauver. Écoutez bien, mes fils, pour que votre colère ne s'adresse qu'à celui qui l'a véritablement méritée, pour que lui seul soit puni, lui seul, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère... répondirent les deux fils de monsieur de Chivri.

— Et il le sera, n'est-ce pas?

Leurs regards et leur geste répondirent assez.

Alors madame de Kermic commença le récit de cette scène fatale que j'ai déjà racontée; elle n'en épargna aucun détail à l'avide attention du père et des frères; elle leur dit tout.

Pendant ce temps, Diane, toujours à genoux, et dont le désespoir éclatait en larmes et en sanglots, s'était traînée jusqu'aux pieds de son père. Et d'abord il l'avait laissée embrasser ses genoux; puis, peu à peu, ses mains cherchèrent cette tête qui gémissait, et la couvrirent en la pressant avec des tressaillements involontaires, et, comme Diane élevait vers lui ses mains, chacun de ses frères en prit une dans les siennes en la serrant en signe de pitié; et quand madame de Kermic eut fini son récit, monsieur de Chivri releva sa fille, et, l'attirant dans ses bras, il lui dit :

— Diane, que la bénédiction de ton père soit avec toi ! Mes fils, embrassez votre sœur !

Puis, pendant que les jeunes gens, dont les yeux ne pouvaient contenir les larmes de pitié et de rage qui leur remplissaient le cœur, pressaient Diane dans de muets embrassements, la voix de monsieur de Chivri s'approcha du lit de la mourante et lui dit :

— Et maintenant, ma mère, le nom de l'infâme?

— Il s'appelle Léonard Asthon.

A ce nom, Diane tomba affaissée sous le poids de son désespoir, et l'aîné des fils de monsieur de Chivri s'écria :

— Léonard Asthon... et il est condamné à mort!

— Rassurez-vous, mes fils, repartit monsieur de Chivri avec éclat, il a demandé la cassation du jugement qui le condamne, et ce jugement a été cassé le jour même de notre départ. Rassurez-vous, il ne nous échappera pas.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'on entendit un léger murmure du côté du lit où était retombée madame de Kermic. Ses enfants se penchèrent vers elle, mais elle était morte.

Tant d'émotions, tant de douleurs ne vinrent pas impunément frapper le cœur de la malheureuse Diane ; une fièvre violente s'empara d'elle ; et comme dans les accès de son délire elle appelait Asthon, l'accusait et s'accusait elle-même, monsieur de Chivri demeura seul à son chevet, tandis que le plus jeune de ses fils, Philippe de Chivri, s'occupait des derniers devoirs à rendre à sa grand'mère, et que Georges partait pour Angers, où Léonard Asthon était détenu en ce moment.

Trois jours après, monsieur de Chivri recevait une lettre de son fils qui lui annonçait que véritablement le pourvoi du condamné avait été admis ; mais que le jour même où on en avait reçu la nouvelle, Léonard, redoutant sans

doute les chances d'un second jugement, était parvenu à s'évader sans que personne pût soupçonner de quel côté il avait dirigé sa fuite. Georges remettait donc à plus tard le soin de la vengeance commune, et annonçait à son père qu'il allait se rendre à Paris où il espérait trouver près de la police des renseignements qui pourraient le diriger. Mais toutes les enquêtes de Georges furent inutiles, et lorsque la jeunesse eut triomphé de la maladie violente qui avait fait craindre un moment pour la vie de Diane, il fallut bien lui dire la vérité, et que le coupable avait échappé à la vengeance qui le poursuivait.

Le cœur des femmes a d'étranges mystères; ce qui faisait le désespoir de monsieur de Chivri fit la consolation secrète de Diane. Elle ne pouvait se croire abandonnée, et lorsqu'elle apprit que Léonard avait reconquis sa liberté, elle attendit chaque jour qu'un message vînt la rassurer. Mais rien ne vint et rien ne pouvait venir.

Puis, lorsqu'elle fut assez forte pour pouvoir marcher, elle se traîna un matin vers le pavillon où il avait habité, et elle chercha partout, comme s'il avait pu y venir déposer un gage de sa présence; mais elle n'y trouva que sa harpe, ses meubles accoutumés, un volume de poésies qu'il avait coutume de lui lire, et l'aveugle emporta ce volume, comme si elle avait pu y retrouver la trace de cette parole qui l'avait séduite. Ainsi se passèrent les jours et les mois, sans qu'on apprît ce qu'était devenu Léonard Asthon.

La vengeance attendait avec rage, l'amour avec désespoir.

Ce fut plus de six mois après la mort de madame de Kermic qu'on sut, par un journal américain, que le capitaine Léonard Asthon avait passé d'abord en Angleterre, puis dans l'Inde, où il avait, dit-on, entrepris un voyage dans l'intérieur des royaumes les plus inaccessibles.

Cette nouvelle, en détruisant pour ainsi dire tout espoir de vengeance pour monsieur de Chivri et ses fils, fut le dernier malheur qui semblait devoir frapper Diane.

Tant que la colère de ces trois hommes avait eu un but à peu près certain, quoique caché, tant qu'ils avaient espéré découvrir et atteindre Léonard Asthon, Diane avait été pour eux un objet de pitié; mais lorsqu'ils se trouvèrent pour ainsi dire désarmés devant cette absence et l'immensité qui les séparait du coupable, ils se tournèrent contre la victime, et le déshonneur qu'il leur fallait dévorer lui fut reproché avec toute l'irritation de l'impuissant à qui sa proie vient d'échapper.

A cette époque, monsieur de Chivri quitta Machecoul et emmena sa fille dans le château qu'il possède aux environs de Châteauroux. Il l'y enferma et s'y enferma avec elle. Personne n'y pénétrait, et durant plus d'une année Diane vécut ainsi avec le souvenir de son amour trompé, lorsqu'elle était seule; avec les reproches amers ou le silence plus amer de son père, lorsqu'ils se trouvaient ensemble.

On ne sait pas assez tout ce que le cœur de l'homme peut supporter de douleur sans périr. A voir tout ce qu'avait souffert Diane, il semblait que c'était assez, et qu'une douleur de plus eût dû la tuer. Ce ne fut pas une douleur de plus qui lui arriva, ce furent ensemble toutes les douleurs et toutes les hontes, et cependant elle y a survécu.

Un jour elle entend dans la maison de son père un mouvement extraordinaire; elle entend apprêter une voiture, fermer des malles, amener des chevaux de poste. Elle s'alarme, elle interroge; mais on ne lui répond rien qui la satisfasse. On exécute seulement, dit-on, les ordres de monsieur le comte. Elle veut aller près de son père, on lui répond qu'il est enfermé et qu'il a défendu qu'on laissât pénétrer sa fille jusque chez lui.

Alors Diane se pose à sa porte, résolue à l'attendre, car

son cœur lui dit qu'il se trame encore un malheur contre elle. Mais la pauvre enfant oublie que cette porte où elle veille n'est pas la seule issue de l'appartement de son père, et lorsqu'elle écoute de tout son pouvoir pour deviner le plus léger des mouvements qu'il peut faire, elle entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne, et lorsqu'elle s'élance vers la cour pour savoir qui part ainsi, on l'arrête et on lui dit que son père vient de quitter le château et qu'il a donné l'ordre de n'y laisser pénétrer personne, et que cet ordre interdit à Diane d'en franchir le seuil.

Cette sévérité prouva à la malheureuse que le sombre pressentiment qu'elle avait éprouvé ne l'avait pas trompée. Son père ne serait point parti ainsi si son voyage eût été commandé par des affaires politiques ou d'intérêt; il y avait un mystère terrible dans ce départ, et un nouveau malheur la menaçait sans doute. Mais quel pouvait être ce malheur, comment l'apprendre et à qui le demander? D'ailleurs, son père aurait-il été plus confiant envers un domestique qu'envers elle? Alors une attente horrible s'empara d'elle, malheureuse aveugle qui n'avait de pouvoir que celui d'écouter! elle allait dans ce château comme une ombre muette, collant son oreille aux portes, se cachant, lorsqu'elle entendait des voix, pour saisir une parole qui pût l'éclairer. Mais ce n'étaient que des entretiens qui lui étaient étrangers qu'elle surprenait ainsi; ou, si son nom s'y trouvait mêlé quelquefois, c'était au milieu de suppositions infâmes ou d'expressions d'une pitié humiliante.

Cependant le souvenir lui vint de la manière dont elle avait appris la condamnation de Léonard; et, dût-elle être instruite ainsi d'un épouvantable malheur, elle voulut y avoir recours. Elle demanda, avec autant d'indifférence qu'elle put en jouer, elle demanda à la femme qui la servait de lui lire les journaux pour la distraire.

— Monsieur l'a défendu, fut la seule réponse qu'elle obtint.

Son père l'avait défendu... ces journaux pouvaient donc lui apprendre le motif de son départ. Alors ce fut pour elle un désir ardent et furieux de connaître ces journaux.

Quand ils arrivaient le matin, elle les prenait dans ses mains, elle les froissait, elle les parcourait des doigts ; sa vie ou sa mort étaient peut-être là ; mais elle était aveugle, et tout ce qui parlait pour les autres était muet pour elle ! Enfin, un jour où, devenue presque insensée, elle parcourait le parc de son château, elle entendit près d'elle deux voix qui riaient. C'était les enfants du jardinier, l'un âgé de huit ans au plus, l'autre encore plus jeune ; Marie, l'aînée, tenait son frère sur ses genoux et lui enseignait à épeler ses lettres.

Ah ! je voudrais trouver des mots pour vous dire quelle nouvelle douleur ce fut pour Diane que d'entendre ces deux voix d'enfants, dont l'un refusait d'apprendre, et qui pouvaient, si petits et si misérables, ce qu'elle eût voulu pouvoir au prix de sa vie. Diane allait s'éloigner plus éperdue encore, lorsqu'une idée soudaine vint la frapper.

« Cette enfant, dit-elle, ne sera peut-être pas implacable comme ceux à qui je me suis adressée. » Et sous l'inspiration de cette espérance, Diane appela près d'elle la petite fille, et la flattant, lui promettant de beaux habits, des friandises, elle lui demanda de lui lire le journal qu'elle tenait à la main.

Hélas ! que demandait-elle, et à quel supplice ne s'exposait-elle pas ! La pauvre enfant, en présence de cette vaste feuille qui lui était remise, lisait et annonçait le titre, et les articles de politique, et les nouvelles de bourse, et tout ce qui était indifférent à Diane, et Diane ne pouvait lui montrer du doigt l'endroit où eussent pu se trouver les nouvelles qu'elle cherchait. Et elle écoutait avec une patience obstinée cette lecture, pour ainsi dire muette, d'une

voix qui ne comprenait pas, et qui lui parlait de tout hors de ce qu'elle eût voulu entendre. Et cependant plus de huit jours se passèrent pendant lesquels elle obligea l'enfant, à force de promesses et de soumissions, à lui faire cette cruelle lecture. Mais on peut supposer aisément quel temps elle devait durer. On s'étonna des longues absences de Marie; on l'espionna, on la surprit, et Diane eut à subir les reproches grossiers d'une femme qui l'accusa d'avoir séduit son enfant.

Ce fut au bout de tant de souffrances que Diane commença à éprouver cette lassitude qui, si elle éteint un peu le sentiment de la douleur, emporte aussi avec elle l'espérance et la dignité. Diane s'enferma dans sa chambre, et là, durant toute la journée, elle restait assise, ne parlant plus, ne pleurant plus, ne s'enquérant de rien, obéissant à la voix qui lui disait qu'il était l'heure de se lever, de manger, de se coucher; sans réflexion, sans conscience, pour ainsi dire, de ce qu'elle faisait.

Quelques mois encore, et peut-être cet esprit naïf, ardent, énergique, allait-il s'éteindre dans une affreuse imbécillité, lorsqu'elle fut arrachée à sa torpeur par une nouvelle souffrance, la plus horrible sans doute de toutes celles qu'elle avait éprouvées.

Peut-être, mon cher Édouard, si j'étais un faiseur de romans, ne devrais-je pas abandonner mon héroïne en l'état où je te l'ai montrée, peut-être faudrait-il te raconter tout de suite comment de nouvelles douleurs, terribles, imprévues, écrasantes, vinrent la frapper coup sur coup, et compléter le tableau sans en détourner l'attention de mes lecteurs; peut-être serait-ce le comble de l'art que de les tenir courbés jusqu'à satiété sur cette existence torturée avec excès, et peut-être, si je faisais ainsi, parviendrais-je à faire naître, dans le cœur du public lisant, cet intérêt avide et douloureux qui fait qu'on s'acharne à un livre

sans pouvoir le quitter avant la dernière page, et qui fait aussi qu'on le quitte avec plaisir lorsqu'il est fini, comme on s'éveille avec joie d'un mauvais rêve.

Mais ceci n'est point un roman qui doive être *dévoré*, c'est une histoire toute vraie et qui ne me semble pas avoir besoin de cette espèce de *crescendo* furibond d'émotions pour inspirer une vive pitié pour la femme qui a souffert tant de maux. Laissons donc un moment la pauvre Diane en proie à ce fatal affaissement où sa raison faillit périr, mais qui sauva sa santé presque perdue, en l'arrachant à la conscience de son malheur.

Et maintenant apprends ce qui avait causé le départ précipité de monsieur de Chivri. Ce fut quelques lignes d'un journal.

Elles étaient ainsi conçues :

« On se rappelle que monsieur Léonard Asthon, dont le pourvoi avait été admis, s'était soustrait par la fuite aux chances d'un nouveau jugement. Condamné par défaut à la peine de mort, cet accusé vient de se constituer prisonnier afin de purger sa contumace. »

Cette nouvelle, partie de la Bretagne, était arrivée à Paris, et de là elle avait été chercher monsieur de Chivri à Châteauroux, Georges à Metz, où il était en garnison, et Philippe à Londres, où le retenait une mission du gouvernement.

Monsieur de Chivri arriva le premier à Paris ; ses deux fils l'y rejoignirent à peu de jours d'intervalle, le temps qu'il fallut à chacun d'eux pour obtenir un congé qui leur permît de quitter leur poste. Le père n'avait point écrit à ses fils, les fils n'avaient point écrit à leur père et ne s'étaient point avertis ; mais un espoir de vengeance ou de réparation s'était pour ainsi dire levé à l'horizon, et tous y avaient couru avec le même empressement et la même détermination.

Martial, le plus jeune des fils de monsieur de Chivri, achevait ses études à Paris, et c'est lui qui avait reçu son père; mais il l'avait interrogé vainement sur la cause de son retour et sur la cause de sa tristesse, monsieur de Chivri s'était obstinément refusé à satisfaire la curiosité de son fils, soit qu'il ne voulût pas confier à un si jeune homme le secret du déshonneur de sa sœur, soit plutôt qu'il ne voulût pas associer ce dernier rejeton de sa famille à une vengeance qui pouvait en mener les exécuteurs à la mort. D'ailleurs, comme je te l'ai dit, Martial était un faible et pâle enfant à qui ses vingt ans n'avaient donné qu'un large développement du cœur et de la pensée dans un corps débile et étiolé.

Chez les êtres vulgaires, ce contraste de la force morale et de la faiblesse physique produit presque toujours ces petits hommes taquins, hargneux, querelleurs, ces nains matamores, toujours jappant, grondant, montrant les dents, et qu'on a si bien nommés *roquets*. Mais lorsque cette lutte s'établit dans un être véritablement ambitieux d'une vraie distinction, elle donne à sa volonté une persévérance, à ses désirs une élévation, à son caractère une fermeté dont peut-être il n'eût pas senti le besoin s'il n'avait incessamment à sauver l'exiguïté de sa personne du dédain et du ridicule.

Tel était Martial.

A l'arrivée soudaine de son père il avait compris aisément qu'il s'agissait d'une affaire de famille d'une haute gravité, et plus d'une circonstance lui avait fait soupçonner que cette affaire devait regarder sa sœur Diane. En effet, la défense formelle de son père d'aller le rejoindre à Châteauroux, la reclusion où monsieur de Chivri tenait sa fille, cette séparation qui semblait vouloir prévenir une confidence, disaient aisément à Martial que sa sœur devait être malheureuse ou coupable. Mais, pour lui, elle devait être encore plus malheureuse que coupable.

Entre lui, pauvre jeune homme maladif, et sa sœur aveugle, il y avait une sympathie de malheur qui avait donné un caractère plus que fraternel à l'affection qu'ils se portaient. Enfants déshérités tous deux de cette première fortune de l'homme, la santé et la jouissance de tous les sens de la vie, ils se sentaient à part dans cette famille d'hommes vigoureux qui ne pouvaient avoir guère de pitié pour des maux qu'ils ne comprenaient pas.

Aussi Martial s'alarmait-il et s'indignait-il à la fois du mystère qu'on lui faisait des intérêts de sa famille. Il s'alarmait ; car s'il était vrai que sa chère sœur Diane fût malheureuse, il devinait que les mains rudes de son père et de ses frères ne sauraient toucher aux blessures de la misérable aveugle que pour les meurtrir ; il s'indignait, car la défiance qu'on lui montrait était un témoignage cruel du peu de cas qu'on faisait d'un être si débile et si pauvrement né que lui. Toutefois il garda silencieusement ses craintes et son dépit jusqu'au jour où Georges, Philippe et monsieur de Chivri furent réunis.

En se retrouvant, ces trois hommes n'avaient eu qu'à se tendre la main pour se remercier mutuellement de s'être si bien entendus pour la vengeance commune. Mais une fois en présence, il fallut discuter, ne fût-ce qu'un moment, le meilleur moyen à prendre pour atteindre leur but. Martial était présent lorsque ses deux frères et son père se trouvèrent ensemble. Monsieur de Chivri, qui n'avait jamais rencontré dans son plus jeune fils qu'une obéissance timide et respectueuse, ne crut pas devoir prendre d'autres précautions vis-à-vis de lui que de l'éloigner, et il dit à Martial :

— Laisse-nous, j'ai à parler à tes frères.

Pour la première fois, Martial n'obéit pas sur-le-champ à la parole de son père, et il resta immobile et la tête baissée, à la place où il était dans le salon où cette famille était réunie.

— Martial, reprit monsieur de Chivri, ne m'as-tu pas entendu ? laisse-nous un moment.

Le jeune homme semblait en proie à une triste incertitude; il balançait encore entre la soumission respectueuse qu'il devait à son père et ce qu'il se devait pour ainsi dire à lui-même.

Sortir sans rien dire, c'était accepter cette exclusion humiliante qui le mettait en dehors des intérêts de sa famille, comme incapable de les comprendre et de les soutenir; rester, c'était peut-être apporter à son père, qui lui semblait si malheureux, le chagrin de la révolte de son fils le plus aimé; il garda donc encore le silence, sans faire aucun mouvement pour quitter sa place.

— Eh bien, Martial, redit encore monsieur de Chivri, d'une voix plus haute, eh bien ! ne m'entendez-vous pas ?

— Pardon, mon père, répondit l'enfant, car on pouvait le nommer ainsi tant il en avait l'aspect, pardon ! mais permettez-moi de vous demander s'il est bien nécessaire que je m'éloigne.

— Du moment que je vous l'ordonne, il me semble que ce n'est plus une question.

— Oui, Martial, dit Georges le militaire, en s'approchant amicalement de son frère, nous avons à causer d'une affaire qui ne pourrait que te donner du chagrin sans que tu pusses y porter remède.

Comme ce n'était plus à son père qu'il parlait, Martial osa élever sa voix et sa parole à la hauteur des sentiments qui parlaient en lui, et il répondit avec fierté :

— Pourquoi, si mes frères peuvent quelque chose dans cette affaire, n'y puis-je rien, moi ?

Le père et les deux autres fils se regardèrent, et il y eut dans ces regards échangés une espèce de consultation pour décider s'il ne fallait pas admettre Martial dans ce triste secret. Son nom lui en donnait le droit, et la fermeté de sa question semblait prouver qu'il méritait de l'exercer.

Mais les regards du père et des fils se reportèrent sur cette faible et pâle créature, et un même sentiment de pitié leur dit qu'il y aurait barbarie à l'exposer au danger d'une rencontre avec un homme comme Léonard.

Un signe imperceptible, mais qui ne put échapper à l'attention de Martial, suffit à monsieur de Chivri et à ses fils pour s'entendre entre eux sur leur détermination irrévocable à cet égard, et Georges reprit :

— Je ne sais ce que tu supposes, Martial; mais, crois-moi, ce n'est ni défiance de ta raison, ni doute sur ton courage qui nous font désirer de ne pas te parler de l'affaire qui nous réunit. C'est qu'en vérité... elle... ne te regarde pas.

La voix de Géorges s'était légèrement embarrassée en prononçant ces derniers mots, et Martial lui répondit avec fermeté :

— Eh bien, donne-moi ta parole d'honneur qu'elle ne me regarde pas, et je sors.

Georges baissa les yeux et monsieur de Chivri s'écria avec vivacité :

— Mon fils, que signifient de telles conditions?

— Mon père, repartit Martial en se tournant vers lui, la prière dans les yeux et les larmes dans la voix; mon père, pardonnez-moi cette insistance; vous savez bien que ce n'est pas une folle curiosité ou une vaine prétention qui me fait agir. Mais il y a un malheur dans notre famille.

— D'où sais-tu ?... s'écria monsieur de Chivri.

— Je ne le sais pas, mais je l'ai deviné, et maintenant j'en suis sûr. Ce malheur, il pèse sur vous, mon père, et sur mes frères aussi; ce malheur, j'en demande ma part, je la veux, j'y ai droit; qu'ai-je fait pour que l'on me la refuse?

A ces paroles de son fils, prononcées avec une forte exaltation, monsieur de Chivri s'était détourné pour cacher les larmes qui lui étaient venues aux yeux, et Georges et Phi-

lippe, attendris aussi par ce noble élan, s'étaient approchés de Martial en lui disant doucement :

— Allons, Martial, pourquoi te figurer des choses qui ne sont pas ; tu te fais des idées folles du motif de notre réunion, tu es un enfant...

Ce mot touchait trop juste à la partie souffrante de l'âme du jeune homme pour ne pas la faire éclater.

— Un enfant ! s'écria-t-il en se frappant le front avec colère ; oui, ajouta-t-il en se mesurant lui-même du geste et du regard, un pauvre enfant qui n'a ni force, ni courage, ni volonté, une misérable créature dédaignée, qui ne peut rien, qui n'est bonne à rien, qui n'est pas même de sa famille !

— Mon frère ! mon frère ! disaient Georges et Philippe en tâchant de calmer Martial, tandis que monsieur de Chivri cachait encore ses larmes, ne pouvant en vouloir à ce noble enfant de son désespoir.

— Votre frère, reprit Martial amèrement; mais je ne suis pas votre frère : je suis un pauvre petit malheureux qu'on méprise ou dont on a pitié; et que voulez-vous que je fasse dans le monde, si l'on me traite ainsi dans ma famille ? on se croira le droit de m'insulter; et qui me défendra ?

— Nous ! nous ! dirent ensemble les deux frères.

— Vous ! dit Martial en se reculant, merci, mes frères, je n'en ai pas besoin; je me défendrai moi tout seul; je ne vous demanderai rien, à vous qui ne voulez rien partager avec moi !

Georges et Philippe se taisaient.

— Mais qu'y a-t-il ? continua Martial avec désespoir. Une ruine de fortune ? mais je la saurais déjà : vous me croyez encore assez fort pour être pauvre ; une honte à éviter ? mais je n'en veux pas plus que vous, et si je ne vous aide pas à la repousser, on dira que je l'aurai acceptée. Est-ce un danger de mort ?... ah ! s'il en est ainsi, laissez-le moi, laissez-le-

moi... J'ai si peu de vie à perdre que ce n'est pas la peine de l'épargner !

Les deux frères se taisaient encore, leur résolution chancelait, et peut-être allaient-ils dire tout; mais il n'en était pas de même de monsieur de Chivri, et plus son jeune fils se montrait digne de partager le danger que les aînés allaient courir, plus son cœur de père l'en voulait éloigner. Alors, s'armant d'une sévérité qui n'était pas dans son âme, il domina son émotion et dit gravement à son fils :

— Martial, je vous ai dit de nous laisser, et je veux être obéi.

— Mais, mon père...

— Pas d'observations, monsieur : celui qui dispute mes volontés n'est plus mon fils; il me manque de respect, car il suppose que je n'ai ni le bon sens ni la force de faire ce qui est convenable. Retirez-vous donc, si vous ne voulez pas que je doute des sentiments que vous prétendez avoir pour moi.

Martial baissa la tête ; tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux, ses deux frères lui tendirent la main; mais il se détourna avec un triste sourire et en secouant lentement la tête, comme s'il eût voulu leur dire qu'il n'acceptait pas leur pitié comme un témoignage d'affection fraternelle, et il s'éloigna sans prononcer une parole.

Le premier mot de ces trois hommes, lorsqu'ils furent seuls fut :

— Pauvre Martial !

Mais cette émotion fut vite oubliée en présence des graves intérêts qui les réunissaient, et en peu de minutes la marche qu'on devait suivre fut arrêtée entre le père et les fils.

L'absolution récente de quelques accusés qui se trouvaient dans une position semblable à celle de Léonard Asthon ne laissait guère de doute sur l'issue de son nouveau procès. Il fut donc décidé que monsieur de Chivri et ses fils

se rendraient à Nantes, chacun de son côté, pour ne pas éveiller les soupçons de Martial, et que là ils attendraient secrètement l'acquittement de Léonard Asthon.

Avertir leur ennemi de leur présence avant son jugement leur sembla, d'une part, un acte imprudent si Léonard voulait se soustraire par la fuite à leur vengeance, et de l'autre un acte de faiblesse; car provoquer un prisonnier, c'était presque entamer une négociation dans une affaire qui n'en admettait pas. D'ailleurs, Georges avait contre Léonard un peu de cette haine qui existe entre les militaires qui ont servi un régime différent et qui ont soif de faire prévaloir la résolution de leur courage sur celle de leurs rivaux.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent la conduite de messieurs de Chivri, le lendemain de cette solennelle réunion de famille, Georges partit en disant qu'il retournait à Metz. Deux jours après, Philippe annonça qu'il se rendait à Londres, et monsieur de Chivri fit ses préparatifs pour aller à Châteauroux.

Pendant tout ce temps, Martial s'était renfermé dans une réserve extrême; il avait accepté avec un air d'entière confiance tout ce qui lui avait été dit sur la direction que chacun prenait. Seulement il avait prié son père de vouloir bien remettre à Diane un petit présent que son frère Martial lui envoyait, de lui dire combien il serait heureux de la revoir, et que ce serait un grand bonheur pour lui, Martial, si sa sœur voulait bien lui envoyer quelque chose en retour. En disant cela à son père, le jeune homme l'examinait avec soin, il le vit se troubler, et il ajouta froidement :

— Si ma pauvre sœur ne sait que me renvoyer, qu'elle cueille une fleur dans son jardin, qu'elle la mette dans un pli de papier, vous aurez la bonté d'écrire l'adresse... mais qu'elle me l'envoie sur-le-champ. Je désire apprendre le plus tôt possible que mon présent a été accueilli;

j'ai besoin de savoir qu'il y a quelqu'un qui m'aime dans ma famille?

— Martial, Martial, lui dit tendrement son père, doutes-tu de mon affection.

— Non, mon père, non... mais que voulez-vous?... c'est peut-être un enfantillage... mais je serais bien malheureux si ma sœur me faisait attendre la seule réponse qu'elle puisse me faire.

— Il faudra pourtant que tu l'attendes, répliqua monsieur de Chivri ; car quelques affaires me retiendront peut-être une semaine ou deux à Orléans. Ainsi ne t'afflige pas si ta sœur ne fait pas ce que tu veux, si moi-même je ne t'écris pas d'ici à quelque temps.

— C'est bien, mon père, dit Martial; excusez-moi de vous confier de pareilles folies... j'attendrai.

Monsieur de Chivri ne répondit pas; il serra son fils dans ses bras, et ses larmes coulèrent silencieusement sur le front de son enfant. Peut-être en ce moment, un mot de prière de Martial eût-il arraché son secret à monsieur de Chivri, mais le fils reçut avec une tristesse résignée ces témoignages de l'amour de son père; et celui-ci se dit: « Nous avons blessé son orgueil et son amour, et il nous en veut. Un jour viendra où je le désabuserai, » et le pauvre père donna de nouveaux embrassements à son fils qui ne les lui rendait pas.

Le lendemain, monsieur de Chivri partit pour Nantes, et deux heures plus tard, Martial était en route pour Châteauroux.

Ce que messieurs de Chivri avaient prévu arriva. Huit jours après leur arrivée à Nantes, Léonard Asthon parut devant la cour d'assises de la Loire-Inférieure, il fut acquitté et immédiatement mis en liberté. Pour bien te faire comprendre comment la scène qui suivit cet acquittement fut si soudaine et si publique qu'elle l'a été, je dois te dire

quelles raisons avaient déterminé Léonard Asthon à ne pas se retirer immédiatement dans sa maison.

Les hommes sensés qui faisaient partie du jury avaient compris qu'il était temps de mettre un terme à une guerre civile qui, éteinte sur le champ de bataille, eût pu se raviver devant les tribunaux; et la plupart faisant taire des ressentiments personnels et jusqu'à un certain point ce que je pourrais appeler la légalité de leurs convictions, prononçaient l'absolution d'hommes qui étaient véritablement coupables. Mais tous les habitants de ce pays où la guerre intestine a laissé de profondes dissensions ne voyaient pas du même œil cette justice généreuse et habile, et quelques-uns l'appelaient sottise et lâcheté. Parmi ceux-là, des jeunes gens disaient qu'ils remplaceraient le glaive inerte de la loi par leur épée de duellistes, et il était venu aux oreilles de Léonard Asthon que s'il osait se montrer en public, il apprendrait à ses dépens qu'en se soumettant à ses juges il n'avait pas satisfait à la vengeance que ses adversaires comptaient tirer de lui. L'autorité avait l'œil sur ces brouillons, et Léonard en était instruit. Mais je n'ai pas besoin de t'expliquer comment un officier de l'ex-garde royale eût cru commettre une lâcheté vis-à-vis de lui-même et de son parti en acceptant cette protection.

Or donc, aussitôt son jugement rendu, Léonard, accompagné de quelques amis, se rendit au spectacle. Son acquittement avait été prononcé à sept heures du soir; à sept heures et demie il se promenait dans le foyer du grand théâtre. A ce même moment, et pendant que Léonard Asthon recevait les félicitations de ses amis, Georges et Philippe s'étaient rendus chez lui; et là un domestique, supposant que ces messieurs venaient aussi pour saluer son maître, leur avait appris que monsieur Asthon venait de lui faire dire qu'il était au théâtre. Les deux fils de monsieur de Chivri s'y étaient rendus sur-le-champ.

Lorsqu'ils arrivèrent, le foyer était en rumeur.

Léonard Asthon et ses amis mesuraient d'un regard insultant des groupes où l'on murmurait et où l'on semblait agiter la question de savoir s'il ne fallait pas corriger cette audacieuse bravade ; déjà les plus résolus, malgré les nombreux agents de l'autorité qui circulaient dans le foyer, s'apprêtaient à adresser des provocations formelles à ceux qu'ils appelaient les chouans, lorsque Georges et Philippe entrèrent dans le foyer. La première personne à qui ils demandèrent si monsieur Léonard Asthon était présent le leur désigna, et ils marchèrent immédiatement à lui. Léonard avait compris la question qui avait été faite sur son compte, au geste qui avait répondu en le désignant. Il attendit donc ces deux hommes qui marchaient droit à lui, avec cette préoccupation qu'il allait recevoir une provocation pour des motifs politiques.

L'habit bleu boutonné jusqu'au menton, le ruban rouge, les éperons et les moustaches de Georges, sur lequel il fixa particulièrement son attention parce qu'il se présentait le premier, le firent reconnaître à Léonard pour un militaire, et son air sombre et résolu l'avertit que ce n'était pas un ami qui l'abordait ainsi. C'était indubitablement un duel qui le cherchait ; tu comprends alors quelle dut être la hauteur de l'accueil qu'il fit au duelliste.

Georges, car dans cette occasion il avait réclamé son droit d'aînesse pour être le premier à engager la querelle sanglante qui devait venger l'honneur de sa famille, Georges s'approcha de Léonard sans le saluer, et lui dit :

— Vous êtes monsieur Léonard Asthon ?

— Je suis monsieur Léonard Asthon, répondit ironiquement celui à qui s'adressait cette question.

— Eh bien, répliqua Georges, si vous êtes monsieur Léonard Asthon, je suis Georges de Chivri.

— Tant mieux pour vous, monsieur, répondit Léonard en le mesurant du regard.

A cette froide et ironique réponse, Georges pâlit ; car il

lui semblait que son nom, jeté à la face du séducteur de Diane, dût au moins le troubler s'il avait quelque noblesse et par conséquent quelque remords dans le cœur. Cependant il se contint et répéta d'une voix altérée :

— M'avez-vous entendu, monsieur ? Je vous ai dit que j'étais Georges de Chivri.

— Et moi, dit Léonard Asthon, je vous ai répondu : Tant mieux pour vous.

La colère de Georges déborda à cette réplique faite d'un ton méprisant, et il s'écria d'une voix éclatante :

— Tant mieux pour moi et tant pis pour vous alors !

Et à l'instant même il fit à Léonard une de ces insultes que rien au monde ne peut faire oublier ni pardonner, devant lesquelles toute explication se tait, toute intervention devient impossible ; il lui donna un soufflet.

Il est difficile de te peindre le tumulte qui suivit cette action. Les divers agents de l'autorité se précipitèrent à la fois sur monsieur de Chivri et sur Léonard, et prévinrent une lutte corps à corps à laquelle ces deux hommes bien nés se seraient peut-être laissés emporter dans un premier mouvement de fureur. On entraîna les deux adversaires ; mais Philippe, qui n'avait point pris part à l'insulte, demeuré libre, s'approcha de l'un des jeunes gens qui s'étaient tenus près de Léonard, et lui dit à voix basse :

— A deux pas d'ici, à l'hôtel de France, monsieur Asthon trouvera bientôt, je l'espère, mon frère, ou, à son défaut, j'y serai.

— Il suffit, répondit le jeune homme.

Et chacun se retira.

Il n'y avait aucune raison pour retenir monsieur Léonard Asthon prisonnier, on ne pouvait lui faire un crime de l'insulte qu'il avait reçue, et un quart d'heure après l'arrestation de Georges, son père, usant de l'autorité de son nom et de son titre, avait obtenu sa mise en liberté.

D'ailleurs, autant le premier magistrat de la ville avait

montré de sévérité tant qu'il avait cru que c'était une querelle politique, autant il pensa ne pouvoir arrêter le cours d'une affaire si grave, quand un vieillard comme monsieur de Chivri lui jura sur l'honneur qu'il ne s'agissait que d'une insulte personnelle où l'honneur de sa famille était engagé. La jurisprudence actuelle sur le duel n'existait pas encore et n'enchaînait pas dans les liens d'un devoir rigoureux ce sentiment d'honneur supérieur à toutes les lois, et qui disait au magistrat qu'il devait y avoir du sang versé entre ces deux hommes.

En conséquence, vers neuf heures, deux amis de Léonard se présentèrent chez messieurs de Chivri, pour régler les conditions du combat. La présence d'un vieillard qu'à sa ressemblance on reconnaissait pour être le père de l'agresseur, les arrêta un moment. Mais monsieur de Chivri les prévint en leur disant froidement :

— Parlez, messieurs, parlez, je sais pourquoi vous êtes ici. Je suis le témoin de mes fils.

Cette déclaration étonna les amis de Léonard Asthon. Ils comprirent que ce ne pouvait être une querelle ordinaire que celle à laquelle un père s'associait ainsi, et après s'être regardés, le plus âgé des deux s'approcha et dit :

— Vous comprenez, messieurs, qu'après ce qui s'est passé, il ne nous reste plus qu'à régler les conditions du combat.

— Soit, dit Georges. En apparence du moins, c'est monsieur Léonard Asthon qui est l'insulté. J'accepterai donc ses conditions.

— Les voici. Le combat aura lieu demain matin, à six heures, derrière Barbin, près de la Houssinière. On se battra à l'épée.

— Il suffit, nous y serons, dit Philippe, car je vous préviens que ce n'est pas un ennemi, mais deux, que monsieur Asthon doit avoir à combattre.

— Pardon, messieurs, ceci change l'affaire de face.

— J'accepte pour Léonard, s'écria le plus jeune des témoins, et en tout cas j'accepte pour moi-même.

— C'est inutile, monsieur, dit Georges; ceci est une querelle entre nous et monsieur Asthon. S'il me tue, mon frère me remplacera; s'il le tue...

Il s'arrêta devant la pensée que son frère ou son père pourraient continuer la querelle, et il reprit :

— Mais il faut espérer que Dieu sera juste.

Le plus jeune des témoins salua pour se retirer; mais l'autre, dont l'âge plus avancé avait laissé moins de fougue à ses ressentiments, s'arrêta, et s'adressant à Georges, il lui dit :

— Le devoir que nous remplissons, messieurs, est grave. L'insulte reçue par mon ami suffit à justifier un combat à mort; mais je ne puis me retirer sans vous déclarer que quelques-unes de vos paroles m'ont fait croire que cette insulte avait un motif, et je vous jure sur l'honneur que Léonard l'ignore.

— Il l'ignore, l'infâme! cria Georges avec rage.

— Ou plutôt, dit monsieur de Chivri en s'avançant, il n'a pas voulu la dire à ces messieurs. Si quelque chose peut rendre moins méprisable l'indigne conduite de monsieur Asthon, croyez, messieurs, que c'est sa discrétion, ne lui demandez donc rien. L'insulte qu'il a reçue est assez grave pour que votre responsabilité soit à couvert. Je compte sur votre honneur pour ne pas insister davantage.

Quoi qu'il en fût, lorsque les témoins revinrent auprès de Léonard, ils ne purent s'empêcher de lui répéter ce qui avait été dit à ce sujet entre eux et messieurs de Chivri. Mais Léonard repoussa avec colère toute supposition qui tendait à expliquer l'insulte qu'il avait reçue.

— Je ne sais qu'une chose, dit-il, c'est que j'ai été souffleté, et qu'il faut que je tue le misérable qui m'a insulté.

— Mais il avait un motif.

— Eh ! que m'importe ? je ne le connais pas et je ne veux pas le connaître. J'aurais déshonoré sa mère ou sa sœur, que je ne répondrais que par un duel à mort à cet outrage... N'en parlons donc plus... et à demain !

— A demain ! dirent les témoins.

Le lendemain, à six heures du matin, les adversaires se trouvaient au rendez-vous. D'un côté, Léonard et ses deux amis ; de l'autre, Georges et Philippe avec deux officiers de la garnison, camarades de Georges, et qui l'accompagnaient pour rendre le nombre des témoins égaux de deux côtés, car Philippe se présentait comme ennemi, et les fils de monsieur de Chivri avaient obtenu de leur père qu'il n'assisterait pas au combat. Il était demeuré dans sa voiture, à quelque distance du champ de bataille qu'il ne pouvait apercevoir.

Les apprêts furent bientôt faits, les places choisies et les habits dépouillés. Georges et Asthon commencèrent une lutte d'autant plus terrible, qu'elle était calme C'était deux hommes intrépides, et qui voulaient fermement la mort l'un de l'autre. Aussi ne s'aventurèrent-ils pas en emportés qui ont hâte d'en finir ou en écoliers qui prennent l'ardeur pour le courage ; ils se mesurèrent froidement, ils s'attaquèrent avec prudence, se défendirent avec soin. Tantôt les épées volaient et étincelaient dans leurs mains, tantôt elles se tâtaient doucement ; enfin, par un de ses moments où les coups se succèdent avec une telle rapidité que l'œil le plus exercé ne pourrait les suivre, un faible cri se fit entendre, et Georges, frappé au cœur, tomba sans proférer une parole.

Les témoins des deux côtés se précipitèrent vers lui, mais Philippe les arrêta avec un geste terrible et silencieux, puis il dit à voix basse :

— Mon père est là !

Il ramassa l'épée, et dit du même ton sourd en s'adressant à Asthon :

— A moi, monsieur.

Léonard, véritablement étonné de cet acharnement, regarda les témoins comme pour les consulter, et ceux-ci allaient s'interposer peut-être, lorsque Philippe, s'approchant de Léonard, le frappa au visage du plat de son épée et lui dit :

— A moi donc, monsieur !

Cette nouvelle insulte anima en Léonard une rage indicible, et alors commença une nouvelle lutte, lutte terrible, acharnée, sans repos, sans calme, où le fer ne cherchait plus le fer, mais la poitrine. Cette fois le sang d'Asthon jaillit; c'est qu'il avait quitté un moment des yeux le fer de son ennemi en voyant paraître, au coin d'un bouquet d'arbres, la figure pâle et les cheveux blancs de monsieur de Chivri, et loin derrière lui, un cavalier accourant à toute bride; la pensée que l'intervention ou l'arrivée d'un nouveau venu pouvait lui arracher la vie de cet homme qui ne l'avait pas moins insulté que son frère lui rendit toute sa présence d'esprit, et le combat recommença plus furieux, plus acharné. Asthon était blessé, Philippe le poussait avec une rapidité qui lui laissait à peine le temps de se défendre. Asthon rompait pour reprendre son avantage, et, par une singulière attraction, monsieur de Chivri avançait d'un pas vers les combattants à mesure que l'ennemi de son fils reculait.

Tout à coup les épées ne se choquèrent plus, les deux hommes restèrent debout et immobiles, monsieur de Chivri leva ses bras au ciel comme pour l'invoquer, car il avait compris qu'il y avait une blessure mortelle de reçue. Et presque aussitôt Philippe s'abattit de toute sa hauteur en criant :

— Mon père !

Il accourut, le malheureux vieillard, les yeux éperdus,

la bouche écumante, les traits en délire, et ramassant à son tour l'épée qui avait été inutile à ses fils, il s'écria :

— A moi donc, monsieur! à moi, à moi, à moi!

Et il répétait : A moi! tandis que Léonard épouvanté reculait devant ce désespoir, et que les témoins de messieurs de Chivri retenaient le malheureux père. Mais au moment où il allait leur échapper, le cavalier que Léonard avait aperçu au loin arriva, et, se précipitant au bas de son cheval, jeta un regard impossible à décrire sur cette scène épouvantable. Il arracha l'épée des mains de monsieur de Chivri, et se plaça en face de Léonard en lui disant :

— C'est à moi! à moi, monsieur!

— Qui êtes-vous? s'écria le vieux témoin de Léonard en se plaçant devant l'épée nue du jeune homme; qui êtes-vous?

— Le dernier frère de Diane, le dernier des trois fils du comte de Chivri, Martial de Chivri.

A cette voix, à l'aspect de son dernier enfant bravant cette épée mortelle qui lui avait déjà tué deux fils, monsieur de Chivri s'élança vers Martial, et l'enlaçant dans ses bras, il lui cria :

— Non, pas toi, Martial! non, il te tuerait aussi comme il a tué tes frères... Non... je ne le veux pas...

— Ce serait donc vous, mon père? dit l'enfant.

— Ni l'un ni l'autre, messieurs, dit le vieux témoin de Léonard. Il y a un mystère que nous devons éclaircir...

— Place! place! criait Martial.

Et comme il avançait vers Léonard qui demeurait stupéfait, comprenant à son tour qu'il devait y avoir une horrible méprise dans ce funeste acharnement, monsieur de Chivri saisit violemment le bras de son fils, et lui dit d'un ton solennel :

— Monsieur a raison : ni toi ni moi, mon fils; il faut à

cet homme, pour le punir, le malheur qu'il nous a donné.

— Mais quel malheur? s'écria Léonard.

— Le déshonneur, Léonard Asthon, le déshonneur qui suit les infâmes qui séduisent les filles innocentes et tuent les frères qui veulent les venger.

Et sans ajouter une parole, monsieur de Chivri s'éloigna en montrant du doigt les deux cadavres de ses fils à leurs témoins, comme pour leur dire d'en prendre soin.

Quant à Léonard, il était demeuré immobile à ces paroles de monsieur de Chivri, et rapprochant ce mot de Diane prononcé par Martial, du mot de fille séduite, il répéta tristement :

— Vous aviez raison, il y a ici quelque horrible mystère.

Et maintenant il faut que je t'explique ce qui avait amené Martial sur le lieu du combat.

Ainsi que je te l'ai dit, Martial était parti pour Châteauroux immédiatement après le départ de son père pour Nantes.

En le suivant poste à poste, il s'était complétement assuré que monsieur de Chivri lui cachait le but de son voyage; car Martial avait appris à Orléans non-seulement que la chaise qui le précédait ne s'était pas arrêtée dans cette ville, mais qu'elle n'avait pas pris la route de l'Indre. Si Martial l'eût voulu, il lui eût été facile de suivre son père et d'arriver presque en même temps que lui dans la ville où il se rendait; mais c'était désobéir à son père d'une manière trop formelle et probablement fort inutile.

D'ailleurs, lorsque Martial s'était résigné à ne rien apprendre des projets de son père et de ses frères, lorsqu'il avait cherché et obtenu la certitude que monsieur de Chivri ne se rendait pas à Châteauroux, Martial s'était déjà arrêté au dessein d'aller près de sa sœur, et Martial était

doué de cette volonté particulière qui ne se laisse point écarter de la route qu'elle s'est tracée, à l'envi des obstacles ou des meilleures espérances qui se présentent durant sa marche.

Avec cette manière d'être, on néglige quelquefois des hasards heureux qui vous mèneraient plus vite où vous tendez ; mais on évite aussi de se laisser entraîner, sur de séduisantes apparences, dans de fausses voies qui vous éloignent pour longtemps du but, sinon pour toujours. Donc, lorsque Martial fut arrivé à Orléans, il laissa son père continuer son voyage par Blois, et lui-même se dirigea, avec une rapidité impatiente, vers le département de l'Indre.

Il faisait nuit lorsque Martial arriva au Grandpin (c'est le nom du château de monsieur de Chivri). Comme dans toutes les maisons où manquent la surveillance et l'autorité d'une femme, il y avait toujours chez monsieur de Chivri ce désordre souterrain qui garde toutes les apparences d'un service probe et régulier aux yeux d'un maître de maison qui ne sait pas ou ne veut pas descendre dans l'examen de certains détails domestiques. Mais dès que le maître était absent, ce désordre, soigneusement contenu en sa présence, se montrait sans crainte, prenait ses aises, s'emparait du château, et chacun s'occupait à faire toute autre chose que ce qui le concernait.

Il en était résulté que Lucienne, la femme à qui monsieur de Chivri avait confié le soin de servir Diane, s'était fatiguée au bout de quelques jours de rester sans cesse auprès d'une pauvre fille qui ne répondait rien à ses bavardages, et dès que le soir était venu, elle annonçait assez brutalement à sa jeune maîtresse que l'heure de dormir était arrivée, elle la déshabillait, la couchait, et comme la nuit ne pouvait être un obstacle pour l'aveugle dans le cas où il lui aurait pris le désir de quitter son appartement, Lucienne l'enfermait à clef et la laissait prisonnière jusqu'à

l'heure où il lui plaisait de revenir le lendemain matin.

Monsieur de Chivri était trop grand seigneur pour avoir jamais soupçonné que pareille chose pût arriver. Dans les classes élevées de la société, on vit trop loin de sa domesticité pour apprendre avec quelle intelligence malveillante cette race envieuse devine le malheur et la discorde qui sont dans une famille, et avec quelle satisfaction haineuse elle en profite. Sur vingt domestiques on en trouve aisément dix-neuf qui servent avec empressement les vices du fils contre le père, les dissipations du mari et les égarements de la femme; parce qu'ils comprennent que posséder le secret de son maître, c'est lui imposer vis-à-vis d'eux, par la crainte, une part de la servitude où ils sont, par état, vis-à-vis de lui. Or, la femme qui servait la pauvre aveugle n'avait pu se méprendre sur les motifs de la conduite de monsieur de Chivri envers Diane.

La faute irrémissible d'une jeune fille, celle qui la fait traiter comme était traitée mademoiselle de Chivri, n'est pas difficile à deviner; ce ne peut être, comme parmi les jeunes gens, ou le jeu, ou la dissipation, ou le manque de probité; dans notre société, les femmes ne commettent guère d'autre crime que celui de l'amour. Tout le monde, chez le comte, soupçonnait donc la faute de sa fille, et Lucienne s'en était assurée.

Un jour où Diane s'était irritée de cette espèce d'emprisonnement où on la tenait durant la nuit, Lucienne avait eu l'insolence de lui répondre :

— C'est ennuyeux, n'est-ce pas? Mais si les galants ont envie de venir, il faudra qu'ils passent par la fenêtre.

Ce n'est pas à l'âge de Diane, ce n'est pas quand on se sent privé de toute protection, ce n'est pas quand le cœur est courbé sous le poids d'une lourde affliction, qu'on se relève assez fermement pour écraser de telles indignités. Diane baissa la tête devant cette insulte; elle tomba plus

avant que jamais dans cet abandon d'elle-même qui touche de si près à l'idiotisme, et Lucienne se crut autorisée à n'avoir plus le moindre soin ou le moindre respect pour celle qui n'avait pas la force de réclamer les soins et le respect qui lui étaient dus.

Or donc il advint que le soir où Martial arriva au Grandpin, Lucienne avait fait comme à l'ordinaire; elle avait enfermé sa jeune maîtresse chez elle, elle avait mis la clef de la chambre dans sa poche et s'était absentée du château. J'entre dans tous ces détails, mon cher Édouard, parce qu'il me semble qu'on ne sait pas assez combien une circonstance si misérable peut dominer les événements les plus importants.

A peine Martial fut-il descendu de voiture qu'il ordonna à un domestique de le conduire à l'appartement de sa sœur. On essaya d'abord d'opposer à son désir que sa sœur était couchée et qu'il devait avoir lui-même besoin de repos. Martial trouva cette espèce d'avis au moins fort extraordinaire, et ayant insisté, il lui fut répondu que, dans l'état de santé où se trouvait mademoiselle Diane, une arrivée aussi soudaine, un réveil en sursaut pourrait lui causer une émotion fatale.

Cette réponse confirma les soupçons qu'avait Martial d'un malheur arrivé à sa sœur; il n'insista pas davantage, pensant qu'il devait ménager une sensibilité sans doute exaltée par le désespoir, et remit au lendemain à interroger l'infortunée sur le secret qu'il voulait apprendre d'elle pour la protéger. Il se retira donc dans l'appartement qui lui fut préparé, et bientôt il y demeura seul en proie aux réflexions les plus tristes et aux suppositions les plus funestes.

Cependant la fatigue de la route commençait à l'emporter sur sa préoccupation, et déjà il se sentait gagner par le sommeil, lorsqu'il fut tiré de ce premier assoupissement par un bruit extraordinaire qui avait lieu dans le château;

A cette question, Diane se recula violemment, et elle répéta :

— Qui? qui?... Tu ne sais donc pas?... Ah! ajouta-t-elle avec effroi, ce n'est pas Martial.

Et elle voulut s'enfuir de nouveau; mais son frère s'était déjà emparé d'elle. Diane se débattit en poussant des cris aigus, et il fallut employer la force pour l'enlever et l'emporter dans sa chambre.

Elle eut alors à souffrir une violente crise nerveuse, et comme Martial n'eût pu suffire à la contenir dans son lit, il fallut bien qu'il subît, pour sa sœur, les soins de deux ou trois femmes, et il en résulta qu'elles entendirent comme lui tout ce qu'elle dit dans son délire.

Quelque incohérentes que fussent les paroles qu'elle prononçait ainsi au hasard, les mots de fille perdue et maudite, les cris de : Grâce pour lui! s'y trouvaient trop souvent pour ne pas tout apprendre à ceux qui les entendaient; le nom de Léonard Asthon s'y mêlait tantôt avec un accent de prière, tantôt avec une expression de désespoir.

Enfin, lorsque les forces de l'infortunée se furent épuisées dans des convulsions terribles, elle se calma peu à peu; bientôt après elle subit une espèce de somnolence agitée où sa bouche murmurait encore quelques mots et où son corps tressaillait encore de temps en temps; puis enfin, l'accablement fut complet, et elle dormit d'un sommeil profond et immobile.

Martial put alors demeurer seul près d'elle, et, rapprochant les soupçons que lui avait donnés la conduite de son père et de ses frères de ce qu'il avait entendu, il comprit le malheur qui avait frappé sa sœur, et ne douta plus que ce Léonard Asthon ne fût celui qui avait porté le déshonneur et la désolation dans sa famille.

Ce nom de Léonard Asthon était connu de Martial par l'éclat de sa rébellion; et il se souvenait parfaitement de l'avoir vu citer quelque temps avant dans les journaux

comme celui du contumace qui venait de se constituer prisonnier. Il eut bientôt retrouvé dans sa mémoire le nom de la ville où Léonard allait subir un nouveau jugement; et, en se rappelant la route que son père avait suivie, il ne put douter qu'il ne se fût rendu à Nantes; mais ses frères y étaient-ils avec lui? S'ils n'y avaient pas accompagné leur père, il n'était pas douteux que monsieur de Chivri se fût rendu à Nantes pour une conciliation qui ne pouvait être incertaine. Si Georges et Philippe y étaient allés, il s'agissait sans doute d'une réparation sanglante, et Martial n'en demeurait pas moins dans une incertitude que Diane ne pouvait même éclaircir.

Il se résolut donc à quitter le château, après avoir rassuré Diane par les meilleurs mensonges qu'il pourrait imaginer, et à se rendre à Nantes.

Cependant, lorsque le matin fut venu, et que Diane, arrachée à son sommeil et se rappelant confusément ce qui lui était arrivé la veille, demanda si son frère Martial n'était pas au château, il fallut qu'il cherchât à expliquer à Diane pourquoi il était près d'elle; et comme, dans les premières paroles qu'il lui avait adressées la veille, il lui avait parlé de bonnes nouvelles et de consolation, il fut obligé, dans ce qu'il lui dit, de lui laisser une espérance. Il lui confia donc que ce Léonard Asthon était de retour, et que son père venait de se rendre près de lui. Mais Martial ignorait toutes les circonstances de cette déplorable histoire, et il sentit qu'il s'était trop avancé, lorsque sa sœur lui apprit comment, depuis sa première arrestation, éonard ne lui avait pas donné un souvenir, ni pendant u'il était prisonnier à Angers, ni pendant qu'il s'était en-i loin de la France et de l'Europe.

Alors Martial voulut tout savoir, et la pauvre aveugle i fit le récit de tout ce qui s'était passé à Machecoul, de scène infâme du pavillon, de la scène terrible de la ort de madame de Kermic; de ce qu'elle avait souffert

alors et de ce qu'elle souffrait depuis qu'elle était enfermée au château du Grandpin.

Au bout de tant de douleurs, Martial, la voyant s'attacher avec une confiance fatale au faux espoir qu'il venait de lui présenter, craignit de laisser cette âme s'égarer assez avant dans ses folles espérances pour que, le jour où il faudrait l'y arracher, ce ne pût être qu'aux dépens de sa vie éprouvée par tant de douleurs, ou de sa raison fatiguée de tant de secousses. Il préféra, à son tour, lui dire toute la vérité, et, pour cela, il lui fit le récit de ce qui s'était passé à Paris entre lui, son père et ses frères; il lui dit comment il était venu au Grandpin pour apprendre d'elle ce mystère, et comment il n'était pas entré sur-le-champ dans son appartement, et, à ce moment seulement, il lui demanda quelle raison l'avait poussée à s'en échapper.

Diane avait écouté Martial avec une attention profonde, et, à mesure qu'elle découvrait que les paroles que son frère lui avait adressées la veille n'avaient été qu'une ruse pour s'emparer d'elle, un triste et douloureux sourire errait sur ses lèvres; enfin, à la question qu'il lui adressa sur les motifs qui l'avaient fait sortir de sa chambre, elle répondit :

— Écoute, Martial : il m'est arrivé en ce moment ce qui pourrait recommencer encore si je ne m'arrachais moi-même à l'incertitude affreuse où on me laisse. J'ai entendu le bruit d'une voiture ; j'ai cru que c'était mon père qui revenait. Je l'ai attendu. Quand le bruit de ton arrivée a été calmé et que j'ai cru comprendre que mon père ne viendrait pas, je ne puis te dire quel nouveau désespoir s'est emparé de moi ; il m'a semblé qu'on ne me comptait plus comme vivante dans cette maison ; j'ai cru voir, dans l'absence de mon père, une approbation des indignités dont j'ai été la victime depuis son départ ; en ne venant pas à moi, mon père m'abandonnait au mépris de ses do-

mestiques : ne valait-il pas mieux être morte ? Cette idée s'est emparée de moi et m'a dominée. J'ai voulu mourir ; mais, pour mourir, il faut le pouvoir.

J'aurais pu me précipiter de cette fenêtre ; mais j'avais gardé encore assez de raison pour savoir que ceux qui veulent périr ainsi ne se brisent pas le front en tombant d'une pareille hauteur, et j'ai cherché une mort plus certaine. Sans doute le ciel a pris pitié de moi, car je me suis égarée dans cette nuit où vous me cherchiez, comme si ce n'était pas toujours dans les ténèbres que je marche. C'est qu'à ce moment une ombre inouïe s'est répandue sur ma pensée ; il me semble que je comprends quel doit être le jour de vos yeux, car j'ai senti s'effacer le jour de ma raison.

Dans les sentiers où, la veille, je marchais si sûrement, j'errais sans pouvoir reconnaître, aux indices accoutumés, les endroits où je me trouvais ; il s'est fait une nuit dans ma nuit. J'ai eu peur.

J'ai pensé que je pourrais vivre folle et aveugle, et quand ta voix est venue me frapper, je l'ai écoutée comme tu regarderais un flambeau à l'horizon. Puis, quand tu te taisais, les ténèbres revenaient ; puis tu parlais, et il me semblait revoir. Je ne puis t'expliquer cela autrement ; mais, en vérité, je ne sais si je comprenais alors le sens de tes paroles, et lorsque tu m'as saisie, je n'ai eu qu'une pensée, c'est qu'on allait m'enfermer encore dans ma prison et me laisser seule. Martial, ne me laisse pas seule... reste ici, ne me quitte pas...

— Non, ma sœur, je ne te quitterai pas, dit Martial, qui ne voulait pas ajouter aux douleurs de sa sœur la nouvelle trop précipitée de son départ ; et cependant il voulait aller à Nantes, ne doutant plus que son père et ses frères ne s'y fussent rendus pour y chercher une vengeance sanglante. Mais cette certitude ne devait pas venir seulement à Martial, et bientôt, à mesure que les idées de Diane pri-

rent assez de calme pour qu'elle pût aussi établir des rapports entre toutes les circonstances qui venaient de lui être révélées, elle comprit aussi le but du voyage de son père et de ses frères.

Il s'était établi un long silence entre Martial et Diane; pendant ce temps, celui-ci cherchait, d'une part, les moyens d'apprendre à sa sœur qu'il fallait qu'il la quittât; et de l'autre, Diane avait, pour ainsi dire, réuni tous les rayons épars de la conviction qui devait luire tout à coup à son esprit, et l'éclairer sur le danger auquel son père et ses frères allaient s'exposer pour elle.

Martial en était arrivé à se demander s'il ne valait pas mieux avouer à Diane toute la vérité, que de la laisser errer encore dans d'affreuses incertitudes. Il crut que c'était le plus sage parti, et il lui dit :

— Je ne doute pas maintenant que mes frères et mon père ne soient à Nantes.

— Oui, dit Diane, ils y sont, j'en suis sûre.

— Il peut arriver telle circonstance où peut-être ils regretteront ma présence.

— Quelle circonstance ?

— Je ne puis la prévoir, mais je voudrais être auprès d'eux quand ils verront Léonard Asthon.

— Ne pourrions-nous y être, dit Diane, avant qu'ils l'aient vu ?

— Nous ?... répéta Martial.

— Oui, nous... Écoute, Martial, mon père et mes frères sont à Nantes pour se battre contre lui.

— Je le crains...

— Eh bien, Martial... ils ne se battront pas.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il faut que je voie Léonard avant eux.

— Toi ?

— Moi... il m'aimait... et s'il ne m'aime plus, il aura

pitié de moi... Ton projet est de me quitter, je l'ai deviné à ton premier mot. Martial, emmène-moi.

— Je ne le puis, que dirait mon père ?

— Si tu pars sans moi, Martial, je me tuerai ; car je ne veux pas devenir folle.

— Je resterai donc, dit Martial.

— Et tu laisseras tuer nos frères, que je veux sauver ?

— Tu ne le peux pas.

— Emmène-moi, et tu verras. Écoute, Martial, si Léonard tue un de mes frères, je mourrai ; car il m'aura abandonnée tout à fait ; si l'un de mes frères tue Léonard, je mourrai aussi, car le sang qui lavera votre déshonneur ne lavera pas le mien ; ainsi donc, attendre ici, c'est la mort pour moi ; c'est la mort, je te le jure... Veux-tu me laisser mourir ?

— Mais qu'iras-tu demander à cet homme ?

— L'honneur.

— Pauvre sœur !

— Oh ! ne désespère pas, Martial, je lui rendrai la charge si légère et si courte... Ce n'est pas le bonheur, ce n'est pas l'amour que j'irai lui demander... mais son nom, son nom pour le porter quelques jours seulement, une heure, s'il le faut, assez de temps pour qu'il n'y ait besoin que de moi pour victime.

Je ne saurais te dire si ce fut faiblesse ou résolution de la part de Martial, mais il céda à la volonté de Diane et à la crainte qu'il éprouvait à la laisser en proie à cette solitude qu'on lui avait faite dans l'isolement fatal que la nature lui avait imposé. D'ailleurs, la présence de Diane pouvait éveiller des remords ou de la pitié dans le cœur d'Ashon; enfin il céda.

Ils partirent dès que Diane fut assez forte pour se lever, t ils arrivèrent à Nantes le soir même où se prononçait le jugement de Léonard ; ils se cachèrent dans un hôtel, et

Martial parvint facilement à savoir où étaient descendus son père et ses frères.

Dès que le jour parut, Martial se rendit chez Léonard, à qui sa sœur avait exigé qu'il fît remettre simplement un billet ainsi conçu : « Une femme dont la vie dépend de la promptitude de monsieur Léonard Asthon à se rendre près d'elle, l'attend, ce matin place Royale, hôtel des Étrangers. »

Martial avait remis le billet à l'hôtel d'Asthon, sans faire attention qu'un domestique lui avait dit : « On le remettra à monsieur dès qu'il sera rentré. » Mais à quelques pas de là, Martial se demanda pourquoi Léonard était sorti si matin ; il retourna sur ses pas et s'informa à ce domestique s'il savait la cause de l'absence de son maître ; celui-ci lui répondit que monsieur Asthon était sorti en voiture avec deux de ses amis, et qu'il avait entendu donner l'ordre au cocher de se rendre à la Houssinière. Cela ressemblait trop à un arrangement de duel pour ne pas alarmer Martial ; il avait couru sur-le-champ place Graslin, à l'hôtel de France, et des informations encore plus précises lui donnèrent la certitude que la rencontre que sa sœur voulait prévenir allait avoir lieu.

Alors, sans calculer dans quelle anxiété il laissait sa sœur, oubliant le billet qu'il avait laissé chez Léonard Asthon, sans réfléchir qu'il était trop tard pour que son intervention pût être utile, il avait pris un cheval, il avait couru au lieu du rendez-vous, et tu as vu comment il y était arrivé, comment, exaspéré à la vue de ses frères frappés de mort, il avait voulu les venger, et comment il avait été arrêté par son père et entraîné par lui.

N'oublie rien, je te prie, de ces petites circonstances, elles t'expliqueront aussi comment put arriver la scène étrange qui suivit cette épouvantable catastrophe.

En quittant le champ de bataille où deux de ses fils venaient de succomber, c'était monsieur de Chivri qui d'abord

avait entraîné Martial; mais dès qu'ils furent en voiture, ce fut le tour de Martial de prodiguer ses soins à son père.

Tu peux t'imaginer facilement le désespoir de ce vieillard qui venait de voir mourir ses deux fils aînés; désespoir affreux et mêlé de remords, car il s'accusait d'avoir voué lui-même ses enfants à la mort pour atteindre une vengeance illégitime. C'est que tout ce qui lui semblait la veille devoir et courage, lui paraissait à présent préjugé et folie. C'est que ce qu'il invoquait une heure avant comme un droit sacré de l'honneur, il le regardait maintenant comme une obligation barbare de nos mœurs; c'est que cette vengeance à laquelle il avait eu foi lui échappait.

Ainsi, lui, monsieur de Chivri, un homme juste et pieux, un homme de grand nom et de haute fortune, était tombé à ce degré fatal de désespoir qui est le partage des plus misérables, il en était arrivé à douter de la justice de Dieu à qui il avait pour ainsi dire confié sa cause, et à se révolter contre la justice humaine qui ne pouvait le protéger assez contre celui qui avait déshonoré sa fille et tué ses fils. De telles pensées mènent quelquefois au crime, quand elles s'emparent d'hommes chez qui les liens de l'honneur et de la religion ne sont pas assez forts pour résister au choc d'un coup si violent.

Alors un père dans la position de monsieur de Chivri, abandonné qu'il se croit par le ciel et les hommes, se constitue le vengeur souverain de sa misère, il prend un pistolet ou un couteau et assassine, le front levé, celui qui l'a déshonoré et désespéré. A celui-là, il faut le dire, il reste une consolation, car il lui reste un espoir de vengeance; mais à un homme comme monsieur de Chivri, rien ne restait que la misérable chance d'un procès contre Léonard Asthon. Il lui fallait donc retomber à ce point où il eût rougi de demeurer la veille; il n'avait plus qu'à traîner le séducteur de sa fille en cour d'assises. Il demanderait et il obtiendrait sans doute la condamnation légale de Léo-

nard Asthon; mais, pour pouvoir demander cette condamnation légale sans que le monde lui en fît honte, il avait fallu auparavant que deux de ses fils morts lui eussent acquis le droit de n'en pas rougir. Sans doute il jetterait à Léonard Asthon le déshonneur qu'il lui avait promis, mais avant cela il lui fallait proclamer le déshonneur de sa fille.

Et puis, au milieu de tous ces aspects de son malheur venaient sans cesse se placer les cadavres de son fils; et tandis que l'homme blasphémait et maudissait du fond de sa colère, le père gémissait et pleurait du fond de ses entrailles. Puis, se tournant vers Martial, vers cet enfant, vers ce frêle roseau qu'il avait arraché à la funeste moisson de sa famille, il l'implorait, le priait, lui faisait jurer sur l'honneur de ne pas vouloir venger ses frères, de ne pas mourir, de ne pas l'abandonner.

Aussi, crois-moi, ce fut un désespoir comme peu d'hommes en ont eu à souffrir que celui de ce malheureux père, et tu dois comprendre que, n'ayant plus que Martial devant qui pleurer et souffrir, il ne lui demandât pas pourquoi et comment il était venu. Martial était là près de lui, Martial avait voulu mourir, et il avait sauvé Martial; voilà à quoi il pensait quand il pensait à lui.

Cependant le temps qu'il fallait pour revenir de la Houssinière suffit, je ne dirai pas à calmer ce désespoir, mais à y mettre de l'ordre, s'il est permis de s'exprimer ainsi. En effet, quand monsieur de Chivri rentra à son hôtel, ce n'étaient plus ces sanglots tumultueux, ces larmes incessantes, ces cris désordonnés, ces fureurs, ces malédictions, ces gémissements, tout ce délire de souffrance du premier moment; c'était une affliction plus poignante peut-être, mais dans laquelle la résignation du chrétien et les devoirs du père avaient repris leur place. Il souffrait davantage, mais il pleurait moins et ne parlait plus.

Au milieu de sa propre douleur, ce silence effrayait Martial; c'est que dans toutes les malédictions et toutes les

larmes échappées de ce cœur de père, le nom de Diane n'avait pas été prononcé une seule fois.

Il ne l'avait pas comptée sans doute parmi les causes de son malheur, mais il ne l'avait pas non plus comptée parmi les victimes de cette grande infortune de famille. Donc, Martial était dans une cruelle anxiété sur le sentiment qui éclaterait avec ce nom ; ce nom, il n'osait le prononcer lorsque son père semblait l'avoir oublié. Il eût osé bien moins avouer à son père que Diane était à Nantes. Cette nouvelle pouvait irriter monsieur de Chivri ; et dans le misérable état où il se trouvait, sa colère contre Martial ou Diane ne pouvait être qu'une douleur de plus que son fils devait lui épargner.

La part des angoisses de Martial était donc bien large aussi ; car il pensait aux angoisses de sa sœur qui attendait son retour et aux nouvelles douleurs que ce retour lui porterait, quand il faudrait lui dire que ses deux frères étaient tombés sous l'épée de Léonard Asthon.

Quant à lui, pauvre enfant, il pleurait sur un malheur qu'il ne pouvait réparer ni venger, et ce n'était point parce qu'il était trop faible qu'il ne pouvait le venger, mais parce qu'il comprenait bien qu'aller braver la chance de mourir comme ses frères, c'était abandonner son père et sa sœur. Il appelait donc à son aide tout son courage et toute sa fermeté pour courber la tête sous cet horrible malheur.

Cependant les heures se passaient dans l'un de ses sombres entretiens où reviennent cent fois les mêmes plaintes et les mêmes regrets, et peut-être Martial et monsieur de Chivri eussent-ils continué longtemps encore ces douloureux épanchements de leur âme, si l'on n'était venu les interrompre.

L'un des officiers qui avaient assisté Georges et Philippe fit demander le fils de monsieur de Chivri, et Martial se rendit près de lui.

Cet officier lui annonça qu'il avait fait déposer les corps

de ses deux frères dans une maison de paysan, et que l'inhumation aurait lieu le surlendemain, dans la commune même où ils avaient été tués. Monsieur de Chivri entra alors dans la chambre où son fils avait reçu cet officier.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-il d'une voix qui avait repris de l'assurance, je vous remercie des tristes soins que vous vous êtes donnés; mais pourquoi cette inhumation (à ces mots sa voix faiblit), pourquoi cette inhumation ne peut-elle avoir lieu à Nantes même?

— Monsieur le comte, repartit l'officier, tous les hommes honorables de cette ville partagent votre affliction; mais les magistrats ont craint qu'un si funèbre cortége, traversant les rues d'une ville où tant de passions murmurent sourdement, n'excitât contre... l'auteur de vos malheurs, et peut-être contre tous ceux de son parti, un soulèvement qui pourrait amener les plus coupables excès.

— On aurait raison, monsieur, repartit monsieur de Chivri d'une voix entrecoupée, si l'on considérait le combat... où mes fils... sont morts... comme un duel politique... mais j'espère que demain la ville de Nantes saura combien la conduite de mes fils a été sainte et légitime. En attendant, permettez-moi de vous demander un nouveau service.

— Disposez de moi, monsieur, dit l'officier; disposez de moi de toute façon... comme d'un ami, comme du camarade de Georges...

Ce peu de mots, prononcés les larmes aux yeux, rendirent un moment de faiblesse à monsieur de Chivri. Quelques sanglots mal étouffés sortirent de sa poitrine; il s'approcha de cet officier, et, lui serrant la main, il répondit:

— Merci, monsieur, merci!

Et il rentra dans sa chambre, et, par la porte entr'ouverte, Martial vit son père se placer devant une table pour écrire: il traçait quelques mots, puis il s'arrêtait pour essuyer ses larmes, il reprenait sa lettre et la suspendait en-

core. L'officier attendait dans un morne silence, lorsque Martial s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— Monsieur, rendez-moi aussi un service à moi.

— Lequel ?

— Demandez à mon père que je vous accompagne.

L'officier, qui avait été témoin de la résolution de ce noble enfant, le regarda en face et lui dit d'un ton de doux reproche :

— Vous voulez quitter votre père, monsieur ?

— Il le faut, je le dois...

— Vous voulez, n'est-ce pas, vous rendre chez monsieur Asthon ?

Martial baissa les yeux et répondit avec une profonde tristesse :

— Non, monsieur, non; cela ne m'est plus permis. J'ai juré sur l'honneur à mon père de ne pas provoquer un nouveau combat... Le devoir que j'ai à remplir est plus douloureux que tout ce que vous pouvez supposer.

— Jurez-moi que vous ne voulez pas sortir pour vous battre, et je ferai ce que vous demandez.

— Je vous le jure.

Ils se serrèrent la main et attendirent monsieur de Chivri, qui rentra bientôt tenant une lettre à la main.

— Soyez assez bon, monsieur, dit-il à l'oficier, pour vouloir bien aller porter vous-même cette lettre à monsieur le procureur du roi. Je ne lui ai pu dire suffisamment tout ce qui m'empêchait de me rendre à son cabinet... Mais quand vous lui aurez raconté... que...

Ici monsieur de Chivri s'arrêta encore, dominé par l'émotion qui lui remontait, pour ainsi dire, à chaque instant du cœur à la gorge; enfin il se remit et ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'il comprendra que je ne puis sortir ainsi, et qu'il voudra bien venir auprès d'un père au désespoir ?

— Je n'en doute pas, monsieur, dit l'officier. Mais...

ne pensez-vous pas que si monsieur votre fils m'accompagnait ?...

A ce mot, monsieur de Chivri s'avança vivement vers l'officier ; dans un premier mouvement, il se plaça entre lui et Martial, et les mesurant tous deux d'un regard inquiet, il s'écria :

— Lui ! me quitter ; lui !... Non, monsieur, non...

— Mais, mon père... dit timidement Martial.

Monsieur de Chivri le regarda avec une tristesse désespérée.

— Oh ! dit Martial, je reste.

Et il fit signe à l'officier de s'éloigner. A peine le père et le fils furent-ils seuls, que monsieur de Chivri dit tristement :

— Martial, nous n'avons pas encore parlé de Diane.

Et ses larmes éclatant avec plus de violence que jamais, il s'écria :

— Hélas ! pauvre Martial, pauvre enfant, c'est que tu ne sais rien, toi.

— Je sais tout, mon père.

— Toi, Martial... tu sais... Qui te l'a dit ?

— Elle...

Monsieur de Chivri se recula de son fils, et l'ayant regardé avec un étonnement anxieux mais sans colère, il répondit :

— Tu l'as donc vue ?

— Oui.

— Où ? comment ?

— Je vais vous le dire.

Alors Martial raconta à son père les soupçons qu'il avait eus à Paris, sa résolution d'aller à Châteauroux, et son arrivée au Grandpin. Martial avait trop à cœur d'éveiller de la pitié pour sa sœur dans l'âme de son père pour ne pas lui faire un tableau vrai de la misérable position où il

avait trouvé Diane, de son désespoir, de ses poignantes angoisses, de sa douleur qui touchait à la folie.

Monsieur de Chivri était tombé sur son siége ; il écoutait; des larmes coulaient de ses yeux ; mais il ne laissait échapper ni un mot de pitié ni un mot de pardon.

Enfin Martial ajouta :

— Ce fut lorsque nous l'eûmes rappelée à la raison qu'elle me fit le récit de son infortune; alors je compris tout à fait les motifs de votre voyage, et...

— Alors tu es venu trouver ton père et tes frères, toi... toi, Martial, dit monsieur de Chivri en lui tendant la main.

— Oui, repartit Martial; mais... je ne suis pas venu seul.

— Martial! s'écria monsieur de Chivri en se levant, quoi! Diane?... Diane?

— Elle est ici, mon père...

— Ici, repartit monsieur de Chivri avec un accent où la colère voulait parler vainement, étouffée qu'elle était sous la douleur et le désespoir. Elle ici! Mais que veut-elle?... la malheureuse!.. veut-elle que je la voie?... veut-elle que je lui pardonne?... elle qui m'a déshonoré, qui a causé la mort de ses frères!

Et il retomba sur son siége.

— Elle venait pour les sauver...

— Elle, les sauver... elle!... mais c'est elle qui les a tués... elle!... et que t'a-t-elle dit quand elle a su qu'ils étaient morts?...

— Elle l'ignore, mon père. Je suis arrivé cette nuit... Ce matin je suis allé chez Léonard, il était sorti. Je suis venu ici, vous étiez... tous sortis... J'ai deviné la vérité... je suis monté à cheval... j'ai couru... et depuis ce temps... je n'ai encore pleuré qu'avec vous.

— Et c'est pour cela que tu voulais sortir?

— Oui, mon père. Elle m'attend.

— Oh! dit tout bas monsieur de Chivri, la malheureuse t'attend, et quand tu retourneras près d'elle ce sera pour lui apprendre que ses frères sont morts pour elle!

— Oui, mon père, ce sera là la bienvenue que je lui porterai...

Le père et le fils éclatèrent en larmes; le fils aux pieds de son père, le père penché sur le fils. Enfin, monsieur de Chivri s'arracha à ces tristes embrassements et dit à Martial :

— Va...·va, Martial... va près d'elle...

— Merci, mon père... merci pour tous deux.

— Pauvre Diane!... ah! pauvre Diane, reprit monsieur de Chivri en se levant et en se frappant le front et le cœur... Pauvre Diane!... Oh! n'y va pas encore... Martial, Martial, pas encore...

— Elle m'attend, mon père.

— Eh bien, Martial, s'écria monsieur de Chivri d'une voix basse et déchirante, Martial... ne lui dis rien, tu la tuerais.

A ce cri d'amour et de pitié échappé du fond du cœur paternel, Martial embrassa les genoux de son père, qui alors osa tout à fait parler.

— Martial, s'il faut lui apprendre tout, console-la; dis-lui que je lui pardonne, que je veux qu'elle vive; qu'il le faut...

Il s'arrêta, et sa voix passant subitement à un accent tout différent, il ajouta :

— Oh! dis-lui qu'il faut qu'elle nous aide à nous venger.

— Oui, mon père... oui, dit Martial, profitant en toute hâte de la liberté qu'il venait d'obtenir.

Mais au moment où il allait franchir la porte, monsieur de Chivri lui tendit les bras en lui disant :

— N'oublie pas, Martial, que je t'attendrai aussi.

Enfin le père et le fils se séparèrent, et Martial courut vers l'hôtel où l'attendait sa sœur, sans prévoir qu'il était

arrivé là une circonstance assez fatale pour rendre au cœur de Diane plus poignant encore qu'il ne le pensait le funeste événement qu'il avait à lui apprendre.

Tu te rappelles sans doute le billet que Martial avait été déposer chez Léonard Asthon.

Lorsque celui-ci quitta le lieu du combat, sous l'impression pénible que, dans le duel qui venait de se passer, deux hommes d'honneur, deux frères, avaient été victimes d'une funeste méprise, et que lui-même n'avait vengé qu'une injure qui peut-être ne lui était pas véritablement destinée, il rentra chez lui après avoir parcouru avec ses témoins le champ de toutes les suppositions imaginables et sans avoir pu sortir de l'étrange perplexité dans laquelle l'avaient jeté les dernières paroles de monsieur de Chivri. Cette perplexité s'accrut encore lorsqu'à son retour un domestique lui remit le billet qui avait été apporté, dit-il, par un petit jeune homme qu'il ne connaissait pas.

Au portrait que ce domestique fit du messager, Léonard et ses amis crurent reconnaître Martial, et tous trois furent convaincus que ce billet se rattachait nécessairement au mystère qu'ils cherchaient vainement à découvrir. Ce billet indiquait un rendez-vous à l'hôtel des Étrangers; et Léonard savait que messieurs de Chivri étaient logés à l'hôtel de France. Si cette femme était ce que supposait Léonard Asthon, elle n'était pas venue avec messieurs de Chivri, elle se cachait sans doute, et il n'avait point la chance d'y rencontrer du moins le vieillard qu'il venait de priver de ses deux fils.

Dans le trouble et l'inquiétude où il était, Léonard résolut de se rendre sur-le-champ à cet étrange rendez-vous. Il remonta en voiture et arriva bientôt à l'hôtel des Étrangers. Là il demanda à la maîtresse de l'hôtel si une dame n'était pas arrivée depuis peu.

—Oui, répondit-on, une jeune dame aveugle et un très-jeune homme.

— Ah! dit Léonard, cette dame est aveugle?

— Oui, monsieur, et son frère, car ce jeune homme est son frère, nous l'a bien recommandée ce matin en sortant.

— Ah! il est sorti ce matin?

— Oui, monsieur, et il m'a demandé si je connaissais la demeure de monsieur Asthon. Je lui ai dit qu'il logeait sur le cours Saint-Pierre, et il est parti.

— Et, dit Asthon, il n'est pas rentré?...

— Non, monsieur, quoiqu'il eût bien promis de revenir tout de suite.

Léonard Asthon garda le silence; il rapprochait aussi dans sa tête les choses qu'il apprenait de celles qu'il savait déjà, et comprenait que Martial, appelé sur le lieu du combat par quelques renseignements dus au hasard, n'avait pu revenir près de sa sœur; le résultat de toutes ces réflexions rapidement faites lui fit répondre bientôt :

— Oui, je conçois qu'il ne soit pas rentré.

— Si vous saviez où il est, faites-le prévenir, car sa sœur l'attend avec une bien cruelle impatience.

— Je le crois; mais, dit Léonard en observant l'effet de la question, n'attend-elle pas une autre personne?

— Oui, monsieur, oui, elle a fait dire que, si monsieur Asthon se présentait, on l'introduisît sur-le-champ près d'elle.

— Eh bien, dit Léonard, faites-lui savoir... que je suis... Non, dites-lui seulement que quelqu'un qui ne veut pas se nommer désire lui parler.

Un moment après, Léonard Asthon fut introduit dans la chambre qu'habitait Diane.

Il fut frappé à la fois de la sainte et noble beauté de la femme qui était devant lui et des traces que la douleur avait laissées sur ce beau visage. En l'entendant entrer, Diane était restée immobile, les yeux baissés, au milieu de

la chambre; une pâleur mortelle couvrait son front, un tremblement convulsif qu'elle s'efforçait vainement de maîtriser agitait et faisait frémir tout son corps.

Léonard l'examina un moment en silence; il n'osait parler le premier, quoiqu'il vît que ce silence fût pour la malheureuse qui était là une horrible attente. Tout à coup cette pâleur qui l'effrayait augmenta encore, Diane parut chanceler, et il s'élança pour la soutenir.

— N'y a-t-il personne ici, monsieur? dit-elle d'une voix saccadée et en le repoussant.

— Personne, madame.

Et comme il allait marcher vers la porte ouverte, afin de la fermer, Diane, se redressant tout à coup, le saisit par le bras, et, l'arrêtant avec force, elle s'écria :

— Répétez... répétez ce que vous venez de dire!

Et, le corps penché vers Léonard, elle semblait prêter une oreille avide à cette parole qui allait se faire entendre.

— Je vous ai répondu, madame, dit Léonard, qu'il n'y a personne.

— Oh! s'écria Diane, ce n'est pas lui!... Vous n'êtes pas Léonard Asthon...

— Madame...

— Vous n'êtez pas Léonard Asthon, monsieur! Qui êtes-vous? que me voulez-vous? que vous ai-je fait pour venir m'insulter ici?... Sortez... sortez, monsieur... ou j'appelle!

C'en était assez pour que Léonard fût certain qu'un autre que lui, à qui le hasard avait donné le même nom ou qui s'était emparé du sien, était la cause de tous les malheurs qui venaient de s'accomplir. Il regarda dans un désespoir véritable cette malheureuse fille dont il venait de tuer les deux frères et qui l'avait peut-être aimé, lui, Asthon, pour ce qu'il était. Il ne savait s'il devait lui dire la vérité, et quelle vérité!

Il hésitait, lorsqu'elle reprit, comme si une nouvelle idée s'était emparée d'elle :

— Vous n'êtes pas sorti?... Ah! vous avez à me parler... à m'annoncer quelque malheur... je l'entends à votre silence... Parlez donc! Que fait mon frère Martial? que fait mon père... et mes frères?... Ah! monsieur, s'écria-t-elle enfin et tombant à genoux... ah! parlez; qui êtes-vous? qu'avez-vous à me dire?

Il était encore bien plus affreux de répondre à cette question; mais Léonard avait déjà arrêté en lui-même ce qu'il devait faire; car, par un sentiment d'honneur digne de lui, il s'était demandé déjà s'il ne devait pas, à cette famille et à lui-même, de la venger du vrai coupable. Il dit donc alors doucement à Diane :

— Mademoiselle, je ne suis pas Léonard Asthon, mais je le connais, je le sais homme d'honneur...

— Et pourquoi n'est-il pas venu, monsieur?

— Le billet que vous lui avez fait écrire ne lui est pas parvenu; c'est dans mes mains qu'il est tombé.

— Et vous avez abusé...

— Écoutez-moi, mademoiselle, et vous me comprendrez.

Asthon fit asseoir mademoiselle de Chivri, se recueillit un moment et reprit ensuite :

— Je suis l'ami, le sincère ami de Léonard, supposez que ce soit son père qui est devant vous et qui vous interroge; supposez que tout ce que je puis vous dire en son nom soit sacré, comme si cela passait par la bouche d'un vieillard qui ne saurait mentir.

— Êtes-vous vraiment un vieillard, monsieur? dit la pauvre aveugle d'une voix suppliante... Oh! ne me trompez pas, monsieur, ce serait bien mal. Je ne vous vois pas, moi, et vous me verrez rougir, vous... qui êtes-vous?

— Mademoiselle, ne me demandez pas ce que je suis, mais recevez ici le serment, que je fais devant Dieu, que vous êtes en face d'un homme pour qui vous êtes sainte

et respectable, d'un homme qui se voue dès ce moment à protéger votre vie et votre honneur.

— Je vous crois, monsieur, je sens à votre accent que vous ne mentez pas... Eh bien, monsieur, sauvez donc ma vie à la fois et celle de mes frères.

Léonard tressaillit.

— Allez à Léonard, continua Diane d'un ton suppliant, dites-lui que je suis ici, dites-lui que je lui demande de rendre l'honneur à la pauvre fille qu'il a perdue, et qu'il a perdue lorsqu'elle venait de le sauver.

— De le sauver! s'écria Asthon.

— Vous ne savez donc rien, monsieur?

— Hélas! non... mais parlez... au nom du ciel! Oh! je vous sauverai... moi!

— Eh bien! monsieur, s'écria Diane... mais c'est impossible... mais vous, son ami, vous devez savoir qu'il a été proscrit?

— Cruellement proscrit.

— Vous savez qu'il a cherché un asile aux environs de Machecoul?

— Je le sais...

— Et il ne vous a rien dit de plus?...

— Rien de plus, répondit Léonard lentement.

A cette réponse, Diane parut hésiter.

— Oh! parlez, par grâce, lui dit Léonard... on peut venir... et peut-être, peut-être...

Il s'arrêta, et ajouta vite et à voix basse :

— Vous ne savez pas que, si on me surprenait ici, peut-être je ne pourrais plus rien pour vous.

— Soit donc! s'écria Diane... Mon Dieu! regardez celui à qui je parle, pour moi qui ne puis le voir, et qu'il rougisse devant vous, sinon devant moi, s'il se fait un jeu de mon désespoir.

— Ah! le Dieu que vous invoquez, je l'invoque aussi,

moi, et c'est pour tous deux, repartit Asthon d'un ton inspiré.

— Qu'il soit entre nous, monsieur, reprit Diane, et maintenant écoutez : Léonard, poursuivi, perdu, traqué... accepta un asile chez ma grand'mère, madame de Kermic. Elle ne le connaissait pas, monsieur, mais elle l'aimait, elle l'aimait pour ses nobles qualités, son caractère... ses vertus. Moi aussi, monsieur, qui entendais chaque jour parler de lui... je l'aimais pour tout cela. Un jour... pardonnez-moi le désordre de ce récit; un jour on nous dit qu'il n'avait plus de refuge, plus d'asile. Ce fut alors que ma grand'mère lui en fit offrir un par un homme qui disparut plus tard avec lui.

— Ah! fit Léonard, le nom de cet homme?

— Valérien.

Diane jeta, sans y faire attention, ce nom que Léonard recueillit avec soin, et elle continua ainsi rapidement.

— Comme je vous l'ai dit, Léonard accepta, on le cacha dans un pavillon; c'est moi qui allais tous les jours près de lui, car ma pauvre grand'mère était tombée malade. Oui, monsieur, tous les jours j'y allais, tous les jours je l'écoutais, tous les jours je l'aimais, moi... Il me disait qu'il m'aimait, monsieur, à moi, à une pauvre aveugle pour qui on avait à peine de la pitié; il m'aimait.

J'ai été bien folle de le croire, monsieur, n'est-ce pas? mais je l'aimais... je n'y pouvais rien... je le croyais...

Enfin un soir, car je vous ai dit que je l'ai sauvé, et c'est vrai... un soir on envahit le château! Moi je courus au pavillon.... mais il n'en pouvait sortir, toutes les issues du dehors étaient gardées... Il n'y avait qu'un moyen de le sauver, monsieur, c'était de faire croire que j'habitais seule ce pavillon... Pour cela je l'ai fait cacher... et quand les soldats sont entrés... j'étais couchée dans le lit qui était dans cette chambre.

Oui, voilà ce que j'ai fait... et les soldats, monsieur, se

sont retirés sans franchir le seuil de la porte ; ils se sont retirés et m'ont laissée seule avec lui... Seule, et alors... alors, monsieur... monsieur... il a fermé cette porte derrière les soldats qui m'avaient respectée, et lui.... lui....

Et comme Diane se tordait et criait en pleurant, Léonard prit sa tête dans ses mains, et lui dit :

— Ah ! l'infâme... l'infâme !... Assez... assez !...

Un long silence suivit, et Diane, dont le désespoir s'était calmé assez pour la laisser parler, reprit :

— Le lendemain, monsieur, il était arrêté, sans doute parce qu'il voulut me fuir.

— Arrêté, qui ? dit Léonard qui ne pouvait soupçonner jusqu'à quel point le hasard avait pu servir à protéger l'erreur de Diane.

— Léonard Asthon.

— Arrêté dans la nuit du... ?

— Oui, dans cette fatale nuit.

Léonard réfléchit, et, comme si un souvenir terrible venait l'éclairer :

— Oui, s'écria-t-il, cette nuit-là, à la lisière du bois était une voiture... une voiture qui emmena celui qui vous a si lâchement trahie.

— Vous étiez donc là, monsieur ? s'écria Diane.

— Oui, dit Léonard tristement ; proscrit aussi, errant aussi dans la nuit, je vis cette voiture qui ne pouvait me sauver... ; et à l'heure même où les soldats qui avaient visité votre château me saisissaient dans la misérable hutte où je me cachais, je vis cette voiture qui emportait un crime inouï de lâcheté, je vis cette voiture qui passait sur la route.

— Et c'est alors, sans doute, qu'on l'arrêta aussi, lui, n'est-ce pas ?

Cette question ramena Léonard à l'attention qu'il devait au rôle qu'il s'était imposé, et il répondit :

— Oui, ce fut alors qu'on l'arrêta aussi.

— Eh bien, reprit Diane, depuis ce temps, jugez si j'ai souffert! pas un mot, pas une nouvelle de lui; je restais seule, sans pouvoir lire, voir, interroger, avec un affreux secret sur le cœur... et ce secret, cependant, je ne l'ai dit que lorsque, désespérée pour lui et non pour moi, j'ai appris qu'il était condamné à mort... Oui, c'est son danger et non ma douleur qui me l'a arraché.

Eh bien! monsieur, ma mère en est morte, elle, et c'est sur son lit de mort qu'elle a dit mon déshonneur à mon père et à mes frères. C'est entre ses mains mourantes, et qui me protégeaient encore, qu'ils ont juré de me venger; et maintenant ils sont ici pour cela... et c'est pour cela que je suis venue; pour empêcher un combat infâme... Il ne peut pas tuer mes frères après m'avoir déshonorée...

Vous comprenez cela, monsieur... vous le comprenez... Et il peut nous sauver s'il le veut... Je ne lui demande que bien peu de chose... son nom... Dites-lui de me donner son nom... et je vous jure, à vous, à lui... je vous jure devant Dieu, que j'offenserai... que ce ne sera pas pour lui une longue chaîne... Je n'ai pas longtemps à vivre, monsieur... j'ai trop souffert pour cela...

Mais si Dieu était assez implacable pour me faire plus forte que mon malheur... je le lui jure... je me tuerai....

— Malheureuse! s'écria Asthon qui, pour la première fois de sa vie, sentait ses larmes couler et son cœur se fondre dans une pitié désolée.

— Oh! je me tuerai, répliqua Diane plus froidement... pour lui... et je puis vous le dire à vous... pour moi... car je le méprise maintenant.

— Oh! reprit Léonard avec un enthousiasme attendri, oh! ange sacré de misère et de douleur... je vous jure, moi, que si Léonard Asthon peut quelque chose en ce monde, il réparera votre honneur, il vous protégera... Oh! ne le méprisez pas avant de tout savoir....

— Qu'y a-t-il donc encore ?... et qu'avez-vous à m'apprendre ? s'écria Diane avec épouvante.

— Je ne puis rien vous dire... je ne dois rien vous dire... mais souvenez-vous des paroles que je prononce ici devant Dieu que vous avez invoqué : quoi que vous puissiez apprendre, quoi qu'on puisse vous dire, quoi que vous ayez à souffrir encore, soyez forte pour vivre... et comptez, comptez sur Léonard Asthon.

— Sur lui ?

— Sur lui, j'en réponds.

— Je vous crois, monsieur, lui dit Diane en lui tendant la main.

Léonard la prit, et la posant sur son cœur, il s'écria :

— Ce cœur est digne de vous comprendre... ce cœur, vous pouvez vous y appuyer sans crainte qu'il vous trahisse. A bientôt, je l'espère, à bientôt.

Léonard sortit et Diane resta seule.

Ce n'est pas impunément qu'on est jeune. Le vieil arbre dont la séve expire meurt plus vite si l'on brise quelques-unes de ses fortes branches ; mais si l'arbre est jeune et vigoureux, c'est en vain que la serpe et la cognée auront déchiré son écorce et mutilé ses rameaux. Vienne une chaude haleine du printemps et un bon rayon de soleil, et voilà que l'arbre mutilé pousse vers le ciel de nouveaux rejetons plus hardis, plus hâtifs, plus tendres aussi que les premiers ; il recouvre de verdure toutes ses cicatrices et semble n'avoir jamais souffert.

Ainsi fait la jeunesse pour le cœur de l'homme : quelques douleurs qui l'aient frappé, quelques joies qu'on lui ait arrachées, vienne une noble parole qui le console, un regard ami qui l'encourage, et voilà que sa foi au bonheur, cette séve de la vie, s'épanouit de nouveau en lui ; il pousse avec ardeur ses vœux vers l'avenir, et les douces espé-

rances refleurissent sur les blessures qu'elles cachent, jusqu'à ce que la plaie soit fermée. Voilà ce qui arriva pour Diane.

Lorsqu'elle fut seule, elle espéra.

Il ne faut pas croire que dans cet espoir il y eût de l'égoïsme; dans l'ignorance où était la pauvre aveugle des affreux événements qui venaient de se passer, les paroles qu'elle venait d'entendre devaient la rassurer encore plus pour sa famille que pour elle-même. Elles lui avaient promis l'honneur, et peut-être dans cette restitution n'était-ce pas elle qui avait le premier intérêt; car, il faut l'avouer, en de pareilles réparations la famille retrouve tout ce qui a été compromis de son honneur; mais la femme ne rencontre souvent que le châtiment d'une faute que le monde n'oublie pas.

Toutefois Diane avait accepté cette espérance comme un bonheur : il faut si peu de chose à ceux qui ont beaucoup souffert pour les soulager; une goutte d'eau est un bienfait dans le désert; il n'y a que les heureux et les hommes à qui rien ne manque qui sont exigeants.

Cependant il est possible que, dans ces rêves d'avenir calme où Diane reposait son âme douloureuse, elle pensât quelquefois à cet autre rêve d'amour et de félicité qui l'avait bercée autrefois durant quelques heures. Mais ce n'était que furtivement et pour s'en éloigner presque aussitôt que Diane s'y aventurait.

En cela elle ressemblait à ces proscrits politiques de nos premiers jours de révolution, à qui l'espérance avait été donnée de rentrer en France. Au milieu de la joie de cette belle espérance, ils se rappelaient quelquefois que, dans ce pays où ils allaient remettre le pied, ils avaient possédé l'opulence, le rang, un toit paternel consacré par mille souvenirs, et ils disaient : « Et cela aussi, je le pourrai retrouver »; mais aussitôt, en se rappelant tous les désastres arrivés, ils repoussaient l'espérance de cette complète féli-

cité comme insensée, et se disaient encore : « Ah ! c'est bien assez de la patrie ! »

Telle était Diane quand l'amour d'Asthon se présentait à elle dans son avenir, comme au proscrit l'opulence dans la patrie; elle en détournait aussi la tête en se disant tout bas : « Ah ! n'est-ce pas assez de l'honneur? »

Et à ce retour vers l'honneur, la patrie d'où elle était encore exilée, l'imprudente Diane avait ajouté foi; la parole de cet homme qu'elle venait d'entendre était si persuadée de ce qu'il promettait, qu'elle avait persuadé Diane. C'est la loi naturelle de toutes choses, de la matière comme de l'esprit; les vives émanations d'un corps pénètrent ceux qui le touchent, et la conviction persuade comme les parfums embaument.

Ainsi la pauvre aveugle, demeurée seule, attendait avec une impatience bien vive le retour de Martial; elle avait une bonne espérance à lui donner, une espérance qu'il pourrait aussitôt reporter à son père et à ses frères. Mais Martial ne revenait pas, et les inquiétudes de Diane recommençaient. Non qu'elle doutât de la promesse qui lui avait été faite, car la voix qui lui avait parlé lui paraissait sacrée, mais parce que mille choses pouvaient arriver à l'encontre de cette bonne volonté, si sincère qu'elle fût.

Le retard de Martial se prolongeait, et Diane se demandait déjà s'il voulait aussi l'abandonner, lorsqu'elle l'entendit entrer.

Elle s'élança vers lui; tout ce qu'elle avait d'espérance lui revint avec la présence de Martial; et comme le cœur de Diane avait bien plus de hâte de consoler son frère que le cœur de Martial ne pouvait en avoir de dire un nouveau malheur à sa sœur, c'est elle qui parla la première.

— Oh ! mon frère, lui dit-elle, te voilà enfin ! C'est Dieu qui m'a inspirée lorsque j'ai voulu venir ici. Oui, j'avais eu raison lorsque j'avais pensé que Léonard ne voudrait pas le déshonneur de Diane et la désolation de sa famille.

— Que dis-tu? s'écria Martial qui venait, lui, de voir combler cette désolation; que dis-tu?

— Que ce que j'avais prévu est arrivé.

— Quoi donc? reprit Martial qui doutait à ce moment de la raison de Diane qui lui parlait d'espérance quand il venait, lui, lui parler de désespoir. Quoi donc? répéta-t-il.

— Oui, reprit Diane, quelqu'un est venu, non pas Léonard, mais un ami, un parent sans doute, un homme dont la voix est sincère, j'en ai la conviction. Et cet homme m'a dit : « Léonard Asthon vous rendra l'honneur, je vous le jure devant Dieu. »

— Cet homme t'a dit cela? s'écria Martial avec effroi.

— Il me l'a dit.

— C'est qu'alors cet homme te trompait, pauvre sœur!

— Encore! s'écria Diane... encore un mensonge! Oh! c'est impossible!

— Peut-être se trompait-il lui-même; car ce n'était pas Léonard Asthon, n'est-ce pas?

— Non, ce n'était pas lui.

— C'est qu'alors il ne savait rien, cet homme.

A l'accent désolé avec lequel Martial prononça ces dernières paroles, Diane comprit que tout ce qu'elle avait redouté dans ses longues heures d'attente s'était réalisé. Et elle reprit avec une terreur indicible :

— Il ne savait rien, dis-tu?... Martial... ainsi, mon père...

— Il vit, lui...

— Lui!... et mes frères?...

Martial ne répondit que par des larmes.

— Mes frères!... Martial, mes frères!...

— Morts!... répondit-il d'une voix sourde.

— Morts!... répéta Diane avec un cri déchirant.

— Morts tous deux sous l'épée de Léonard Asthon.

En vérité, mon cher Édouard, je vais te dire quelque chose qui te paraîtra bien ridicule ou bien brutal. Heureusement pour elle et pour moi, Diane ne put supporter la

violence de ce nouveau coup, et elle tomba dans un évanouissement qui fit craindre à Martial que la prédiction de son père ne se réalisât et que Diane ne fût morte.

Que j'aie dit heureusement pour elle, cela se conçoit; mais que j'aie ajouté, *et pour moi* : voilà le ridicule et le brutal. Et cependant, je te l'avoue, pour moi, le narrateur sincère de cette lamentable histoire, après avoir compté tant de tortures, tant de cris, cet évanouissement est le bienvenu.

Ajouter une nouvelle scène de désespoir à tant de scènes déchirantes, je ne m'en serais pas senti le courage, je n'en aurais pas eu le pouvoir; les mots m'eussent manqué pour la raconter, comme les forces manquèrent à Diane pour la subir. Et si j'étais homme de lettres de mon état, il me semble que je verrais dans cette circonstance une espèce d'avertissement littéraire, disant que là où la nature est impuissante à sentir, la littérature doit renoncer à peindre. Et j'ajoute qu'à supposer que ceci fût une histoire inventée aussi bien que c'est une histoire absolument vraie, il ne pourrait y avoir de meilleure invention que celle de cet évanouissement.

Il me semble te voir en face de ma lettre, t'étonnant de cette brusque transition et demandant ce que veut dire l'air dégagé de mes réflexions en présence de cette terrible position. Peut-être la fin de mon récit t'expliquera-t-elle ce singulier écart, et peut-être alors m'excuseras-tu. Lorsque après d'affreux dangers on aperçoit le port, la joie revient au cœur, quoique les périls ne soient pas encore domptés, et on y porte malgré soi ses regards; c'est peut-être ce que j'ai fait.

En attendant, je reprends mon récit.

Or, comme je l'ai dit, Diane n'avait pas eu la force de supporter la dernière et affreuse nouvelle qui l'avait frappée. Un long et froid évanouissement s'était emparé d'elle, et Martial, dans le premier moment d'alarme, avait fait

avertir son père, et monsieur de Chivri était accouru.

Aussi, lorsque Diane reprit la conscience de son être, elle ne revint à la vie qu'en voyant près d'elle son père qui lui pardonnait, son frère qui lui demandait pardon du mal qu'il avait dû lui faire. Et tel avait été le malheur de cette malheureuse famille, qu'ils éprouvèrent tous une sorte de consolation à pouvoir pleurer ensemble.

Martial avait raconté à son père la visite de cet homme inconnu, et Diane avait plus tard complété ce récit. Mais les uns et les autres n'y voyaient qu'une circonstance funeste de plus, mais qui leur prouvait combien il devait y avoir de sympathie pour eux dans tous les cœurs qui apprendraient le secret de cette déplorable aventure.

Ce secret, il allait bientôt être dévoilé aux yeux de tous; car le procureur du roi avait reçu la plainte de monsieur de Chivri, et, quelques instants après son retour dans sa maison, Léonard Asthon avait de nouveau été arrêté.

Par une étrange contradiction avec ce que ses amis savaient de son caractère, toujours prêt à la révolte, ils s'étonnèrent de le voir accepter avec une calme résignation ce nouvel emprisonnement. Mais la conduite de Léonard les surprit bien plus encore, lorsqu'ils purent l'apprendre par les récits que les journaux faisaient de l'instruction de cette affaire. A tous les interrogatoires qu'il eut à subir, Léonard ne fit qu'une réponse : « Je me justifierai devant mes juges, je ne puis parler avant ce temps. » Cette obstination, que personne ne s'expliquait, se montra surtout d'une manière bien extraordinaire le jour où l'on dut confronter l'accusé avec la victime.

Non-seulement Léonard ne voulut pas s'expliquer sur les choses qu'on lui demandait, mais encore il refusa de prononcer une seule parole en présence de Diane. Et comme, vis-à-vis de la pauvre aveugle, le son de sa voix était le seul indice auquel elle pût reconnaître son séducteur, on jugea qu'il se gardait un moyen honteux de faire

nier son identité par un avocat. Donc, à mesure que l'on approchait du dénoûment de ce drame fatal, le silence d'Asthon devenait contre lui une preuve presque irrécusable de sa culpabilité.

Mais ni les prières de ses amis ni les conseils de son avocat n'avaient pu le décider à le rompre, et il répondait à sa famille comme aux magistrats :

— Je me justifierai devant mes juges.

Tu dois comprendre combien les graves circonstances de cette affaire, devenues publiques, et la conduite étrange de Léonard Asthon durent exciter l'intérêt et la curiosité de toute la ville.

Les uns prenaient parti pour monsieur de Chivri; d'autres, sans l'accuser, essayaient de défendre Léonard Asthon, se rappelant combien toute sa vie avait été celle d'un honnête homme et d'un homme de grand cœur. Mais ils n'en demeuraient pas moins fort embarrassés d'expliquer son refus constant de se justifier.

Enfin le jour du jugement arriva.

Jamais affluence plus nombreuse n'avait encombré la salle d'audience. L'importance de l'accusé et des accusateurs, la circonstance particulière de la cécité de Diane, l'événement du duel, le silence obstiné de Léonard, tout cela faisait de cette cause l'une des plus singulières, des plus terribles et des plus intéressantes dont jamais on eût entendu parler. Elle avait même cela de particulier, qu'elle enfermait en elle un dénoûment imprévu.

Dans la plupart des actions soumises aux tribunaux, le verdict du jury n'est le plus souvent que la constatation légale d'une opinion que l'on a pu se faire à l'avance sur des faits connus, et auxquels il est bien rare que les débats ajoutent beaucoup d'éclaircissements. Mais en cette affaire, la déclaration du jury ne pouvait être prévenue; car on ignorait le système de défense de l'accusé, et on ne

pouvait imaginer quel aspect nouveau cette affaire pourrait prendre lorsqu'il consentirait à parler.

Comme tu dois le penser, les femmes étaient en grand nombre dans l'enceinte.

Une jeune fille d'un grand nom, admirablement belle, séduite par un homme d'un rang égal au sien et qui, après avoir acquis un renom de vertu, était descendu à la plus infâme lâcheté; cette jeune fille en présence de son séducteur, ce père en face du meurtrier de ses fils, ce jeune Martial qui avait dû renoncer à venger ses frères: tout, je le répète, donnait à cette cause un attrait de curiosité qui avait appelé à la cour d'assises tout ce que la ville de Nantes avait de distingué, et tout cela prêtait en même temps à cette cause une solennité dont étaient pénétrés tous les assistants.

Tu sais aussi bien que moi comment se conduisent les débats d'une cour d'assises. Après la lecture de l'acte d'accusation, et les témoins retirés, le président procéda à l'interrogatoire de Léonard Asthon.

On attendait en silence ses réponses. Comme il dit son nom, ses qualités, son âge d'un ton grave et pour ainsi dire révérencieux, on s'attendait à l'entendre répondre de la même façon lorsqu'on aborderait le fond de l'accusation. Mais quand le président lui dit :

— N'avez vous pas à telle époque accepté un asile chez madame de Kermic?

Léonard répondit :

— Je ne puis encore répondre à cette question.

— Songez, lui dit le président, que ce silence peut être facilement interprété contre vous.

— Je le crois, repartit Léonard; mais il ne m'est pas permis de le rompre encore.

— N'oubliez pas, dit le procureur du roi, que ce refus de vous défendre peut m'autoriser à demander la remise de la cause à une autre session.

— Cela ne serait pas juste, dit Léonard, et peut-être qu'après l'audition des témoins et les explications que je m'engage à donner, vous trouverez que ma conduite a été ce qu'elle devait être.

A cette déclaration, l'auditoire laissa échapper un long murmure de surprise. Les jurés s'interrogeaient du regard, les magistrats se demandaient s'ils n'étaient pas les jouets d'une odieuse impudence. Mais l'avocat de monsieur de Chivri ayant déclaré que son client demandait instamment que la cause fût continuée et jugée, le président déclara que les débats auraient leur cours.

Ce fut d'abord monsieur de Chivri qui raconta comment il avait été appelé à Machecoul par une lettre de sa belle-mère. Il retraça l'horreur de cette scène où il avait appris le déshonneur de sa fille et le nom de son séducteur.

— Je suis seul, ajouta-t-il, à venir témoigner de cette 'uneste confidence. Les deux fils qui m'accompagnaient ont morts, tués par celui qui m'avait déshonoré; mais leur nort est un témoignage sacré de la vérité de ce que je 'iens de vous dire, car ils sont morts parce qu'ils avaient ıré de venger leur sœur.

Cette déposition avait péniblement ému l'auditoire et le ·ibunal; et lorsque monsieur de Chivri, brisé par la dou-:ur, eut été s'asseoir sur le banc des témoins, tous les re-ırds se tournèrent vers Asthon, comme pour lui demander ›mpte de cette douleur vénérable. Il était calme, quoique iste.

— Qu'avez-vous à dire ? lui demanda sévèrement le pré-lent.

— Rien, monsieur.

— Rien ?

— Rien.

Un nouveau murmure d'indignation courut dans l'audi-re, et il exprimait si bien le sentiment commun de tous

les assistants comme des juges, que c'est à peine si le président pensa à le réprimer.

— Introduisez un autre témoin, dit-il d'une voix agitée.

Et se penchant vers les conseillers qui l'entouraient, il leur parla avec une action qui semblait dire que, dans le cours de sa longue carrière, il avait rarement rencontré tant d'audace et de froid endurcissement.

Cependant c'était le tour de Martial, de cet enfant qu'on savait si noble, si héroïque, si dévoué à l'infortune de sa sœur. Il y a, même dans le silence imposé par le respect qu'on doit à la magistrature, des démonstrations intimes de bienveillance qui arrivent à celui qui en est l'objet, et Martial sentit en entrant qu'il était l'objet de l'attendrissement de tous.

Arrivé les yeux baissés jusqu'au pied du prétoire, lorsqu'il releva les yeux il les porta, soit hasard, soit volonté, sur Léonard ; et celui-ci, dont le regard avait suivi cet enfant avec une singulière expression d'intérêt, le détourna subitement en rencontrant celui de Martial. On observa ce mouvement, et l'impression n'en fut point favorable à Léonard : on crut y voir la conscience de la honte.

Le récit de Martial fut simple ; il raconta son départ de Paris, son arrivée à Châteauroux et ce que sa sœur lui avait appris. Il dit aussi dans quelle intention il l'avait amenée à Nantes et tout ce qui s'était passé dans cette ville. Il parla aussi de la visite de cet inconnu qui s'était rendu près de sa sœur et qu'on n'avait pu découvrir.

— Avez-vous idée de la personne qui a été voir mademoiselle de Chivri, dit le président à Asthon, la connaissez-vous ?

— Je la connais.

— Nommez-la.

— Je ne le puis, dit Léonard.

— Vous ne le pouvez ? reprit le président. Je le comprends ; vous avez honte d'être obligé de renier les paroles

qu'un homme d'honneur, abusé sans doute par votre hypocrisie, avait cru pouvoir prononcer en votre nom.

Je ne renie point ces paroles, dit Asthon, et je vous prie même, monsieur le président et messieurs les jurés, de vouloir bien vous les rappeler, car j'aurai peut-être bientôt à les invoquer.

Le ton calme, l'air digne avec lesquels parla Léonard n'étonnèrent pas moins que son refus de répondre, et l'on se demandait quel pouvait être son but.

Martial n'avait plus rien à dire, et le président allait ordonner qu'on appelât Diane ; mais Asthon se leva :

— Pardon, monsieur le président, dit-il toujours avec le même calme, mais je désire savoir si le nommé Valérien, qui a dû m'introduire chez madame de Kermic, au dire de l'acte d'accusation, a été retrouvé.

— Vous savez bien qu'on n'a pu le découvrir, repartit le président, et qu'il est parti avec vous la nuit même de l'attentat. Vous pourriez peut-être nous dire où on le retrouverait.

Asthon sourit dédaigneusement et ajouta :

— Monsieur le président, quelque douloureux que puisse être pour mademoiselle de Chivri l'interrogatoire qu'elle va avoir à subir, je désire qu'il soit aussi complet que possible, et que tout ce qui peut accuser le coupable soit précisé dans cette déclaration. N'oubliez pas que c'est le droit de ma défense, et que j'ai besoin de savoir exactement à quoi je vais avoir enfin à répondre.

Cette demande était assurément extraordinaire ; cependant elle laissait tous les esprits dans la même anxiété et dans la même incertitude. Le président ne répondit pas, et mademoiselle de Chivri fut introduite.

Quoique aveugle, elle sentait de combien d'attention avide elle était entourée ; les respirations haletantes qui troublaient seules le profond silence qui se fit à son entrée arrivaient à son oreille et lui étaient comme autant de

regards qui eussent troublé une moins malheureuse qu'elle. Encore est-il que celle qui voit peut se voiler de ses paupières et ne pas regarder qui la regarde, tandis que Diane ne pouvait s'empêcher d'entendre qu'on la regardait.

On la fit asseoir, et après les premières questions sur son nom et son âge, le président arriva à la question d'usage :

— Reconnaissez-vous l'accusé?

Il s'arrêta, et changeant cette question, il dit à Diane:

— Si l'accusé parlait, reconnaîtriez-vous sa voix?

— Hélas ! oui, dit-elle... s'il parlait.

— Léonard Asthon, parlez à la cour, dit le président.

Léonard secoua la tête en signe de refus.

A ce moment solennel attendu avec tant d'impatience, ce refus parut si coupable et si insolent, que les murmures éclatèrent de toutes parts avec une violence qui fit sourire Léonard et épouvanta Diane.

Encore une fois le président sembla consulter les conseillers sur cet acte d'une insolente révolte, et il dit avec une vivacité qui prouvait une très-vive émotion :

— Il suffit... Nous jugerons cette cause, messieurs; ce serait un moyen trop facile d'échapper au châtiment et à la honte que le moyen que cet homme emploie.

Puis il commença l'interrogatoire de Diane avec une émotion dans la voix où il y avait autant d'indignation contre le coupable que de pitié pour la victime.

Je n'ai pas à te répéter la triste histoire de Diane; mais toi qui viens de la lire, tu peux te figurer l'effet qu'elle dut produire, racontée par cette jeune et belle fille dont les larmes et les sanglots suspendaient à chaque instant les paroles.

Quant à Léonard, il l'écoutait comme les autres, les yeux tristement fixés sur elle; et, lorsqu'elle arriva au récit de cette mystérieuse visite où un inconnu lui avait promis l'assistance de Léonard Asthon, il étendit la main

vers elle, comme s'il faisait un serment tacite de tenir la parole qu'il lui avait donnée. Ce geste fut à peine remarqué, tant l'attention était attachée au récit de la pauvre aveugle.

Il n'était pas achevé, lorsque l'avocat de Léonard Asthon, auquel celui-ci venait de faire passer une note écrite, pria le président de demander au témoin si, durant son séjour chez madame de Kermic, Léonard s'en était jamais absenté des journées entières.

— Jamais, répondit Diane, car toutes ces journées, je les ai passées près de lui.

— Demandez au témoin, dit l'avocat, si jamais Léonard s'est plaint d'une blessure qui n'était pas encore guérie, et qui, à cette époque, le faisait beaucoup souffrir?

— Jamais, répondit Diane.

L'avocat ne fit plus de question, et le président, s'étant tourné vers Léonard, lui dit d'une voix sévère, comme s'il était assuré d'un nouveau refus :

— Et sans doute vous n'avez rien à dire?

Asthon hésita. Son visage, calme jusque-là, se couvrit d'une soudaine pâleur. Mais il surmonta son émotion; et se levant sur son banc, il répondit d'une voix ferme :

— Vous vous trompez, monsieur le président; il est temps que je parle et que je me justifie.

Aux accents de cette voix, Diane s'était levée, en écoutant pour ainsi dire autour d'elle d'un air égaré, elle s'écria :

— Qui a parlé, mon Dieu! qui a parlé?

— L'accusé, reprit gravement le président.

— Mais quel accusé? reprit-elle avec éclat.

— Léonard Asthon.

— Léonard!... s'écria Diane; mais ce n'est pas lui... ce n'est pas sa voix... c'est la voix de cet inconnu qui est venu me voir, et qui m'a promis que Léonard Asthon me rendrait l'honneur.

— Mais cet inconnu, c'est encore Léonard Asthon, dit le président.

— Non, reprit Diane, ce n'est pas lui... ce n'est pas lui que j'ai aimé.

— Non, ce n'est pas moi, dit Léonard tristement.

— Ce n'est pas lui qui m'a déshonorée et abandonnée.

— Non, ce n'est pas moi qui vous aurais trahie et abandonnée, reprit Léonard, et cependant je suis Léonard Asthon.

— Mais ce n'est pas lui ! répétait Diane en délire. Vous entendez bien que ce n'est pas lui !

Cet incident avait éclaté au milieu de cette cause comme un foyer de lumière qui l'éclairait d'un jour tout nouveau. Aussi tu dois comprendre le désordre, l'effroi, l'étonnement, tous les sentiments extrêmes qui durent s'emparer de l'assemblée entière.

— Ce n'est pas possible, criait monsieur de Chivri, c'est une imposture... Diane, Diane, reviens à la raison, rappelle-toi, reconnais sa voix. Ah ! parlez, parlez donc ! reprit-il en s'adressant à Léonard ; parlez, qu'elle vous reconnaisse !

Et Diane ne répondait qu'un mot :

— Ce n'est pas lui.

— Mais quel est donc le coupable ? dit le président, montrant par cette exclamation involontaire combien toute sa conviction venait d'être changée en un moment.

— Dieu le sait, dit Léonard ; mais j'avais à cœur de prouver publiquement et devant tous mon innocence. Je sais ce que sont les suppositions malveillantes du monde. Si ce qui vient de se passer devant tous, messieurs, avait été enfermé dans le cabinet d'un magistrat, croyez-moi, monsieur de Chivri, on aurait donné à votre conduite et à la mienne des interprétations déplorables pour vous et pour moi. On aurait pu dire que vous aviez gardé le silence par crainte de révélations fâcheuses ; peut-être serais-je sorti de cette accusation avec une flétrissure sur

mon honneur et des soupçons infâmes sur l'innocence de votre fille, car elle est innocente à mes yeux, aux yeux de tous, n'est-ce pas?

Mille murmures d'assentiment répondirent à cette interrogation de Léonard.

Monsieur de Chivri cachait sa tête dans les bras de Martial, tandis que Diane, à genoux devant lui, pleurait, anéantie et sans force.

— Il faut mettre un terme à cette horrible scène, dit le président... Monsieur de Chivri, vous pouvez vous retirer.

— Non, répondit Léonard, je n'ai pas tout dit.

Il était si beau, si noble, si triste, debout sur le banc des accusés, que chacun se tut et l'écouta, monsieur de Chivri comme les autres. Puis il continua, en s'adressant aux jurés :

— J'aurais pu me défendre depuis longtemps, messieurs; j'aurais pu faire comparaître les fidèles serviteurs qui m'ont caché dans leur cabane, à la même époque où un infâme salissait mon nom d'un crime; j'aurais pu faire venir le médecin qui me soignait, blessé que j'étais à cette époque et incapable de sortir; ma justification eût été sans doute complète avec l'aveu de cette infortunée; mais vous n'eussiez pas entendu cet aveu dans toute sa vérité, et j'en avais besoin pour ma justification.

— Oh! s'écria monsieur de Chivri, n'était-ce pas assez d'avoir tué mes deux fils, et fallait-il que le ressentiment d'une injure si cruellement vengée vous fît traîner ici notre nouvelle honte? Ah! l'honneur de votre nom nous coûte bien cher, monsieur!

— C'est que l'honneur de ce nom ne peut vous être indifférent, monsieur, dit Léonard d'une voix émue. Écoutez-moi bien, monsieur : une fatale erreur vous a privé de vos fils, mais devant Dieu et devant vous je suis innocent de leur mort; et cependant, avec la douleur de leur perte on vous a laissé une fille déshonorée : eh bien! moi, je lui ai promis que Léonard Asthon lui rendrait l'honneur si cela

était possible, et cette promesse je la tiendrai si vous voulez ; ce dernier malheur qui pèse sur vous, je l'en écarterai, et en échange du sang que j'ai versé innocemment, je vous offre de réparer l'outrage que je ne vous ai pas fait. C'est au nom de Léonard Asthon qu'on a déshonoré votre fille, c'est ce nom de Léonard Asthon que je lui offre de porter pour le relever.

— Ah ! s'écria monsieur de Chivri que cette proposition touchait d'admiration, quoiqu'il ne se sentît pas capable de l'accepter, ah ! le meurtrier de mes fils ne peut prendre leur place.

— Celui qui vous rend l'honneur de votre fille peut s'appeler votre fils, monsieur ; car il n'y a pas de crime entre nous, il n'y a que du malheur.

Monsieur de Chivri se retira sans répondre, avec ses deux enfants ; et quelques minutes après, l'accusation ayant été abandonnée par le procureur du roi, l'acquittement de Léonard fut prononcé.

Pour la seconde fois Léonard quitta le tribunal, et bientôt après, pour la seconde fois aussi, il fut abordé par un fils de monsieur de Chivri : c'était Martial, qui, lui tendant la main, lui dit :

— Quoi qu'il arrive, monsieur, de la volonté de mon père, vous qui avez voulu rendre l'honneur à ma sœur, vous êtes mon frère.

Trois mois après, et à une heure assez avancée de la nuit, on célébrait dans l'église de Saint-Pierre le mariage de Léonard Asthon et de Diane de Chivri. Martial seul était présent, car son père n'avait pas voulu assister à cette cérémonie, et depuis ce temps jusqu'au jour de sa mort il ne revit ni sa fille ni son gendre, quoiqu'il leur eût pardonné. Aucun événement ne troubla, je ne dirai pas la félicité, mais la pureté de cette union.

Cependant, un soir que Diane, seule avec son mari, assis-

tait dans une loge à une représentation des Italiens ; un jeune homme parlant haut, riant, plaisantant, entra dans la loge près de la dame. Au son de cette voix, un cri échappa à Diane, un tremblement convulsif s'empara de son corps et une pâleur mortelle couvrit son visage.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Léonard se plaça entre sa femme et ce jeune homme, qui se pencha vainement pour voir cette jeune dame dont ses voisins lui vantaient la beauté ; quelques minutes après, et lorsque ce jeune homme quitta sa loge, Léonard sortit en disant avec calme à sa femme qu'il allait revenir et qu'il avait à parler à un ami qu'il venait d'apercevoir dans la salle : il suivit ce jeune homme, et, dans le foyer, il s'approcha de lui en le regardant en face, et lui dit :

— Je vous ai entendu appeler monsieur de Furières ?

— C'est mon nom.

— Où peut-on vous voir ?

— Partout où on veut, dit Arthur avec hauteur, étonné du ton dont cette question lui était faite.

— En ce cas, demain à Vincennes, à six heures.

— Et qui aurai-je l'honneur d'attendre ?

— Monsieur Léonard Asthon, lui dit celui-ci en se penchant à son oreille.

Monsieur de Furières demeura stupéfait ; puis Léonard retourna près de sa femme, et jamais il ne fut plus tendre pour elle, plus empressé. Elle tremblait toujours, mais il ne semblait pas y prendre garde.

Enfin le lendemain, à neuf heures, quand il entra dans sa chambre, il la trouva malade ; une fièvre assez vive s'était emparée d'elle.

— Tu as passé une mauvaise nuit, Diane ? lui dit-il.

— Une nuit affreuse !

— Tu n'as pas dormi ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Oh ! reprit-elle avec effroi, c'est que cette nuit j'ai été poursuivie par une voix...

— Que tu as entendue hier soir?

— Tu t'en es aperçu ?

— Oui... et cette voix?

— Oh! cette voix! dit Diane en tombant à genoux... cette voix, c'est...

— Tais-toi... tu ne l'entendras plus! répliqua Léonard.

— Quoi ! s'écria Diane.

— Je l'ai tué.

Diane courba la tête, et jamais elle n'a demandé le nom de cet homme, et jamais Léonard ne le lui a dit.

Voilà mon histoire, mon cher Édouard. — Que t'en semble?

Ton ami.

HONORÉ CIMAISE.

VI

ÉDOUARD CORBEY A HONORÉ CIMAISE

Mon cher Honoré,

J'ai reçu ta lettre et ton histoire. En vérité, mon bon ami, pour un Parisien, tu tombes dans la sentimentalité la plus effrayante. Ce ne sont que pleurs et que grincements de dents, duels, frères morts, père au désespoir; tout un mélodrame des mieux fournis. J'en ai vu quelques-uns depuis que je suis à Paris, et je n'y ai pas trouvé beaucoup plus de sang et beaucoup plus de larmes que dans ton véridique récit. Ceci m'a frappé, je te l'avoue, et sans m'ôter mes saines opinions sur ce qu'on doit penser de la littérature des boulevards, je me suis imaginé que peut-être il n'y avait pas tant de niaiserie qu'on se l'imagine dans

ces drames stigmatisés par la critique sous le nom de mélodrames.

Du reste, je ne veux pas rester en arrière avec toi en fait de récits ; puisque tu m'as fait l'honneur de me prendre pour ton public, je te rendrai la pareille. Seulement, j'y mets plus de modestie que toi, et je dois déclarer que le récit que je t'envoie m'a été à peu près fait, mot pour mot, comme je te l'écris. Cependant, je te dois la mise en scène de ce récit, et la voici :

Or je suis allé chez mon banquier, et la première personne que j'y ai rencontrée a été un certain Malintoin que j'ai connu à Laval, plus souvent gris qu'à jeun, mais toujours de sang-froid, et le plus fin renard que je connaisse pour vous mettre sur les bras une mauvaise affaire.

Je te narrerai plus tard mon entrevue avec mon patron, bon homme, qui m'a fort bien reçu et très-bien casé ; mais ce que je te dois avant tout, c'est mon entrevue avec Malintoin. Je l'avais connu lorsqu'il n'était encore que courtier de toiles, fort engoncé dans des cravates de couleur qui déteignaient sur ses immenses cols de chemise. Je le retrouvai habillé avec une supériorité admirable en ce qu'elle était justement inaperçue. Point de lorgnon dans l'œil, point de gants jaunes ; rien qui ne fût acceptable par tout le monde, lorsqu'on le savait courtier de papier. Que de choses j'aurais à t'apprendre, commercialement parlant, sur cet état ! mais je doute que cela t'intéressât beaucoup, et je passe tout de suite à l'incident qui m'a amené à apprendre l'histoire que je te raconte.

Pour renouveler connaissance, et surtout pour m'en faire faire quelques-unes, Malintoin m'invita à souper le soir même avec quelques-uns de ses amis. C'était chez lui, rue de Provence, à un entre-sol bas et d'une élégance toute féminine. L'heure m'avait paru extraordinaire, c'était à minuit. J'arrivai à minuit un quart ; j'étais le premier, tellement le premier, que Malintoin n'était pas rentré

chez lui. Pendant que j'y étais, attendant au coin d'un feu trop ardent, j'entendis sonner, et bientôt le groom de Malintoin entra et posa un billet sur la cheminée où s'en trouvaient déjà une assez grande quantité. Un billet arrivé à minuit, cela ressemblait assez à une lettre d'excuse, et, comptant malgré moi le nombre de lettres qui se trouvaient sur la tablette de la cheminée, je me laissai aller à supposer que la plupart des convives manqueraient au souper. Presque aussitôt Malintoin arriva : il ne me dit qu'un mot. « Ah ! te voilà ! » d'un air assez étonné, et ouvrit les lettres.

J'aperçus que beaucoup contenaient des lettres de change, des billets à ordre, et je vis Malintoin les séparer et les trier avec un grand soin ; puis il serra chaque paquet dans un tiroir différent : il venait de terminer ses affaires. Toutefois il n'avait pas ouvert le petit billet venu pendant que j'y étais ; il le prit assez négligemment, et sans doute il allait l'ouvrir lorsqu'on sonna, et bientôt après parurent deux femmes.

— Voilà qui est joli ! dit l'une ; eh bien, personne, et il est une heure !

Et en disant cela elle défaisait une espèce de sac blanc que j'appris être un bournous ; puis, sortie de son enveloppe, elle se secoua gracieusement, comme pour épanouir sa toilette. Elle m'apparut comme une charmante fleur du matin quand elle est encore à moitié fermée. Malintoin me la présenta en la nommant Ida. Je saluais avec un magnifique respect lorsque la seconde, qui était restée dans un coin du salon où elle se débarrassait d'un grand châle de cachemire, dit d'une voix grave et qui me fit retourner la tête :

— Cet animal de Walket est encore attablé au cercle à jouer la bouillotte, j'en suis sûre ; il va perdre son argent et il sera bête comme une vieille oie pendant tout le souper.

C'était une figure de reine et une taille de nymphe qui parlait ainsi.

Malintoin me présenta à madame de Lature. Je saluai très-respectueusement. Elle me regarda peu et dit à Malintoin :

— Qui avons-nous ?

— Les habitués.

— Ah ! fit-elle, en me toisant.

— Employé chez monsieur Jules Fanon, dit Malintoin, comme s'il ne s'était pas agi de moi.

Madame de Lature me rendit mon salut, et mademoiselle Ida, qui s'en allait le nez en l'air, visitant les étagères comme pour y choisir un cadeau, revint à Malintoin et lui dit, en lui montrant le billet qu'il tenait à la main :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tiens, dit-il, j'avais oublié !...

— Voyons, dirent les femmes.

Il allait l'ouvrir lorsque de nouveaux convives arrivèrent. Il y avait encore deux femmes, puis quatre jeunes gens ; le dernier venu, gaillard de cinq pieds six pouces, largement taillé, s'arrêta sur la porte, et, jetant un regard dans le salon, s'écria :

— Ah çà ! il y aura-t-il des feux ?

— Bon ! dit la belle Lature, il a perdu ; nous allons en voir de drôles.

— Perdu ! dit le monsieur que je soupçonnai être le Walket, perdu ! nenni, non, pas du tout ! encore moins gagné. Or j'ai soif.

— Or tu boiras, lui dit Malintoin ; et Adolphe ?

— Voilà trois jours que je ne l'ai pas vu ; il ne viendra pas, la Louise l'aura enfermé.

— Pécore ! dit Ida.

— Une vraie carcasse ! dit l'une des princesses dont j'ignorais le nom.

— Bégueule comme si elle mangeait le bon Dieu tous les jours !

— Dieu fit l'homme à son image, dit le Walket.

— Bête comme une vieille oie, ajouta la belle Lature.

Walket passa un napoléon d'une poche dans une autre, et Malintoin lui cria :

— Deux.

— Qu'est-ce qu'il fait là, le vieux oie ? dit Lature.

— Trois, dit Malintoin.

— Qu'est-ce que c'est ? fit la princesse ; vous me faites peur.

— Rien, dit Walket; je compte le nombre d'oies que tu vas nous débiter ce soir.

— Tu ! fit la dame, est-ce que nous avons gardé les cochons ensemble ?

— Ça peut passer pour deux oies, dit Malintoin.

C'était une plaisanterie du lieu, l'oie étant le terme de comparaison dont usait sans cesse madame Lature.

— Voyons, dit Ida, laissez-la tranquille, ou bien elle va pleurer, et ce sera embêtant à mourir.

— Ils m'ont donc insultée ! s'écria madame Lature. Ah ! ah ! ah ! je veux m'en aller.

Et elle se mit à pleurer.

— Walket, tu n'en fais jamais d'autres, dit Malintoin ; console-la, ou en voilà pour la nuit.

Walket emmena la dame dans un coin et lui fit toutes sortes de singeries qui finirent par la faire rire aux éclats. Pendant ce temps, la conversation reprenait sur le compte de Louise : les femmes l'attaquaient avec d'autant plus d'acharnement que les hommes la défendaient avec plus de chaleur. Enfin, c'était à ne plus s'entendre, lorsqu'on annonça le souper. Ce fut alors que Malintoin ouvrit son fameux billet qu'il jeta au feu sans autre façon. Cependant il avait l'air troublé, mais le souper commença. Ce fut une orgie...

Tous les convives avaient donc disparu lorsque Walket, demeuré seul raisonnable, me dit :

— Restez-vous, monsieur ?

— Non.

— Si vous voulez, je puis vous reconduire. Où demeurez-vous?

Je lui donnai mon adresse.

Il me fit monter dans sa voiture, et, en passant rue Caumartin, il se mit à dire :

— Pauvre Louise !

— De qui parlez-vous?

— De la plus belle, de la plus charmante fille de mauvaise vie qui ait jamais vécu !

— Il me semble que nous avions à souper quelques beaux échantillons.

— Ça? me dit-il, allons donc ! Si Malintoin n'était pas le plus fin gaillard de la terre, un drôle qui m'escompterait le papier de mon concierge, vous croyez que j'aurais été souper avec des princesses de bas lieu? Mais j'avais besoin de dix mille pour après-demain, et il faut bien faire quelque chose pour ses amis.

— Mais quelle est donc cette Louise si maltraitée par ces dames?

— Demandez-moi plutôt quel était cet ange poursuivi par les coassements de ces reptiles, à la bonne heure; ange tombé, c'est vrai ; mais ange relevé, car c'est l'amour et la fierté qui l'ont tuée.

— Tuée ! elle donc morte?

— Morte depuis hier matin, le billet que Malintoin a lu si paisiblement le lui annonçait. Elle est morte, je rentre chez moi pour m'habiller et aller à son enterrement. Voulez-vous y venir? Vous êtes de province, ce sera une occasion de voir le Père-Lachaise.

J'acceptai.

A dix heures monsieur Walket vint me prendre; il me mena dans une maison somptueuse : une vingtaine d'hommes y étaient, tous jeunes, tous beaux, tous assez tristes; un seul avait l'air désespéré.

— Et Adolphe? dit monsieur Walket à l'un des assistants.

— Il est parti pour la Suisse.

Je remarquai qu'on m'examinait beaucoup et qu'on parlait bas en me regardant. Walket, qui s'en aperçut, se mit à rire d'un manière assez visible.

Je lui en demandai la cause.

— Je vous dirai cela en voiture, me dit-il.

Nous partîmes.

— Vous ne savez pas pourquoi on vous regardait ainsi?

— Non.

— C'est que tous ces hommes ont été plus ou moins les amants de Louise, et que chacun d'eux, connaissant son temps de durée et voyant autour de lui tous les occupants des autres époques, calculait à part soi, ne sachant où vous caser, et se demandait si par hasard vous ne l'aviez pas *marité?*

— *Marité!* qu'est cela?

— Une expression à moi seul, mais que mes amis veulent bien comprendre; expression détestable, illogique, mais enfin qui a un sens pour moi et dix personnes; je connais de gros livres qui n'en ont pour personne.

— Mais, enfin, quel est ce sens?

— Autrefois Molière appelait cela être cocu. Nos belles dames trouvant le mot impropre, j'ai inventé *marité,* c'est-à-dire mis à l'état de mari, voilà tout. Or ces messieurs, qui ne savaient pas que je vous avais amené, s'imaginent que vous les avez *marités* les uns ou les autres.

— Il vous sera facile de les détromper.

— Pourquoi ça? Louise était bonne fille, et si elle savait tout le bien que ce renom peut vous faire dans le monde où elle n'est plus, elle vous permettrait de vous en vanter.

— Mais quelle était donc cette Louise?

Walket se posa dans sa voiture comme un homme qui rêve, et commença le récit suivant :

LOUISE

—

C'était une étrange femme et ce fut une singulière existence. Du reste, sa vie et sa mort sont peut-être l'exemple le plus extraordinaire que je puisse donner des contrastes que nous présente la nature humaine.

Je ne prétends point toutefois offrir Louise comme un type général de l'espèce de femmes à laquelle elle appartenait; je n'en veux point faire non plus une héroïne exceptionnelle parmi ces femmes. Je désire vous raconter tout simplement une chose vraie. Elle peut intéresser comme elle peut déplaire; il me serait impossible de préjuger ce qui en sera.

Louise était une pauvre fille qui a commencé sa vie par le désordre, qui l'a continuée dans le vice et qu'il l'a finie par un ridicule. Voilà de tristes recommandations à l'intérêt, et je ne sais en vérité si je dois entreprendre ce récit. Mais je vous l'ai promis, je vous le dois : considérez donc que c'est une dette que j'acquitte et soyez indulgent, sinon pour moi, du moins pour la pauvre Louise qui n'est plus.

Or lundi dernier, comme sept heures venaient de sonner, un homme jeune encore, mais déjà honnêtement chargé d'embonpoint, entra dans une maison de la rue Caumartin.

Cet homme, que j'appellerai Adolphe Silas (je cache seulement son nom de famille), n'avait au premier aspect rien de remarquable qu'une assez grande élégance de toilette; mais, examiné de près, il eût pu embarrasser l'observateur le plus perspicace. L'enveloppe ou plutôt le costume appartenait à la fashion, et à celle du meilleur goût; car l'élé-

gance n'en était ni outrée ni fastueuse. C'était le vêtement d'un homme de la meilleure compagnie ; mais ce vêtement, bien que porté avec l'aisance d'un homme qui en a l'habitude, ne l'était pas avec la grâce d'un homme auquel il sied. Des membres gros et lourds, un dos voûté, une allure commune et abandonnée, des mains grossières, des pieds épais, tout cela était mal dissimulé par l'élégance de l'habit; il eût donc été permis de croire que cet individu n'était qu'un rustre enrichi qui avait un excellent valet de chambre.

Une seule chose donnait un démenti à cette supposition et un démenti éclatant, c'était le visage de cet homme.

Il y avait dans ce visage l'élévation du front, l'audace du regard, la distinction du nez, la grâce du sourire ; l'intelligence, la force, la finesse, rayonnaient dans tous ses traits.

Quel était donc cet homme ?

Si, au lieu d'Adolphe Silas, je pouvais l'appeler de son vrai nom, on comprendrait tout de suite cet étrange contraste.

C'est un de ces hommes nés du peuple, dont le père a acquis une médiocre fortune qu'il a employée à donner une éducation libérale à son fils. Au sortir du collége, rentré dans l'atelier de son père, Adolphe y fut surtout blessé de l'ignorance et de la grossièreté de langage ; car le beau langage était la seule chose d'un autre monde que le sien qu'il eût apprise au collége. La rudesse des manières et des habitudes ne le choqua que peu ; c'est qu'il n'avait pas rencontré encore de point de comparaison qui pût les lui faire juger. Il se mêla donc volontiers à la vie commune de sa famille, en s'en séparant cependant par ses travaux. Ces travaux furent ardents, assidus, nombreux, et ils lui donnèrent, au bout d'assez longues années, un nom distingué dans les lettres. Ce nom le conduisit dans la bonne compagnie, où personne n'avait plus de noblesse dans les idées et plus de distinction dans l'esprit, et où

tout le monde cependant avait l'air mieux né et plus distingué que lui.

Ce fut alors qu'il tenta de devenir physiquement ce qu'il était moralement : il voulut aristocratiser sa personne comme son esprit ; mais il était trop tard. En tout ce qui dépendait du bon goût, qui est une des finesses du bon sens, Adolphe s'était mis au niveau des mieux partagés ; il savait se loger, se meubler, se vêtir, il savait vivre comme un homme comme il faut ; c'était beaucoup, ce n'était pas assez : l'origine de l'homme et ses premières relations avaient marqué sa personne d'un caractère ineffaçable ; le vulgaire de la nature perçait dans son immobilité, la gaucherie des façons dans son geste ; il ne savait ni se tenir, ni marcher, ni saluer ; il ne savait ni entrer dans un salon ni en sortir ; il essaya de corriger ce défaut par une tenue guindée et une pose théâtrale.

Mais cela ne dura pas longtemps ; Adolphe était un homme de trop d'esprit pour remplacer une nature disgracieuse par une sotte prétention, et il préféra un malheur à un ridicule.

Ce malheur, il faut l'avouer pour lui, qui ne l'avouait pas. Adolphe avait souvent entendu faire l'éloge de son talent et de son esprit ; des élégants avaient reconnu volontiers qu'il s'habillait aussi bien que personne ; des artistes s'étaient récriés sur la beauté intelligente de son visage : c'était lui reconnaître beaucoup d'avantages ; quel homme n'en eût été satisfait ?

Eh bien, il y avait un mot qui tuait tout cela pour Adolphe ; ce mot, il l'entendait sans cesse murmurer à son oreille ; ce mot c'était : « C'est dommage qu'il ait l'air si commun ! » Et le plus souvent c'étaient des femmes qui lançaient contre lui cet anathème impitoyable. Adolphe avait l'air commun, il le sentait et il en était malheureux et humilié, mais rien n'y pouvait.

Peut-être trouvera-t-on que c'est trop s'arrêter sur la

mauvaise grâce d'un homme, lorsqu'il s'agit de le peindre. Mais j'ai bien moins voulu faire un portrait que dire les causes de la position où il se trouvait. En effet, je ne sais si le sentiment trop vif qu'Adolphe éprouva de sa vulgarité fut un ridicule, mais il influa sur sa vie, et particulièrement sur son talent.

Destitué physiquement de ce charme particulier qui tient à une nature exquise et à ce vernis naturel d'élégance que le frottement continuel du beau monde donne à ses habitués, comme le frottement de la main donne à certains meubles un poli dont aucune préparation ne peut égaler la finesse ; destitué, dis-je, en sa personne de ce charme particulier, Adolphe chercha par-dessus tout à montrer dans ses œuvres qu'il le comprenait à merveille. Aussi, grand faiseur de nouvelles et de romans, il se complut sur la peinture des mœurs les plus aristocratiques, des sentiments les plus délicats, des passions les plus déliées ; il voulut prouver à ce monde si précieux, qui ne lui avait pas donné droit de bourgeoisie, qu'il le connaissait à fond dans la vie de son corps et de son âme ; il se retira des salons qui lui avaient été ouverts, et à la place de sa personne, qu'on y trouvait commune, il leur envoya ses livres, qu'on y trouva délicieusement distingués.

Il est toujours sage de fuir un chagrin, mais à la condition de se choisir un abri convenable, et voilà ce qu'Adolphe ne sut pas faire. Ces succès d'homme qu'il n'avait pu obtenir dans un monde aristocratique et élégant, il les chercha dans un autre monde qui a quelques apparences du premier, et qui, si on peut s'exprimer ainsi, lui ressemble dans la rue. En effet, il a de belles femmes admirablement parées, de beaux jeunes gens bien gantés, des voitures, des chevaux, et jusqu'à des loges à l'Opéra et aux Italiens.

Pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, il est difficile de les distinguer; mais si l'on y pénètre, on s'aperçoit que

tout manque au dernier, derrière cet éclat séduisant.

Il y a des boudoirs, mais point de salons; des intimités, mais point d'alliances; des fêtes et point de réunions; il y a beaucoup d'individus, mais point de familles; les hommes distingués s'en retirent, lorsqu'ils veulent donner leur nom à une femme, et les femmes n'y ont point de nom.

Lorsque Adolphe entra dans ce monde, il y fut accueilli par acclamation, comme un fleuron de diamant pur qui s'enchâssait à de fausses couronnes; il y réussit, et ces succès le menèrent de conquête en conquête jusqu'à la possession exclusive de Louise Cerneille.

Le triomphe n'était pas d'être arrivé; il était d'avoir conservé, en despote unique et absolu, un trône toujours partagé avant lui. Son orgueil en fut longtemps assez étourdi pour qu'il prît sa fausse ivresse pour du bonheur. Mais le temps la dissipa comme toutes celles de notre humaine nature, et le jour dont je parle il en était au déboire de cette coupe de volupté qu'il avait crue intarissable.

Je crois en avoir assez dit pour faire comprendre la scène que j'ai à raconter.

Or, ce lundi fatal, Adolphe entra dans une maison de la rue Caumartin, comme sept heures venaient de sonner. Il monta au premier et pénétra dans un appartement vaste, somptueux, mais d'un aspect triste et inhabité, malgré sa richesse. Dans l'ordre correct d'une vaste salle à manger et de deux salons qui la suivaient, il y avait un je ne sais quoi de solitaire et de vide qui glaçait.

Vous avez quelquefois visité les grands châteaux royaux des environs de Paris, comme était autrefois Versailles, comme est encore Fontainebleau; dans celui-ci surtout vous avez pu remarquer comme tout est beau et complet, comme tout y représente le séjour d'un roi. Mais si vous voulez peupler tout cela et vous le représenter dans la vie splendide que doit animer un si magnifique corps, vous vous criez à votre insu :

— Cela devait être admirable quand la cour de François Ier ou de Louis XIV y faisait séjour !

C'est qu'alors il y avait assez de grands seigneurs, de grandes fortunes pour tous ces salons royaux, assez de centaines de gentilshommes, de veneurs, de chambellans, d'officiers de toutes charges pour peupler tout ce dédale d'appartements; assez de milliers de valets, assez d'équipages et de chevaux pour encombrer ces vastes écuries et ces immenses communs. Vous cherchez au delà de notre époque constitutionnelle la vie probable de ces magnifiques palais.

Eh bien, à l'aspect de l'appartement que traversait Adolphe, on sentait quelque chose de semblable.

Un piano fermé et couvert d'un tapis gothique inamovible, des lustres chargés de bougies qui ne s'allumaient pas, des dorures enfermées dans des gazes qu'on n'écartait pas pour s'en servir, pas un fauteuil dérangé pour recevoir une visite, rien d'oublié sur un meuble, soit un jouet futile qui annonce un enfant, une paire de lunettes à forme antique qui appartient à une vieille mère, le portefeuille d'un frère ou d'un mari, un panier à tapisserie, mille objets dont ce n'est pas la place exacte, un peu de désordre même, et même un peu de dégât si l'on veut, enfin ce quelque chose qui annonce que la vie se meut, s'agite dans cette enceinte. Tout cela manquait à cet ordre précis, luisant, neuf, glacé.

Ce n'était qu'en arrivant dans la chambre à coucher qu'on sentait battre l'artère de cet appartement : toute la vie était là; les meubles étaient chargés de mille futilités à l'usage d'une femme élégante; des bijoux de prix étaient négligemment répandus dans des coupes de cristal ou de porcelaine; des volumes de romans étaient ouverts çà et là, des papiers et des journaux de modes étaient jetés sur une table; les siéges y paraissaient affaissés, il y avait une chauffeuse presque vieille, et enfin, dans un coin de cette vaste

chambre, on voyait un guéridon sur lequel étaient deux couverts.

A peine Adolphe fut-il entré qu'une femme d'une beaute charmante, et qui l'avait accueilli avec un doux sourire, lui dit :

— Je vais faire servir.

—Comment, vous n'avez pas dîné ? dit Adolphe d'un ton impatient.

— Je vous ai attendu.

— Je vous ai cependant dit que je ne pouvais venir, reprit Adolphe en haussant les épaules.

— Vous m'aviez dit que vous ne pouviez me mener à l'Opéra, mais que vous viendriez me voir auparavant. J'ai cru que ce serait comme à l'ordinaire, ou plutôt comme autrefois.

— C'est que je me serai mal expliqué, dit Adolphe d'un ton plus conciliant.

— Ou que j'aurai mal compris, repartit Louise d'un ton résigné ; car c'est chez Louise Cerneille que nous sommes en ce moment.

La conversation en resta là.

Mais Adolphe s'étant placé en face de Louise, se mit à la contempler.

Elle était d'une beauté singulière. Ses longs cheveux d'un blond paille tombaient à profusion le long de son visage étroit et long, d'épais sourcils blonds et des cils de la même teinte encadraient ses grands yeux d'un bleu pâle et transparent, son nez était admirablement profilé, ses lèvres longues et minces s'ouvraient sur des dents d'un émail étincelant, et la blancheur éblouissante de son front pouvait seule faire contraste avec la teinte effacée de sa chevelure ; et cependant, avec de pareils traits, ce visage avait une expression d'ardeur extraordinaire ; au fond de ce regard bleu et transparent errait un éclair fauve et inquiet ; la narine mince et ouverte se serrait et se gonflait à chaque as-

piration; un léger duvet, répandu à fleur de peau, veloutait la blancheur de ce visage d'une teinte plus chaude, et il s'épaississait assez aux deux coins de la lèvre supérieure pour s'y dessiner hardiment et y jeter une ombre ferme et brune.

Il y avait dans tout cet ensemble une ardeur et une passion qu'on comprendra peut-être si on veut bien se rappeler que la Vénus Mérétrix des anciens était blonde.

Toutefois, pendant qu'Adolphe contemplait Louise, cette expression habituelle semblait s'être perdue dans une pensée sérieuse qui avait arrêté son regard dans une vague fixité et penché sa tête avec tristesse. Probablement Adolphe eut peur de cette préoccupation, probablement aussi il ne voulut pas en demander la cause pour ne pas être obligé de la détruire; il se contenta donc de l'interrompre par le mot le plus indifférent.

— Si je ne partage pas votre dîner, lui dit-il, j'y assisterai. Faites-vous servir.

— C'est inutile, dit Louise vivement, je n'ai pas faim.

Puis elle ajouta en regardant attentivement Adolphe :

— Si vous revenez après l'Opéra, nous souperons.

Adolphe ne répondit pas.

— Reviendrez-vous? dit-elle avec une impatience mal contenue.

— Je n'y vois aucun obstacle, dit Adolphe après quelque hésitation.

— Ni aucun attrait, reprit Louise amèrement.

La légère contraction d'impatience qui parut sur le visage d'Adolphe sembla prouver que ce reproche fait à sa froideur n'était pas le premier qu'il eût à subir. Cependant il sembla ne pas le comprendre.

— Je comptais travailler toute la nuit, dit-il.

Louise ne répondit pas, mais sa main, appuyée avec force sur le bras de son fauteuil, en fit grincer la soie sous ses ongles crispés par un violent mouvement nerveux; elle se

leva soudainement, et, jetant les bras au ciel, elle poussa une sourde exclamation.

— Louise! Louise! s'écria Adolphe en s'élançant près d'elle.

— Eh bien, quoi? lui repartit-elle en se tournant tout à coup et en se reculant de lui. Qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous prend?

Adolphe se remit à sa place, mais il était pâle de colère.

Il y avait tout un drame dans ce silence que ces deux personnes s'imposaient. D'un côté, un cœur plein de reproches et de désespoir, mais qui ne voulait pas les faire éclater pour se donner l'avantage d'une haute résignation; de l'autre, un homme qui devinait ces reproches et ce désespoir silencieux et qu'ils irritaient comme s'ils eussent parlé; qu'ils irritaient bien plus, car il éprouvait le dépit de n'y point pouvoir répondre puisqu'ils se taisaient.

Ce silence fut long; il donna à Louise et à Adolphe le temps de se calmer ou plutôt de se mieux contenir, et Louise la première reprit la conversation.

— A quelle heure allez-vous à l'Opéra?

— On commence à huit heures.

— Vous n avez pas de temps à perdre.

— Je n'en perds jamais près de vous.

Louise reçut ce madrigal comme il avait été dit; elle fit une légère inclination de remercîment moqueur.

— Vous avez déjà été à la répétition générale, reprit-elle.

— Vous savez bien que vous n'avez pas voulu y venir.

— C'est que je comptais assister à la première représentation. Mais vous ne l'avez pas voulu.

— Vous savez bien que je n'ai pu avoir de loge.

— Ce n'est pas de cela que je veux vous parler. Mais vous m'avez empêchée d'accepter les places que madame de Sainte-Forest m'offrait dans la sienne,

— Ah! madame de Sainte-Forest! dit Adolphe avec une expression de mépris.

Malgré le ton d'Adolphe en prononçant ce mot, Louise n'en parut point blessée, et ceci était encore un des secrets de la position de ces deux personnes; au contraire elle s'empressa d'ajouter :

— Vous devez me rendre cette justice, que je n'ai point fait la moindre observation lorsque vous m'avez montré le désir de me voir refuser l'invitation de Mathilde.

— Vous avez dû en comprendre toute l'inconvenance : madame de Sainte-Forest est une femme...

Louise n'était point irritée, mais elle était devenue triste; elle interrompit doucement Adolphe.

— Ne parlons pas de cela. Mathilde est mon amie, et je n'ai pas à juger sa conduite.

Louise essuya quelques larmes et ajouta :

— Allez à l'Opéra, mon ami... Allez, et si vous le pouvez, revenez me voir... Je vous attendrai...

— Et je reviendrai assurément, dit Adolphe ravi d'avoir vu se dissiper en quelques pleurs l'orage qui grondait au commencement de cette entrevue; je reviendrai, car, je vous le jure, si je n'étais pas forcé absolument d'assister à cette représentation, je préférerais rester près de vous.

— Si vous emportez le regret de me quitter, Adolphe, je vous verrai partir presque avec plaisir. Ce n'est pas toutes vos heures que je vous demande, mais tout votre cœur; et si je puis croire qu'il est avec moi, même pendant votre absence, j'aurai tout ce que je veux.

— En doutez-vous?

— Non, allez, adieu; je veux que vous ne perdiez rien de cette représentation pour que vous me la racontiez ce soir.

— A ce soir, dit Adolphe en déposant un baiser sur le front de Louise; et ils se séparèrent.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'Adolphe était parti que Louise entendit sonner chez elle et qu'on lui annonça presque aussitôt madame de Sainte-Forest. Celle-ci entra en grande toilette, couronnée de diamants et un bouquet à la main.

— Tu n'es pas à l'Opéra ? lui dit Louise.

— J'en viens.

— Que t'est-il donc arrivé ?

— La représentation n'a pas lieu, et je ne l'ai su qu'en descendant de voiture. C'est la faute de monsieur de Campo, qui ne s'informe jamais de rien.

— Mais il paraît que personne ne l'a su ; car Adolphe sort d'ici pour s'y rendre.

— Tant mieux ! je suis ravie de te trouver seule, dit Mathilde en s'asseyant d'un air décidé et comme pour une explication.

— Probablement il va revenir sur-le-champ, repartit Louise d'un ton embarrassé et inquiet.

— Raison de plus, fit Mathilde, pour que je profite de son absence afin de te dire ce que j'ai sur le cœur contre lui.

— Contre lui ?

— Oui, contre lui, dit Mathilde. D'abord, imagine-toi bien que je ne t'en veux pas. Voilà dix ans que je te connais et que je te connais pour la tête la plus exaltée et le cœur le plus faible de la terre. Tu as refusé de venir dans ma loge parce que Adolphe l'a voulu.

— Un spectacle n'est pas pour moi un plaisir assez vif pour que je ne le lui sacrifie pas.

— L'excuse est drôle, dit Mathilde en haussant les épaules. Ce n'est donc, à ton compte, qu'une première représentation que tu lui as sacrifiée ? Eh bien, moi, il me semble que c'est mieux que cela : c'est d'abord moi, qui suis ta seule amie ; c'est ensuite ta liberté, ta réputation.

— Ma réputation, dit Louise amèrement ; il me semble

au contraire que je ne puis prétendre à la rétablir que par une conduite...

— Ma chère enfant, dit Mathilde en l'interrompant d'un air de supériorité décidée, tu fais de la fausse poésie. Tu prétends jouer le rôle de Madeleine repentante ; c'est un beau rôle, mais tu t'y prends mal, il est plus difficile à remplir que tu ne penses.

Je vais te dire les moyens d'y avoir du succès.

Vends tes meubles, ton équipage, tes bijoux, tes rentes sur l'État, fais don de tout cela à un hospice et fais-toi sœur de charité. Alors il est possible que tu rétablisses ta réputation, comme tu dis, ou plutôt que tu te fasses une réputation toute nouvelle. Mais faire ce que tu fais, c'est mettre de l'ennui et du ridicule dans ta vie au lieu de plaisir et de succès, mais ce n'est pas en changer.

C'est du moins ce qu'en pense le monde, si le monde veut bien encore penser à toi.

Louise parut cruellement atteinte de ces paroles, mais elle répondit avec une fausse exaltation :

— Je m'occupe fort peu de ce qu'on dit de moi ; j'ai résumé toute ma vie en une seule pensée, en une seule espérance. Adolphe me comprend, c'est assez pour moi.

— Il est bien juste qu'il te comprenne, puisqu'il t'a faite ce que tu es. Je le comprends très-bien aussi, lui... Il t'a rencontrée jeune, belle, brillante, disputée par les plus beaux, les plus aimables ; il s'est mis sur les rangs ; et comme il n'avait ni assez de fortune, ni assez de beauté, ni assez d'amabilité pour lutter avec ses rivaux, il a pris un autre chemin. Il a jugé que tu avais une imagination assez folle pour croire à la réalité de toutes ses inventions romanesques, et alors il t'a créé un rôle : — « Oh ! Louise, t'a-t-il dit, continua Mathilde en prenant un ton de mélopée dramatique; oh ! Louise, l'amour profond et chaste est un vœu qui purifie toutes choses ; c'est un abri où l'âme se retire des erreurs du passé. Oh ! qu'il serait fier celui

qui vous inspirerait un amour pareil ! un amour qui vous arracherait à ce monde dont le contact a sali la pureté de cette âme si sainte ! qui vous dégagerait de ces honteux liens pour vous déposer blanche et pure, ange relevé, dans un sanctuaire désormais sacré ; qu'il serait heureux !... »

— Mathilde... Mathilde ! s'écria Louise avec impatience.

— Laisse-moi donc tranquille, reprit celle-ci de son ton naturel et décidé ; il me semble que je l'entends ou que je lis un de ses méchants romans.

— Mathilde !... s'écria encore Louise.

— Mon Dieu ! ne te fâche pas. Ils sont excellents si tu veux, mais excellents à lire, et non pas à mettre en action comme tu fais.

— Mathilde, reprit Louise avec impatience, ne parlons pas de cela : je fais ce qui me plaît, comme tu fais ce que tu veux ; je ne te blâme pas ; épargne-moi donc tes sermons.

— Soit, dit Mathilde ; n'en parlons plus, j'ai tort. Tu es heureuse, donc tu as raison.

Louise ne répondit pas, et Mathilde se leva pour sortir.

— Adieu, mon enfant, ajouta-t-elle. Adolphe va sans doute revenir ; il me déteste, je ne l'aime pas ; nous n'avons aucun intérêt à nous rencontrer.

— Adieu donc, lui dit Louise tristement ; quand te reverrai-je ?

— Moi ! reprit Mathilde d'un air fort étonné, je ne sais. Et puis, vois-tu, c'est tout à fait inutile ; quand je viens, je te dis des choses qui te font de la peine, tes réponses m'en font aussi. Nous nous reverrons plus tard, quand tu seras revenue de cette lubie qui te tient.

— Nous ne nous reverrons donc jamais ! dit Louise fièrement.

— Hum ! fit Mathilde, ce sera plus tôt que tu ne penses.

— Jamais! s'écria Louise, jamais! Je ne quitterai jamais Adolphe ; et s'il me trompait...

— Eh bien, dit Mathilde en la regardant avec attention, s'il te trompait, que ferais-tu?

— Je...

Louise n'acheva pas; mais le regard qu'elle adressa au ciel avait une expression si résolue, qu'elle épouvanta Mathilde et sembla arrêter une confidence qu'elle était près de lui faire. Alors elle ajouta en s'approchant d'elle :

— Allons, voyons, Louise, ne te monte pas la tête comme ça. Viens passer la soirée chez moi. Nous aurons du monde.

— Je te remercie, fit Louise. Adolphe va revenir.

— Mais il n'est pas revenu, et il a eu le temps de faire dix fois le chemin d'ici à l'Opéra et de l'Opéra ici.

Louise jeta un coup d'œil sur la pendule. Mathilde avait raison. Louise ne répondit pas, elle parut un moment incertaine.

— Je veux que tu viennes, dit Mathilde avec une insistance où il y avait un véritable intérêt. Adolphe sait que tu ne comptes pas sur lui avant minuit, il aura profité de sa soirée pour faire quelques visites; il ne viendra pas.

— Il viendra.

— Je te dis que je suis sûre qu'il ne viendra pas, répondit Mathilde étourdiment.

— Tu sais donc où il est allé? lui dit Louise en la regardant en face.

— Comment veux-tu que je le sache? repartit Mathilde embarrassée; mais quand même il reviendrait... laisse-lui un mot, il pourra venir nous retrouver.

— C'est impossible, dit Louise, je l'attendrai... il faut que je l'attende.

— Alors, ma foi, repartit Mathilde, à la grâce de Dieu!

— Que veux-tu dire?

— Rien, ah! rien, si ce n'est que tu es tout à fait folle. Adieu.

— Tu t'en vas?

— Oui, on m'attend en bas dans une voiture.

— Qui donc, monsieur de Campo?

— Lui et monsieur de la Fresnois.

— Arthur! s'écria vivement Louise.

— Hélas, oui, dit Mathilde, ce pauvre Arthur. En voilà un qui t'aimait et qui t'aime encore. Celui-là ne craignait pas de se compromettre en t'accompagnant partout; pour toi il s'est brouillé avec sa famille; il s'est fait déshériter de cinquante mille livres de rente par son oncle le chanoine; ce que tu voulais, il le voulait; si jamais un homme fut l'esclave d'une femme, celui-là a été le tien; un beau et bon jeune homme qui t'aimait comme tu n'as jamais été aimée!

— C'est vrai! dit Louise tristement.

— Et envers qui tu n'as pas été bonne, toi!

— C'est vrai! répéta Louise avec une larme; je l'ai traité bien durement. Par vanité je lui ai fait quitter sa carrière, perdre ses protecteurs, s'aliéner sa famille, et puis je l'ai abandonné pour un autre. Et que fait-il maintenant?

— Mais il s'obstine à t'aimer.

— Il m'aime encore?

— Oui, oui, fit Mathilde; mais ce n'est pas sans te maudire, sans te souhaiter de souffrir tout ce qu'il souffre, sans espérer qu'un jour arrivera où tu chercheras cet amour fantastique que tu lui as préféré et où tu ne le trouveras plus; sans espérer que ton tour arrivera de demander sans obtenir, d'attendre sans qu'on vienne, d'avoir sacrifié tes relations, tes amis, ta vie, à un homme dont la vanité, satisfaite de ce triomphe, se lassera des devoirs qu'il lui impose. C'est que, vois-tu, c'est une grande sottise en amour de vouloir être tout pour quelqu'un; tu en sais quelque chose.

Tu l'as essayé pour Arthur : tu lui as fait rompre toutes ses relations, tu l'as détourné de ses habitudes, de ses travaux ; et puis, quand il a été tout à toi, toujours et partout, tu as compris que c'était une tâche bien dure que de remplacer dans la vie d'un homme tout ce qui l'occupe d'ordinaire. Et peut-être, si tu réfléchissais, penserais-tu que cette tâche n'est pas moins pesante pour l'homme qui aurait ainsi isolé une femme ; il peut s'en fatiguer, et ce que tu as fait, il peut le faire.

Louise prit les mains de Mathilde, et la regardant avec résolution, elle s'écria :

— Que sais-tu d'Adolphe ?

— Rien, te dis-je, rien. Je parle en général. Mais je crois que si tu faisais comprendre à Adolphe, en sortant ce soir, que tu peux te passer de lui, tu y gagnerais doublement.

— Et en quoi?

— D'abord, en prenant plus de liberté, tu lui en donnerais un peu. Je lui dois cette justice de dire que pour toi il néglige beaucoup de relations, qu'il manque à beaucoup de convenances. Il le fait de bonne grâce ; mais il ne le fait pas sans le sentir, sans en être souvent contrarié.

Ensuite, tu sais cette éternelle vérité de l'amour, qu'on tient surtout à ce qui menace de nous échapper; et si Adolphe te voyait reprendre tes habitudes...

— Je ne ferai jamais avec lui de cette vulgaire coquetterie.

— Si ce n'est par coquetterie, tâche que ce soit par raison. Je te l'ai dit : une femme, si belle, si aimée qu'elle soit, ne tient pas lieu de tout à un homme ; il est possible qu'il le croie, mais il s'aperçoit bientôt qu'il s'est trompé, et alors....

— Que sais-tu d'Adolphe? s'écria Louise de nouveau.

— Je te dis que je ne sais rien et qu'il n'y a rien ; mais je voudrais t'arracher par un moyen ou par un autre à la vie que tu mènes. Elle est mortelle, Louise ; tu changes,

tu vieillis. Je te connais : tes journées se passent à te livrer à tes imaginations folles que chaque soir vient détruire.

Quand tu l'attends seule chez toi sans rien qui te distraie, tu bâtis des romans, tu fais des suppositions, tu rêves des transports impossibles ou tu t'abandonnes à des soupçons injustes. Puis quand il arrive, il se trouve que tu t'es trompée dans tes craintes aussi bien que dans tes espérances. C'est un homme épris d'un amour fort calme que tu trouves devant toi, qui s'étonne des transports que tu lui montres ou qui s'irrite des soupçons que tu lui fais voir. Comme tu vis dans un monde imaginaire et qu'il est demeuré nécessairement dans la vie positive, vous n'êtes presque jamais d'accord.

Tu reconnais ton erreur, mais elle te coûte toujours; car tu souffres des illusions fausses que tu perds quand il faut les abandonner, et tu as souffert des faux soupçons que tu as eus, alors même qu'on les détruit. Voilà pourtant ton histoire de tous les jours; car si chaque soir tu jures d'être plus sage le lendemain, le lendemain tu es également folle.... Et peut-il en être autrement dans cette solitude inoccupée que tu t'es faite ?

On a dit beaucoup que l'oisiveté mène au vice; c'est vrai, mais parce que le vice est une occupation extérieure; mais l'oisiveté qui trouve son aliment en elle-même, celle-là mène à la folie ou au malheur.

En ce moment Mathilde parlait avec une gravité tendre et en serrant les mains à Louise.

— Pourquoi me dis-tu tout cela, Mathilde ? répondit Louise.

— Parce que tu me fais peur, vois-tu; parce que... Je ne puis t'expliquer cela.... Voyons, veux-tu venir ce soir ?

— Non, Mathilde, non, répondit Louise avec douceur, je ne suis pas habillée, d'ailleurs il est tard déjà...

— Eh bien, promets-moi une chose. Je pars demain pour la campagne; viens-y passer huit jours... quatre...

un... s'il ne te donne qu'un jour... Mais viens demain... J'ai une confidence à te faire.

— A moi? dit Louise alarmée.

— A toi... Mais une confidence qui me regarde, et sur laquelle je veux avoir ton avis...

— Ne peux-tu me la dire tout de suite?

— Ah! cela demande plus de temps que j'en ai. Seulement, pour te faire sentir toute l'importance de cette confidence, je t'en dirai un seul mot... On veut me marier.

— Toi?

— Oui, moi.

— Et monsieur de Campo?

— Et si c'était lui?

— Lui?

— Oui, lui!

— Lui! répéta Louise en baissant la tête.

— Oui, lui! dit tout bas Mathilde... Mais, vois-tu, je ne suis pas très-décidée... C'est très-beau d'être marquise de Campo... mais ce n'est pas amusant. Du reste, nous causerons de tout cela demain; car tu viendras, n'est-ce pas?

— Oui, j'irai, repartit Louise. Adieu.

— Adieu.

Et Mathilde était à peine sortie que Louise répétait avec une espèce de désespoir :

— Elle, marquise de Campo!... elle!... Et moi...

Elle releva la tête, regarda la pendule :

— Dix heures! et il n'est pas revenu!

Dix heures avaient sonné, et Adolphe n'était pas de retour.

Ce prétendu regret de quitter Louise n'était donc qu'un mensonge.

Qu'avait-il fait de sa soirée?

Sous l'influence des paroles de Mathilde, les suppositions de Louise prirent une direction d'abord assez calme. Elle

voulut se persuader qu'il n'avait fait que saisir l'occasion de satisfaire à des devoirs impérieux qu'il avait négligés depuis longtemps. Prudente contre elle-même, Louise s'arrêta et s'enferma pour ainsi dire dans cette idée comme dans un abri; elle ne voulait pas en sortir, car au delà de cette supposition elle sentait gronder un orage qui pouvait l'égarer et la perdre.

Longtemps elle fut forte contre toutes les tentations de sa pensée; elle ne fit pas de ces romans imaginaires que Mathilde lui avait reprochés et qui la trompaient sans cesse.

C'est le voyageur haletant de soif et de faim et ignorant la route qui doit le conduire à la maison qu'il cherche; surpris par la nuit dans une montagne coupée de précipices, lorsque la pluie et la foudre s'amassent sur sa tête, il trouve une masure ouverte et s'y cache. Malgré le besoin qui le poursuit, il se résout à attendre le retour de la lumière pour connaître son chemin. Il garde longtemps sa résolution; mais qu'il se hasarde à jeter les yeux au dehors, une fausse lueur passe devant lui, il croit reconnaître le but de son voyage, il met un pied hors de sa retraite, il fait quelques pas avec crainte, quelques autres encore, il avance jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il s'est trompé.

Mais déjà la foudre est déchaînée, et il ne peut plus regagner l'asile qu'il a quitté; alors il marche au hasard, se laissant guider par les fausses clartés des éclairs qui lui semblent une lumière protectrice, par les gémissements de la tempête qu'il écoute comme des voix qui l'appellent; alors il va se heurtant, se brisant aux angles des rochers, se déchirant aux ronces des chemins : il commence une course aveugle et insensée à travers tous ces précipices qu'il redoutait un instant auparavant. Quelquefois il y périt; d'autres fois, rassemblant toutes ses forces pour une lutte désespérée, il atteint ainsi le jour.

Mais si, lorsque paraît cette lumière qui doit lui mon-

trer l'asile où il espère se reposer, il voit qu'elle n'éclaire qu'un morne désert sans issue, où rien ne peut le guider et le secourir, alors, encore plus épuisé d'espérance que de force, il use le dernier reste de sa vie à prévenir la lenteur de l'agonie qui le menace, alors il se tue.

Autant qu'une action physique peut expliquer une action morale, ce fut là ce qui arriva à Louise.

Comme je l'ai dit, elle essaya longtemps la supposition que des devoirs impérieux avaient empêché Adolphe de rentrer près d'elle. Peut-être si, comme le lui reprochait Mathilde, Louise n'eût pas vécu dans une solitude qui la livrait sans défense à elle-même; peut-être, si elle eût eu à sa portée une occupation ou une distraction, sa pensée s'y fût attachée de manière à ne pas s'en détourner; mais Louise n'avait pas voulu suivre Mathilde, et rien chez elle ne pouvait lui apporter la distraction qu'elle n'avait pas été chercher au dehors.

Ce fut donc vainement qu'elle tenta de se satisfaire de la raison qu'elle donnait à l'absence d'Adolphe; une réflexion l'en fit sortir; elle se dit :

« Mais ces prétendus devoirs que je lui suppose et auxquels il me préfère n'étaient donc pas bien impérieux, puisqu'il leur préférait le plaisir d'un spectacle !

A quelle place suis-je donc en son cœur ou en son esprit ? ses plaisirs d'abord, ses devoirs ensuite, et moi après ses plaisirs et ses devoirs !

Et d'ailleurs, quels sont-ils ses devoirs ? Assez restreints pour qu'il ait pu y satisfaire sans me laisser seule ; car cette solitude, qui me l'a faite ? c'est lui.

J'ai tout sacrifié aux exigences de son amour, et maintenant... mais cet amour, l'ai-je encore ? Serait-il fatigué du dévouement d'un cœur qui a tout voulu recevoir de lui ? Mathilde aurait-elle raison ? Oh ! elle a raison, ce n'est pas pour rien qu'elle est venue ce soir, ce n'est pas sans intention qu'elle m'a dit que c'était folie que l'espoir d'être toute

la pensée d'un homme. Adolphe s'ennuie près de moi... Il s'ennuie ; et, en fait d'amour, de l'ennui à l'abandon il n'y a qu'un pas.

Moi, abandonnée, délaissée par Adolphe, parce que je ne puis lui suffire ! Mais lui, il a bien voulu être tout pour moi ! Mais il a donc oublié que je suis ce qu'il a voulu ; que cette existence solitaire qui le fatigue, il me l'a demandée comme le gage d'un amour qui ne devait avoir d'autre espérance que le sien ! Et moi je l'ai cru, moi j'ai tout accepté, je me suis fait un bonheur de tous mes sacrifices ; et voilà déjà que les siens lui pèsent et lui coûtent. Je ne puis donc être pour lui ce qu'il est pour moi, je ne puis prétendre à recevoir ce que je donne !...

Ce qui a été la vérité de ma vie n'a été pour lui qu'une erreur ou qu'un jeu de quelques mois. Lui, et lui seul, c'était toute mon ambition ! Moi, je compte à peine dans la sienne. Et si cela est vrai, à quoi m'a-t-il réduite ? J'étais heureuse, adorée !... à quels titres ?... n'importe, je l'étais.

Il est venu me faire honte de mes succès, de mes plaisirs, de mes passions ; il m'a arraché à tout cela ; il a plus fait encore, il m'a forcée à regarder le passé avec mépris, et à témoigner ce mépris à celles qui ne faisaient que suivre une voie que j'ai si longtemps parcourue ; il m'a forcée, moi Louise, moi, à me détourner de leur amitié comme d'un contact impur ! Et je l'ai fait. Pourquoi ? pour un amour que je n'ai pas même obtenu.

Oh ! qu'elles auront bien le droit à leur tour de se venger !... Elles riront de moi !... Oh ! non, cette humiliation, je ne la subirai pas... Je ne reparaîtrai jamais dans ce monde qu'il m'a fait quitter. Jamais !...

Mais où aller alors ? car il m'a trompée en tout. A son dire, ne devais-je pas voir un autre monde me tenir compte de ma retraite, et celui-ci ne devait-il pas un jour s'ouvrir devant moi ?

Qu'en ai-je obtenu ? rien.

Qu'en a-t-il obtenu pour moi? rien.

Et lorsque je reste entre un asile qu'il m'a obligée à fermer derrière moi et une barrière qu'il n'a ni la force ni le pouvoir de me faire franchir, il me laisse seule pour aller... où?... où est-il allé? Dans ce monde qui m'est interdit, et qui lui fait peut-être un malheur de notre amour, qui peut-être lui en fait un ridicule!

Ah! folle que je suis, ne devais-je pas m'y attendre, et puis-je en douter? Je fais plus que de le fatiguer, je le déconsidère. Ce n'est pas seulement de l'ennui, c'est du dédain, du mépris que je lui inspire, et s'il revient, s'il daigne revenir, ce sera un reste de justice, un commencement de pitié qui le ramènera. Oh! si je le savais!... »

Et à ce moment Louise, seule et demeurée immobile pendant tout le temps que sa pensée errait ainsi, jeta tout à coup vers le ciel ce même regard qui avait épouvanté Mathilde, et qui semblait se tourner vers un refuge dont elle était assurée. Mais à ce moment aussi le bruit de la sonnette de son appartement lui annonça le retour d'Adolphe.

Dans la crainte d'être surprise dans le désordre d'idées auquel elle s'était abandonnée, elle s'enfuit jusqu'au fond d'un boudoir assez reculé pour se donner le temps de se remettre et pour accueillir Adolphe de manière à pouvoir observer sa tenue, son air, son abord, ses excuses. Mais après quelques moments d'attente, au lieu de la voix d'Adolphe, elle entendit celle de Fanny, sa femme de chambre, fort surprise de ne pas la trouver dans sa chambre à coucher.

Louise rentra, et Fanny lui remit un billet.

— Voici, lui dit-elle, une lettre que le domestique de monsieur Silas vient d'apporter.

Louise la reçut en tremblant et la pâleur sur le visage.

— Madame a-t-elle besoin de moi pour se coucher? lui dit la femme de chambre d'un air accablé de sommeil.

— Non, allez vous coucher. Je n'ai besoin de personne, lui répondit sa maîtresse... Attendez, reprit-elle en ouvrant la lettre. Peut-être, pensa-t-elle, m'annonce-t-il qu'il viendra plus tard. Elle lut :

« La pièce nouvelle a fini très-tard. Il est minuit; je rentre de l'Opéra, où j'ai été pris à la gorge et où il m'a absolument fallu promettre pour demain le travail dont je vous avais parlé. Je passerai donc la nuit à le faire.

» Pardonnez-moi d'avoir à donner mes heures à d'autres qu'à vous.

» Demain matin j'irai vous voir. »

Louise avait lu toute la lettre; mais le premier mot avait suffi pour l'anéantir. « La pièce nouvelle a fini fort tard. » Il n'était donc pas allé à l'Opéra, puisqu'il ignorait que la représentation n'avait pas eu lieu. Il ne devait donc pas y aller, comme il le prétendait; et lorsque qu'il avait défendu à Louise d'accepter des places dans la loge de Mathilde, ce n'était donc pas pour la fausse dignité qu'il exigeait d'elle qu'il lui avait ordonné ce refus. C'était pour la fuir, pour la tromper, pour la trahir sans doute!

L'idée d'une trahison n'était pas entrée jusque-là dans le cœur de Louise. Se croire sacrifiée au monde, à ses exigences, à de l'ambition, à des plaisirs même, c'était une affreuse supposition; mais être sacrifiée à une rivale, qu'une autre fût pour Adolphe ce qu'elle n'était déjà plus pour lui, oh! c'en était trop!

Lutter contre le monde, contre les familles, contre les devoirs et être vaincue, le cœur en peut souffrir, mais l'orgueil n'en est pas humilié. On est vaincu, mais les armes n'étaient pas égales: une femme seule contre tant d'ennemis, il fallait bien succomber. D'ailleurs, ces abstractions devant lesquelles on a cédé, elles ne sont pas vivantes, elles n'ont pas un corps, un visage, une voix, qui vous les

montre, qui vous les fassent reconnaître et avec lesquels elles vous bravent et vous raillent.

Mais une rivale, une femme contre une femme ! et reconnaître sa défaite sans l'avoir prévue, sans avoir lutté ! avoir, pour ainsi dire, assuré ce triomphe par l'abandon du champ de bataille ! Et cette femme, qui était-elle ? Sans doute une de celles qui jadis avaient été si dédaigneuses pour Adolphe, et qui, maintenant que l'amour de Louise l'avait rehaussé à leurs yeux, venait le lui arracher.

Car elle savait mieux que personne que le premier attrait d'un homme, pour beaucoup de femmes, c'est la valeur de la femme qu'il aime. En fait d'aventures amoureuses, c'est le premier succès qui est difficile. Une fois celui-là obtenu, les autres suivent aisément. La possession d'une femme distinguée est, pour un homme, une espèce de lettre de crédit sur toutes les autres.

Et à ce compte, Louise n'eût fait autre chose que de donner à Adolphe cette valeur d'homme aimé qu'il n'avait pu obtenir jusque-là ; et pour arriver à ce but elle lui avait tout sacrifié.

Cette pensée transporta Louise d'une rage indicible ; car on a beau dire, la trahison irrite bien plus parce qu'elle humilie l'orgueil que parce qu'elle blesse l'amour. Il y a bien plus de gens qu'on ne pense qui accepteraient certaines infidélités, si leur silence ne leur donnait pas le ridicule d'avoir l'air d'être pris pour dupes. Assurément Louise n'en était pas là, quoique bien souvent elle eût désiré voir un événement quelconque rompre la vie solitaire et monotone qu'elle s'était imposée.

Depuis quelque temps, elle et Adolphe se jouaient mutuellement la comédie en se vantant d'être heureux de leur situation ; mais il y avait encore trop de jeunesse et de fierté dans le cœur de Louise pour proposer ou accepter un compromis aussi honteux que celui dont je viens de parler.

D'ailleurs ce n'était pas là la question. Louise était trompée; Louise, sollicitée par l'amitié de Mathilde, par l'amour des plus beaux et des plus riches; Louise, sollicitée de quitter une vie intérieurement ennuyeuse et extérieurement ridicule, Louise avait résisté... et lui, Adolphe, à la première occasion sans doute, il avait su se dégager de la chaîne qu'elle avait gardée, et probablement il riait de sa crédulité, et il n'en riait pas seul.

Toutes ces idées passaient dans sa tête comme un flot brûlant; et la femme de chambre, demeurée sur l'ordre de sa maîtresse, la voyant immobile et absorbée dans ses réflexions, se hasarda à lui dire :

— Madame a-t-elle des ordres à donner?

Louise, éveillée par cette voix, se leva tout à coup et répondit :

— Fanny, ma voiture!

— Mais, madame, le cocher est couché; il faut l'éveiller.

— Vous avez raison, ce serait trop long. Qu'on aille me chercher un fiacre.

La première observation de la femme de chambre venait de son mauvais vouloir; car si sa maîtresse sortait à près de minuit, il faudrait sans doute l'attendre fort tard; mais ce petit intérêt s'effaça devant l'altération que cette fille remarqua sur le visage de sa maîtresse, et ce fut par crainte de ce qui pouvait arriver qu'elle lui répondit cette fois :

— Il est minuit; dans ce quartier, on ne trouve pas de voitures à cette heure.

— C'est possible, dit Louise... c'est possible. Je sortirai à pied. Donnez-moi un chapeau, un châle... M'entendez-vous?

— Pardon, madame, repartit Fanny, mais où voulez-vous aller à l'heure qu'il est?... qu'avez-vous?... Ne sortez pas!

Et comme Louise, au lieu de répondre, avait pris elle-

même un châle et cherchait un chapeau, Fanny se mit à la suivre dans l'appartement en lui disant :

— Qu'avez-vous, madame? qu'avez-vous?

— Ce que j'ai, Fanny! s'écria Louise en se retournant avec violence.

Sa douleur sembla sur le point d'éclater; mais Louise regarda longtemps sa femme de chambre avec un sourire désespéré; une larme lui vint aux yeux, et elle répondit en s'éloignant :

— Rien... je n'ai rien.

Et peut-être n'est-il pas inutile d'expliquer la pensée qui avait dicté à Louise cette exclamation, ce sourire, cette larme, cette réponse. Oui, la douleur fut près d'éclater quand Fanny l'interrogea; mais lorsque Louise regarda Fanny, elle ne vit devant elle qu'une femme de chambre, et tout son passé lui revint presque en mémoire à cet aspect.

Autrefois, quand Louise était la plus folle et la plus recherchée de ces femmes qui n'ont plus de nom dans notre langue, lorsqu'elle partageait sa vie à ses nombreux amours, la femme de chambre de Louise était sa complice, et dès lors sa confidente. On riait avec elle des bons tours faits à un niais; on pleurait avec elle des petits chagrins que donnait l'amant préféré; elle savait tout.

Mais maintenant que Louise était presque une grande dame en passion romanesque, on lui avait interdit ces confidences; c'était manquer à la dignité de son nouvel amour que d'y mêler l'intimité d'une femme de chambre; et quand Louise regarda la sienne, un regret lui vint de ce passé : elle n'était pas si fière alors; mais, à défaut d'amies, elle avait une servante avec qui elle osait pleurer. Aujourd'hui elle n'avait plus personne, personne que *lui* au monde, et lui la trahissait.

Ce fut cette pensée qui fit monter une larme dans les

yeux de Louise, et qui la fit sortir avec un nouveau désespoir dans le cœur.

Il était plus de minuit quand elle arriva chez Adolphe. Lorsque le domestique vint lui ouvrir la porte, il parut d'abord fort embarrassé de la voir.

— Monsieur Silas est-il chez lui?

— Oui, madame.

— Il travaille?

Le domestique se mit à sourire, et répondit d'un gros air fin :

— Je ne crois pas.

— Que fait-il donc?

— Je crois que monsieur est couché et qu'il dort.

Cette naïve réponse humilia Louise au plus haut point. Il est couché et il dort! En ce moment elle ne vit plus en Adolphe que ce gros homme commun dont je vous ai parlé d'abord. Elle veillait dans les larmes et les angoisses; elle avait quitté sa maison avec désespoir, elle venait chercher chez lui l'arrêt de sa vie; et lui, que fait-il? il est couché et il dort!

Un moment de révolte contre cette grossière circonstance fut sur le point d'arrêter Louise et de la faire retourner chez elle; mais elle se reprit à une espérance bien futile.

— Vous croyez qu'il est couché et qu'il dort, vous n'êtes donc pas entré chez lui!

— Je rentrais précisément de chez madame lorsque madame a sonné.

— D'où savez-vous donc que monsieur Silas ne travaille pas? dit Louise en entrant dans l'appartement.

— C'est que lorsque monsieur est rentré, et qu'il a écrit le billet que j'ai été porter chez madame, il ne m'avait pas l'air disposé... il n'était pas en état...

— Que voulez-vous dire?

— Dame ! je ne peux pas trop expliquer ça à madame; mais je crois que le dîner du Rocher de Cancale avait été soigné...

— Ainsi, fit Louise avec un mouvement de dégoût, votre maître...

— Ce n'est pas pour dire, repartit le domestique en ricanant, mais je n'ai jamais été gris de cette force-là.

Louise baissa les yeux et rougit; il lui sembla que son amant, en se mettant au niveau de ce valet qui s'en vantait, l'y avait fait descendre, elle aussi.

Cependant elle se remit et dit au domestique :

— Allez me chercher une voiture. Je vais entrer chez lui ; peut-être est-il malade.

— Je puis assurer à madame que ça ne lui fait jamais de mal.

Cette nouvelle révélation du domestique, qui de ce qu'elle avait pu croire un hasard faisait une habitude, révolta Louise; mais elle n'en montra rien et entra dans la chambre d'Adolphe.

Une bougie qu'il avait oublié d'éteindre brûlait assez près de son lit pour attester qu'il n'avait pas eu la conscience du danger auquel il s'exposait; des chaises étaient renversées, les vêtements jetés à terre. Ce désordre était flagrant, surtout pour Louise qui savait que ce n'était pas dans cet état qu'à pareille heure elle avait quelquefois trouvé cette chambre. Elle resta un moment à considérer Adolphe que le bruit de son entrée n'avait pas éveillé de ce lourd sommeil que donne l'ivresse.

Louise souffrait encore, mais ce n'était plus de ce désespoir ardent, incisif, poétique, qui la tenait quelques heures auparavant; elle éprouvait un dégoût, un mépris de cet homme qui lui faisait mal au cœur. C'était en même temps un désintéressement de sa propre douleur, une honte, une déception repoussante.

Cet Adolphe qui avait dû être pour elle le dieu rédemp-

teur de ses péchés, son guide vers le monde idéal des belles passions, ce n'était pas ce qu'elle avait espéré, ce n'était pas même ce qu'elle avait craint, ce n'était pas un ambitieux qui l'avait sacrifiée au monde, un perfide qui lui avait préféré quelque beauté plus éclatante ; c'était un gros homme qui était ivre et qui dormait!

Voilà ce que pensait Louise en le regardant; et peut-eût-il été heureux pour elle qu'elle se fût arrêtée dans cette opinion assez grossière sur son amant; sans doute elle y eût perdu son amour, mais aussi elle y eût laissé cet enthousiasme factice qu'il lui avait inspiré bien plutôt pour des idées extravagantes que pour lui-même. Mais un fâcheux incident en ordonna autrement.

Dans un meuble ouvert, et qu'elle croyait aussi connaître, Louise aperçut un tiroir mal fermé et qui se cachait dans l'épaisseur de ce meuble. Elle en fut étonnée, elle y regarda : il était rempli de papiers. Parmi ceux-ci, elle trouva beaucoup de lettres, et parmi ces lettres, beaucoup avaient été écrites par des femmes.

Louise voulut en ouvrir une, mais presque aussitôt elle entendit les pas du domestique dans le salon. Elle s'éloigna du meuble, et le domestique annonça que la voiture était à la porte.

— C'est bien! lui dit-elle; je vais écrire un mot, et je descends à l'instant.

A peine le domestique fut-il éloigné, que Louise prit la masse de papiers qui était dans le tiroir, les cacha sous son châle, et quitta la chambre en fermant le tiroir pour qu'il ne frappât point les regards du domestique, si par hasard il rentrait dans la chambre de son maître.

Ce bruit troubla assez le sommeil d'Adolphe pour qu'il se retournât dans son lit et murmurât sourdement un mot que Louise entendit, mais dont la poésie appartient trop aux piliers des halles pour que je puisse le répéter.

Cela fit bondir le cœur à Louise, mais elle s'éloigna avec d'autant plus de rapidité en emportant sa proie.

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, elle était assez calme pour que Fanny pensât que sa visite chez Adolphe avait dissipé son désespoir; elle laissa donc sa maîtresse seule. Ce fut alors que Louise déposa près d'elle tous les papiers qu'elle avait enlevés de chez Adolphe.

Peut-être serait-il assez curieux de la suivre dans l'inventaire qu'elle en fit, et de reconnaître de quoi peut se composer la correspondance d'un homme du nom et de la position d'Adolphe Silas; mais nous ne citerons textuellement que les deux premières qu'elle rencontra, parce qu'elles durent contribuer à dépoétiser Adolphe aux yeux de Louise dans les deux choses où elle l'admirait le plus : dans cette auréole de gloire qui lui faisait considérer le métier littéraire comme un don divin, et dans cette ardeur de cœur qui affectait de ne parler que le langage des passions les plus épurées.

On doit supposer qu'elle choisit de préférence les lettres qui semblaient écrites par des femmes. La première qu'elle ouvrit était ainsi conçue :

« Monsieur,

» J'ai lu vos livres où vous racontez avec un si admirable talent les secrets intimes du cœur des femmes, leurs souffrances et leurs malheurs; et moi aussi j'ai des secrets, et moi aussi j'ai souffert; ma vie a été un tissu d'infortunes, et je ne doute pas que sous une plume aussi habile que la vôtre elle n'intéressât vivement le public.

» Si vous vouliez m'écouter, monsieur, je vous ferais ce récit, et vous y trouveriez, je n'en doute pas, tous les éléments d'un nouveau roman.

» Vous comprenez du reste, monsieur, que je n'ai pas la prétention de partager la gloire de cette œuvre; mais si,

dans vos arrangemens avec votre libraire, vous vouliez bien vous rappeler que le malheur m'a conduite à la pauvreté, vous feriez à la fois un bon livre et une bonne action.»

Un reçu de deux cents francs, signé de la même main, lui prouva qu'Adolphe avait accepté le marché. Pauvre Louise, cela lui gâta les plus belles pages de son Adolphe !

Louise ne connaissait point encore cette nouvelle manière de trafiquer de son infortune, et, après avoir jeté la lettre de côté, elle en prit une autre :

Celle-ci était d'une écriture menue, délicieuse, d'un papier ambré et soyeux ; ce devait être de quelque élégante.

Elle commençait ainsi :

« Mon gros bonhomme, tu deviens bête comme un pot avec ta grande blonde. Nous nous sommes grisés trois fois sans toi chez Borel ; quand tu n'y es pas, ça ne va que d'une bouteille. Viens donc samedi, ou nous allons te donner un charivari rue Caumartin. »

Dans un moment de colère, Louise voulut déchirer cette lettre ; mais à l'aspect de la signature, elle la mit de côté. Ce qu'elle disait contrastait si fort avec la position et le renom de l'homme qui l'avait écrite, qu'elle se réserva d'en faire une arme contre celui qui l'appelait si cavalièrement *la grande blonde*.

Puis, toujours parmi les lettres à écriture de femme, elle lut beaucoup de billets de bas-bleus inédits et demandant la permission de soumettre un manuscrit au jugement de monsieur Adolphe Silas; puis quelques billets équivoques, des déclarations d'amour en style de cuisinière, avec des noms erronés ; des injures non signées, mais d'un excellent français et d'une orthographe irréprochable.

Enfin, après une recherche assez inutile, Louise arriva

à une lettre assez volumineuse, et qui avait l'air d'un manuscrit, car il portait un titre, et ce titre était celui de :

HISTOIRE DE LOUISE CERNEILLE.

Louise avait été d'abord fort surprise et ensuite singulièrement irritée du titre que portait le manuscrit qu'elle venait de découvrir. Ce sentiment fut si vif qu'elle n'en commença pas immédiatement la lecture.

Comme s'il y eût eu à ses côtés quelqu'un à qui elle pût demander compte de tant d'insolence, elle promena d'abord autour d'elle un regard furieux ; puis elle sembla se recueillir un moment, se leva, et, par une précaution bien étrange, elle alla fermer au verrou la porte de sa chambre; on eût dit qu'elle se trouvait face à face avec un confident dont la voix pouvait parler trop haut et la perdre; puis elle revint à sa place, s'assit près de la table où étaient entassés tous les papiers qu'elle avait apportés de chez Adolphe, et posa sa main sur la fatale lettre. Elle resta encore longtemps dans cette posture. A quoi pensait-elle ?

Hélas ! elle refaisait en mémoire cette histoire qu'elle allait lire, et elle s'épouvantait à la pensée que peut-être ce récit serait exact.

Quelle avait donc été la vie de Louise Cerneille, qu'elle-même en eût tant de terreur ? Pour ma part, je l'avoue, je serais fort embarrassé de la raconter; mais un autre l'a fait, et cet autre est une femme.

Que les femmes lisent donc avec indulgence ce que l'une d'elles a osé écrire. Du reste, le préambule de ce récit expliquera mieux que je ne pourrais le faire sous quelle influence et dans quel but il a été fait. Ce préambule n'était à vrai dire qu'une lettre d'envoi que je transcris littéralement :

« Monsieur,

» Vous avez dit devant moi et vous avez écrit pour qui a voulu le lire, que rien n'était plus usurpé que la réputation qu'on a faite aux femmes de savoir dire, avec délicatesse et bonheur, les choses les plus scabreuses !

» Toute cette finesse des femmes consiste, avez-vous dit, dans l'expression assez précieuse de certains sentiments alambiqués ; mais qu'on les mette en présence de caractères vrais, de faits réels, de situations difficiles parce qu'elles sont vulgaires ou repoussantes, elles manqueront à la fois de force pour tout dire et d'habileté pour ne rien dire de trop.

» Leur esprit, ou plutôt leur style, selon vous, monsieur, a la flexibilité étroite de ces petites plantes grimpantes qui s'attachent aisément aux légers grillages soigneusement préparés pour les recevoir, et qui les couvrent alors d'une verdure passagère et de fleurs qui n'ont qu'une vie d'un jour ; mais l'esprit de l'homme, selon vous encore, ou plutôt son style, a la puissante souplesse des grandes lianes des forêts américaines : quelle que soit la hauteur ou l'étendue des objets dont il s'empare, il les embrasse de ses vastes replis, il monte ou descend avec eux, court sur les flancs des rochers les plus arides pour les couvrir de sa prodigue végétation, enveloppe de ses bras féconds leurs pointes les plus aiguës, pour les revêtir de son feuillage splendide, et s'élance à leur sommet pour les couronner de fleurs magnifiques. Et telle est, dites-vous toujours, la richesse de cette production, que si elle rencontre quelque masure hideuse et infecte, elle la voile et la purifie par le nombre et le parfum de ses jets vigoureux, et que sous l'éclat de ses festons brillants et vivaces on admire quelquefois le tronc hideux et dépouillé d'un arbre qu'un ver malfaisant a pourri jusqu'au cœur.

» Quoique un vieux proverbe dise que comparaison n'est pas raison, je ne veux pas contester la justesse de la vôtre; mais je veux vous prouver que la part que vous avez faite aux femmes est, je ne dirai pas trop petite, mais n'est pas celle qui leur revient.

» En effet, si elles n'ont pas la force de tout dire, elles ont l'adresse de tout faire entendre, et si par hasard elles disent quelque chose de trop, elles ont du moins l'art de prêter le charme d'un aveu à ce qui, sous votre plume, ne serait qu'une grossière révélation.

» C'est beaucoup de prétention que je montre sans doute, mais peut-être, monsieur, vous plus qu'un autre, vous avouerez que je l'aurai justifiée si je puis vous faire lire sans rougir de honte et de colère l'histoire de mademoiselle Louise Cerneille. »

Après cette lettre commençait immédiatement le récit annoncé, et l'on comprendra aisément que je fasse pour le récit ce que j'ai fait pour la lettre, c'est-à-dire que je le transcrive sans y rien changer; le voici :

« Louis Cerneille, le père de Louise, était modèle. C'est assurément un des plus misérables métiers qu'on puisse faire, car l'homme n'y compte guère pour plus qu'un mannequin. Le seul avantage qu'il ait sur ce simulacre mort, c'est d'être vivant, et d'avoir à ce titre plus de souplesse dans les articulations et plus de transparence à la peau.

» Je ne sais même si l'on peut appeler cela un métier. Il me semble qu'un métier, si borné qu'il soit, suppose toujours un emploi quelconque de la force ou de l'intelligence : il n'est pas impossible de faire un manuel raisonné sur l'art de bien pousser une brouette, mais je ne saurais dire à quoi servent à un modèle les qualités qui en font un être pensant.

» Toutefois, je ne parle que de généralités, car Louis

Cerneille était un modèle tout à fait exceptionnel. Il avait été, sous l'Empire, professeur de grec au lycée d'Angoulême. Il se maria, le 1er septembre 1812, dans cette ville, avec une danseuse de corde dont le plus grand charme fut, pour Louis Cerneille, d'avoir un titre dérivé du grec et de s'appeler *acrobate*.

» Comme bien vous le pensez, monsieur, cette alliance déplut à la grave Université, qui sait qu'en face d'écoliers moqueurs il n'y a pas de science si vaste qu'elle couvre un ridicule. Le renvoi de Louis Cerneille fut donc à peu près décidé, à moins toutefois qu'une conduite exemplaire du nouveau ménage ne parvînt à faire oublier ce qu'il avait d'extravagant. Malheureusement il n'en fut pas ainsi.

» Les scandales se succédèrent rapidement. Le premier de tous fut la naissance de Louise Cerneille, qui eut lieu le 1er mars 1813. On comprend aisément comment les autres furent la conséquence de celui-ci. C'était tous les jours des querelles, des rixes même : Cerneille jetant à la tête de sa femme ses lexiques et ses in-folio, et ne l'atteignant jamais ; sa femme lui renvoyant les assiettes et les bouteilles, et l'attrapant presque toujours. Il en résultait que Cerneille n'arrivait jamais à sa classe sans quelque large balafre ou quelque bosse énorme. Alors les écoliers, s'apitoyant malignement sur les accidents arrivés à leur professeur, le poussaient à en donner les explications les plus burlesques, qui devenaient la fable et la joie du lycée tout entier.

» Le proviseur jugea qu'il fallait mettre un terme à ce genre d'études; or, un matin du mois de novembre 1813, il annonça au professeur qu'il était remplacé dans sa classe.

» Je vous laisse à deviner toute l'étendue des malheurs de Cerneille, par l'exclamation avec laquelle il accueillit cette nouvelle.

» — Remplacé ! s'écria-t-il, remplacé ! là aussi !

Cerneille, en perdant ses appointements, perdait toute sa fortune.

» Cependant cette disgrâce ne fut pas sans compensation; car le jour même où il n'eut plus d'emploi, sa femme dédaigna de lui rester à charge, et partit avec une troupe de saltimbanques qui, huit jours après, s'embarqua pour les États-Unis. Mais elle ne voulut pas quitter son époux sans lui laisser un souvenir de la tendresse dont elle était capable; ce souvenir fut Louise Cerneille, à laquelle elle avait du moins donné le nom de son mari.

» Le peu de gens qui s'intéressaient à Cerneille lui conseillèrent de mettre cette petite fille aux Enfants trouvés; mais il y avait un fond d'honneur et de cœur dans la folie de Cerneille; car vous avez dû juger que notre helléniste était un peu fou. Il garda donc Louise, et vint à Paris pour demander sa réintégration.

» Louis Cernelle était un pauvre homme; car la Restauration étant arrivée, il eut la maladresse de manquer sa fortune. En effet, ayant obtenu la haute protection du père de l'un de ses anciens élèves, celui-ci le présenta au ministre en lui disant :

» — Je vous recommande monsieur Cerneille comme un professeur du premier mérite, et surtout comme une victime du pouvoir impérial.

» — Ah! fit le ministre en se tournant d'un air plein de bienveillance vers le professeur, vous avez été persécuté par Bonaparte? Pour vos opinions, sans doute?

» — Hélas! répondit Cerneille, c'est bien pis : j'ai été destitué parce que ma femme me battait.

» Sans cette fatale réponse, peut-être Louis Cerneille eût-il été réintégré d'enthousiasme et sans plus ample informé; cette naïveté fit que sa demande fut froidement examinée.

» Les ministres changent, mais les cartons restent, et les renseignements qu'on y trouva ne furent pas de nature à lui rouvrir les portes de l'Université. Louis se trouva donc

bientôt réduit à la misère. Il vivait à grand'peine, ainsi que sa fille, de quelques répétitions qu'il faisait en ville.

» Parmi les enfants auxquels il donnait des leçons se trouvait le neveu d'un peintre fort célèbre. Jamais Louis Cerneille ne s'était douté que son front vaste et chauve, son nez aquilin, son regard inquiet et perçant avaient un grand caractère de beauté. Le peintre s'en aperçut un jour qu'il cherchait vainement un visage qui pût lui servir de modèle pour un tableau de saint Augustin. Il proposa au vieux professeur d'être ce modèle, et celui-ci, contre l'attente du peintre, accueillit cette proposition avec joie lorsqu'il l'eut bien comprise.

» Seulement, après quelques moments de réflexion, il demanda à l'artiste la permission de se préparer pendant quelques jours à ce noble rôle. Le peintre ne comprit pas trop ce que Cerneille entendait par se préparer au rôle de modèle; mais il fut très-étonné lorsqu'au bout d'une semaine Cerneille lui ayant déclaré qu'il était prêt, il le vit affecter une expression de visage toute particulière.

» Louis appuya sa tête sur sa main gauche, pendant que sa main droite semblait jouer avec une plume, et une expression de doute et d'ironie errait sur ses lèvres, tandis que son regard tourné vers le ciel semblait plutôt l'examiner que le contempler. Le peintre voulut savoir pourquoi le vieux professeur prenait ainsi de lui-même cette pose, et Louis lui expliqua comment il avait passé toute sa semaine à se pénétrer des écrits ou plutôt de l'esprit de saint Augustin, et il déclara formellement que ce n'était pas comprendre saint Augustin que de le représenter dans une autre attitude et avec une autre expression que celle qu'il avait lui-même découverte.

» Notre peintre était un homme de sens et d'esprit, s'il n'était point un savant; il comprit sur-le-champ tout le parti qu'il pourrait tirer d'un homme comme Louis Cer-

neille, et il l'associa pour ainsi dire à son travail de tous les jours.

» Quel que fût le héros que l'artiste voulût peindre, Louis Cerneille lui était utile : si sa personne ne répondait pas à l'aspect physique que la peinture devait prêter au personnage, le vieil helléniste du moins lui en indiquait l'esprit, le caractère, les habitudes. Il faisait les recherches les plus exactes sur le costume, les armes, les ameublements de l'époque, il les revêtait, les drapait, les arrangeait ; c'était sa passion, sa vie.

» Mais les jours de joie étaient ceux où il pouvait poser pour l'expression, comme disait le peintre, et pour la pensée, comme disait Cerneille. Ce bonheur était assez fréquent.

» Vous savez combien la Restauration mît à la mode les tableaux d'église, et vous savez aussi que sur dix saints il y en a toujours neuf qu'on est convenu de représenter dans un âge avancé.

» Je ne puis donc vous nombrer combien souvent le visage de l'helléniste passa sur la toile, tantôt sombre jusqu'au désespoir, tantôt joyeux jusqu'à l'extase, quelquefois calme et serein dans sa victoire sur le démon, d'autres fois convulsif et haletant dans sa lutte contre Satan, toujours vrai cependant, toujours illuminé de l'esprit particulier du personnage à peindre. Vous devez comprendre, monsieur, que sous ce point de vue l'état de modèle n'était pas, pour Louis Cerneille, ce misérable métier de chair et d'os dont je vous ai parlé plus haut ; il lui avait donné un but, une pensée élevée, et ce fut sans remords, sans honte, sans embarras, qu'il y appela sa fille.

» Toutefois, ne croyez pas, monsieur, que ce fût en faisant abdiquer toute pudeur à une enfant qu'il lui fit un mal véritable ; c'est en voulant l'animer de la singulière passion qu'il avait en lui. Ainsi, la première fois qu'à l'âge de huit ans Louise dut poser pour représenter un ange en adora-

tion devant la Vierge, Cerneille se complut à lui donner une leçon de pose comme il l'entendait.

» — Imagine-toi, lui dit-il, que tu es à genoux devant celle qui te donnera tout ce que tu peux désirer.

» Et comme l'enfant lui disait tout ce que sa jeune imagination rêvait de biens, il lui répondit :

» — Eh bien, pense à tout cela, et regarde vers le ciel, comme si tu y voyais tout ce que tu désires, et comme si tu devais l'obtenir à force de le regarder.

» Je ne vous répéterai pas, monsieur, toutes les leçons de ce genre que Cerneille donna à Louise dès qu'elle fut en état de le comprendre ; car c'est à partir de l'âge de huit ans qu'il l'associa au métier auquel lui-même s'était complétement livré, et qu'il poussa la jeune imagination de Louise à cette fausse exaltation qui devait l'habituer à vivre toujours hors du monde réel et dans une perpétuelle exaltation factice.

» Toutefois, si Louise dut à Cerneille devenu modèle de ne pas être autre chose que ce qu'il était, elle lui dut de participer à ce qu'il avait été. Ainsi, dans une profession réservée le plus souvent aux femmes de la plus basse ignorance, elle reçut, par les soins de l'helléniste, une instruction qui ne manquait pas de solidité, et apprit de lui un langage assez correct pour qu'avec la grâce que son cœur et son esprit devaient lui prêter plus tard, il devînt aisément celui d'une femme distinguée.

» D'un autre côté, c'est peut-être parce que Louise commença son nouvel état à un âge où elle n'eut à lui sacrifier aucun sentiment délicat de jeune fille, qu'elle arriva à le continuer plus tard, lorsque Cerneille, étant mort en 1827, la laissa sans autres ressources que la réputation qu'elle avait d'être l'un des modèles les plus parfaits de Paris.

» En vous écrivant ceci, monsieur, je n'oublie pas que je parle à un homme qui, dans le trésor de son amour, compte pour beaucoup la possession exclusive de la beauté

de cette femme, et je conçois qu'il s'élève en son cœur des mouvements de rage jalouse en pensant à tous les regards qui ont partagé cette fortune.

» Mais, monsieur, une chose que vous devez savoir et que je ne vous rappelle que parce que vous l'avez peut-être oubliée dans un premier mouvement de dépit, c'est que les arts ont un voile céleste dont la transparence laisse passer le regard du peintre et arrête les désirs de l'homme. C'est la vitre de cristal qui rompt l'effort du vent et donne passage à la lumière du soleil; et telle est cette vérité, qu'il n'est pas un de ceux qui, dans leur atelier, avaient pu copier sur la toile toute la charmante beauté de Louise pour un modeste salaire, qui n'eût donné beaucoup d'or pour voir dans sa modeste chambre le bout de son pied blanc déchaussé.

» Aussi, ne vous y trompez point, monsieur, la première faute de Louise, malgré l'état qu'elle faisait, fut comme celle de toutes les autres jeunes filles; elle commença par l'esprit et par le cœur, et les luttes de la pudeur furent peut-être plus vives en elle que chez celles dont le voile ne s'était jamais levé que devant les regards d'une mère.

» Hélas! nous nous torturons souvent l'esprit pour donner des explications bien subtiles à des sentiments que nous croyons nés de nos habitudes civilisées et de nos mœurs corrompues, et nous oublions qu'ils sont souvent écrits dans des livres où l'homme est représenté à quelques heures de la création. Ève ne comprit sa nudité que lorsqu'elle eut péché; Louise abandonna son état le lendemain du jour où le voile de son innocence ne la couvrit plus.

» Louise comprit qu'elle rougirait, et Louise ne voulait rougir devant personne; car il est temps de vous faire comprendre quel a été le mobile de toutes les bonnes et de toutes les mauvaises actions de Louise. Ce mobile a été l'orgueil. J'avais d'abord écrit vanité; mais en y réfléchissant bien, je me suis aperçu que la vanité est un sentiment per-

sonnel de toutes les heures, un éternel contentement de soi et un dédain constant des autres, et jamais ce ne fut là le caractère de Louise.

» Son caractère ne fut point non plus l'envie : jamais elle ne fut malheureuse d'un bonheur ou d'une meilleure fortune arrivés à une rivale, si cette bonne fortune et ce bonheur passaient à côté d'elle sans la heurter avec intention. Mais du moment que quelque chose au monde tentait de l'humilier et de se poser à côté d'elle de manière à lui faire honte de son infériorité, elle s'irritait de la comparaison, et alors cette folle imagination que lui avait faite Louis Cerneille l'excitait à inventer une fortune ou une position du haut de laquelle elle pût rendre à son tour les dédains qu'on lui avait prodigués.

» Une fois ce caractère admis, vous devez comprendre comment Louise, jeune, belle, ardente, plus instruite et plus spirituelle que la plupart des femmes qui l'entouraient, dut monter rapidement degré à degré l'échelle de cette fortune illégitime au sommet de laquelle vous l'avez trouvée.

» Du moment que vous savez où et comment elle est arrivée, vous faut-il dire d'où elle est partie et par où elle a passé? Cela sera peut-être inutile et douloureux pour l'amant, mais cela peut être curieux et instructif pour l'homme de lettres ; je poursuis donc.

» Hélas ! monsieur, il faut que je vous fasse un aveu : le premier sentiment qui perdit Louise fut un sentiment de coquetterie.

» Si j'ai pris pour vous dire cela un ton si humble, c'est qu'il faut bien que je reconnaisse qu'en cela Louise obéit à la passion qui domine le plus chez nous autres femmes. Si mièvre et si petit que fût l'intérêt pour lequel elle succomba, il faut considérer qu'il était immense par rapport à sa position. Disons tout, il était le même qui nous

égare toute notre vie, dans tous les rangs de la société: c'était une autre femme à écraser.

» Dans l'atelier où allait Louise, elle rencontrait souvent une femme moins belle, moins jeune, moins charmante qu'elle. La pauvre jeune fille avait bien quelquefois regardé avec envie les beaux atours de cette femme, mais cela ne l'avait pas autrement troublée.

» Mais un jour où elles se trouvaient en présence, un misérable incident vint allumer cette ardeur de triomphe qui, en se modifiant ou en s'élevant, selon les circonstances, devait la conduire où elle est arrivée. Comme Louise venait d'entrer dans l'atelier où elle avait coutume de venir, cette femme se prépara à en sortir. Tandis que quelques jeunes peintres commandaient assez lestement à Louise de se préparer, comme on ordonne à un manœuvre de hâter son ouvrage, d'autres reconduisaient la belle dame en lui faisant toutes sortes de charmants adieux.

» Louise n'y prenait pas garde; mais l'un d'eux, maladroitement empressé, voit un mouchoir sur une chaise et se précipitant vers la divinité qu'on adorait, le lui présente en lui disant :

» — Vous oubliez votre mouchoir.

» Celle-ci se retourne, et apercevant le modeste mouchoir de coton, elle retire avec dégoût sa main gantée qu'elle avait d'abord avancée, et répond d'un air aigre-doux :

» — Où avez-vous pris que cette guenille fût à moi?

» — C'est vrai, dit quelqu'un, c'est le mouchoir de Louise.

» Le mouchoir de Louise était donc une guenille; voilà ce qu'elle entendit, et voilà qu'elle vit aussitôt cette femme agitant dans sa main une magnifique batiste brodée.

» Ce n'était rien, cela, et c'était tout. Le point de départ des mauvaises pensées était fixé, la barrière abaissée.

» Ce ne fut plus ce riche mouchoir contre ce pauvre

mouchoir qui entra en lutte, ce fut cette belle parure contre une mise mesquine et pauvre, ce furent l'oisiveté et les plaisirs contre le travail et les privations, ce fût tout le luxe insolent contre la pauvreté honteuse, ce fut toute une destinée comblée de tous les biens contre une destinée privée du moindre bonheur; car, aux yeux de Louise, ce que possédait alors cette femme était tous les biens qu'elle ambitionnait, car c'était tous ceux qu'elle connaissait.

» Et qu'avait-elle de plus pour tout ce bonheur? on avait une faute à lui reprocher. Mais cette faute, la lui reprochait-on? au contraire, on lui en faisait gloire. Et qu'était donc cette froide et étroite justice que quelques maîtres rendaient à l'honnêteté de Louise, à côté de toutes ces adulations empressées, de toutes ces ardentes adorations que celle qui l'avait humiliée devait précisément à sa faute?...

» Comprenez-vous, monsieur, que lorsqu'une jeune fille n'a pas d'autre défenseur que quelques principes généraux d'une morale qu'aucune voix protectrice ne fait parler avec autorité, elle écoute ses désirs et succombe à la tentation? C'est ce qui arriva à Louise; et, pour tout vous dire, monsieur, ce fut sans amour qu'elle eut un amant. Mais il était jeune, beau, vaniteux, et parce qu'il se trouva sans s'en douter avoir le même vice que Louise, ils crurent qu'ils s'aimaient parce qu'ils s'entendaient.

» Être la plus fêtée, la plus élégante des femmes parmi lesquelles elle vivait était devenu le but de Louise; posséder cette femme avait toujours été le but de cet homme; ils y marchèrent d'une égale ardeur; lorsqu'ils y arrivèrent, toute la fortune de ce jeune homme s'y était épuisée.

» Ne vous imaginez pas cependant, monsieur, que cela ressemblât le moins du monde à ce que vous voyez aujourd'hui. Quand je parle de belles parures, d'éclat, de luxe, de plaisir, tout cela n'est plaisir, éclat et luxe que par rapport à la vie misérable que Louise venait de quitter.

» Un très-modeste appartement, rue des Filles-du-Cal-

vaire, carrelé à la vérité, mais mis en couleur; des rideaux de calicot, mais rouges et avec des bordures imprimées; des meubles de peu de valeur, mais en acajou; et enfin, pour comble de triomphe, une pièce avec un canapé, six chaises, une table ronde au milieu et une pendule sur la cheminée, et qu'elle appelait *mon salon*. Elle avait un salon.

» On m'a dit qu'elle en a deux aujourd'hui, et du goût le plus splendide, mais assurément ils ne lui ont jamais donné la vanité que lui causa alors cette étroite pièce si mesquinement meublée. Cependant, celui qui lui avait donné cet Éden était ruiné.

» Ce serait peu que d'avoir à vous dire qu'il fut remplacé par un autre plus riche, ce serait l'affaire d'un mot; mais ce qu'il faut que vous sachiez pour apprendre tout ce qu'a été Louise, c'est que ce ne fut pas en elle un changement banal, comme il arrive à beaucoup de femmes de sa position, mais une révolution complète dans sa vie, comme cela devait être avec cette ardeur de triomphe dont je vous ai parlé plus haut. Pour que vous puissiez bien me comprendre, il est nécessaire que j'entre dans quelques explications.

» Vous devez vous rappeler, monsieur, que vers la fin de la Restauration il se forma spontanément une société de jeunes gens qui fit alors quelque bruit. Elle dura fort peu de temps, les éléments en ayant été dispersés par la révolution de 1830. Toutefois, elle eut un caractère assez particulier pour que je tâche de vous l'expliquer.

» Pardonnez-moi de mêler des considérations d'un ordre général à une histoire aussi vulgaire que celle que je vous raconte; mais s'il est vrai que les plus grands événements viennent quelquefois des plus petites causes, il faut aussi reconnaître que les plus minimes existences subissent souvent l'action de causes qui au premier aspect semblent placées bien loin et bien au-dessus d'elles.

» Un des torts ou l'une des fautes de la Restauration a été d'avoir peur de la jeunesse et de la tenir le plus possible éloignée des affaires. Les jeunes gens ne sont pas toujours les meilleurs auxiliaires d'un gouvernement, mais ils en sont facilement les ennemis les plus redoutables. Si les qualités qu'il faut au premier de ces emplois leur manquent souvent, ils ont toujours les défauts qui conviennent au second. En effet, si d'une part leur dévouement manque de docilité et leur zèle de prudence, de l'autre ils ont la turbulence qui se plaît au désordre, et l'audace que n'arrête aucun danger.

» C'est pour cela que j'ai dit que la Restauration avait eu le tort de ne pas donner d'abord un aliment à l'activité de la jeunesse, et ensuite à son ambition une espérance prochaine de fortune politique.

» Je n'ai pas à m'occuper ici de ce qui arriva de cette exclusion, mais ce qu'il y a de certain, c'est que vers l'époque dont je parle il s'en trouvait à Paris un certain nombre sans carrière ni emploi. Hommes d'un esprit distingué pour la plupart, ils n'étaient rien et étaient tout : avocats, médecins ou savants par diplôme, ils étaient gens de lettres par occasion, spéculateurs par besoin, journalistes quelquefois, artistes par caprice ; c'était une masse flottante d'esprits actifs, aux ordres du premier souffle révolutionnaire : *lazzaroni* aux mains blanches et aux gants jaunes, ils restaient couchés dans leur oisiveté volontaire, vivant au jour le jour de cette large aumône sociale qu'on appelle crédit, et attendant leur heure ; car, il faut le dire, l'heure de ceux-là n'était sonnée dans aucun rang. L'esprit voltairien, déclamateur et railleur à la fois, ampoulé et cynique tout ensemble, qui faisait le fond du vieux libéralisme, ne leur allait point, et d'un autre côté ils hésitaient à se rattacher à un pouvoir et à des croyances restaurées de la veille, et qui affectaient déjà des prétentions de bon plaisir et une intolérance plus que bigote.

» Or, dans cette indifférence, ou plutôt dans cet exil de tous les intérêts qui s'agitaient autour d'eux, sans but fixe, sans ambition déterminée, ne vivant pour rien, ces jeunes gens s'imaginèrent de vivre pour vivre. Le nom qu'on leur donna en fait foi, on les appela *viveurs*.

» Il ne serait pas sans doute séant qu'une femme vous rappelât les folies éclatantes, les mystifications inouïes, les orgies fabuleuses qui signalèrent cette société ; mais ce que je puis dire, c'est que leurs plus grands excès n'allèrent jamais ni jusqu'à l'abrutissement, ni jusqu'à la férocité.

» On a fait mille récits pleins d'indignation de ces fameuses débauches ; mais on n'a jamais pu leur reprocher aucune de ces actions avilissantes qui montrent que l'homme est devenu semblable à une bête brute, ni un de ces actes barbares qui en font une véritable bête fauve. Au-dessus de ce désordre planait une espèce d'esprit de prévoyance qui, tout en abandonnant le présent à une vie déplorable, savait cependant garantir l'avenir de ces fautes que rien ne répare.

» Sans doute ce fut un grand bonheur pour beaucoup d'entre ces jeunes gens que le grand ébranlement politique de 1830 vînt rompre toutes ces mauvaises habitudes ; on commence par le désordre joyeux et la débauche spirituelle ; on finit, sans sans apercevoir, par le vice honteux et la crapule hébétée. Heureusement ils surent s'en garantir ou ils n'eurent pas le temps d'y arriver ; toujours est-il que vers la fin de la Restauration on parlait beaucoup de ce monde à part ; que beaucoup de jeunes gens sollicitaient la faveur d'y être reçus, et que quelques femmes faisaient gloire d'en faire partie.

» Je n'ai pas à vous dire non plus qu'elles étaient ces femmes ; mais pour vous faire comprendre la raison d'une si singulière vanité, il faut que je vous rappelle que, parmi ces roués de nouvelle création, la jeunesse et la beauté n'étaient pas les seules qualités d'admission pour ces fem-

mes ; qu'on leur demandait de l'esprit, beaucoup d'esprit. Et heureuses celles qui en avaient plus que de tout autre don de la nature. La vie leur était plus que facile, je vous assure ; car lorsqu'on avait dit d'une de ces femmes qu'elle était amusante, on lui avait décerné une couronne qui avait ses priviléges ; étranges priviléges, sans doute, mais que je ne discute pas, que je constate.

» Ainsi, trahisons amoureuses, caprices extravagants, perfidies plaisantes, insolences éhontées, on leur passait tout, on leur faisait un mérite de tout, on les adorait pour ce qui eût fait, je ne dirai pas la honte, car la honte n'existait pas là, mais pour ce qui eût fait le crime d'une femme qui n'eût été que belle. C'était le culte de la galanterie perverse.

» Combien, sans cette manie, n'eussent été que les prêtresses obscures d'un temple banal, qui devinrent l'oracle et la divinité de ce sanctuaire de délire! Combien aussi, dont un reste de morale appliquée au vice n'eût pas été au delà d'une seule faiblesse à la fois, qui aspirèrent à une gloire qui ne s'acquérait que par le nombre et l'ensemble des suffrages qui vous y portaient! Et en ceci comme en des questions bien plus graves, il fallait payer les suffrages pour les obtenir.

» Je crois vous en avoir assez dit, monsieur, pour vous faire comprendre qu'avec une disposition naturelle à se mettre partout en première ligne, une femme qui mettait le pied dans ce monde y devait faire un rapide chemin. Telle fut, telle devait être la destinée de Louise.

» La première fois qu'elle fut présentée dans un de ces éclatants soupers où l'orgie parlait bien plus qu'elle n'agissait; où la raison s'étourdissait bien plus de l'ivresse des paroles que de celle du vin; où l'intempérance n'était admise que comme un aiguillon de l'esprit; où l'obscénité, huée, sinon par la pudeur, du moins par le dédain, n'était pas comptée comme trop facile au nombre des armes loyales

avec lesquelles on combattait les bonnes mœurs : la première fois, dis-je, que Louise parut à l'un de ces éclatants soupers, elle y assista comme à une scène fantastique.

» Elle avait pu comprendre qu'une femme livrât la beauté de son corps aux regards d'un atelier, mais elle s'étonna qu'elle étalât si complaisamment la laideur de sa vie dans oute sa nudité, et que cette laideur provoquât des cris d'admiration. Elle fut donc la plus gauche et la plus embarrassée des femmes, en présence de cette mêlée étourdissante de propos insolites, d'axiomes fabuleux, de démoralisation transcendante. C'est le conscrit à sa première bataille.

» Louise fut sur le point de fuir.

» Mais son caractère devait encore l'emporter en cette circonstance sur ses sentiments. Une nouvelle humiliation la poussa à de nouvelles fautes. Comme elle était admirablement belle, on dédaigna de lui contester cet avantage, mais on la ravala autant qu'on le pouvait en pareil monde. On la couvrit de railleries; et Louise se laissa accabler sans répondre.

» Une des plus impertinentes de la troupe, qui n'en était ni la plus jeune ni la plus belle, s'écria tout à coup, en regardant les convives :

» — Est-ce jugé?

» — C'est jugé, répondirent tous les hommes, excepté celui qui était près de Louise.

» — J'en appelle, dit celui-ci.

» — Jugé, archijugé, lui répondit-on de tous côtés.

» — Quoi? fit Louise assez naïvement, qu'est-ce qui est jugé?

» — Que vous êtes la plus belle de toutes les femmes ici présentes, dit un tout jeune homme en ricanant.

» — C'est pourquoi je demande, répliqua l'insolente, que la belle des belles soit abandonnée à sa beauté.

» Louise ignorait trop complétement le jargon de l'en-

droit pour comprendre nettement qu'elle venait d'être proclamée ensemble la plus bête et la plus belle. Mais, dès que le dédain dont elle devint l'objet lui en eut donné la certitude, elle éprouva un violent désir de se venger. Au bout de quelques minutes on lui en donna l'occasion.

» Au milieu d'une discussion assez vive sur les sottes préférences de certains hommes, l'impertinente reprit, en regardant Louise :

» — N'est-ce pas que ce que je dis est vrai? qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour séduire certains hommes? vous en savez quelque chose...

» — J'avoue, répondit Louise, que je n'en ai pas encore eu besoin; mais cela viendra avec le temps.

» — Et en attendant vous vous en passez.

» — Non, répliqua Louise, mais je l'économise pour mes vieux jours; c'est une ressource, vous en savez quelque chose !

» La chute avait été complète, le triomphe fut délirant; l'impertinente fut déclarée battue et Louise applaudie avec enthousiasme.

» De plus grands seigneurs que Louise ont commencé leur réputation de gens d'esprit par des reparties moins nettes; ne vous étonnez donc pas du succès qu'elle obtint et qu'elle conserva. Mais que vous dirais-je, monsieur? toutes les popularités se payent cher.

» L'esprit humain renferme les plus étranges contradictions; quelquefois il voue un culte à une idole parce qu'elle est enfermée dans un sanctuaire impénétrable; d'autres fois, il veut que la divinité soit accessible à tous. Telle était la condition de la royauté de Louise.

» D'ailleurs, ce n'était point plaire qui était le véritable triomphe de ces femmes; c'était tromper, tromper souvent avec audace ou adresse. Entre elles, c'était perpétuellement la gageure des trois commères, et je dois vous avouer qu'à ce jeu Louise gagnait toujours. Et encore n'était-ce pas tout

que le succès dans les actions, il fallait y ajouter les succès dans le récit. Accomplir une adroite trahison, faire une bonne dupe, n'était rien si l'on n'osait pas ou si l'on ne savait pas faire rire de la victime. Et comme rien n'encourage comme le succès, Louise rechercha et obtint tous ceux que peut donner une pareille vie.

» Où étiez-vous alors, monsieur? pourquoi ne vous êtes-vous pas trouvé sur la route de Louise pour lui inspirer cette passion profonde et exclusive qui la domine aujourd'hui? Que de fâcheuses rencontres, devant lesquelles il lui faut baisser les yeux, elle ne ferait pas aujourd'hui! Il n'est équipage si rapide que le passant ne puisse le suivre du regard et du doigt en disant je ne sais quoi tout bas, et en ajoutant tout haut :

» — Dans ce temps-là elle allait à pied.

» Car il faut bien vous le dire, et peut-être l'avez-vous remarqué souvent quand vous vous cachiez au fond de la loge de madame Cerneille à l'Opéra : ce n'était pas toujours des loges élégantes et des stalles de l'orchestre que partaient les regards surpris qui semblaient dire :

» — Est-ce bien elle? Louise en grande dame! Louise couronnée de diamants!

» Oui, monsieur, si vous eussiez rencontré Louise à cette époque, sans doute vous lui auriez épargné l'embarras de toutes ces surprises; car elle ne les exciterait ni par ce qu'elle a été ni par ce qu'elle est maintenant.

» En effet, si d'une part elle n'eût point semé dans le monde tant d'intimes souvenirs de sa vie, d'un autre côté elle n'en eût pas recueilli de si riches résultats. Certes, si Louise n'eût pas eu alors le renom de la plus belle, de la plus folle et de la plus spirituelle de ces femmes dont la meilleure réputation est d'en avoir une détestable, certes le vieux prince de B.... n'aurait pas payé cette beauté, cette folie, cet esprit, d'un hôtel, d'une terre, d'une fortune.

» Peut-être aussi, monsieur, il faut le reconnaître, si vous

eussiez rencontré Louise à cette époque, n'eussiez-vous pas eu pour elle et ne lui eussiez-vous pas inspiré cette vive passion qui vous unit. Louise n'était pas encore la femme qui vous a séduit; elle n'avait ni cette parfaite élégance de manières et de langage, ni cette dignité gracieuse, ni ces grands airs bienveillants qu'elle a appris dans l'intimité du prince de B..., le vieillard le plus grand seigneur de la Restauration. Elle ne ressemblait pas à s'y méprendre à la femme la plus distinguée du monde le plus aristocratique, et ce faux diamant ne vous eût pas ébloui au point de se faire désirer par vous comme un trésor véritable.

» De votre côté, vous n'étiez pas non plus ce que vous êtes devenu ; et eussiez-vous été déjà un homme dont le nom a de l'importance et le talent de la popularité, que Louise ne vous eût pas compris. Vous n'étiez pas dans ses ambitions d'alors. Ce qu'elle voulait à cette époque, c'était l'éclat, la fortune, et avec la fortune l'indépendance : car la chaîne d'or à laquelle elle avait rivé son existence était étroite et lourde. Ce n'est pas qu'elle n'y ait échappé quelquefois, surtout dans les premiers temps, lorsqu'elle était toute pleine encore de cet esprit honteux qui lui avait enseigné la trahison comme un acte de force ou d'habileté.

» Jusqu'à présent, monsieur, je vous ai dit le fond de la vie de Louise, mais je vous ai épargné les détails.

» Ces détails, je n'eusse pu les écrire sans y mêler beaucoup de noms qui se disent trop souvent en votre présence pour que ce ne fût pas un perpétuel supplice pour vous que de les entendre prononcer, ou qui sont portés par trop de gens de votre connaissance pour que leur rencontre ne vous devînt pas insupportable. Mais celui du héros de la seule aventure que je veuille vous apprendre, vous ne le connaissez pas, et l'asile où il est enfoui aujourd'hui ne le laissera probablement jamais échapper que pour l'inscrire ainsi :

« Victor, aliéné, entré le 20 février 1831, mort le.... »

» Je ne crois pas cependant qu'il soit encore mort. »

» C'était en 1830, la révolution de juillet venait d'avoir lieu. Louise, attachée au prince de B..., détestait cette révolution, non point parce qu'elle partageait les opinions du prince sur les faits et sur les hommes, mais parce qu'en enlevant à monsieur de B... un brillant emploi à la cour, elle lui avait donné une liberté qui augmentait d'autant l'esclavage de Louise.

» Il n'y avait plus d'heures certaines de service où elle fût à l'abri d'une visite imprévue, et les souvenirs qu'elle accordait encore à quelques anciens amis n'offraient plus assez de sécurité pour qu'elle risquât pour eux la riche position que ses anciennes rivales lui enviaient et que cette envie lui rendait si précieuse.

» Il fallait donc subir l'éternelle compagnie du prince, et cette compagnie devenait d'autant plus ennuyeuse, qu'il n'y avait plus désormais entre lui et les quelques amis dont il permettait la société à Louise qu'un même thème de conversation. C'était une déblatération renouvelée sous toutes les formes contre les glorieuses, et surtout contre les héros de juillet. Ces mots *héros de juillet* faisait entrer le prince de B... dans les rages les plus comiques. La seule vengeance que Louise tirait de l'ennui assidu que lui causait monsieur de B... était de prendre leur parti, et de le pousser à des colères qui lui faisaient quitter sa place.

» Assurément Louise n'aimait ni n'admirait les hommes qui s'étaient dévoués au triomphe de la liberté publique, mais elle ne pouvait guère les défendre qu'en s'appliquant à trouver toutes les bonnes raisons de justice ou d'enthousiasme qui parlaient en leur faveur. Après les avoir dites par caprice, elle les répéta avec passion, et, comme il arrive souvent, elle se persuada de ses propres arguments, et finit par croire avec ardeur à une gloire qu'elle avait préconisée par hasard.

» Il arriva de ceci ce qui devait en arriver : c'est que bientôt les querelles s'aigrirent, et que dans un moment de colère le prince dit à Louise :

» — Certes je ne suis pas homme à pardonner une injure; mais j'ai trop vécu pour ne pas savoir qu'il passe par la tête des femmes les caprices les plus extravagants.

» — Oui, repartit Louise, comme d'aimer son laquais, ainsi que cela arrivait quelquefois aux grandes dames de l'ancienne cour de Louis XV.

» — C'est une sottise de libéraux.

» — Vous me l'avez dit vous-même.

» — C'est possible, répliqua le prince avec colère; eh bien, aujourd'hui encore où l'insolence de la populace a ôté toute liberté aux mœurs des gens du monde, je pardonnerais plutôt à une femme d'aimer son laquais qu'un héros de juillet.

» — Et si j'en aimais un! dit Louise avec impertinence.

» Toute la bonne éducation du prince faillit l'abandonner devant cette bravade; pour la première fois une violence brutale faillit l'emporter, et ce que madame de Staël appelait *une colère verte* parut sur son visage, qui véritablement sembla prendre cette couleur; mais il triompha de ce premier mouvement, et se contenta de répondre d'une voix altérée :

» — Si cela vous arrivait, vous apprendriez comment un homme comme moi punit une femme comme vous.

» C'était la première fois que le prince humiliait Louise de sa position. Louise humiliée ne savait jamais que se révolter avec violence.

» Était-ce seulement la faute de son caractère? Non sans doute; c'était la conséquence de sa vie. Quand une femme ne peut plus relever la tête avec dignité, il faut qu'elle la courbe avec résignation ou qu'elle la redresse avec effronterie. C'est ce que fit Louise; il lui parut insolemment plaisant de donner pour rival au prince de B...

un héros de juillet. Ce pouvait être une folle impertinence de plus dans la vie de Louise, malheureusement ce fut une mauvaise action.

» Depuis ses relations avec le prince de B..., Louise allait assez souvent chez un bijoutier où elle faisait remonter dans le goût le plus moderne les vieux diamants de feu la princesse de B...

» Avant la révolution de juillet, elle y avait remarqué un assez beau jeune homme nommé Victor, qui la regardait entrer, demeurer et sortir avec une admiration, un trouble, une anxiété qui ne pouvaient être que de l'amour. Cette passion muette qui eût pu ne pas irriter une grande dame, parce qu'elle n'y eût vu qu'un hommage respectueux à sa beauté, déplut à Louise, parce que, malgré sa fortune et ses grands airs, elle n'était pas assez au-dessus de cet amour pour qu'il n'eût pas le droit de parler s'il l'avait osé. Aussi s'était-elle montrée toujours fort peu gracieuse vis-à-vis de ce jeune homme, qui paraissait chaque jour devenir plus triste et plus silencieux.

» Louise s'était imaginé que sa dignité factice avait commandé cette retenue respectueuse; mais elle ignorait qu'alors même qu'elle eût bien voulu être simple et indifférente vis-à-vis de Victor, cette passion n'eût pas été moins timide. C'est que Victor était dans une position cruelle, et pour son malheur il avait pris cette position au sérieux.

» Enfant abandonné, il avait été élevé dans un hospice, et là, comme tous les infortunés dont il partageait le sort, il avait appris un métier. Sa nature distinguée l'avait poussé à choisir celui où le travail matériel demandait le plus de délicatesse, et il s'était fait bijoutier. Avec le désespoir de n'avoir ni nom ni famille et cependant le désir de compter pour quelque chose dans la société où il entrait, il travailla avec ardeur, il devint l'un des plus habiles ouvriers et à vingt-cinq ans il était le premier commis d'une des plus riches maisons de bijouterie de Paris. Sobre, modeste,

laborieux, probe, Victor pensait que ce n'était pas assez de toutes les qualités qui font un honnête homme pour remplacer le nom et la famille qui lui manquaient. Aussi, lorsque la révolution de juillet éclata, il s'y précipita avec ardeur. C'était une occasion rare de gloire pour tout le monde.

» Il ne fallait pas, comme dans la carrière militaire, attendre au hasard le bonheur de se distinguer, il y avait du danger pour qui en voulait, et Victor se jeta parmi les plus terribles. Ce ne fut pas une gloire sujette à certificats que celle qu'il y trouva; il en portait sur lui l'éclatant témoignage, et deux blessures et un bras amputé lui valurent la croix d'honneur en attendant la croix spéciale réservée à ceux qu'une enquête faite avec soin en déclarerait dignes.

» Les premiers effets de la révolution de juillet avaient été de mettre un frein à la prodigalité du prince de B... et de supprimer par conséquent les visites fréquentes que Louise faisait avant cela à son bijoutier. Elle était venue, à la vérité, une ou deux fois chez lui, et avait remarqué l'absence de Victor, mais sans en demander le motif; et comme on savait que le commis déplaisait à cette excellente pratique, on ne lui en avait pas parlé.

» Cependant, quelques jours après l'explication très-vive dont je vous ai parlé plus haut, le prince crut devoir acheter le pardon des rudes paroles qu'il avait prononcées en envoyant un très-riche présent à Louise. C'était quelques diamants de la plus belle eau, montés d'une façon trop vieille pour que Louise ne courût pas chez son bijoutier pour faire transformer en épis la rose gothique qu'ils représentaient.

» Lorsqu'elle entra, Victor était seul dans le magasin, et Louise resta stupéfaite à l'aspect du ruban rouge qui le décorait et de son bras mutilé. Victor paraissait si pâle et si souffrant, que c'eût été, je ne dirai pas trop de cruauté, mais trop de comédie que de ne pas s'informer de ce

qui était arrivé à Victor. Ce fut en tremblant et en balbutiant qu'il lui raconta qu'il avait été l'un des plus braves de ces journées où il y avait eu tant de braves.

» Je vous l'ai dit, monsieur : à force d'exalter, par esprit de taquinerie, le mérite des hommes de juillet, Louise s'était créé pour eux une espèce d'enthousiasme factice. A qui pouvait-elle mieux l'appliquer qu'à celui qui répondait si bien à l'idée qu'elle s'était faite d'un de ces héros, surtout quand ce héros intrépide baissait les yeux devant son regard ?

» La muette admiration qui suivit de la part de Louise le récit de Victor embarrassa ce jeune homme au point que la sachant liée à un homme dont les opinions étaient si contraires aux siennes, il s'imagina avoir blessé sa susceptibilité politique.

» — Peut-être, lui dit-il, vous ai-je déplu, madame, en vous parlant de choses que vous ne considérez pas sous le même aspect que moi ; veuillez m'excuser, et ne pas me laisser craindre que la confiance que vous avez en mon patron en soit altérée.

» — Eh ! pourquoi cette confiance serait-elle altérée, monsieur ? lui dit-elle ; parce que vous avez montré un courage héroïque ? monsieur, non, je vous jure...

» Elle s'arrêta un moment et reprit :

» — Voici des diamants, je désirerais les faire monter de la forme la plus nouvelle. Je me fie à votre bon goût de ce soin...

» — Je pourrais montrer à madame des parures...

» — Non, je n'ai pas le temps aujourd'hui... Mais si vous pouviez m'en envoyer, ou m'en apporter... vous-même, nous verrions ce qu'il y aurait de mieux à faire.

» Elle sortit ; Victor demeura stupéfait de ce changement subit, sans penser à ce qu'il pouvait lui promettre.

» Être aimé de Louise n'était pas un bonheur qu'il eût jamais osé rêver. Et cependant, tout ce que donne un pa-

reil bonheur, Victor devait l'obtenir, mais ce n'était pas de l'amour qu'il devait le recevoir.

» Je suis bien peinée, monsieur, de ce qu'il faut que je vous dise ; mais si le premier mouvement de Louise fut rempli d'une véritable émotion, la réflexion la fit disparaître. Ce ne fut plus le bon et noble Victor qu'elle désira revoir, ce fut le héros de juillet, l'homme qui devait lui servir à braver les menaces du prince de B..., ce fut lui qu'elle reçut, ce fut lui qu'elle attira chez elle, ce fut lui à qui elle se donna

» Mais Louise n'en était plus à faire tout haut une joyeuse aventure d'une pareille faiblesse, d'ailleurs la passion de Victor était trop ardente, trop sincère pour qu'elle n'affectât pas une passion égale à la sienne. Victor crut être aimé, et alors il osa parler le langage de l'amour. Ce langage fut étrange dans sa bouche, car il fut d'une franchise effrayante.

» — Écoutez, disait-il à Louise, je ne suis rien qu'un pauvre enfant abandonné, sans nom, sans famille ; je n'irai nulle part que l'on ne m'en fasse cruellement souvenir ; les heureux de ce monde, ceux qui ont un père, une mère, un nom, me repousseront si je veux m'allier à eux. Eh bien, vous, proscrite comme moi, innocente peut-être comme moi, car l'abandon et la misère sont peut-être votre premier crime, oubliez ce que je suis, j'oublierai ce que vous avez été. Le nom que je vous donnerai n'est pas celui d'une famille honorée, mais il effacera celui que vous avez porté jusqu'à présent, et si vous n'avez pas à vous en glorifier, vous n'aurez pas à en rougir.

» Si aujourd'hui Louise rencontrait encore un homme qui lui tînt ce langage, Louise accepterait, parce qu'elle a maintenant tout ce qu'elle a ambitionné, excepté le nom d'un homme qui la protége. Mais alors, grâce à la prudence de monsieur de B..., elle n'était pas assurée de la fortune qu'elle possède aujourd'hui ; et comme alors

la richesse était la distinction qu'elle ambitionnait le plus, elle lui sacrifia Victor.

» Elle chercha à l'éloigner par des raisons de prudence, puis ensuite par des prières, et enfin un jour qu'il avait osé se présenter chez elle, désespéré, et qu'il y rencontra le prince de B..., Louise le chassa comme un fou dont elle ne pouvait se débarrasser. Louise ne s'était pas trompée, ce fut bien un fou qu'elle chassa de chez elle, car huit jours après Victor était à Bicêtre.

» Triste destinée commencée à l'hospice des Enfants trouvés et qui finira à l'hospice des fous ! »

Arrivée à cet endroit, Louise s'arrêta ; ce n'étaient plus de joyeuses folies, de honteuses intrigues, de grossiers plaisirs même que ce récit lui rappelait ; c'était un crime, et ce crime elle tremblait qu'un autre ne l'eût commis à son égard ; elle tremblait qu'elle ne fût pour Adolphe le jouet dont il parait sa vanité, et que le jour où elle l'embarrasserait, cette vanité ne fût aussi implacable contre elle que l'avait été son ambition contre Victor.

Ce fut donc en tremblant d'un nouveau sentiment qu'elle reprit cette lecture qui touchait à sa fin.

Ce récit continuait ainsi :

« Je ne sais si, lorsque Louise apprit le malheur de Victor, elle en éprouva quelques remords. Elle n'en était plus à dire à personne les bons ou mauvais sentiments de son âme. La santé du prince de B... s'altérait, et une nouvelle lutte s'était établie entre Louise et de nouveaux adversaires ; ces adversaires étaient les héritiers ou plutôt l'héritier et la famille du prince.

» Que de son vivant monsieur de B... dépensât ses immenses revenus en chevaux ou en maîtresses, c'était un droit que personne ne songeait à lui contester ; mais qu'il

disposât par testament d'une partie de ses propriétés en faveur de qui que ce fût, cela, disaient-ils, n'était ni d'un gentilhomme ni d'un honnête homme. Parmi les grandes idées que la noblesse de France se faisait autrefois de ses devoirs, celle en vertu de laquelle la famille de B... élevait cette prétention était peut-être l'une des plus justes et des plus puissantes.

» Toutefois, quoique notre Code civil ait cru devoir assurer péremptoirement les droits des héritiers contre des dispositions testamentaires spoliatrices, les motifs qui ont dicté cette loi sont loin d'être ceux qui obligeaient autrefois la noblesse. Notre loi a surtout appuyé les droits des enfants sur la présomption d'une affection paternelle qu'un moment de faiblesse pouvait égarer au moment de la mort, et c'est sous ce point de vue moral qu'elle casse le testament qui sort des limites imposées au père de famille.

» Mais il n'en était pas de même jadis du chef d'une maison vis-à-vis de ses successeurs.

» Le possesseur d'un titre et d'une fortune reçus de ses ancêtres en devait, comme gentilhomme, un compte rigoureux à ses héritiers. Le patrimoine qui servait à maintenir l'éclat d'un grand nom était plutôt un dépôt qu'une propriété, et celui qui le dilapidait d'une façon quelconque était bien plutôt accusé d'avoir manqué à la probité de sa position et à la dignité de sa race qu'à l'affection naturelle qu'il devait à ses descendants.

» Veuillez m'excuser, monsieur, si j'ai cru devoir vous exposer cette manière de voir de nos vieilles familles ; mais elle seule peut vous expliquer la ténacité de la lutte que Louise eut à soutenir, surtout dans les circonstances particulières où se trouvait le prince de B... Il n'avait ni enfants ni héritiers directs dont la loi nouvelle eût réservé les droits, il était donc le maître légalement de disposer de sa fortune tout entière.

» D'un autre côté, le seul collatéral qui pût être appelé à recueillir à la fois son titre et sa fortune s'était depuis longtemps aliéné son affection. Rien ne semblait donc devoir l'arrêter dans les dispositions testamentaires qu'il avait à faire. Mais ce futur héritier, fort peu soucieux de la tendresse de monsieur de B..., ne craignait pas d'invoquer hautement ce droit moral dont je vous ai parlé, et monsieur de B..., sans affection pour cet héritier, sans estime même pour sa personne, n'osa lui contester la validité de ce droit.

» Ce serait peut-être un curieux tableau, monsieur, que celui de la vie misérable de ce grand seigneur si opulent entre un héritier qu'il détestait et qui l'épouvantait sans cesse des obligations d'un grand nom, et une femme qu'il adorait avec la faiblesse d'un vieillard, et à laquelle il ne se sentait pas le courage d'assurer après sa mort une partie de la fortune qu'il lui livrait tout entière de son vivant.

» Je dois tout vous dire, monsieur, parce que les choses les plus mauvaises portent leur moralité avec elles, parce que les plus incroyables sont celles qui ont surtout le plus besoin d'être mises au jour pour l'enseignement de l'humanité : eh bien, monsieur, voici ce qui arriva.

» Pour la première fois, Louise fut vaincue dans cette lutte; prières, larmes, supplications, menaces d'abandon ou de suicide, rien ne put ébranler la timidité du prince en face du blâme que les siens eussent jeté sur sa mémoire. Nulle de ses propriétés, qui comptaient dans la succession des B... depuis des siècles, ne fut distraite de cet immense héritage.

» Cependant il fallait une part à Louise Cerneille; vous allez savoir comment elle se la fit.

» En moins de six mois le prince de B... abandonna son hôtel, réforma sa maison, se réduisit à la vie d'un bourgeois aisé. Louise elle-même quitta le luxe de son apparte-

ment et de ses habitudes, et dès lors tous les revenus de cette énorme fortune s'accumulèrent dans les mains de cette femme. Cela fit scandale, et l'indignation des nobles amis du prince de B... fut sur le point de détruire l'œuvre de Louise avant qu'elle eût porté tous les fruits qu'elle en attendait.

» Elle triompha de cette influence en y arrachant le prince, elle le força à quitter Paris et l'emmena dans une de ses terres, où rien n'arrivait, ni visites, ni lettres, ni conseils.

» A vrai dire, elle trouva un merveilleux auxiliaire dans l'esprit de bouderie qui s'empara du faubourg Saint-Germain, après la révolution de juillet; elle parvint à persuader au prince qu'il ne faisait que donner à ceux de son parti l'exemple d'une opposition qui consistait à garder son argent. Mais comme vous devez le penser, il ne le gardait pas, et Louise trouvait excellent pour elle-même les placements à cinq pour cent, qu'elle montrait au prince comme impolitiques, en ce que de sa part ils eussent témoigné de sa confiance dans la durée du nouveau gouvernement.

» Cependant, l'héritier qui n'avait jamais compté que sur le principal de la fortune du prince, et qui n'avait jamais songé qu'il pût s'augmenter, trouva odieux que les économies qu'il faisait ne lui profitassent pas.

» Il eut la maladresse de le faire savoir à monsieur de B..., et par conséquent à Louise. Cette maladresse lui coûta cher. Les vues de Louise s'étaient arrêtées sur des revenus de cent cinquante mille francs, dont elle et le prince ne dépensaient plus guère que dix mille écus. C'était tous les ans un placement de cent vingt mille francs. C'était beaucoup ; mais on voulut les disputer à Louise, et ce ne fut plus assez.

» La volonté du prince était irrévocable à l'endroit de ses propriétés. « Elles passeront intactes, disait-il, aux mains de

celui qui portera mon titre. » Louise n'entreprit point sur le fond de cette volonté, mais elle la commenta admirablement à son profit dans son expression. Sans doute les propriétés de monsieur le prince de B... devaient passer intactes à son futur héritier; on n'en distrairait pas un arpent; mais pourquoi cet arpent serait-il riche des bois de haute futaie qui le couvraient? L'hôtel du faubourg Saint-Germain devait sans doute loger l'héritier des B...; mais était-il certain que cet hôtel dût être garni du riche mobilier qu'il possédait, à l'exception des portraits de famille?

» Ce commentaire du mot *intact* réussit à merveille, et en peu de temps les terres se dépouillèrent de leurs bois, la pêche des étangs fut avancée, le mobilier fut vendu, et toutes les sommes qui en provinrent s'ajoutèrent aux sommes déjà considérables des revenus accumulés; en moins de six ans, cela fit une énorme fortune.

» Certes l'avarice et l'avidité n'étaient pas des vices naturels au caractère de Louise, et cependant elle alla aussi loin que possible dans les privations qu'elle imposa au prince pour augmenter sa fortune. Cet acharnement ne vint que de ce besoin de dire tout haut : J'ai voulu cela et je l'ai eu.

» Elle sacrifiait le prince au besoin de triompher; mais je dois lui rendre cette justice qu'elle se sacrifia autant que lui. Plus de plaisirs, plus de fêtes, plus de parures, plus de succès de beauté, plus d'intrigues même ni folles ni sérieuses. Toutes ses heures, tous ses soins, toutes ses tendresses étaient pour monsieur de B.... Et ne pensez pas que l'espérance de la mort prochaine du prince la soutint dans cette existence misérable.

» Quoique la fortune que Louise avait déjà acquise fût tout ce qu'elle en avait jamais ambitionné, elle n'eût jamais repris la vie brillante qu'elle aimait, eût-elle dû atteindre la vieillesse dans cette espèce d'exil qu'elle s'était imposé, si le prince eût dû vivre encore de longues années.

Mais si ce n'était plus l'argent pour lequel elle luttait, c'était sa vanité encore pour laquelle elle vivait dans une position où il lui fallait supporter tous les ennuis, toutes les infirmités, tous les caprices d'un vieillard qui obéissait sans doute, mais qui se débattait dans son obéissance.

» Enfin la mort de monsieur de B... vint la délivrer de ce rôle aussi odieux que pénible, et c'est alors qu'elle reparut à Paris dans tout l'éclat d'une beauté reposée, et d'une fortune qu'elle avait appris à gérer admirablement dans sa retraite, en désorganisant celle du prince.

» C'est pendant cette retraite, monsieur, que vous avez obtenu Louise ; l'ennui la livra à une occupation dont vous avez souvent fait les frais.

» La lecture des romans à la mode et des vôtres en particulier lui fit croire à la réalité de ces passions profondes, dévouées, qui, se concentrant sur un moment donné de la vie, l'éclairent d'un si vif éclat qu'elles laissent tout le passé dans l'obscurité la plus profonde. Le rôle de cette reine des courtisanes, qui retrouve dans un amour pur la virginité de son âme, lui parut le plus séduisant du monde et le seul peut-être qui manquât à la gloire de sa vie. Elle rêva cet amour ; votre rencontre devait le réaliser.

» Il faut, monsieur, que ce rôle ait grandement séduit Louise ; elle lui sacrifia le succès le plus inouï et le plus inattendu.

» Quelques discussions d'affaires inévitables, malgré toutes les précautions de Louise, la suivirent en présence de l'héritier qu'elle avait dépouillé si étrangement.

» — Je lui ai laissé l'habit, disait-elle, mais j'ai vidé les poches.

» Eh bien, l'habit, elle eût pu l'avoir si elle avait voulu. Le nouveau prince de B... subit l'influence de cette femme qui, vous le savez, a de si charmants abandons, des regards si brûlants, des sourires qui vous ouvrent le cœur comme pour y faire pénétrer sa douce et ravissante parole : il aima

Louise, il l'aima avec passion, avec fureur; il ne fut pas le seul. Mais vous étiez là, monsieur, et sa nouvelle vanité vous préféra.

» Ne pâlissez pas de colère, monsieur, en lisant ce mot; non, vous ne fûtes pas plus dans l'amour de Louise qu'aucun autre; non, ce sentiment qui sert d'excuse à tant de faiblesses, s'il peut y avoir une excuse à l'oubli de toute vertu; non, l'amour ne vous a pas plus donné Louise qu'il ne l'a donnée au premier qui la jeta dans cette carrière de vice, pas plus qu'il ne la donna au prince de B..., ou à Victor, ou à un autre; c'est la vanité, la seule vanité. Vous êtes devenu la sienne, monsieur.

» Obtenir seule et sans partage la passion d'un homme qui a fait de l'amour qu'elle inspire à un esprit supérieur un titre de considération pour une femme, être l'unique pensée de celui qui a écrit que

« La passion d'un noble cœur est un manteau qui couvre
» toutes les erreurs du passé. »

» Voilà ce qu'elle a obtenu. Et maintenant, ce qu'elle espère, ce qu'elle veut, ce qu'elle obtiendra, c'est que votre conduite envers elle vienne confirmer solennellement la théorie de vos romans et que mademoiselle Louise Cerneille devienne madame Silas. »

« JAMAIS! »

Ce mot était écrit de la main d'Adolphe.

Le manuscrit s'arrêtait à l'endroit où l'auteur anonyme disait si formellement le désir et le but de Louise.

Au désordre de l'écriture, aux trois traits dont ce mot était souligné, on pouvait reconnaître qu'Adolphe l'avait écrit dans un premier mouvement d'indignation, et comme une protestation formelle qu'il avait besoin de se faire à lui-même contre une si folle prétention. La violente émo-

tion de colère qui saisit Louise à la lecture de ce mot lui fit jeter loin d'elle le manuscrit, sans qu'elle s'aperçût qu'il n'était pas terminé.

— Jamais! jamais! répéta-t-elle; il me méprise cet homme dont tout est faux, même ce qui fait sa gloire; lui qui après avoir exalté dans ses livres les affections sincères et profondes de l'âme, lui qui, après en avoir fait un monde idéal où les cœurs égarés doivent se retirer, va rire dans une orgie et parmi le choc des verres de l'exaltation fausse qu'il a fait naître.

Il me méprise assez pour écrire JAMAIS au bas de ce manuscrit, lui, Adolphe, qui a voué un culte aux *Purifications du repentir,* comme il me l'a dit cent fois. Je n'ai donc été pour lui qu'une occasion de montrer qu'il pouvait donner à d'autres la foi qu'il prêchait, mais qu'il n'avait pas, et je serais sa dupe plus longtemps! Non certes; ah! c'est celui-là qu'il me faut chasser comme un valet, et que je chasserai!

Et, dans un transport de colère furieuse, elle prit ce manuscrit pour le renvoyer à Adolphe, avec une réponse à son mot JAMAIS.

Cette réponse eût été sans doute d'un style bien singulier, car ce n'était plus Louise devenue grande dame qui allait répondre; c'était Louise d'autrefois, Louise qui savait répondre au besoin, dans les soupers des *viveurs,* le langage de Robert Macaire; Louise qui allait écrire à la fois un mot à Mathilde pour lui annoncer son départ pour la campagne, et un billet à Arthur pour qu'il voulût bien venir l'y rejoindre; Louise qui regrettait de n'avoir pas à se vanter à Adolphe de l'avoir trompé, mais qui ne voulait pas lui laisser un instant de plus la pensée qu'elle fût sa dupe.

On ne peut dire jusqu'où le désir d'humilier Adolphe et de lui renvoyer le mépris qu'il témoignait pour elle eût poussé Louise, si elle n'eût aperçu, au moment d'écrire,

que le manuscrit portait encore quelques lignes de l'écriture d'Adolphe. Elle y jeta les yeux et s'arrêta.

L'écriture était posée et calme ; ce n'était plus un premier mouvement d'indignation explicable après une première lecture qui avait dicté ces quelques lignes. C'était le résultat d'un parti pris, d'une réflexion tardive; c'était peut-être une rétractation.

Louise l'espéra un moment.

Voici ce qu'elle lut :

« Je ne puis nier que la personne qui a fait cette histoire de Louise n'y ait mis à peu près toute la vérité sous des formes assez convenables. Mais ce n'était pas là résoudre la difficulté annoncée avec tant de présomption en tête de ce manuscrit. Les généralités les plus hideuses, et je dirai les plus obscènes, ne sont pas difficiles à dire quand on ne fait que les indiquer. Mais ce qui m'eût paru un véritable tour de force, c'était de raconter tous les détails de cette vie de libertinage, de faire pénétrer le lecteur dans ces marchés honteux qui ont livré si souvent une femme comme Louise à qui a voulu l'acheter. Il fallait, pour atteindre le but, initier le monde honnête qui l'ignore à tout les secrets de ce monde pervers, bas, ignoble, dégoûtant, qu'on voulait lui enseigner, et cela sans soulever le dégoût ni l'horreur.

» Voilà ce que l'auteur du manuscrit n'a point fait, voilà ce que je ferai un jour, quand j'aurai saisi à travers sa nouvelle pruderie toutes les nuances de saleté que peut renfermer une âme comme celle de Louise.

» Du reste, si l'auteur veut terminer cette nouvelle et que le dénoûment l'embarrasse, je vais le lui donner; le voici :

« Adolphe Silas était un homme qui comprenait trop bien la dignité de son nom pour le sacrifier à une fortune acquise par la honte et la débauche. Le rêve de Louise une

fois évanoui, elle regarda autour d'elle, et reconnut enfin qu'il est une chose que rien ne peut rendre en ce monde à une femme, c'est la considération qu'elle a perdue. Alors, en fille sage, elle reprit sa vie, renoua de nouvelles intrigues, fit de nouvelles dupes, et continua splendidement la vie de désordre pour laquelle elle était faite.

» Puis, au bout de quelques années, quand sa beauté fut éclipsée et sa fortune ébranlée, elle tomba sous le joug de quelque beau manant qui lui donna des coups de cravache, l'épousa, la ruina, en mangeant avec d'autres courtisanes ce que la courtisane avait amassé, et qui l'envoya mourir dans un hôpital. Cet avenir, je le livre aux développements que voudra lui donner l'auteur de la vie de Louise Cerneille, et je le garantis, parce que je connais encore mieux Louise que celle qui a prétendu avoir écrit son histoire.

» Louise n'a pas la vanité ou plutôt l'orgueil qu'on lui suppose, sans cela je n'oserais affirmer aussi certainement ce qui arrivera; mais Louise a vécu dans le vice, elle mourra dans le vice. »

JAMAIS !

Ce mot seul fut ajouté au-dessous des lignes précédentes; mais cette fois il était de la main de Louise.

Le lendemain matin, Adolphe Silas reçut le manuscrit et apprit que Louise avait été trouvée asphyxiée dans son boudoir.

Comme il recevait cette nouvelle, une belle dame se présenta chez lui, et lui déclara être l'auteur du manuscrit qui lui avait été envoyé.

— Voyez votre œuvre, s'écria-t-il avec désespoir; lisez!

La belle dame lut, et Adolphe reprit :

— Elle m'aimait! elle m'aimait! C'est le désespoir d'avoir vu son amour méconnu qui l'a poussée au suicide.

— Vous vous trompez, reprit froidement la dame; c'est toujours la même chose. Ce n'est pas la douleur de n'être pas aimée qui l'a tuée; la mort n'a pas été pour elle un refuge contre le désespoir : ça été un démenti donné à vos prédictions. C'est un suicide par vanité.

C'était une femme qui disait cela; avait-elle raison? Que les femmes décident la question.

Voilà mon histoire, mon cher Honoré. Qu'en dis-tu? je n'ai pas fait comme toi, je ne t'ai pas dit à l'avance que j'en avais arrangé les faits pour les rendre plus clairs et plus intéressants. Mais je puis t'assurer que si je le voulais bien, je pourrais tirer vanité du plaisir que tu as pu y prendre. Mais aussi j'ai mis en scène un personnage à ma manière et je ne suis pas persuadé qu'elle vaut moins que la tienne.

Bonjour et amitié.

ÉDOUARD CORBEY.

FIN DE DIANE ET LOUISE



TABLE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

— ŒUVRES COMPLÈTES —

(21)

LE MAITRE D'ÉCOLE

DIANE ET LOUISE

PARIS
CALMANN LEVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

·RES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC

NOUVELLE EDITION EN 55 VOLUMES

25 cent. le volume (*Chaque volume se vend séparément*)

... édie humaine, 40 vol. — Les Contes drolatiques, 3 vol. — Théâtre, édition complete, 2 vol — Œuvres de jeunesse, 10 vol

COMEDIE HUMAINE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

...ome 1. — LA MAISON DU CHAT-QUI-PE... Le Bal de Sceaux. La Bourse. La ...detta. Mme Firmiani. Une Double Famille.

...ome 2. — LA PAIX DU MÉNAGE. La Fausse ...tresse. Étude de femme. Autre étude de ...me La Grande Breteche. Albert Savarus.

...ome 3. — MÉMOIRES DE DEUX JEUNES ...ÉES. Une Fille d'Ève.

...ome 4. — LA FEMME DE TRENTE ANS. La ...me abandonnée. La Grenadiere. Le ...sage. Gobseck.

...ome 5. — LE CONTRAT DE MARIAGE. Un ...t dans la vie.

...ome 6. — MODESTE MIGNON.

...ome 7. — BÉATRIX.

...ome 8. — HONORINE. Le Colonel Cha... La Messe de l'Athée. L'Interdiction. ...re Gras ou.

...NES DE LA VIE DE PROVINCE

...ome 9. — URSULE MIROUET.

...ome 10. — EUGÉNIE GRANDET.

...ome 11. — LES CÉLIBATAIRES — I. Pier... Le Curé de Tours.

...ome 12. — LES CÉLIBATAIRES — II. Un ...age de garçon.

...ome 13. — LES PARISIENS EN PROVINCE. ...ustre Gaudissart. Muse du departement.

...ome 14. — LES RIVALITÉS. La Vieille ... Le Cabinet des antiques.

...ome 15. — LE LYS DANS LA VALLÉE.

...ome 16. — ILLUSIONS PERDUES — I. Les ... Poètes. Un grand Homme de province ... 1re partie.

...ome 17. — ILLUSIONS PERDUES — II. Un ...d Homme de province, 2e p. Eve et David.

...NES DE LA VIE PARISIENNE

...ome 18. — SPLENDEURS ET MISÈRES DES ...TISANES. Esther heureuse. A combien ...mour revient aux vieillards. Où menent ...mauvais chemins.

...ome 19. — LA DERNIÈRE INCARNATION ...AUTRIN. Un Prince de la Bohême. Un ...me d'affaires. Gaudissart II. Les Co... ...iens sans le savoir.

...me 20. — HIST. DES TREIZE. Ferragus. ...esse de Langeais. Fille aux yeux d'or.

...ome 21. — LE PÈRE GORIOT.

...ome 22. — CÉSAR BIROTTEAU.

... — LA MAISON NUCINGEN. Les ...la princesse de Cadignan. Les ...Fantaisie. Facino Cane.

[redacted] PAUVRES —

Tome 25. — LES PARENTS PAUVRES — II. Le Cousin Pons

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

Tome 26. — UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE. Un Episode sous la Terreur.

Tome 27. — L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE. Madame de la Chanterie. L'Initié. Z. Marcas.

Tome 28. — LE DÉPUTÉ D'ARCIS.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

Tome 29. — LES CHOUANS. Une Passion dans le désert.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

Tome 30. — LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

Tome 31. — LE CURÉ DE VILLAGE.

Tome 32. — LES PAYSANS.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Tome 33. — LA PEAU DE CHAGRIN

Tome 34. — LA RECHERCHE DE L'ABSOLU. Jésus Christ en Flandre. Melmoth réconcilié. Le Chef-d'œuvre inconnu.

Tome 35. — L'ENFANT MAUDIT. Gambara. Massimilla Doni.

Tome 36. — LES MARANA. Adieu. Le Requisitionnaire. El Verdugo. Un Drame au bord de la mer. L'Auberge rouge. L'Elixir de longue vie. Maître Cornelius.

Tome 37. — SUR CATHERINE DE MÉDICIS. Le Martyr calviniste. La Confidence des Ruggieri. Les deux Rêves.

Tome 38. — LOUIS LAMBERT. Les Proscrits. Seraphita.

ÉTUDES ANALYTIQUES

Tome 39. — PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

Tome 40. — PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

CONTES DROLATIQUES

Tome 41. — Tome 42. — Tome 43.

THÉATRE

Tome 44. — VAUTRIN, drame. Les Ressources de Quinola, comédie.

Tome 45. — LA MARATRE, drame. Le Faiseur (Mercadet), comédie.

ŒUVRES DE JEUNESSE

Tome 46. — JEAN-LOUIS.

Tome 47. — L'ISRAÉLITE.

Tome 48. — L'HERITIÈRE DE BIRAGUE.

Tome 49. — LE CENTENAIRE.

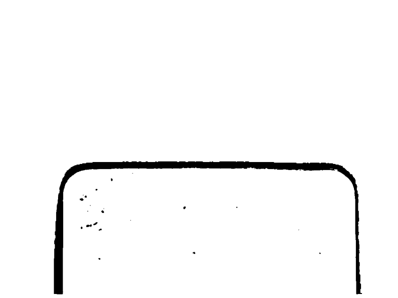
Tome 50. — LA DERNIÈRE FÉE.

Tome 51. — LE VICAIRE DES ARDENNES.

Tome 52. — ARGOW LE PIRATE.

Tome 53. — JANE LA PALE.

Tome 54. — ...



FRÉDÉRIC SOULIÉ

— ŒUVRES COMPLÈTES —

(21)

LE MAITRE D'ÉCOLE

DIANE ET LOUISE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

·RES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC

NOUVELLE ÉDITION EN 55 VOLUMES

25 cent. le volume (*Chaque volume se vend séparément*)

.die humaine, 40 vol. — Les Contes drolatiques, 1 vol. — 1.
Théâtre, édition complète, 2 vol — Œuvres de jeunesse, 10 vol

COMÉDIE HUMAINE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

ome 1. — LA MAISON DU CHAT-QUI-PE-
Le Bal de Sceaux. La Bourse. La
..ta. M... Firmiani. Une Double Famille.
me 2. — LA PAIX DU MÉNAGE. La Fausse
resse. Étude de femme. Autre étude de
.. La Grande Bretèche. Albert Savarus.
me 3. — MÉMOIRES DE DEUX JEUNES
..ES Une Fille d'Ève.
me 4. — LA FEMME DE TRENTE ANS. La
me abandonnée. La Grenadière. Le
age. Gobseck.
me 5. — LE CONTRAT DE MARIAGE. Un
.. dans la vie.
me 6. — MODESTE MIGNON.
me 7. — BÉATRIX.
me 8 — HONORINE. Le Colonel Cha-
La Messe de l'Athée. L'Interdiction.
.e Gras ou.

..NES DE LA VIE DE PROVINCE

me 9. — URSULE MIROUET.
me 10. — EUGÉNIE GRANDET.
me 11. — LES CÉLIBATAIRES — I. Pier-
Le Curé de Tours.
me 12 — LES CÉLIBATAIRES — II. Un
..ge de garçon.
me 13. — LES PARISIENS EN PROVINCE.
..stre Gaudissart. Muse du département.
me 14 — LES RIVALITÉS. La Vieille
. Le Cabinet des antiques.
me 15. — LE LYS DANS LA VALLÉE.
me 16. — ILLUSIONS PERDUES — I. Les
Poètes. Un grand Homme de province
.., 1re partie.
me 17. — ILLUSIONS PERDUES — II. Un
.. Homme de province, 2e p. Ève et David.

..ÈNES DE LA VIE PARISIENNE

me 18. — SPLENDEURS ET MISÈRES DES
..TISANES. Esther heureuse. A combien
.. reviennent aux vieillards. Où mènent
mauvais chemins.
me 19 — LA DERNIÈRE INCARNATION
..UTRIN. Un Prince de la Bohème. Un
.. d'affaires. Gaudissart II. Les Co-
.. sans le savoir
me 20. — HIST. DES TREIZE. Ferragus.
..esse de Langeais. Fille aux yeux d'or.
me 21 — LE PÈRE GORIOT.
me 22. — CÉSAR BIROTTEAU.
me 23. — LA MAISON NUCINGEN. Les
princes de Cadignan. Les
..asse. Facino Cane.
.. — LES PARENTS PAUVRES —
..

Tome 25 — LES PARENTS PAUVRES —
II. Le Cousin Pons

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

Tome 26. — UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.
Un Épisode sous la Terreur.
Tome 27. — L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE. Madame de la Chanterie. L'I-nitié. Z. Marcas.
Tome 28. — LE DÉPUTÉ D'ARCIS.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

Tome 29. — LES CHOUANS. Une Passion dans le désert.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

Tome 30. — LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.
Tome 31. — LE CURÉ DE VILLAGE.
Tome 32. — LES PAYSANS.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Tome 33. — LA PEAU DE CHAGRIN
Tome 34 — LA RECHERCHE DE L'ABSOLU
Jésus Christ en Flandre. Melmoth réconcilié. Le Chef-d'œuvre inconnu.
Tome 35. — L'ENFANT MAUDIT. Gambara. Massimilla Doni.
Tome 36. — LES MARANA. Adieu. Le Réquisitionnaire. El Verdugo. Un Drame au bord de la mer. L'Auberge rouge. L'Élixir de longue vie. Maître Cornélius.
Tome 37. — SUR CATHERINE DE MÉDICIS. Le Martyr calviniste. La Confidence des Ruggieri. Les deux Rêves.
Tome 38. — LOUIS LAMBERT. Les Proscrits. Seraphita.

ÉTUDES ANALYTIQUES

Tome 39. — PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
Tome 40. — PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

CONTES DROLATIQUES

Tome 41. — Tome 42. — Tome 43.

THÉÂTRE

Tome 44. — VAUTRIN, drame. Les Ressources de Quinola, comédie.
Tome 45. — LA MARÂTRE, drame. Le Faiseur (Mercadet), comédie.

ŒUVRES DE JEUNESSE

Tome 46. — JEAN-LOUIS.
Tome 47 — L'ISRAÉLITE
Tome 48. — L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE
Tome 49. — LE CENTENAIRE.
Tome 50. — LA DERNIÈRE FÉE.
Tome 51. — LE VICAIRE DES ARDENNES
Tome 52 — ARGOW LE PIRATE.
Tome 53. — JANE LA PÂLE.
Tome 54. — DOM GIGADAS.



